SAINT ATHANASE

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUIVIE

DE L'APOLOGIE A L'EMPEREUR CONSTANCE

ET DE L'APOLOGIE DE SA FUITE

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE FIALON

Professeur de Littérature ancienne à la Faculté des Lettres de Grenoble

PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

7, rue de Médicis, 7

1877

SAINT ATHANASE

CHAPITRE PREMIER.

ALEXANDRIE ET L'EGYPTE AVANT ARIUS ET SAINT ATHANASE.

I. L'Orient devenu grec. — Alexandrie, la plus grande ville et l'une des métropoles intellectuelles de l'Orient. — Centre d'un mouvement immense. — Une des merveilles du monde romain.

II. Population d'Alexandrie et de l'Egypte. — Trois races. — Les Egyptiens. — Leurs dissensions, plus religieuses que civiles. — Trois langues. — Religions. — Fusion de l'hellénisme et de la religion égyptienne. — Trinité égyptienne. — Judaïsme alexandrin. — Christianisme ; Eglise d'Alexandrie.

III. Ecoles. — L'école néoplatonicienne et l'école chrétienne. — Ressemblance de leur enseignement avec des tendances hostiles. — Caractère rationaliste de l'école chrétienne.

I.

Alexandre avait fondé Alexandrie au centre de l'ancien monde, entre l'Orient et l'Occident, sur la mer, d'où elle dominait les populations méditerranéennes rangées en cercle autour d'elle, pour en faire la capitale d'un empire universel, l'entrepôt du commerce, et un foyer de lumière d'où la civilisation grecque répandît partout ses rayons vivifiants. Et, le jour même de la fondation, à la vue de nuées d'oiseaux qui, de tous les points du ciel, se précipitaient sur la farine

avec laquelle le conquérant avait tracé l'enceinte de la nouvelle ville, le devin, entrant dans ses vues, prédisait la future grandeur de cette plage et de cette île encore désertes et annonçait qu'elles nourriraient un jour des peuples entiers. L'empire d'Alexandre tomba avec lui; mais, à l'encontre des conquérants vulgaires, qui, maîtres des corps, sont impuissants à s'emparer des esprits, Alexandre laisse partout après lui, dans cet Orient qui se fractionne entre ses généraux pour tomber plus tard sous le domination de Rome, la langue, les lettres et la civilisation grecques. L'antique barbarie, l'ennemie séculaire de la Grèce, est vaincue moins par les armes que par la pensée, et, de toutes parts, dans l'ancien empire des Perses, s'élèvent des villes savantes, fières de rivaliser d'éloquence et de politesse avec cette Athènes qu'avaient voulu anéantir Darius et Xerxès. La Grèce, désormais, s'étend jusqu'à l'Euphrate et aux cataractes du Nil, et, malgré l'abaissement général des esprits sous le joug romain, elle voit, dans toute l'étendue de sa conquête intellectuelle, régner, en se modifiant à l'infini, son génie, ses arts et sa philosophie. Des provinces, autrefois barbares, se piquent d'atticisme, et, pendant que la vieille patrie enfante Plutarque, honnête et aimable penseur plutôt que grand écrivain, une ville de Syrie donne Lucien, le plus pur imitateur des Attiques dans l'ère chrétienne. Antioche, Césarée de Palestine, Césarée de Cappadoce, Pergame, Nicomédie, sont devenues des centres littéraires d'où la vie circule dans l'Orient renouvelé; au-dessus d'elles, brillent, comme des capitales intellectuelles, Athènes, qui garde la royauté de l'éloquence, et Alexandrie, qui a conquis celle des sciences et de la philosophie.

Le commerce et l'industrie, les lettres et les arts, les religions et les philosophies, toutes les formes sous lesquelles se manifestent l'intelligence et l'activité de l'homme, s'étaient donné rendez-vous dans cette ville immense, la première de l'Orient, avant la fondation de Constantinople. Là vivaient juxta-posées les races les plus diverses, des Egyptiens, des Juifs, des Grecs; là s'agitaient et s'entre-croisaient les marchands du monde entier, pendant que des peuples d'artisans filaient le lin, fabriquaient le papier, soufflaient le verre, forgeaient les métaux; là dogmatisaient pêle-mêle et s'entre-choquaient toutes les philosophies, tous les cultes, toutes les sectes. Les grandes villes du Nouveau-Monde avec leur insatiable besoin de mouvement, l'agitation incessante de leur commerce et la multiplicité de leurs sectes politiques, sociales ou religieuses, peuvent seules donner une idée de l'étonnante activité de cette tumultueuse population.

La ville où se pressait et se heurtait en tous sens cette discordante fourmilière, comme l'appelait déjà Théocrite, était elle-même une des merveilles du monde romain. Assise sur l'île de Pharos et le continent, unis par des ponts, dès la pleine mer, elle étonnait les navigateurs par la hardiesse de son aiguille de Cléopâtre, qui les avertissait des périls de la côte, et la grandeur de sa digue de sept stades, qui la protégeait elle-même des tempêtes. A l'intérieur, tout portait la marque de la magnificence de ses rois et du génie de ses architectes. Ici, c'était le Muséum, véritable temple élevé aux travaux des Muses, avec cette bibliothèque de sept cents volumes, qui, brûlée par César, s'était vite reformée et s'accroissait sans cesse; là, c'étaient des temples d'une

prodigieuse hauteur, et, entre tous, le Sérapéum avec ses vastes colonnades et son peuple de statues, « l'édi-
» fice le plus majestueux de l'univers, dit Ammien
» Marcellin, après le Capitole, l'éternel orgueil de la
» vénérable Rome. »

II.

Chacune des races qui ne cessaient de se renouveler et de s'agglomérer dans Alexandrie, y apportait ses qualités distinctives : l'Egyptien, le génie méditatif et le sérieux dans la conduite ; le Juif, l'intelligence des affaires ; le Grec, la vivacité, l'indépendance du caractère et le goût des choses de l'esprit ; et de ce mélange s'était insensiblement formée cette population spirituelle, intelligente, aussi capable des plus hautes spéculations de la pensée que des opérations du négoce, facile à passionner, mobile jusqu'à la légèreté, active jusqu'à la turbulence, indépendante jusqu'à la révolte.

Naturellement les Egyptiens, par le nombre, sinon par l'influence, dominaient dans ce mélange. Race toujours foulée, jamais détruite, dont le Nil « boit les pleurs, » disait un de ses vieux poëmes, à mesure que, passant de ses rois aux Perses, des Perses aux Grecs et des Grecs aux Romains, elle semblait perdre davantage de son indépendance nationale, elle remplaçait la liberté politique, qu'elle n'a jamais connue, par la haine de ses maîtres et le plaisir de leur être désagréable. Contre eux, la ruse devenait une vertu ; la résistance, un héroïsme. « Les Egyptiens, légèrement bruns, maigres et
» secs, un peu tristes, s'enflamment à chaque mouve-
» ment de l'âme. Ils sont querelleurs et de terribles mé-

» contents. On rougit parmi eux de ne pas refuser le » tribut et de n'avoir point à montrer sur son corps les » meurtrissures du fouet. La torture est impuissante à » leur faire révéler un nom propre (1). » Tels les peignait Ammien Marcellin, au quatrième siècle; tels les avait déjà connus Théocrite, sous les premiers Ptolémées : « De hardis fripons, des hommes exercés à la ruse, » tous de la même trempe, tous d'intelligence (2). » Ils poursuivaient de leurs sarcasmes les empereurs qui venaient à Alexandrie, se moquaient d'Adrien et d'Antinoüs, et disaient de Vespasien qu'il ne savait pas faire le césar (3); s'ils trouvaient qu'un autre, Aurélien, le fît trop, ils l'obligeaient, par une sanglante révolte, à renverser leurs murs et à détruire tout un quartier de leur ville (4).

Terreur des préfets par leurs perpétuelles séditions, ils se livraient entre eux à de violentes guerres intestines, plus religieuses que civiles. On connaît le récit que fait Juvénal de la lutte tragique de Coptos et de Tentyra. « La cause de cette rage mutuelle, c'est que » chacune des deux villes déteste les divinités de » l'autre et croit qu'en fait de dieux il n'y a de bons » que les siens. » Tentyra était en fête. Quel plaisir pour les gens de Coptos « d'empêcher leurs voisins de » passer gaiement ce jour et de savourer les joies d'un » interminable repas ! » Ils surprennent les Tentyriens dans l'ivresse et engagent un combat inégal. « D'un

(1) Ammien Marcellin, xxii.
(2) Théocrite, *Syracusaines*, v, 47-51.
(3) Dion Cassius, lxvi, 9; lxix, 11.
(4) Ammien Marcellin, xxii.

» côté, des danses animées par la flûte, au souffle de
» quelque nègre, les parfums, les fleurs, les fronts
» chargés de couronnes; de l'autre, la haine, la haine à
» jeun. » On se bat à coups de poings; puis, viennent les pierres, « armes familières de l'émeute; » puis, les flèches. Un des vaincus reste sur le champ de bataille, est mis en pièces et dévoré par les vainqueurs ([1]). A part cette scène de cannibalisme, nous retrouverons entre les partisans d'Arius et d'Athanase ces haines et ces vengeances féroces. Nous verrons, suivant la victoire du jour, la populace furieuse se porter au pillage du Sérapéum ou de la grande église d'Alexandrie, chasser et massacrer les évêques.

Chacune des trois races avait, avec son esprit, apporté sa langue. La langue des conquérants grecs, devenue l'idiome de tout l'Orient, était entendue de tous les esprits cultivés et parlée dans les villes, surtout à Alexandrie. Les habitants des campagnes, même de riches propriétaires, ne savaient que l'égyptien, ne parlaient aux Grecs qu'à l'aide d'interprètes, et c'est pour eux que l'Eglise dut rédiger les versions coptes des livres saints et des symboles. C'est la langue des Pharaons qui transmettra aux villages de la vallée du Nil les dissensions religieuses qui, pendant un demi-siècle, agiteront et diviseront Alexandrie. Les religions, malgré des rapprochements et des points de contact, avaient plus encore échappé à la fusion universelle et vivaient d'une existence isolée, tantôt faisant des conquêtes, tantôt subissant des pertes. Encore l'hellénisme, que la Grèce primitive avait en partie reçu de l'Egypte, s'était-il uni à l'ancien culte,

([1]) Juvénal, xv, v. 33-83.

ou plutôt avait été absorbé par lui ; et ainsi l'esprit grec, qui avait tout transformé, s'était lui-même transformé dans l'ordre religieux.

La divinité suprême des Grecs comme des Egyptiens n'est pas Jupiter, mais Sérapis, le même qu'Osiris, qui, comme l'Adonis des Phéniciens et des Grecs, avait souffert, était mort et ressuscité, symbole des misères de l'homme en cette vie éphémère et de sa résurrection pour une vie plus heureuse. Sérapis n'était que la troisième personne de la divinité égyptienne, dieu unique en trois dieux : le Dieu suprême, l'Etre existant par lui-même et s'engendrant éternellement ; son Verbe, un de un, consubstantiel au Père et premier-né, qui a fait tout ce qui a été fait, et, enfin, procédant de ce principe, une troisième personne, qui, selon le point de vue auquel on la considère, s'appelle Ptah, comme démiurge, Râ, comme agent solaire, Apis, comme victime incarnée dans un corps terrestre [1]. « Je suis l'inaccessible, qui a fait » le ciel, qui a créé tous les êtres ; celui qui est apparu » dans l'abîme céleste. Je suis Râ à son lever, dans le » commencement, celui qui gouverne ce qu'il a fait. Je » suis le grand dieu qui s'engendre lui-même, père » des dieux. Je suis hier et je connais demain. Je suis » la loi de l'existence des êtres [2]. » Ainsi, répudiant leur grossier polythéisme, Egyptiens et Hellènes revenaient à la pureté de la théologie primitive. Cette doctrine d'un dieu unique sous des noms multiples ces-

[1] M. de Rougé, *Etude sur le Rituel funéraire*; M. Mariette, *Mémoire sur la Mère d'Apis*; M. Louis Ménard, *Les Livres d'Hermès Trismégiste*; M. de Vogüé, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1877.

[2] *Rituel funéraire.*

sait d'être mystérieuse et réservée pour les seuls initiés ; elle était divulguée en langue grecque dans les *Livres hermétiques* et surtout dans le *Poimandrès*, ou Pasteur d'hommes, ouvrages qui semblent moins une traduction des livres sacrés de l'Egypte qu'une rédaction nouvelle, où l'ancienne théologie s'était modifiée sous l'influence multiple de Platon, de Philon, de la Gnose et de l'Evangile [1].

La religion égypto-hellénique était encore vivace au quatrième siècle : témoins les cris de la populace, quand Julien lui rendit le bœuf Apis, et la vengeance sanglante qu'elle tira de l'archevêque arien, Georges de Cappadoce, profanateur et spoliateur du Sérapéum. Mais insensiblement la foi s'éteignait, la multitude passait des temples dans les églises, et l'auteur inconnu du *Discours d'initiation* déplorait avec une douloureuse éloquence la chute désormais inévitable du paganisme : « Un temps viendra où il semblera que les Egyptiens » ont en vain observé le culte des dieux avec tant de » piété et que toutes leurs saintes invocations ont été » stériles et inexaucées. La divinité quittera la terre et » remontera au ciel, abandonnant l'Egypte, son antique séjour, et la laissant veuve de religion, privée de » la présence des dieux. O Egypte, Egypte, il ne restera » de tes religions que de vagues récits que la postérité » ne croira plus, des mots gravés sur la pierre et racontant ta piété. S'il reste des habitants, Egyptiens seulement par la langue, ils seront étrangers par les » mœurs. Tu pleures, Asclépios ! Il y aura des choses

(1) M. Louis Ménard, *Les Livres d'Hermès Trismégiste*. — Voyez aussi son article de la *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1866.

» plus tristes encore : l'Egypte tombera dans l'apostasie,
» le pire des maux [1]. »

Ptolémée Philadelphe avait transporté dans la nouvelle capitale de l'Egypte une colonie de cent mille Juifs, qui bientôt avait formé les deux cinquièmes de la population [2] ; elle y avait élevé un temple et une synagogue qui, pendant trois siècles, rivalisèrent de piété et de science avec le temple et la synagogue de Jérusalem. Dans son infatigable et ambitieux prosélytisme, elle avait envahi toute la littérature grecque et s'en était servie pour répandre ses croyances. Elle avait d'abord traduit la Bible dans la langue qui, dès lors, faisait circuler toutes les idées; puis elle avait produit des poëtes, des historiens et des philosophes. Au premier siècle de l'ère chrétienne, Philon, son plus puissant génie, atteignait la beauté du style des plus purs écrivains de la Grèce et méritait d'être appelé le Platon de la synagogue, Φίλων πλατωνίζει. Dispersée par Vespasien, la communauté juive d'Alexandrie s'était reconstituée, et, comme ses sœurs désormais disséminées dans un exil sans fin, elle avait dit un éternel adieu à ses rêves de puissance politique et de domination universelle pour n'être qu'une simple religion ou plutôt une simple école de monothéisme. Elle était redevenue florissante et avait fait de nombreuses conquêtes par la science de ses docteurs, par la pureté de sa morale et de son spiritualisme, et surtout par un esprit de tolérance inconnu de l'ancien Israël. Au temps d'Athanase, c'était par centaines de mille qu'on comptait les juifs d'Alexandrie et d'Egypte.

[1] *Discours d'initiation* ou *Asclepios*, traduction de M. L. Ménard.
[2] PHILON (éd. Th. Mangey), t. II, *Adv. Flacc.*, pag. 523.

Mais, depuis longtemps, les progrès du judaïsme étaient distancés par ceux d'une religion sortie de son sein ou plutôt descendue du ciel. Depuis trois siècles, de sublimes ignorants, partis de Judée, et, après eux, leurs saints et savants successeurs, s'étaient emparés du monde au nom de Jésus-Christ, Dieu fait homme, mort pour nous et ressuscité. La persécution n'avait rien pu contre des hommes qui prenaient les cœurs et les esprits par quelque chose de plus irrésistible que les déductions de la science et les charmes du langage, par la toute-puissance de leur foi, de leur vie et de leur mort. La seule existence de l'Eglise semblait une preuve éloquente de son origine divine.

Le christianisme, apporté par saint Marc dans Alexandrie, avait grandi dans cette ville immense, à peine atteint par les persécuteurs, fortifié par l'esprit de science qui remplissait l'air et imprégnait toutes les intelligences, et, grâce à une persévérante prédication, ajoutant sans cesse à ses conquêtes. Les livres des apologistes et les traités qu'Athanase adressait aux Hellènes nous disent avec quelle puissance d'arguments, quelle vigueur de pensée, quelle force de style, les prédicateurs chrétiens battaient en brèche l'édifice croulant du paganisme. En vain les esprits forts d'Alexandrie riaient de la sublime humiliation du Dieu fait homme et de la folie de la croix. Partout, dans les villes et dans les bourgs, dans les maisons et dans les places, s'élevaient d'ardents orateurs qui convertissaient leurs auditeurs, et souvent leurs contradicteurs, à la religion du Dieu qui avait aimé l'humanité jusqu'à mourir pour elle. Ecoutons un de ces discours populaires que nous a conservé saint Athanase : « Quel est le plus beau, disait

» l'orateur improvisé à des philosophes d'Alexandrie,
» de confesser la croix ou d'attribuer des adultères à de
» prétendus dieux? Quel est le plus beau de dire que le
» Verbe de Dieu, sans cesser d'être Verbe, a pris un
» corps humain pour sauver les hommes, et, en parti-
» cipant à notre nature, nous a fait participer à la
» nature divine, ou d'assimiler la divinité à la brute et
» d'adorer des quadrupèdes, des reptiles et des sta-
» tues? Vous parlez de la croix! Ne vaut-il pas mieux
» souffrir injustement le supplice de la croix et ne
» point trembler devant n'importe quelle mort, que de
» faire de fabuleux récits des courses errantes d'Osiris
» et d'Isis, des embûches de Typhon, de la fuite de
» Saturne, d'enfants dévorés par leur père, de pères
» tués par leurs enfants? Car telle est votre sagesse.»

Puis, de la comparaison des deux théologies, le polémiste passait à une autre comparaison qui avait aussi son éloquence, à celle de la décroissance graduelle du polythéisme et des progrès incessants du christianisme. « Vos syllogismes n'entraînent personne du christia-
» nisme à l'hellénisme. Mais nous, en prêchant notre
» foi, nous diminuons votre superstition. Votre élo-
» quence n'arrête pas la doctrine du Christ; mais
» nous, nous n'avons qu'à nommer le Crucifié pour
» mettre en fuite les démons, que vous craignez comme
» des dieux. Dites-moi, où sont vos oracles? où sont
» les enchantements des Egyptiens? quand ont-ils cessé,
» sinon lorsque a paru la croix du Christ? Voici qui
» n'est pas moins miraculeux. Votre culte n'a jamais
» été persécuté; il est dans toute la ville l'objet de tous
» les honneurs. Nous, on nous persécute, et cepen-
» dant combien notre religion est plus florissante que

» la vôtre ! Vos dieux, si respectés et si protégés, tom-
» bent, et la foi du Christ, l'objet de vos moqueries et
» des persécutions des empereurs, remplit la terre [1]. »

Les arguments des apologistes se pressaient dans ces conversations animées ; la parole des Justin, des Athénagore et des Théophile revivait commentée par tout un peuple ; et, colportée de ville en ville, de génération en génération, même en langue égyptienne, par des disciples qui souvent ignoraient jusqu'au nom de leurs maîtres, elle faisait son chemin, gagnait des âmes, et ne cessait d'accroître l'empire du Christ. Sans doute, dans cette Egypte, aussi superstitieuse qu'intelligente, les recrues n'étaient pas toujours sûres et sans mélange. Trompées par d'apparentes ressemblances de doctrine, entraînées surtout par un aveugle et irrésistible besoin de croyances, les populations flottaient entre les trois religions qui partageaient le pays, passaient de l'une à l'autre, et même, pour plus de sûreté, les suivaient toutes à la fois. Les plus éclairés faisaient un choix ; la foule prenait de toutes les mains et s'abreuvait à toutes les sources. « L'Egypte, dont tu me faisais
» un tel éloge, dit une lettre célèbre de l'empereur
» Adrien, je l'ai trouvée légère, mobile, changeant de
» mode à chaque instant. Les adorateurs de Sérapis
» sont chrétiens; ceux qui s'appellent évêques du
» Christ sont dévots à Sérapis. Il n'y a pas un chef de
» synagogue juive, un samaritain, un chrétien, qui
» ne soit astrologue, aruspice, fabricant de drogues.
» L'évêque d'Alexandrie lui-même, quand il vient en

[1] Saint Athanase (ed. maurina, 1777), *Vita sancti Antonii*, 74-79, t. I, p. 679-684.

» Egypte, est forcé par les uns d'adorer Sérapis, par » les autres d'adorer le Christ. » Ne croyons pas de tout point cette lettre écrite dans un moment de mauvaise humeur contre les Alexandrins, qui avaient médit d'Antinoüs et ri de son âme changée en étoile ([1]). Il est plus qu'invraisemblable que, sur ce siége d'Alexandrie, non moins renommé pour les lumières que pour le courage de ses évêques, il s'en soit jamais trouvé un seul capable, je ne dis pas de s'abaisser lui-même à cette hypocrite complaisance, mais de tolérer, sans protester, une telle idolâtrie. Quant aux peuples, quant au clergé inférieur, ce mélange de pratiques païennes était un mal inévitable. En plein quatrième siècle, l'Eglise en était encore travaillée, et, non-seulement les Basile et les Chrysostome, mais les conciles ne cessaient de tonner contre ces restes de paganisme.

Dès le commencement du quatrième siècle, l'hellénisme n'était plus qu'une impuissante et mourante majorité; insensiblement l'Egypte devenait chrétienne. L'Eglise de saint Marc était la première du monde, après celle de Rome. Par la force de son organisation, la science de ses docteurs, ses quatre-vingt-dix siéges épiscopaux, l'habileté et la fermeté de ses archevêques, elle dominait l'Egypte et la Cyrénaïque, et présentait, au milieu de la dissolution universelle, le spectacle d'une unité dont la puissance effraiera même les empereurs chrétiens.

([1]) Dion Cassius, lxix, n; saint Athanase, *Discours contre les hellènes*, 9, p. 9, a.

III

Alexandrie n'avait pas que des temples et des églises; elle avait aussi des écoles qui, pendant que son port alimentait la capitale de l'empire, envoyaient dans tout l'Orient, et jusqu'en Occident, la nourriture des intelligences; aussi un de ses disciples l'a-t-il appelée un grand atelier d'instruction (1). Le Muséum fut peut-être, pour me servir de l'acception moderne d'un mot ancien, la plus grande et la plus complète *Université* qui jamais ait existé. Ses chaires de grammaire, autrefois illustrées par Aristarque et Didyme, conservaient leur réputation; au troisième siècle, elles avaient un instant vu succéder à ces critiques fameux un puissant génie, attiré bientôt vers de plus hautes spéculations, Origène, « grand homme dès son enfance, » selon l'expression de son détracteur, saint Jérôme (2). Athènes était la reine de l'éloquence; mais, pour les études scientifiques, Alexandrie n'avait pas de rivale; son école de médecine était si renommée au quatrième siècle, qu'il suffisait à un médecin, pour assurer sa réputation, de dire qu'il avait étudié à Alexandrie (3).

Mais l'enseignement qui éclipsait tous les autres était celui de la philosophie. Grâce à lui, Alexandrie voyait affluer, devant les chaires rivales des plus fameux docteurs de l'hellénisme et du christianisme, cette jeunesse

(1) Saint Grégoire de Nazianze (ed. maurina), *In laudem Cæsarii fratris*, 6, p. 201, b.

(2) Saint Jérôme, lettre 65.

(3) Ammien Marcellin, XXII.

grecque qui courait partout où se faisait entendre une éloquente parole, et ne quittait une chaire qu'après s'être pénétrée de toute la science du maître. Alexandrie, au troisième siècle, donna le spectacle de deux écoles ennemies, les plus grandes que l'on ait jamais vues en présence, de deux enseignements dignes l'un de l'autre et presque semblables, malgré l'hostilité des convictions qui les inspiraient, et, de part et d'autre, d'une succession sans exemple de grands hommes et de vigoureux penseurs. C'étaient deux fleuves qui, sortis de sources différentes, fécondaient parallélement les mêmes contrées et se rendaient d'un cours également majestueux au même océan.

Ici Plotin, Porphyre et Jamblique, là saint Pantène, Clément d'Alexandrie et Origène, luttent de génie, s'entourent de toutes les lumières de la raison et évoquent à l'envi les plus grandes autorités du passé, les uns pour ranimer au souffle de la philosophie les croyances du paganisme mourant, les autres pour répondre aux sarcasmes des Lucien et des Celse, et montrer à leurs sceptiques contemporains que la religion nouvelle ne se contente pas de dire : *n'examinez pas, mais croyez* (¹). Des deux côtés, c'est la même sincérité de conviction, la même élévation de pensée, le même amour et la même idée de la science, qui, pour les uns et les autres, est une aspiration vers Dieu, qui lui-même est la science et la possède dans sa plénitude. C'est au même but que tendent les doctrines rivales : retirer le monde du marasme où l'avait jeté la dissolvante morale d'Epicure, pour le purifier et le retremper dans

(¹) Celse, dans Origène.

la vivifiante connaissance de Dieu et de soi-même. Ce sont les mêmes erreurs, les mêmes vices qu'elles combattent : Plotin semble l'allié de Clément d'Alexandrie contre les extravagances des gnostiques ; il se sert des mêmes armes qu'Origène contre les folies de l'astrologie judiciaire.

Malgré l'hostilité des convictions et une guerre sans relâche, c'est, de part et d'autre, la même estime pour d'illustres adversaires : les philosophes viennent entendre les docteurs chrétiens, et les docteurs chrétiens suivent les cours des philosophes (1) ; c'est le même respect, la même admiration, sinon pour toute la doctrine que l'on combat, du moins pour ce que l'on y trouve de grand. Si Plotin s'arrête scandalisé, quand il voit le Verbe fait chair, c'est avec enthousiasme qu'il *lit* le commencement de l'évangile de saint Jean ; si parfois Clément et Origène s'abandonnent à des invectives contre la vanité de la sagesse humaine, ils attribuent un rôle providentiel et une origine divine à la philosophie grecque, ils regardent la lumière qu'elle répandit dans le monde comme une illumination du Verbe, ils appellent Socrate et Platon des *hommes inspirés*, des *prophètes*, qui, comme ceux d'Israël, préparaient la venue du Christ (2).

(1) Origène, cité par Eusèbe, *Hist. eccl.*, vi, 19, p. 179.

(2) « Si la philosophie ne peut embrasser toute la vérité, elle ne » laisse pas de préparer l'âme à l'enseignement moral. De même » que Dieu a voulu procurer le salut des Juifs en leur donnant des » prophètes, ainsi il a suscité des prophètes parmi les plus distin- » gués des hellènes. Ainsi Grecs et Juifs ont été instruits par les » testaments divers d'un seul et même Seigneur. » Clément d'Alexandrie, *Stromates*, v. 3, p. 656.

Ce sont, dans chaque école, les mêmes témérités d'exégèse, les mêmes audaces d'allégorie. Plotin et ses successeurs ne se livrent pas à plus d'efforts d'imagination pour faire remonter leur doctrine d'eux à Platon, de Platon à Homère, et d'Homère à Hermès, le premier anneau de cette chaîne d'or, qu'Origène, pour retrouver, suivant son expression, les clés du grand édifice de l'Ecriture et adapter chacune à la porte qu'elle doit ouvrir [1]. Du moins, ces audacieux interprètes se réuniront-ils pour proclamer de concert, au milieu des excès d'un polythéisme insensé, l'unité divine et, malgré de profondes différences, jusqu'aux trois hypostases de l'éternelle triade. Ecoutons un disciple du Christ parler des nouveaux disciples de Platon : « Lorsqu'ils » admettent trois hypostases en Dieu, dit saint Cyrille, et » emploient le nom même de la Trinité, ils sont d'ac- » *cord* avec nous, et il ne leur manquerait rien, si, » pour faire concevoir l'unité de Dieu, ils voulaient » appliquer aux trois hypostases le terme de consub- » stantiel [2]. »

Même élévation dans la morale des deux écoles. Si les disciples de Platon enseignent ce qu'est l'âme, d'où elle vient et où elle va, ce qui l'abaisse et ce

(1) « L'Ecriture inspirée ressemble à une maison qui a beaucoup « d'appartements fermés; toutes les clés sont tellement mêlées et » dispersées dans l'édifice, qu'aucune ne se trouve sur la porte » qu'elle ouvre. C'est un grand travail que de retrouver toutes ces » clés et d'adapter chacune d'elles à la porte qu'elle doit ouvrir. » ORIGÈNE, *In Psalmos*, t. I, p. 527. — *Etude historique et litteraire sur saint Basile*, p. 287 et suivantes.

(2) SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE, *contre Julien*, VIII, p. 270. — Voyez encore, au livre I, p. 32 et 34.

qui la relève, quel est pour elle l'esclavage et quelle est la liberté (¹). Origène loue la philosophie et ses amants, la vie qui convient aux êtres doués de raison, la recherche des vrais biens et la fuite des vrais maux; puis, plaignant les ignorants, qui, comme les brutes, errent à l'aventure, aveugles que n'éclaire point l'intelligence, il conclut que, sans la philosophie, il est impossible d'être pieux (²). C'était la même pratique de cet austère enseignement, le même ascétisme, le même dédain des choses de la terre. Plotin et Porphyre ne rivalisaient pas moins de sévérité mystique que de science avec leurs glorieux adversaires. Ils étaient honteux, disent leurs historiens, d'avoir des corps (³).

Quelle reconnaissance, quel enthousiasme, ou plutôt quelle vénération n'inspiraient pas de tels maîtres! Leurs disciples n'en parlent que comme d'êtres divins et sacrés. Apollon lui-même, dans Porphyre, chante Plotin, un ami qui lui est cher, et l'appelle un génie qui était homme (⁴). « Tu es heureux, ô Plotin, s'écriait » un Egyptien, au lieu d'un être d'ordre inférieur, » tu as un dieu pour génie (⁵). » C'est avec une effusion plus vive encore que Grégoire Thaumaturge remercie son ange, le maître particulier de son âme, de l'avoir conduit à Origène, cet homme sacré. « Il me prit, » ajoute-t-il, dès le premier jour, qui fut réellement » le premier et le plus doux de ma vie. Sa parole,

(¹) Libanius, Op., t. ii, p. 265.

(²) Saint Grégoire Thaumaturge, *Or. panegyr. ad Origenem*, Moguntiæ, 1604, p. 189.

(³) Porphyre, *Vie de Plotin*, 1; Eunape.

(⁴) Porphyre, *Vie de Plotin*, 22.

(⁵) *Ibid.*, 10.

» comme une force divine, nous fixait immobiles
» auprès de lui. Il nous perçait du trait de
» l'amour, non d'un trait facile à émousser, mais acéré
» et victorieux, celui de la science et de la charité.
» Nous nous attachions à lui comme Jonathas à
» David.... Maintenant, ô tête chérie, lève-toi, prie et
» laisse-nous partir. Présents, tes sacrés enseignements
» nous sauvaient ; absents, que tes prières nous protégent ! Rends-nous à Dieu qui nous a conduits vers
» toi (*). »

Au quatrième siècle, l'école chrétienne est désormais partout, au foyer domestique, dans l'église, au désert, dans les monastères de saint Antoine. Mais, pendant que l'Église absorbe tout, les jeunes gens, hellènes et chrétiens, se pressent devant les chaires des successeurs de Plotin et de Jamblique. Grégoire de Nazianze et son frère viennent, du fond de la Cappadoce, leur demander la science de toutes choses ; Synésius, vingt-cinq ans après, y reçoit de la savante Hypatie les *germes* qu'il développera dans ses poétiques loisirs et sur le trône épiscopal de la Cyrénaïque. Nul doute qu'avant eux Arius et Athanase n'en aient rapporté cette connaissance des lettres profanes qu'ils se reprochaient mutuellement et la vigoureuse dialectique avec laquelle ils se combattaient.

Grâce à cette large et libérale éducation, la Grèce, avec son admirable langue, sa littérature et sa philosophie, entrait plus que jamais dans l'Eglise. L'esprit d'examen, la réflexion et la méthode sondaient, contrô-

(*) Saint Grégoire Thaumaturge, *Or. panegyr. ad Origenem, passim.*

laient, expliquaient les mystères de la foi. Avides de tout savoir et de tout pénétrer, ces vives intelligences voyaient s'ouvrir devant elles de nouveaux horizons, qui, le plus souvent clairs et transparents, ne laissaient pas parfois de s'obscurcir de nuages et de dérober la vérité. Les meilleures choses ont leur excès: les jeunes chrétiens rapportaient des écoles une raison plus forte et plus éclairée ; mais, pendant que les uns, la contenant dans de justes limites, savaient lui faire contrôler la foi sans la laisser entrer en révolte contre elle, d'autres, s'abandonnant aux aspirations naturelles de l'esprit humain et aux témérités d'une curiosité indocile, mettaient tout en question et ne reculaient devant aucune nouveauté. Ainsi la raison, qui, à la voix d'un Clément ou d'un Origène, remplissait les églises, y jetait en même temps le trouble et la division.

Le grand docteur d'Alexandrie tout le premier n'avait échappé ni à ces audaces de la raison, ni aux rigueurs par lesquelles l'Eglise effrayée tentait de les réprimer. Si Porphyre, son admirateur sincère autant qu'ennemi acharné du culte chrétien, ne lui pardonnait pas de « corrompre la science par le mélange de la philosophie et du christianisme, » l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, retournant l'accusation, le voyait avec une inquiétude croissante appliquer à l'enseignement de la foi la méthode et les doctrines du platonisme. En 231, un synode, réuni contre lui, le bannissait de sa chaire et d'Alexandrie, en lui adressant, comme à un titan révolté, cette fière apostrophe : « Comment es-tu « tombé du ciel, astre brillant? » et, semblable aux grands citoyens d'Athènes qui ne recevaient d'autre prix de leurs services que l'exil, Origène, pour continuer son

enseignement, avait dû demander asile à la terre étrangère et fonder une nouvelle école à Césarée de Palestine.

Bientôt dans cette même Eglise d'Egypte, dont il avait été la gloire et l'effroi, la raison, de plus en plus en désaccord avec la simplicité de la foi, avait enfanté l'hérésie philosophique de Sabellius. Par excès de monothéisme, Sabellius confondait les trois personnes de la Trinité en une seule hypostase, et les niait, en réalité, pour les remplacer par trois attributs, par trois noms. Le même désir de comprendre l'unité divine va, dans une hérésie tout autrement formidable, faire rejeter deux personnes par Arius.

CHAPITRE II.

ARIUS ET SA DOCTRINE.

I. Prospérité apparente de l'Eglise, après la conversion de Constantin. — Divisions sourdes. — Dissentiments entre Alexandre, archevêque d'Alexandrie, et Arius sur la seconde personne de la Trinité. — Condamnation d'Arius. — Une partie de l'Orient se déclare pour lui. — Ses lettres à Eusèbe de Nicomédie et à l'archevêque Alexandre.

II. Origines de l'arianisme. — Les trois principes divins de la philosophie grecque : l'Un de Platon ; l'Intelligence d'Aristote ; l'Ame du monde du stoïcisme. — La Gnose. — Philon et les Néoplatoniciens : conciliation des trois principes. — Deux tendances exclusives dans le christianisme : tendance stoïcienne de Praxéas à Sabellius, tendance platonicienne des Apologistes et d'Origène à Arius. — L'arianisme, vaste syncrétisme. — Christianisme hellénisé.

III. Principes de l'arianisme. — Incompatibilité de l'infini et du fini, de l'impassible et de la souffrance. — Trinité arienne. — Première hypostase : le Père ou l'Incréé, renfermant la divinité tout entière. — Seul il connait son essence. — Comment nous nous faisons une idée de ses attributs. — Seconde hypostase : le Fils ou le Verbe. — Libre et muable, mais persistant dans le bien. — Médiateur entre l'absolu et le contingent. — Créateur et Sauveur. — Dieu, non par essence, mais par participation. — Troisième hypostase : le Saint-Esprit.

IV. Arius écrivain. — Ses divers ouvrages. — Sa doctrine popularisée par des chants. — La Thalie. — Restitution du début. — La dialectique, sa qualité dominante. — Sa méthode : définition et syllogisme. — Son style.

V. Côté faible du talent et de la doctrine d'Arius. — C'est moins un orateur qu'un raisonneur. — Son Dieu n'est ni celui du christianisme, ni celui de l'humanité.

I.

La victoire de Constantin avait mis le christianisme sur le trône. Les persécutés de la veille remplissaient

les fonctions publiques et formaient le conseil de l'empereur. Les évêques et les prêtres, exemptés d'impôts, étaient protégés et honorés; partout s'élevaient des églises. La religion chrétienne montrait avec orgueil les pompes de son culte, la science de ses docteurs, et l'heureuse nouveauté de ses premières institutions de bienfaisance. Mais cette prospérité cachait des périls. Sous ce calme apparent bouillonnaient et déjà grondaient des dissensions qui tout à coup allaient éclater avec violence. Des schismes divisaient les églises; celui des méléciens partageait la vallée du Nil en deux communions, et renouvelait un instant, entre la Haute et la Basse-Egypte, l'antique rivalité de Thèbes et de Memphis (1). Déjà même, sur cette terre si instable et si remuée par les religions et les philosophies, s'agitaient, au souffle de l'esprit d'examen, des doctrines qui ébranlaient les fondements du christianisme. Les disciples de Sabellius niaient la Trinité qu'ils prétendaient expliquer, et, nouveaux Stoïciens, ne voyaient dans les trois hypostases divines, et même dans le monde, qu'une extension et une expansion panthéistes de l'éternelle unité (2). Les disciples d'Origène répondaient par des exagérations qu'aurait désavouées leur maître, et, s'effrayant eux-mêmes de leurs témérités, allaient et revenaient, sur ce terrain mouvant, de la certitude à l'hésitation et de l'affirmation au désaveu (3). Cette église d'Egypte, si compacte et si ferme aux mauvais jours, n'était plus qu'un champ de discorde où tous, évêques, prêtres et

(1) Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 4.
(2) Saint Athanase, *Contra Arianos*, IV, 13, t. I, p. 496.
(3) Saint Athanase, *De sententia Dionysii*, 6 et suiv., t. I, p. 194.

laïques, dogmatisaient dans des disputes sans fin. Chacun des curés d'Alexandrie avait sa doctrine, ses adeptes et, sans qu'il y eût encore de division tranchée, sa communion ([1]). L'archevêque Alexandre lui-même, vieillard doux et disert, avant de se sentir soutenu par Athanase, partageait l'hésitation commune ([2]).

Tout à coup, du milieu de ce calme apparent part une étincelle, qui devient un incendie et embrase l'Orient. Si la terre d'Egypte semblait vouée à une éternelle servitude, ses populations étaient néanmoins les plus remuantes et les moins disciplinées de l'Orient, et, par un autre contraste, au milieu de cette perpétuelle effervescence, son église jouissait, dans un heureux tempérament d'autorité et de liberté, des plus sages institutions. De même que les hommes éminents qui la gouvernaient ne prenaient point, comme archevêques, de décision qui intéressât la province entière sans avoir réuni tous ses évêques en synode, comme simples évêques d'Alexandrie, ils s'adressaient, dans leurs périls et leurs incertitudes, au synode des curés de la ville et de la campagne et ne faisaient rien qu'avec leur assentiment et leur approbation ([3]). Alexandre, effrayé des opinions audacieuses qui circulaient sur la seconde personne de la Trinité, réunit son clergé, et, désormais inspiré par le jeune diacre Athanase, son secrétaire et son conseiller ([4]), enseigne que la monade est dans la

([1]) Saint Epiphane, *Hér.* lxix, 2, t. 1, p. 728, d.

([2]) Voyez la lettre d'Arius à Alexandre, citée plus loin, p. 31, et Sozomène, i, 14.

([3]) Lettre d'Alexandre aux prêtres d'Egypte et de la Maréote.

([4]) Socrate, i, 3.

triade tout entière. Arius, curé de Baucale, une des églises d'Alexandrie, accuse l'archevêque de sabellianisme et soutient que le Fils de Dieu, loin de faire partie de l'ineffable et éternelle divinité du Père, n'est que la première et la plus parfaite de ses créatures. La querelle s'anime et sort de l'assemblée. Des vierges, des diacres, des prêtres et jusqu'à des évêques prennent parti pour Arius; d'Alexandrie le mal se propage dans les cités et les provinces d'Egypte; en un instant, il atteint la Thébaïde et la Libye. Les conseillers d'Alexandre lui reprochaient de manquer à son devoir en supportant de pareilles nouveautés et le pressaient de se prononcer. Mais, comme s'il se repentait de son premier éclat, et n'écoutant que la douceur de son caractère, *cet ami de Dieu et des hommes* disait que sur ces choses douteuses il valait mieux entendre les raisons des deux partis; et, comptant plus sur la persuasion que sur la force, il les fait comparaître dans un synode, devant les quatre-vingt-dix évêques d'Egypte. Il y avait donc en présence deux partis en dehors desquels il se mettait encore, celui d'Arius et, sans qu'on puisse en douter, celui d'Athanase. On ne put s'entendre. Alexandre, toujours hésitant, approuvait tantôt les uns, tantôt les autres; à la fin, entraîné par les raisons des Trinitaires, il se prononce et, au nom du synode, condamne Arius (1).

(1) La plupart des écrivains ecclésiastiques s'attachent à disculper Alexandre de cette hésitation; mais le récit de Sozomène, historien véridique, est formel (I, 14) et s'accorde avec les déclarations d'Arius. Aussi M. de Broglie, avec son esprit large et impartial, reconnaît-il les variations de l'archevêque. On ne voit pas d'ailleurs ce que la cause de l'orthodoxie peut gagner à soutenir le contraire.

Tels furent les commencements de cette grande querelle. Les contemporains la font naître de causes mesquines : les uns d'une dispute ambitieuse et juvénile ([1]) ; les autres, d'une compétition du trône archiépiscopal et des rancunes du vaincu ([2]). Aucun ne semble se douter que la dissension fermentait depuis longtemps dans les esprits et n'attendait que le moment d'éclater. Tous, du moins, s'accordent à reconnaître l'ardeur et l'acharnement avec lesquels, de toutes parts, on se prépare à cette lutte plus que fraternelle. « On s'arme » pour la guerre, dit Théodoret : dans chaque ville, » dans chaque bourg de l'Egypte et de l'Orient, ce sont » des querelles et des combats sur les choses divines. » Spectacle tragique et lamentable ! Ce n'étaient plus, » comme autrefois, des étrangers, des ennemis, qui » attaquaient l'Eglise. Les enfants de la même tribu, » habitant sous le même toit, nourris à la même table, » aiguisaient, au lieu de lances, leurs langues les uns » contre les autres. Membres d'un même corps, ils s'ar- » maient pour s'entre-détruire ([3]). » Le mal avait plus d'étendue. A la vue des évêques prêts à se déchirer,

([1]) « Ceux d'Alexandrie disputèrent des mystères *comme des* » *jeunes gens*, νεανικῶς. » EUSÈBE, *Vie de Constantin*, II, 60. — » Alexandre s'abandonnait, sur la Trinité, à des développements » trop ambitieux, φιλοτιμότερόν τι ἐθεολόγει. » SOCRATE, I, 3.

([2]) « Arius, par jalousie, cherche matière de dispute. » THÉODORET, I, 2. — Nicéphore (VIII, 5) dit qu'il supporta avec peine l'élection d'Alexandre, dont il avait été le concurrent. Au contraire, suivant Philostorge (I, 3), les suffrages du clergé se seraient d'abord portés sur Arius, qui, en se préférant Alexandre, les aurait reportés sur lui.

([3]) THÉODORET, I, 6.

l'hellénisme relevait la tête, et, sans se douter qu'il allait lui naître un restaurateur dans l'un des deux partis, il exposait leurs débats sur les théâtres à la risée des spectateurs (¹).

Le promoteur du trouble immense qui s'emparait de l'Eglise était un vieillard très-instruit, d'une habileté consommée dans la dialectique et spécialement chargé d'expliquer les Ecritures aux fidèles d'Alexandrie. Une haute taille, un air grave et sérieux, une tenue austère, prévenaient en sa faveur. Un abord poli et séduisant, une conversation insinuante et persuasive, lui gagnaient les cœurs et lui soumettaient les esprits. Mais, sous cet extérieur mortifié et modeste, sous ce visage pâli par l'étude, sous cette vue à demi-éteinte par les travaux nocturnes, s'agitaient dans une âme ardente et ambitieuse un orgueil indomptable et une violente passion de la gloire. Ce portrait, tracé par les adversaires mêmes d'Arius (²), suffit à la fois pour expliquer l'ascendant qu'on le voit exercer dès le début de son hérésie et pour faire justice des couleurs plus sombres dont leur passion ne se fit pas faute de le charger.

Arius, condamné et expulsé de l'église d'Alexandrie, remue tout en Orient, fait appel à l'estime qu'inspire sa science et à la sympathie qui s'attache aux malheureux, exploite toutes les vanités et toutes les faiblesses. Il se posait en persécuté, insistait sur son désir de la paix, se plaignait de la dureté de l'archevêque, et surtout de l'empire qu'exerçait sur le faible vieillard son jeune

(¹) Eusèbe, *Vie de Constantin*, II, 60; Socrate, I, 5.
(²) Saint Epiphane, *Hér.* LXIX, 3, t. 1, p. 729, a; Socrate, I, 3; Sozomène, I, 14; Théodoret, I, 2 et 3; Gélase de Cyzique, II, 2.

secrétaire, mauvaise tête et esprit hautain. Il parcourt ainsi la Syrie, caressant et flattant les évêques, les priant de l'avertir, s'il est dans l'erreur [1], accueilli par les uns, repoussé par les autres. Un des plus considérables évêques de l'Orient était Eusèbe de Nicomédie, Eusèbe le Grand, comme on l'appelait alors, sans doute pour le distinguer du savant Eusèbe de Césarée, fier de sa science, de son rang et de l'amitié de Constantin. Arius lui écrit humblement, le flatte, le caresse, et le supplie de prendre sous son puissant patronage les idées communes qu'ils avaient puisées tous deux à l'école du martyr Lucien.

« Au très-cher seigneur, homme de Dieu, fidèle or-
» thodoxe, Eusèbe, Arius, injustement persécuté pour la
» vérité toujours victorieuse, dont, toi aussi, tu es le
» défenseur, salut dans le Seigneur.

» Mon père Ammonius partant pour Nicomédie, la
» raison me fait un devoir de te saluer et, en même
» temps, d'informer ta charité naturelle et la bienveil-
» lance que Dieu et son Christ t'inspirent pour tes frè-
» res, de l'oppression et de la persécution dont je suis
» victime. L'évêque remue tout contre nous, jusqu'à
» nous avoir chassés de la ville comme des athées, parce
» que nous n'adhérons pas à ce qu'il dit publiquement:
» toujours Dieu, toujours Fils, à la fois Père, à la fois
» Fils..... Et, parce qu'Eusèbe de Césarée, ton frère,
» Théodore, Paulin, Athanase, Grégoire, Aétius, et tous
» les Orientaux disent que Dieu est avant le Fils sans
» commencement, ils ont été frappés d'anathème. Quant
» à nous, que disons-nous, que pensons-nous, qu'a-

(1) Sozomène, I, 14.

» vons-nous enseigné et qu'enseignons-nous? Le Fils a » été engendré et il ne fait point partie de l'Incréé. Il » n'est point tiré d'un sujet, mais, par la volonté et le » conseil du Père, il a existé avant le temps et avant les » siècles, pleinement Dieu, Fils unique, immuable. » Avant d'être engendré ou créé, il n'était pas. Nous » sommes persécutés pour avoir dit : Le Fils a un com» mencement et Dieu est sans commencement. Nous » sommes persécutés pour avoir ajouté : Le Fils est tiré » du néant. Oui, nous l'avons dit, parce qu'il n'est ni » portion de Dieu, ni tiré d'un sujet. Voilà pourquoi » l'on nous persécute ; tu sais le reste. Je souhaite » que tu te portes bien dans le Seigneur, en te » souvenant de nos afflictions, cher collucianiste, véri» table Eusèbe [1]. »

La réponse d'Eusèbe dut combler Arius de joie ; elle accordait la protection demandée. « Tu penses bien, » disait-il ; prie que tous pensent comme toi : car il est » évident que ce qui a été fait n'était pas avant d'exis» ter [2]. » Puis, il appelle Arius à Nicomédie, écrit à l'archevêque, et, le trouvant inflexible, réunit un concile en faveur de son protégé. En vain Alexandre remplit l'Orient de ses encycliques : la querelle s'enflamme davantage. Les émissaires d'Arius et d'Eusèbe endoctrinent une partie de l'Asie-Mineure et de la Syrie. A leur tête, se distinguait par son activité Astérius, rhéteur de Cappadoce, qu'Athanase appelle le sophiste à cent têtes et l'avocat de la secte. Il parcourait les églises, et, usur-

(1) Dans SAINT EPHIPHANE, *Hér.* LXIX, 6, t. I, p. 731, et dans THÉODORET, I, 4.

(2) SAINT ATHANASE, *De Synodis*, 17, t. I, pag. 584.

pant la place des clercs, lisait publiquement un opuscule, dans lequel il justifiait la nouvelle doctrine ([1]). De tous côtés, des évêques, et des plus considérables, se prononcent pour elle. Eusèbe de Césarée lui-même écrit sans détour que le Christ n'est pas vrai Dieu ([2]). Fort de ces succès, Arius adresse à Alexandre une lettre dogmatique qui demeura le symbole de sa croyance.

« Au bienheureux pape Alexandre, notre évêque,
» les prêtres et les diacres, salut dans le Seigneur.

» Notre foi, que nous avons reçue de nos ancêtres et
» apprise de toi, bienheureux pape, est telle : Nous con-
» naissons un seul Dieu, seul incréé, seul éternel, seul
» sans principe, qui seul possède l'immortalité... C'est
» le Dieu de la Loi, des Prophètes et du Nouveau Testa-
» ment. Il a engendré avant les temps son Fils unique,
» par lequel il a fait les siècles et toutes choses. Il l'a en-
» gendré non en apparence, mais en vérité. Il lui a don-
» né l'être par sa volonté et l'a fait immuable et inalté-
» rable, parfaite créature de Dieu, non comme une des
» créatures ; production, non comme une des produc-
» tions. Il n'est point une émission du Père, comme
» dogmatisait Valentin ; il n'est point une partie con-
» substantielle, comme le pensait Manès; ni, à la fois,
» Père et Fils, comme le voulait Sabellius, en divisant
» la monade ; ni, selon Hiéracas, une lampe allumée à
» une lampe, ou un flambeau partagé en deux. Il n'est
» pas vrai non plus qu'après avoir été d'abord, il ait été
» engendré ensuite ou créé Fils. Toi-même, bienheu-
» reux pape, tu as souvent condamné, au milieu de

([1]) SAINT ATHANASE, *De Synodis*, 18, pag. 584 et 585.
([2]) Ibid., 17, pag. 584.

» l'église et dans l'assemblée des prêtres, ceux qui
» introduisaient ces erreurs....

» Ainsi il y a trois hypostases, le Père, le Fils et le
» Saint Esprit. Dieu étant la cause de tout, est sans prin-
» cipe et très-seul. Le Fils, engendré hors le temps par
» le Père, créé et fondé avant les siècles, n'était pas
» avant d'être engendré... Il n'a pas l'être en même
» temps que son Père, comme quelques-uns disent des
» choses relatives, introduisant deux principes incréés;
» mais, comme la monade est le principe de tout, ainsi
» Dieu est avant toutes choses. C'est pourquoi il est avant
» le Fils, comme tu nous l'as enseigné, prêchant en
» pleine église. Donc, en tant qu'il tient de Dieu l'être,
» la vie et la gloire, et qu'il en a tout reçu, Dieu est son
» principe. Si quelques-uns entendent ces expressions :
» *Je suis sorti de mon Père*, comme s'il était une partie
» consubstantielle, ou une projection, le Père sera com-
» posé, divisible et muable; il sera corps, selon eux,
» et le Dieu incorporel sera sujet à toutes les consé-
» quences de la nature corporelle (1). »

La doctrine d'Arius était posée et avait son symbole. Laissons-la suivre ses destinées qui appartiennent moins à l'histoire littéraire qu'à l'histoire religieuse et politique. C'est aux historiens d'en tracer les progrès, les conquêtes et la chute; c'est aux théologiens d'en apprécier les erreurs théologiques. Etudiant seulement ici le développement et l'antagonisme des idées qui, sous l'action des écrivains de génie, constituent une littérature, nous n'avons à nous occuper que du penseur, de ses conceptions, et de la puissance que leur donnait sa parole.

(1) Dans saint Athanase, *De Synodis*, 16, t. i, p. 583, et dans saint Epiphane, *Hér.* lxix, 7, t. i, p. 732.

II.

Il n'est pas de nouveauté, si surprenant que paraisse son premier éclat et avec quelque soudaineté qu'elle s'impose aux peuples, qui naisse tout d'un coup et sans préparation des rêves d'un esprit chagrin ou des conceptions d'une intelligence hardie. Or, est-il rien, dans l'établissement d'une religion, qui soit plus capable de séduire, je ne dis pas les multitudes, mais les hommes instruits, et même de faire illusion à ses fondateurs, que de lui trouver une tradition dans le passé, de montrer les précurseurs de ses apôtres, les Pères de ses docteurs, et de cacher sa nouveauté sous une antiquité réelle ou apparente ? L'arianisme ne manqua pas d'ancêtres; il en eut qu'il désavouait et d'autres dont il se glorifiait; il en eut de profanes, il en eut d'orthodoxes. Il est la dernière éclosion de ce long travail de l'esprit oriental qui, toujours repris et jamais épuisé, à force de décomposer l'être divin, de le contempler tantôt dans son impénétrable unité, tantôt dans la multiplicité de son action, et de séparer ce qui, malgré de mystérieuses incompatibilités, est inséparable, en est venu à trouver des parties, des degrés et finalement des êtres distincts, ou même à opérer des retranchements, dans le Dieu indivisible.

Platon est son premier ancêtre, lorsque, d'une part, il réunit en Dieu et subordonne l'un à l'autre trois principes, l'Un ou le Bien, qui est comme le fond de l'être; l'Intelligence, qui conçoit les idées, c'est-à-dire, les formes de l'être, et l'Ame qui les réalise, en leur don-

nant la vie et le mouvement (1): le souverain roi de l'univers, sa royale raison, et, puisqu'il n'y a pas de raison sans âme (2), son âme royale (3), un seul et même Dieu pensant et vivant; et lorsque, dans le Timée, d'autre part, il distingue le père du monde des idées, comme l'artiste du modèle qu'il contemple, lorsqu'il ne dit pas qu'il est le Bien, mais seulement qu'il est bon, et semble établir, au-dessous du dieu immobile, un principe mobile et actif qui n'est qu'un démiurge et un dieu de second ordre (4). Si le Grec sait abstraire, il sait aussi reconstruire, et, même sans le dire, revenir de l'analyse à la synthèse. Le Dieu immobile de la République et le démiurge du Timée sont-ils deux êtres distincts, dans le rapport de l'Inengendré d'Arius et de son Verbe médiateur? Ne sont-ils pas plutôt un seul et même Dieu, considéré ici dans la pure idée de son essence, là dans son action sur le monde qu'il organise d'après l'éternel modèle qu'il porte en lui?

Tout en distinguant trois principes dans la divinité, Platon la concentrait, pour ainsi dire, dans le premier et l'absorbait dans l'unité de son essence. Après lui, Aristote, l'envisageant plutôt dans ses puissances que dans son être, l'avait fait descendre dans le second et réduit au rôle d'intelligence, cause finale de l'univers; le stoïcisme, la considérant surtout dans son activité, l'avait abaissée encore et comme affaissée dans le troisième principe, où elle n'était plus que l'âme du monde. De

(1) Platon, *République*, HSt. p. 508, c.
(2) *Timée*, p. 30, b.
(3) *Philèbe*, p. 30, d.
(4) *Timée*, p. 29, a.

là, dans la philosophie grecque, suivant le point de vue où elle se plaçait, trois dieux : l'Unité absolue du platonisme, l'Intelligence de l'aristotélisme et l'Ame du monde du stoïcisme.

Le Grec peut être exclusif et ne voir qu'un côté d'une question : il est toujours sensé. Mais que l'esprit oriental s'empare de ces diverses manières de considérer la divinité : à force d'isoler Dieu dans son impénétrable unité et de faire descendre le créateur et conservateur de l'univers dans le multiple et le variable, il arrivera à d'étranges disparates, à la multiplicité et à des différences de nature dans l'être essentiellement un. Contempler, rêver, créer, est pour l'oriental le suprême bonheur. Peu lui importe que ses conceptions soient logiques et se tiennent entre elles, pourvu qu'elles soient grandioses, qu'elles naissent ardentes, resplendissantes de couleur, pleines de mouvement, de vie et d'un superbe dédain pour le réel et le possible. Il est plus poëte que penseur. C'est ainsi que du premier au troisième siècle de l'Eglise, dix fois, vingt fois, et toujours avec des imaginations différentes, la Gnose reprit l'insoluble problème d'un dieu à la fois retranché dans son unité et partout présent dans le monde, pour n'aboutir jamais, en divisant l'indivisible, qu'a des rêves extravagants. Se jouant des textes, de l'histoire et de la raison, elle est un monstrueux assemblage de dogmes chrétiens, de traditions orientales et de philosophie grecque. Elle eut, dans tout l'Orient et surtout en Egypte, de nombreux docteurs et même des poëtes, qui propageaient ses doctrines en grec, et, preuve de l'étendue de ses conquêtes parmi la race égyptienne, en langue copte ([1]). Longtemps vivace dans les contrées

([1]) C'est en copte qu'est écrit un petit poëme gnostique, récem-

où va naître et dominer l'arianisme, bien que décriée et discréditée, elle y avait laissé des traces profondes.

La Gnose n'est pas un enseignement ou une série d'enseignements analogues qu'on puisse rapporter à tel maître ou à telle école ; c'est un ensemble de doctrines diverses et indépendantes les unes des autres, nées partout à la fois du même besoin de concilier les idées qu'avaient juxta-posées la conquête et l'émigration [1]. Néanmoins, quand on voit tous les Gnostiques, pénétrés du même esprit malgré les différences qui les distinguent, professer les mêmes principes et aboutir aux mêmes conclusions, il est permis de dire que, s'il n'y a pas unité d'école, il y a communauté de dogmes. C'est surtout dans leur théorie de la création et de la rédemption que se manifeste cette identité

Le monde, dit la doctrine de Valentin, la dernière et la plus puissante expression du gnosticisme, le monde ne peut procéder immédiatement de Dieu. Quel rapport saurait-il y avoir, d'une part, entre la nature qui n'est ni substance, ni être, ni essence déterminée, qu'aucun nom n'est capable d'exprimer, pas même ceux de ***Premier Principe***, de ***Premier Père***, ***d'Abîme***, ***Bythos***, à l'aide desquels la langue humaine essaie de faire comprendre ce qu'elle a de suprême et d'incompréhensible, et, d'autre part, cette œuvre misérable qui répugne à sa bonté parfaite, à sa majesté ineffable et inaccessible [2]?

ment trouvé, la *Sagesse croyante*, πίστις Σοφία. (Schwartz, Berlin, 1853). M. de Pressensé en donne l'analyse, p. 35 et suiv. du t. v de son *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise*.

(1) M. Vacherot, *Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie*, t. i, p. 204.

(2) Clément d'Alexandrie, p. 409; Saint Irénée, i, 1, § 1; ii, 14, § 1.

Quelle puissance a donc donné l'être au monde? Quand d'émanations en émanations, qu'à l'exemple de l'ancienne Egypte ([1]), il appelle des *Eons*, des Eternités, Valentin croit s'être assez éloigné du Dieu suprême; quand de la Raison, première production divine, il est arrivé à la Sagesse, qui clôt cette généalogie infinie, comme l'appelle Saint Irénée, c'est par cet être imparfait et impuissant qu'il fait créer, dans une heure d'égarement et de délire, cette œuvre de misère, de désordre et de mal. Il fallait à ce monde infortuné un sauveur qui, par la puissance de sa parole, de son amour et de son sacrifice, réunît toutes les natures spirituelles, les fondît dans un esprit universel et constituât l'Eglise. Mais, ne pouvant se résoudre à admettre la souffrance dans l'impassible, le gnosticisme ne faisait pas descendre le rédempteur du ciel et ne voyait en lui qu'un homme comme ceux qu'il venait sauver.

Déjà cependant la fusion que rêvait la Gnose avait été réalisée dans Alexandrie par un philosophe juif, et devait l'être encore avec plus d'éclat, deux siècles plus tard, par les Néoplatoniciens. Philon comprit que Platon, Aristote et Zénon n'avaient vu chacun qu'une des trois manières d'être de la divinité, que chacune de ces trois théodicées n'était qu'un chapitre de la vraie théodicée, et que, pour compléter le livre, il n'y avait qu'à concilier les trois dieux en un seul dieu, à la fois triple et un. Cette trinité, il la trouvait dans les trois princi-

([1]) « Plus tard, dit M. de Vogué en décrivant les différentes » phases de la religion égyptienne, l'Être unique engendre des » *Eons*, émanations de sa substance après avoir été de simples » attributs. » *Revue des deux Mondes*, Chez les Pharaons, 15 janvier 1877.

pes de la religion égyptienne; il ne l'apercevait pas moins, sous des noms peu différents et dans le même rapport que les trois principes grecs, dans le Dieu suprême, la Sagesse et le Souffle vivifiant de la théologie hébraïque. Mais comment de l'Unité absolue, « qui est à elle-même sa demeure, pleine de soi et se suffisant à elle-même ([1]), » descendre à l'Intelligence, et de l'Intelligence à l'Activité, pour donner l'être au multiple, au variable et à l'imparfait? Philon trouvait la solution dans le livre de la Sagesse : « Elle peut tout, quoique » unique, et elle renouvelle tout, en demeurant en » elle-même ([2]). » Dieu, sans cesser de demeurer en lui-même et sans rien perdre de son unité, « descend de sa hauteur inaccessible vers le monde par deux degrés, par deux principes secondaires, le premier immédiatement issu de Dieu, le second issu du premier, mais l'un et l'autre de même nature, de même substance que Dieu, et formant avec lui une glorieuse Trinité ([3]). » Le Verbe, parole extérieure de Dieu, λόγος προφορικός, est son image et sa figure, πρόσωπον ([4]), la forme et le caractère de son essence ([5]); il est le Fils, le premier-né du Père. Plein de la substance divine, il en remplit l'Esprit, par lequel Dieu, selon l'expression stoïcienne de Philon, *tend* ses puissances à travers la matière ([6]), et, à son tour, l'Esprit en remplit toutes choses, « sève active qui, circulant dans le monde

([1]) Philon, *Leg. alleg.*, I, p. 48.
([2]) *Liber Sapientiæ*, VII, 27.
([3]) M. Ravaisson, *Essai sur la Métaph. d'Arist.*, t. II, p. 350.
([4]) Philon, *Leg. alleg.*, p. 82, et passim.
([5]) Ibid., Fragm., t. II, p. 625.
([6]) Ibid., *De Confus. ling.*, t. I, p. 425.

ainsi qu'en un grand arbre, s'y métamorphose successivement en toutes ses parties [1]. » Et ainsi, dit M. Ravaisson, « Dieu ne passe pas tout entier dans les choses, » comme l'avaient dit les Stoïciens ; il ne leur donne » pas non plus, à proprement parler, une partie de lui-» même ; il se donne, il se communique, et pourtant il » reste en lui-même dans son intégrité première. Rien » ne vient de Dieu par séparation, mais par une sorte » d'extension qui ne lui enlève rien. Notre âme est » quelque chose qui vient de l'âme divine et n'en est » pas retranchée [2]. Ainsi s'explique le rapport de » l'âme divine ou de l'Esprit saint au Verbe, et du Verbe » au Père [3]. »

La philosophie néoplatonicienne, qui reprit et développa cette conception avec plus de précision et d'ampleur, voyait, au quatrième siècle, toutes les écoles accepter, avec plus ou moins de réserves, sa domination déjà séculaire. Héllènes et chrétiens, hérétiques et orthodoxes, s'inspiraient également de ses dogmes. Saint Basile la proposait aux jeunes gens comme une utile préparation à l'enseignement des mystères [4] ; Eusèbe, saint Grégoire de Nazianze et saint Cyrille d'Alexandrie retrouvaient la Trinité dans sa triade [5] ; enfin, saint Augustin, qui lui devait d'avoir compris le dogme du Verbe [6], déclarait qu'il n'y avait presque rien à chan-

(1) Philon, *De plant. Noe*, t. i, p. 330.—M. Ravaisson, *Métaph. d'Arist.*, p. 361.

(2) Ibid., *Quod det. pat. insid. sol.*, t. i, p. 208.

(3) M. Ravaisson, *Métaph. d'Arist.*, t. ii, p. 366.

(4) Saint Basile, *Discours aux jeunes gens*, passim.

(5) Voyez plus haut, p. 17.

(6) Saint Augustin, *Confessions*, vii, 9.

ger, pour les rendre chrétiens, dans les enseignements du *divin* Plotin [1]. On ne se contentait pas de saluer avec une satisfaction admirative cette fraternité de doctrine qui, loin de porter atteinte à la foi chrétienne, la relevait aux yeux des hellènes, et montrait son accord avec ce qu'avait inspiré la raison aux plus hautes intelligences de la Grèce. Ariens et orthodoxes, tout en se reprochant mutuellement de puiser à des sources étrangères et de n'être que les sectateurs de la sagesse du monde, transportaient des théories entières des livres des Néoplatoniciens dans leurs traités et dans leurs homélies [2].

Au sommet des êtres est l'Un, l'absolu, l'incompréhensible, simple, immobile, éternellement absorbé dans son unité. Par quel mystère l'Un engendre-t-il le multiple? L'homme doit se résigner à l'ignorer; mais il lui faut reconnaître que l'Un « est la source qui verse la vie à flots, sans s'épuiser, sans même s'écouler; la racine toujours féconde d'où s'échappe la sève qui circule dans cette plante immense appelée la nature; le soleil qui, de sa lumière, illumine à la fois le monde intelligible et le monde sensible [3]. » Il produit sa deuxième hypostase, l'Intelligence, c'est-à-dire le monde intellectuel, sans désir, sans amour, uniquement parce qu'il est de sa nature de la produire, comme il est de celle du soleil de produire la lumière [4]. A son tour, et en vertu de la

(1) Saint Augustin, *De vera Religione*, 12.

(2) Tout un discours de saint Basile, *De Spiritu*, t. I, p. 320, et le chap. IX de son Traité du Saint Esprit, sont presque entièrement composés de centons de Plotin (*Enn.* V, I, 52).

(3) Plotin, *Ennéades*, III, VIII, 9; V, I, 6.

(4) Ibid., V, III, 12.

même nécessité, l'Intelligence produit la troisième hypostase, l'Ame universelle, qui, subsistant par elle et en elle, se répand dans la matière, lui communique la vie et est l'interprète des choses qui descendent du monde intelligible dans le monde sensible, et des choses du monde sensible qui remontent dans le monde intelligible (1).

Ici, comme dans Philon, les trois principes de la philosophie grecque se développent de l'unité absolue jusque dans la matière, au souffle d'une pensée étrangère, transmise par le philosophe juif. De même que l'âme humaine se répand et circule sans rien perdre de son essence, être immatériel, dans le corps matériel qu'elle anime, ainsi de l'Etre, qui néanmoins demeure tout entier, sort l'Intelligence, et de l'Intelligence, qui, elle aussi, reste entière, sort à son tour la puissance active, pour se répandre, sans rien perdre, être incorporel, dans le vaste corps de l'univers. En se communiquant à ce qui lui est inférieur, chaque hypostase donne de son être sans qu'il diminue, et y descend sans cesser de subsister tout entière en elle-même. Comment, en effet, des essences si différentes, en se répandant chacune dans une essence de tout autre nature, l'être dans l'intelligence, l'intelligence dans la vie, la vie dans la matière, pourraient-elles se voir prendre ce que seules elles peuvent posséder? Elles se mêlent, sans se confondre, dans une décroissance continue, à mesure qu'elles s'éloignent du centre et se rapprochent du non-être, comme s'affaiblissent insensiblement et finissent par s'évanouir les rayons, à mesure qu'ils s'éloignent du soleil; mais elles sont

(1) Plotin, *Ennéades*, V, II, 1.

également incapables de s'absorber ou de se passer l'une de l'autre. Que serait la matière sans la vie, la vie sans la pensée, la pensée sans l'être? et, à son tour, que serait l'être sans intelligence pour se penser, sans puissance pour se manifester? Dans cette indétermination absolue, insaisissable pour l'esprit, il n'est, si je puis ainsi parler, que l'être abstrait; il ne sera l'être véritable que lorsqu'on lui aura rendu ses attributs, οὔπω ἔστιν, ἀλλ' ἔσται (1).

La Trinité est le dogme fondamental du christianisme. Tous les symboles proclamaient la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et c'était au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que tous les chrétiens étaient baptisés. Mais la métaphysique chrétienne, si immuable qu'elle soit dans son principe, n'est pas une abstraction, une formule morte et immobile. Comme tout ce qui tombe dans l'humanité, elle est soumise au mouvement des choses humaines et au travail de la raison individuelle. Suivant les milieux qu'ils traversent, ses rayons, sans perdre leur lumière, se brisent et se colorent diversement. Science divine dans son origine, mais maniée par les hommes, elle est, surtout avant d'être fixée par la décision souveraine de l'Eglise, à la fois d'une merveilleuse unité et d'une variété infinie. C'est ainsi que le dogme de la Trinité, si essentiel et si indiscutable qu'il parût, n'échappa point aux tendances unitaires qui, dans la philosophie grecque, avaient tour à tour absorbé les trois principes divins dans un seul. Il eut son stoïcisme, qui, de la monade descendant à l'Esprit et embrassant sous trois noms tout l'être divin

(1) Plotin, *Ennéades*, V, II, 1.

dans une âme universelle, en étendit les puissances à toute la nature et la confondit avec elle. Il eut son platonisme, qui, remontant du Saint-Esprit au Père, à force d'affaiblir les principes secondaires, finit par les supprimer et renferma toute la divinité dans le premier. C'est le double mouvement qui aboutit, d'une part, de Praxéas à Sabellius, et, de l'autre, des Apologistes et surtout d'Origène, sans qu'ils pussent se douter que leur doctrine renfermait et développait insensiblement le germe d'une telle nouveauté, à Arius.

Il n'est pas exact de dire que la personne du Saint-Esprit fût à peine connue dans les premiers siècles; mais, si elle faisait partie de la foi, elle était loin d'avoir dans la métaphysique chrétienne l'importance de l'Ame dans la philosophie grecque. L'Ame était la puissance démiurgique et conservatrice; c'est par elle que la divinité descendait dans le monde, et, partout présente dans son œuvre, y faisait circuler la vie. Ce rôle, la foi l'attribuait à la seconde personne, au Verbe créateur et rédempteur, et, réduisant l'Esprit aux fonctions nécessairement effacées de vivificateur et de sanctificateur des âmes, épargnait, pour ainsi dire, un degré à ceux qui, dans leur aspiration vers l'unité, tendaient insensiblement à renfermer la divinité, hors du relatif et du contingent, dans l'essence immuable et absolue du premier principe.

Saint Justin n'avait certes pas la pensée de rien sacrifier dans la Trinité, et d'absorber les personnes inférieures dans la première; mais, quand Arius lisait, dans les ouvrages du philosophe martyr, que le Verbe, distinct de Dieu par le nombre et non par la pensée, lui est subordonné, et n'occupe que le second rang après

son Père et Seigneur [1]; qu'il était, il est vrai, dans le sein du Père avant toute création, mais enveloppé, si je puis ainsi parler, et caché dans l'éternelle substance, et qu'il fut seulement *engendré*, *γεννώμενος*, lorsque, par lui, au commencement, Dieu créa et ordonna le monde [2], lui fallait-il de grands efforts pour trouver le germe de ses idées dans une doctrine qui, tout en déclarant que le « Verbe était sorti de la substance divine comme la lumière sort du foyer [3], » n'en faisait que le premier des êtres produits et le contemporain de la création ? En vain la doctrine s'épure dans les disciples, bien que Tatien dise encore que « le Fils est le premier ouvrage du Père [4]. » En vain Athénagore, définissant le Fils « le Verbe du Père en idée et en acte, » ajoute que, « s'il est la première production du Père, ce n'est pas qu'il ait été fait, puisque Dieu, étant raison de toute éternité, avait en lui-même son Verbe, en tant que raison éternelle; mais c'est qu'il est sorti du Père pour être le type primitif et le principe de toutes les choses matérielles [5]. » En vain Théophile d'Antioche exprime avec une rigoureuse précision la pensée de l'école, en disant que « de toute éternité Dieu portait son Verbe dans ses entrailles et que, voulant l'avoir pour auxiliaire et ministre de ses œuvres, il l'a projeté de son sein avant toutes choses, et enfanté avec sagesse [6]. » Le maître et les disciples s'ac-

(1) Saint Justin, *Dialogue avec Tryphon*, p. 284; *Première apologie*, p. 30, 32, 34, 82, 84.
(2) Ibid., *Deuxième apologie*, p. 182.
(3) Ibid., *Dialogue avec Tryphon*, p. 206.
(4) Tatien, *Oratio ad Gentes*, p. 24.
(5) Athénagore, *Supplicatio pro christianis*, p. 44 et 46.
(6) Saint Théophile, *Ad Autolycum*, II, 10.

cordaient à reconnaître qu'il y avait eu un temps où le Verbe, jusqu'alors plongé d'une façon impersonnelle dans la substance de Dieu, λόγος ἐνδιάθετός, avait été projeté au dehors pour devenir, sous le nom de λόγος προφορικός, l'artisan du monde. Cette projection n'était pas une création ; mais la pensée qu'il y avait eu un temps où le Verbe n'existait qu'à l'état latent et à titre de simple devenir dans la substance du Père, qui alors renfermait toute la divinité, n'était-elle pas un acheminement lointain vers la doctrine qui tenterait de dire que le Père seul est Dieu?

Origène, le flambeau de la théologie au troisième et au quatrième siècle, fournit des armes puissantes à Athanase ; il n'en offrait pas de moins redoutables à ses adversaires. S'il disait que le Fils est coéternel au Père et ne fait qu'un avec lui, qu'il est de la même substance, et plutôt une manifestation de Dieu qu'une création (1), combien devaient plaire à ceux qui prétendaient qu'il n'est que semblable à Dieu et, comme nous, d'une nature changeante, des opinions comme celles-ci : « Le Verbe est divin plutôt qu'il n'est Dieu ; la divinité qui est en lui n'est que l'image de la vraie divinité (2); il est l'image de la bonté, mais il n'est pas, comme le Père, bon d'une manière immuable (3); il est bon, mais il n'est pas le Bien. Inférieur au Père en intelligence et en puissance, il n'est pas cause, mais simple instrument de la création (4).

(1) ORIGÈNE, *Des Principes*, IV, p. 38 et 28.
(2) Ibid., *Commentaire de saint Jean*, 13, p. 36.
(3) Ibid., *Des Principes*, I, p. 13.
(4) Ibid., *Commentaire de saint Jean*, 2, p. 6 ; *Des Principes*, IV, p. 35.

Ce Verbe coéternel au Père, mais de substance inégale; cette nature qui tient le milieu entre le créé et l'incréé, est-ce la seconde personne du concile de Nicée? Est-ce davantage le Verbe créé d'Arius? C'est celui des sémiariens, les vrais disciples d'Origène, qui ne verront pas une moins grande nouveauté dans la doctrine d'Arius que dans celle d'Athanase. Le chrétien n'osait pas dire qu'il ne fût pas Dieu; le platonicien hésitait à le comprendre dans l'immuable divinité. Mais ces théories indécises n'encourageaient-elles pas des esprits plus hardis et plus logiques à nier radicalement la divinité d'un être qui, si parfait et si divin qu'il fût, n'était que l'image du vrai Dieu (1)?

Si telles furent les incertitudes du maître, à quelles conséquences ne s'emportèrent pas les disciples, quand

(1) Mgr Ginoulhiac, sans nommer l'hérésie d'Arius, reconnaît avec la franchise d'un grand et savant esprit, qu'Origène avait préparé de grands troubles. Toutefois, il fait une réserve qu'il est difficile d'admettre, si l'on songe que le livre des *Principes* et le *Commentaire de saint Jean* furent les œuvres capitales du docteur alexandrin. « Ce n'est que dans les écrits destinés spécialement à ses amis, » dans ses tomes sur saint Jean et dans son livre des Principes, en » un mot, dans ces sortes d'ouvrages où, comme le dit saint Jérôme, » il lâchait les rênes à son imagination, que se rencontrent de graves » difficultés sur la Trinité. Là, moins attentif à la tradition, il en » interprète librement les articles, il essaie de toutes les pensées » qui n'y sont pas ouvertement contraires; mais, en même temps, il » hésite, il doute, il cherche. Egalement hardi et timide, il craint, » mais il ne recule devant aucune subtilité. C'est là le grand tort » d'Origène. S'il se fût attaché plus scrupuleusement à la tradition » publique de l'Eglise, son génie y eût gagné, et de grands troubles » eussent été épargnés à son siècle et aux siècles suivants, comme » de grandes erreurs lui eussent été épargnées à lui-même. » *Histoire du dogme catholique*, t. I, p. 379.

l'ardeur de la lutte les eut jetés dans les exagérations opposées à celles du sabellianisme? « Le Fils, disait » Théognoste dans les Hypotyposes, est une créature; » κτίσμα, qui a reçu l'être pour présider au monde ra- » tionnel ([1]). »

Un des prédécesseurs d'Athanase sur le siége d'Alexandrie, Denys, n'allait pas moins loin : « Créature et en- » gendré, le Fils de Dieu est étranger à la substance du » Père. Il en diffère comme la vigne du vigneron, » comme la barque de l'artisan. A titre de créature, il » n'était pas avant de naître. » « Oui, ajoute Athanase après avoir cité ce fragment, telle est la lettre de Denys. Mais n'en a-t-il pas écrit d'autres? et doit-on juger un constructeur par une seule trirème ([2])? » Il est vrai, en effet, qu'accusé à Rome, Denys se défendit par une lettre de la plus pure orthodoxie; il est vrai encore que Théognoste, dans ce même livre des Hypotyposes où il abaissait le Verbe jusqu'à la créature, écrivait sur sa substance, « Née de la substance du Père comme la splendeur naît de la lumière, » une page éloquente qu'Athanase cite aux ariens ([3]). Mais toujours est-il que les ariens n'avaient pas besoin de calomnier ces deux docteurs, pour s'autoriser de leurs sentiments.

Un auteur anonyme, cité par Photius ([4]), Photius lui-même ([5]), et, avant eux, Athanase ([6]), donnent une sin-

([1]) Photius, Théognoste, 106, p. 279.

([2]) Dans Saint Athanase, *De sententia Dionysii*, 4, t. I, p. 193.

([3]) Saint Athanase, *De Decretis Nicœnæ Synodis*, 25, t. I, p. 181.

([4]) Photius, cod. 106, ed. Rotom., p. 413.

([5]) Ibid., cod. 117, p. 280.

([6]) Saint Athanase, *De Decretis Nic. Synodi*, 27, t. I, p. 183.

gulière excuse des opinions hétérodoxes d'Origène et de ses disciples. C'étaient, disent-ils, de simples exercices. S'exercer sur le pour et le contre dans des questions capitales, serait l'œuvre de vils sophistes, non des hommes sérieux qui furent la gloire de la grande école chrétienne d'Alexandrie. Il vaudrait mieux dire que leur doctrine, incertaine d'abord, s'éclairait et se rectifiait à mesure qu'ils avançaient et qu'ils étaient avertis. Encore serait-il difficile de prouver que, si, dans leurs livres, la vérité succède à l'erreur, il n'arrive jamais que l'erreur succède à la vérité. « C'est Denys, écrit saint Basile, qui le pre-
» mier a jeté les semences de l'impiété anoméenne :
» non par méchanceté, mais par un violent désir de
» combattre les sabelliens. Il ressemblait au jardinier
» qui, à force de redresser une plante, lui fait prendre
» l'inclinaison contraire. Non content de démontrer
» que le Père et le Fils n'ont pas le même sujet, pour
» s'assurer un triomphe complet, il se jette d'un mal
» dans un mal, et, avec la différence des hypostases, il
» établit l'inégalité de substance, de puissance et de
» gloire [1]. »

Il était réservé à une dernière école de devancer Arius, de formuler son système, et même d'aller plus loin que lui. Je veux parler de celle du martyr Lucien, prêtre d'Antioche, dont tous, orthodoxes ou hérétiques, vantent la science et les vertus [2]. L'arien Philostorge environne sa vie de pieuses légendes et renouvelle pour lui l'aventure d'Arion. Dans un naufrage, Lucien, comme le chanteur de Méthymne, aurait été recueilli par un

(1) Saint Basile, *Lettre* 9, t. iii, p. 70.

(2) Philostorge, ii, passim; Saint Jérôme, *Préface sur les Paralipomènes*; Suidas, *Lucien d'Antioche*.

dauphin et déposé à l'entrée du golfe de Nicomédie, à l'endroit même où, en souvenir de ce miraculeux évènement, Hélène aurait depuis fait bâtir la ville d'Hélénopolis (1). Quels disciples sortirent de l'école du savant martyr? Eusèbe de Nicomédie, Maris de Chalcédoine, Théognis de Nicée, Léonce d'Antioche, Antoine de Tarse, les premiers et les plus ardents sectateurs d'Arius, Arius lui-même, qui, dans sa lettre à Eusèbe de Nicomédie, l'appelle son cher collucianiste. Ces noms disent assez quelle était la doctrine dont l'influence sur l'arianisme est, du reste, attestée dans Théodoret par l'archevêque Alexandre. La formule du concile d'Antioche (341), où fut déposé saint Athanase : « Le Fils est l'image immuable du Père et le premier-né de toute la création, » était de Lucien; il aurait eu des opinions beaucoup plus hétérodoxes, si nous en croyons Philostorge, quand il énumère les chutes de ses disciples après le concile de Nicée. Non-seulement il aurait cru le Verbe créé et muable; non-seulement il aurait nié qu'avant d'engendrer le Verbe, Dieu pût être Père, parce qu'il avait la puissance d'engendrer, mais, allant plus loin qu'Arius et prévenant Eunomius, il aurait, comme Plotin, professé qu'il est possible à l'homme de connaître et de comprendre la divinité aussi parfaitement qu'elle se connaît et se comprend elle-même (2). Et ainsi, comme le soutient M. Newman, c'est Antioche, et non Alexandrie, qui aurait été le berceau de l'hérésie d'Arius.

Il n'y avait qu'à recueillir, à grouper, à peine à compléter, pour faire de tant de conceptions éparses un en-

(1) Philostorge, ii, 13.
(2) Ibid., 16 et 17.

semble et un corps de doctrine. Ce fut l'œuvre d'Arius. Son système ne fut qu'un vaste syncrétisme, semblable à celui qu'en sens contraire l'école néoplatonicienne avait réalisé dans l'ordre philosophique. « L'arianisme, » dit Athanase, n'est pas une hérésie nouvelle, mais un » assemblage de toutes les anciennes erreurs.» La triade néoplatonicienne, par une conception voisine de la Trinité chrétienne, faisait descendre l'un dans l'autre, et jusque dans la matière, les trois principes divins, Dieu triple et un, présent partout sans rien perdre de lui-même ; Arius, remontant l'échelle divine, supprima les principes inférieurs ou plutôt les absorba, hors du monde et sans rapport avec lui, dans la divinité du Père, souverain roi, comme le dieu du Philèbe, avec une royale intelligence et une âme royale. La Gnose lui prête les conceptions et les couleurs de l'imagination orientale, pour isoler dans les impénétrables profondeurs de son essence ce Dieu inaccessible et absorbé en lui-même. Puisqu'au-dessous de ce Dieu solitaire le monde existe, pour le produire, il emprunte aux uns l'idée d'un médiateur; à d'autres, celle d'un médiateur créé, premier-né de la création et grand prêtre de l'univers. Ce système qu'il allait avec une logique puissante composer de tant de pièces disjointes, il ne le trouvait pas moins dans les esprits que dans les livres. Les témérités d'Origène et de ses disciples lui avaient si bien préparé les voies, qu'avant même qu'il eût formulé sa doctrine, l'Orient était arien.

Nouvelle forme du platonisme et du gnosticisme, tempérée par l'idée pure de l'unité absolue et de la simplicité de l'être divin, il n'avait pas moins d'attraits pour les hellènes que pour les chrétiens. Il ouvrit toutes les

portes de l'Eglise à cette multitude d'esprits intelligents qui ne demandaient pas mieux que d'y entrer à la suite de César, mais à condition de conserver leurs convictions philosophiques et l'indépendance de leur raison. Et ainsi, pendant que les Néoplatoniciens semblaient s'efforcer de christianiser l'hellénisme, il offrait aux peuples un christianisme hellénisé.

III.

Deux principes dominent le système religieux d'Arius : il y a incompatibilité entre l'infini et le fini, entre l'impassible et la souffrance. Ce n'est donc pas le vrai Dieu, l'être parfait et éternel, qui a créé ce monde imparfait et périssable, ni Dieu ne le pouvait avec dignité, ni la création n'était capable de supporter son action directe; ce n'est pas Dieu, la nature immuable, supérieure à toute affection et heureuse d'un bonheur sans mélange et sans fin, qui est venu souffrir et mourir sur la terre pour sauver les hommes. Dès lors, semblable aux dieux engendrés du Timée, produits dans le temps par le père du monde pour donner aux êtres une vie imparfaite qui ne participât point de sa divinité [1], le Verbe, créateur et rédempteur, n'est qu'un simple médiateur, un être divin plutôt qu'un vrai Dieu. « Quand Dieu, disaient à la fois Arius, Eusèbe de Nicomédie et Astérius, voulant produire la nature créée, » vit qu'elle ne pouvait sortir de ses mains pures, être » unique, il créa un être unique et lui donna les noms

[1] PLATON, *Timée*, p. 41, c.

» de Fils et de Verbe, intermédiaire par lequel tout pût » être fait [1]. » On a droit de s'étonner de l'étrange inconséquence dans laquelle tombaient tout d'abord des logiciens qui prétendaient soumettre la religion à un véritable enchaînement géométrique. Si l'infini, répondaient leurs contradicteurs, a pu créer le plus grand des êtres finis, n'a-t-il pu créer le plus petit? Qui peut le plus, ne peut-il le moins [2]? Si, pour créer le monde, disaient-ils encore, Dieu n'a pu se passer d'un médiateur, pour créer ce médiateur, être imparfait comme le monde, ne lui a-t-il pas fallu un second médiateur, puis un troisième, et ainsi à l'infini, sans pouvoir jamais en rencontrer un, si grand que le suppose la conception humaine, qui ne fût un être fini, entaché par conséquent de la même imperfection que les autres créatures et aussi indigne qu'elles d'être l'œuvre des mains divines [3]?

Arius reculait la difficulté sans la résoudre. S'il voulait être conséquent, il lui fallait convenir que la conception d'un médiateur n'expliquait pas l'inexplicable mystère de la création, et admettre avec ses adversaires que, malgré leur opposition apparente, le fini a été directement produit par l'infini.

Peut-être était-ce le besoin de sa cause plutôt qu'une conviction raisonnée qui lui faisait élever l'édifice de sa doctrine sur le sophisme de l'incompatibilité de l'infini et du fini. Il était, en effet, tout autrement pénétré de l'impossibilité pour l'être impassible de souffrir. « Les » ariens, dit saint Epiphane, étaient scandalisés de la

(1) SAINT ATHANASE, *Contra Arianos*, II, 24 et 30, t. I, p. 389 et 393.
(2) Ibid., 24, p. 389.
(3) Ibid., 26, p. 390.

» descente de Dieu dans la chair. Ils admettaient un ré-
» dempteur, sans prétendre, comme les manichéens et
» les marcionites, que sa passion n'eût été qu'une appa-
» rence et une image; mais leur raison se refusait à
» comprendre un Dieu qui souffre (¹). Comment, di-
» saient-ils, s'il est de l'essence du Père, a-t-il pu des-
» cendre dans la chair? Comment a-t-il eu faim et soif?
» Comment a-t-il été fatigué par le chemin et a-t-il eu
» besoin de se reposer (²)? » C'était surtout l'humiliation volontaire et mystérieuse de l'Homme-Dieu que ne pouvait admettre l'orgueilleuse raison d'Arius. Dès lors, il lui fallait nier la divinité du Christ, et comme le Christ, dans les Ecritures, n'est autre que le Verbe, la raison créatrice de toutes choses, nier du même coup la divinité de celui que l'Eglise appelait le Fils de Dieu,

(¹) SAINT EPIPHANE, *Hér.* LXIX, 51 et 61, t. 1, p. 773 et 785.

(²) Ibid., 17, p. 740. Voyez aussi SAINT ATHANASE, *Contra Arianos*, III, 27, t. I, p. 457. — Les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu avaient été aussi le grand scandale des gnostiques. « Dans les
» premiers siècles, la résurrection de Jésus-Christ n'était nullement
» ce qui étonnait; cela coulait de source; mais ce qui choquait, ce
» qui scandalisait, ce qu'on refusait obstinément de regarder comme
» un fait réel, c'est qu'un être si supérieur à l'humanité fût mort en
» réalité. Voilà pourquoi l'Eglise, qui se contenta de dire dans le
» *Credo : Il est ressuscité le troisième jour*, y répéta quatre fois de
» suite que Jésus était mort. Après avoir dit : *Il a souffert sous
» Ponce Pilate*, contre ceux qui soutenaient que Jésus n'a pu souf-
» frir, elle ajoute : *Il a été crucifié*, contre ceux qui prétendaient,
» par exemple, que Simon le Cyrénéen avait été crucifié à sa place;
» elle précise encore : *Il est mort*, contre ceux qui soutenaient
» qu'il avait fait semblant d'expirer, et enfin elle affirme qu'*il a été
» inhumé*, pour achever de rendre évident que la mort du Fils de
» Dieu avait été réelle. » M. Athanase COQUEREL fils, *Histoire du Credo*, p. 41.

et l'abaisser du trône de gloire, où il siége à la droite de son Père, au rang de ses propres créatures. Ce fut la négation de la divinité du Christ Rédempteur qui le conduisit à nier la divinité du Verbe Créateur et à remplacer le Dieu triple et un de l'orthodoxie, essence absolue, raison éternelle, Créateur et Conservateur du monde, Sauveur et Vivificateur des âmes, par un Dieu éternellement absorbé dans son infinité, condamné par sa perfection même à l'impuissance de produire l'imparfait, et réduit, pour donner l'être au monde multiple dans lequel nous nous agitons, à se servir d'agents intermédiaires et subordonnés l'un à l'autre, d'un Verbe créateur et réparateur, d'un Esprit vivificateur et sanctificateur, êtres créés et contingents comme l'univers qu'ils animent, et néanmoins présentés comme des dieux à l'adoration des fidèles.

Au sommet de cette trinité nouvelle, apparaît la seule personne qui mérite le nom de Dieu, l'Incréé, l'*Inengendré*, Ἀγένητος. Il ne peut y avoir qu'un incréé, un être absolu et existant par lui-même. La coexistence de deux incréés, souverainement indépendants et, par conséquent, sans limites, est aussi inadmissible que celle de deux infinis [1]. Quelle est l'essence de cet être des êtres? mais quelle raison peut la pénétrer? quel apôtre en a jamais parlé [2]? Le Fils lui-même, par cela seul qu'il a commencé, est impuissant à embrasser et à concevoir l'être qui n'a point eu de commencement [3].

(1) Dans Saint Athanase, *Contra Arianos*, III, 28, t. I, p. 458, c. — Voyez aussi la lettre d'Arius à Alexandre, *De Synodis*, 16, t. I, p. 583.

(2) Saint Epiphane, *Hér.* LXIX, 72, t. 1, p. 796, d.

(3) Saint Athanase, *Ep. ad episc. Ægypti*, 12, t. I, p. 223;

« Il est en lui-même ce qu'il est, c'est-à-dire l'inexprimable ([1]). » Nous ne le connaissons que par comparaison avec les êtres créés. Nous ne savons de Dieu que ce qu'il n'est pas, avait écrit Philon. « Si l'on veut se » faire une idée vraie de Dieu, dit à son tour Plotin, » commenté par M. Vacherot, il faut, après avoir con» templé les êtres du monde intelligible et du monde » sensible, le concevoir par le contraste et la négation » même de tous ces êtres ([2]). » Il est ce qu'ils ne sont pas. Arius parle comme Philon et Plotin. « Dieu, dans » son essence, est ineffable pour tous. Seul, il n'a ni » égal, ni semblable, ni compagnon de gloire. Nous di» sons qu'il est incréé, par rapport à celui qui, par na» ture, a été créé ; nous le proclamons sans commen» cement, par rapport à celui qui a commencé; nous » l'adorons comme éternel, par rapport à celui qui est » né dans le temps ([3]). »

Si Arius, plus sage que son ami, Eusèbe de Nicomédie, et ses futurs disciples, Aétius et Eunomius, n'a point l'ambitieuse prétention des Néoplatoniciens de connaître Dieu aussi parfaitement qu'il se connaît lui-même; si, à leur exemple, il ne dépouille pas successivement de tout attribut et ne réduit pas à une simplicité voisine du néant l'être par excellence, la source de la vie et le modèle suprême de toutes les vertus, il ne se

— *Contra Arianos*, I, 6, t. I, p. 323. — *De Synodis*, 15, t. I, p. 582.

([1]) Ἄρρητος. Ep. ad episc. Ægypti, 12, t. I, p. 223. — Fragment de la *Thalie, De Synodis*, 15, t. I, p. 582.

([2]) M. Vacherot, *Hist. de l'école d'Alex.*, t. 1, p. 405.

([3]) Fragment de la *Thalie*, dans Saint Athanase, *De Synodis*, 15, p. 582.

garde pas moins de faire de son Dieu un être aussi incompréhensible que le ténébreux Bythos des gnostiques. Quoique le Fils soit incapable de comprendre la nature de l'Incréé, la puissance de sa divine perception lui permet cependant de voir l'Invisible et de le contempler, dans la mesure de ses forces. Grâce à ses enseignements, qui nous sont transmis par le Saint-Esprit dans les Ecritures (1), grâce aussi à notre raison, il nous est permis à notre tour d'entrevoir quelque chose des perfections divines.

Dans cette recherche des attributs de l'Invisible et de l'Ineffable, Arius procédait comme nous faisons nous-mêmes. Il supposait que tout le bien que nous apercevons dans les êtres contingents se trouvait à un degré infini dans Celui qui est la source de tous les biens. Est-il possible de concevoir la monade absolue sans intelligence, sans puissance, sans volonté et sans liberté, sans prescience et sans prévoyance? « Nous connaissons un » seul Dieu, seul sage, seul bon, seul puissant, seul juge, » modérateur et gouverneur de tout, immuable et inal- » térable (2). Il est sage, parce qu'il est le maître de la » sagesse (3). » Il a une raison, un Verbe, propre à sa substance et qui coexiste avec elle, le Verbe éternel avec lequel il a produit le Verbe contingent, créateur du monde (4). Astérius, l'avocat de la secte, disait tout d'un mot: « Dieu seul est le Verbe, la raison; il est la seule » essence, la seule nature de la sagesse (5). » Qu'est-ce

(1) Début de la *Thalie*, dans Saint Athanase, *Contra Arianos*, I, 5, t. I, p. 322.
(2) *Lettre d'Arius à Alexandre*, p. 31.
(3) *Thalie*, dans Saint Athanase, *De Synodis*, 15, t. I, p. 582.
(4) Dans Saint Athanase, *Contra Arianos*, II, 40, t. I, p. 401.
(5) Ibid., 37, p. 399.

que l'intelligence sans la puissance? C'est en vertu de sa naturelle et propre puissance, innée en lui et éternelle comme sa sagesse, que Dieu a fait le Fils qui n'était pas, et, en lui communiquant une partie de son pouvoir sans bornes, a créé et produit tout ce qui existe ([1]). Le Dieu d'Arius n'est pas, comme celui du néoplatonisme, une force fatale, qui produit spontanément, parce qu'il est de sa nature de produire, comme la flamme est la cause involontaire de la splendeur. Cause libre, c'est dans la plénitude de sa volonté, le plus grand de ses attributs, quand il lui convient et comme il lui convient, qu'il crée le Premier-né et, par lui, l'univers ([2]). Mais, s'il veut aujourd'hui ce qu'il ne voulait pas hier, que devient son immutabilité? « Dieu, répond Arius, est » toujours Créateur. Il ne reçut pas avec le temps la » puissance démiurgique; du moment qu'il est dé- » miurge, ses œuvres sont éternelles, et il n'est pas per- » mis de dire d'elles : Elles n'étaient pas avant d'être » engendrées. » Avant leur réalisation dans le temps, elles existaient de toute éternité dans la raison incréée. Plaît-il à Dieu de les réaliser : dans sa providence, il n'abandonne rien au hasard, rien à l'inexpérience de son intermédiaire : « Il le crée par une pensée bien- » faisante, se fait son maître, et l'instruit lui-même à » produire ([3]). »

Qu'est-ce donc, en définitive, que le Dieu incréé d'Arius, sinon la trinité tout entière, renfermée dans une seule hypostase; une cause intelligente, puissante et libre, qui, s'isolant dans son unité, a besoin d'un mé-

([1]) Astérius, dans Saint Athanase, *De Synodis*, 18, t. i, p. 585.
([2]) Théodoret, *Lettre d'Eusèbe de Nicomédie*, i, 6.
([3]) Saint Athanase, *Contra Arianos*, ii, 28, t. i, p. 392.

diateur pour produire et conserver son œuvre, semblable à ces rois de l'Orient qui gouvernent leur empire du fond d'un palais et n'apparaissent aux yeux des peuples que dans la personne d'un ministre, image puissante et redoutée du maître invisible?

« De même que, dans le monde visible, le soleil » n'est qu'un des êtres qui frappent la vue, quoique, » d'après l'ordre du Créateur, il brille dans l'univers » entier, ainsi le Fils n'est qu'une des natures intelli- » gentes et le premier des êtres produits, bien qu'il » éclaire tout dans le monde intelligible (¹). » En effet, Dieu n'a pas toujours été Père; il fut un temps où il était seul, où le Fils n'était pas. Sans doute, avant la naissance du Fils, Dieu avait la prescience qu'il l'engendrerait, comme le médecin, avant de guérir, possède la science de guérir; mais il n'en est pas moins vrai que le Fils, par cela seul qu'il a été engendré, n'était pas avant sa naissance (²). « Comprends, disait la Thalie, » que la monade était et que la dyade n'existait pas » avant d'être. C'est par elle que Celui qui est » sans commencement a fait le commencement des » êtres (³). » Si le Fils a commencé d'être, poursuivait Arius, d'où son Créateur l'a-t-il tiré? De lui-même? ou, comme les autres créatures, du néant? Si Dieu l'a tiré de lui-même, de son hypostase personnelle et de sa propre essence, il s'est développé ou a subi un retranchement, il s'est étendu ou resserré; en un mot, il a éprouvé une affection qui ne peut convenir à la nature

(¹) Astérius, dans Saint Athanase, *De Synodis*, 19, t. i, p. 585.

(²) Arius, dans Saint Athanase, *Contra Arianos*, I, 5, t. i, p. 322 et passim. — Astérius, ibid., *De Synodis*, 19, p. 585.

(³) Dans Saint Athanase, *De Synodis*, 15, p. 582.

spirituelle ([1]). Dès lors, il est composé, divisible et muable ; Dieu incorporel, il est corps et sujet à toutes les conséquences de la nature corporelle ([2]). « Hommes » ridicules, s'écriait Epiphane, qui transportent leur » nature en Dieu et veulent le faire à leur image ! Dieu » n'a rien de corporel : esprit, c'est de lui-même qu'il » a engendré son Fils unique dans un enfantement » ineffable et incompréhensible ([3]). » Plotin répondait mieux encore que saint Epiphane; mais Arius se refusait à comprendre la procession des divines hypostases, s'engendrant et descendant l'une dans l'autre, sans rien perdre d'elles-mêmes ([4]).

Si tout est étranger à Dieu et d'une autre essence que l'essence divine, il est évident que le Verbe est également étranger, d'une autre essence, et, comme tout le reste, une créature, un produit, un ouvrage ([5]). Créé avant les siècles, il a reçu du Père, la source de toutes choses, l'être, la vie et la gloire, qui lui ont été conférés en même temps ([6]) ; le Dieu suprême peut engendrer un être qui lui soit égal ; un meilleur, un plus parfait, un plus grand, n'est pas en son pouvoir ([7]) ; mais, si parfait et si grand que l'ait fait la volonté divine, essence contingente, il subit la condition des êtres con-

([1]) Saint Epiphane, *Hér.* LXIX, 15, t. i, p. 738, d.

([2]) *Lettre d'Arius à Alexandre*, dans Saint Athanase, *De Synodis*, 16, t. i, p. 583.

([3]) Saint Epiphane, t. i, p. 739, a.

([4]) Voyez page 41.

([5]) Saint Athanase, *Epist. ad episc. Ægypti et Lib.*, 12, p. 222; *Contra Arianos*, I, 5, p. 322.

([6]) *Lettre d'Arius à Alexandre.*

([7]) *Thalie*, dans Saint Athanase, *De Synodis*, 15, p. 582.

tingents. « Il est de nature changeante et muable ; il » use de son libre arbitre, comme il veut, et, s'il reste » bon, c'est parce qu'il le veut. C'est pourquoi Dieu, » prévoyant qu'il serait bon, lui a donné d'avance la » gloire qu'il a méritée plus tard par sa vertu ; c'est à » ses œuvres, connues d'avance de son Père, qu'il doit » d'être ce qu'il est aujourd'hui ([1]). » Au dire d'Eulogius, contemporain d'Eutychès, Eustathe d'Antioche aurait accusé les ariens d'avoir dit, en propres termes, que le Christ avait commis le péché ([2]). Assertion contraire à toute la doctrine d'Arius. Le Verbe, disait-il, en tant que créature, est naturellement changeant, mais il est immuable par son inébranlable persistance dans le bien ; il ne possède pas originellement la perfection, mais il l'a acquise par la constance de sa volonté.

Ce n'est pas pour lui-même que le Premier-né a été doué de tant de perfection. Etre libre, il a été créé, comme tous les êtres libres, pour travailler volontairement à la gloire du roi suprême. S'il a été plus particulièrement l'objet des complaisances divines, c'est qu'instrument de la création, il devait, avec plus de responsabilité, exécuter et conserver l'œuvre qu'avait pensée la Raison éternelle. « Dieu, disait Arius, ne nous a pas » créés à cause de lui ; mais il l'a créé à cause de » nous ([3]). » C'est, en effet, par lui que tout devait être fait, les anges et les archanges, les cieux et l'univers, la terre et tout ce qu'il y a sur la terre, la mer et tout ce qu'il y a dans la mer. Maître des anges et des archan-

([1]) Arius, dans Saint Athanase, *Contra Arianos*, I, 5 et 37, t. I, p. 323 et 348.

([2]) Photius, *Eulogius*, p. 760.

([3]) Saint Athanase, *Contra Arianos*, I, 5, t. I, p. 322.

ges, il devait présider au monde rationnel ; Créateur, Christ et Sauveur, il devait donner l'être à l'homme et, après sa chute, le réconcilier avec le Père universel.

Ce ministre parfait, dont le regard entrevoit à peine son maître invisible, ce Fils soumis qui, « depuis qu'il existe, célèbre le Tout-Puissant » et, suivant la future expression d'Eunomius, est l'un des « adorants [1] », cet être, à la fois si grand, puisqu'il est le représentant de Dieu dans l'univers, et si petit, puisqu'impuissant à comprendre l'infinité do son souverain seigneur, il ne connaît pas même sa propre nature, qu'il ne s'est pas donnée [2], sans être un vrai Dieu et sans avoir dans son hypostase rien de ce qui est propre à l'essence divine, est néanmoins Dieu par participation [3] : semblable à ces empereurs qui, tirés par l'adoption de la foule des peuples, brillent sous le nom de Césars, à côté de leur royal bienfaiteur, de l'éclat d'une pourpre et d'une majesté empruntées.

« La Trinité, disait la Thalie, ne jouit pas de la » même gloire. Les hypostases ne sont pas confondues » entre elles, infiniment plus glorieuses l'une que l'au- » tre [4]. » Autant l'Incréé est supérieur au Premier-né, autant celui-ci est au-dessus de l'Esprit. Il y a entre le Fils et l'Esprit une différence d'essence et de gloire aussi infinie que celle qui sépare le Père du Fils. D'une nature complétement étrangère à celle du Verbe, quoi-

(1) Isidore de Péluse, III, lettre 334.

(2) Saint Athanase, *Contra Arianos*, I, 6, p. 323 ; *De Synodis*, 15, p. 582.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

que le premier et le plus grand de ses ouvrages ([1]), créature de la créature et plus muable qu'elle, il est au Fils ce que le Fils est au Père. Si le Fils n'est que le ministre et le serviteur du Père, le Saint-Esprit, pour Arius et toute son école, n'est que l'interprète et l'émissaire du Verbe créateur et conservateur ([2]).

Tel était l'échafaudage des hypothèses ariennes. Qu'est-ce, en effet, que cette série d'intermédiaires, au moyen desquels Arius étayait le fini sur l'infini ? Nul doute que ce ne fût une réalité pour lui ; mais déjà les bons esprits ne voyaient dans cette trinité qu'une hypothèse pour expliquer les rapports mystérieux qui unissent l'absolu au contingent. « Si le Premier-né, disait » Athanase, est appelé Verbe, raison, par rapport au » monde des intelligences ; sagesse et puissance, par » rapport aux êtres doués de sagesse et de puissance, » peut-être n'a-t-il l'être que dans la pensée, par rap- » port aux êtres ([3]). » En d'autres termes, il n'est qu'une pure abstraction, personnifiée pour les simples dans le double mythe de créateur et de rédempteur, et la troisième hypostase est une autre abstraction, personnifiée dans un autre mythe, celui de vivificateur et de sanctificateur.

([1]) Saint Epiphane, *Hér.* LXIX, 18, p. 741, d.

([2]) Τὸ πνεῦμα τοῦ υἱοῦ φόρετρον. Philostorge, VI, 2. — Rufin dit qu'Arius et Eunomius appelaient l'Esprit l'*émissaire* du Fils, *millendarius*.

([3]) Saint Athanase, *Contra Arianos*, II, 38, p. 400, a.

III

Il ne suffit pas, pour le triomphe d'une doctrine, qu'elle naisse dans un milieu favorable et trouve les esprits préparés à la recevoir ; il faut encore que le penseur, qui lui donne un corps, soit orateur et écrivain. Nul doute qu'Arius n'ait dû à son éloquence une partie du prestige qu'il exerça sur ses contemporains. » Il avait, dit saint Epiphane, une parole douce, per- » suasive et séduisante qui s'insinuait dans les cœurs » simples [1]. » Sauf de rares fragments, dont même une partie ressemble plutôt à des résumés qu'à des passages textuels, les monuments de cette éloquence sont perdus pour nous ; les vainqueurs ont détruit les ouvrages du vaincu. C'étaient des discours dont il ne reste aucune trace, des traités, des lettres et des poésies.

Les traités d'Arius, analysés par Athanase dans ses *Discours contre les Ariens*, exposaient sa doctrine et réfutaient celle de ses adversaires. Ses lettres, dont deux nous sont parvenues intactes, étaient, comme la plupart de celles que nous ont laissées les personnages considérables du quatrième siècle, des manifestes adressés à une seule personne, mais, en réalité, destinés à le mettre en relation avec le monde entier, à présenter son apologie et à traduire ses ennemis au tribunal de l'opinion publique [2]. Ses poésies, si des controverses théo-

(1) Saint Epiphane, *Hér.* LXIX, 3, t. I, p. 729, a.

(2) Voyez, sur le caractère des Lettres au quatrième siècle, mon *Etude historique et littéraire sur saint Basile*, p. 179.

logiques en vers méritent ce nom, avaient pour but de populariser la religion nouvelle. « C'étaient, selon Phi-
» lostorge, des cantiques pour les voyageurs, les mate-
» lots, les meuniers et les autres artisans, en rapport
» avec chaque profession, et destinés à gagner les igno-
» rants par le charme de la mélodie [1]. » Idée de génie dont s'emparèrent, au profit de l'orthodoxie, Grégoire de Nazianze et Synésius.

Saint Basile comprenait toute la puissance de ces chants religieux et populaires. « Voyant, dit-il en par-
» lant des psaumes, que le genre humain se laisse dif-
» ficilement conduire à la vertu, que fait le Saint-
» Esprit? Il mêle à ses préceptes la douceur de l'har-
» monie, afin qu'à la faveur d'accents suaves, l'utilité
» des paroles s'insinue secrètement dans les cœurs.
» Grâce à la mélodie, dans l'enfance de l'âge, et même
» dans la jeunesse du caractère, nous croyons simple-
» ment chanter, quand, en réalité, nous instruisons
» nos âmes [2]. » Les cantiques d'Arius eurent, au quatrième siècle, la puissance des psaumes de Marot dans nos discordes religieuses. Les psaumes étaient le chant de guerre des protestants; les cantiques d'Arius, en faisant pénétrer ses dogmes dans les ateliers et jusque dans les plus humbles maisons, lui assuraient de pacifiques conquêtes.

Le plus célèbre de ces chants fut la Thalie, écrite à Nicomédie, auprès d'Eusèbe. Arius y avait disposé

(1) PHILOSTORGE, II, 2. — Ces chants, ᾄσματα, étaient probablement, comme la Thalie, adaptés à des airs connus. Ainsi le cantique des meuniers pouvait être calqué sur ces chants des meuniers, ἐπιμύλια, dont parle Pollux (VII, c. 33, tm. 8).

(2) SAINT BASILE, *Homélie sur le ps.* I, t. I, p. 90.

comme un abrégé de sa doctrine sur les airs des chansons de l'Egyptien Sotadès ([1]). Si l'on songe que Thalie était la muse de la comédie,

Comica lascivo gaudet sermone Thalia ([2]),

le titre paraît assez inattendu. C'était sans doute celui du recueil de Sotadès, avec le sens de fête, de banquet. Dans le livre d'Arius, il signifiait banquet spirituel. Au surplus, le modèle était des moins édifiants. Sotadès de Maronée, un des poëtes de la Pléiade, avait fait des vers licencieux et fleuri dans le genre cinédèle ([3]). Si plus d'un poëte grec outragea la morale, presque toujours la morale fut vengée. Archiloque avait été banni ; Sotadès reçut un pire châtiment. Il fut poursuivi pour avoir fait une satire sanglante contre Arsinoé, sœur et femme de Ptolémée Philadelphe, enfermé dans une caisse de plomb et jeté à la mer.

La Thalie d'Arius, proclamée par ses partisans *une nouvelle sagesse*, excite toutes les colères d'Athanase. » Trouverait-on une Thalie, s'écrie-t-il avec la verve » d'un pamphlétaire, parmi tant d'écrits sur l'Ancien » et le Nouveau Testament, même parmi ceux des hel- » lènes sérieux ? On ne la trouverait que parmi les » chansons bachiques destinées à égayer une compa- » gnie, au milieu des plaisanteries et des réjouissances. » Ce merveilleux Arius, qui n'imite rien de grave, qui

([1]) Saint Athanase, *De Synodis*, 15, p. 582 ; Socrate, I, 6.

([2]) Ausone, *Idylles*, XX, 3.

([3]) Les poëtes du genre cinédèle, κιναιδόλογοι, étaient ainsi nommés de κινεῖν et αἰδώς, *faire rougir*.

» ignore les choses sérieuses, qui a volé toutes les hé-
» résies, n'a rivalisé de bouffonnerie qu'avec un Sota-
» dès. Celui qui voulait mener un chœur contre le
» Sauveur, pouvait-il mieux faire que de mettre les
» misérables paroles de son impiété en vers disso-
» lus (1) ? » Plus loin, c'est Arius le sotadien, un homme qui ose jouer de tels mystères sur la scène, et sa Thalie est une futilité, dont le sens est aussi efféminé que le rhythme (2). Ce qui excitait la mauvaise humeur du grand archevêque, c'était moins l'indignité que le succès d'un poëme, qui, de son propre aveu, « donnant à des blasphèmes les couleurs de la piété (3), » popularisait l'hérésie. Les fragments qu'il a pris soin de nous conserver (4), et surtout le début, protestent contre ses emportements satiriques. La poésie théologique de la Thalie paraît avoir été médiocre ; ses lambeaux épars ne font pas dire qu'on retrouve les membres dispersés d'un Synésius de l'hérésie ; mais elle n'était rien moins qu'une futilité et une bouffonnerie. Elle n'avait de léger que le titre. Ce fier vieillard semble n'avoir que trop donné à ses poëmes le ton grave et dogmatique qui régnait dans toute sa personne.

Le début, conservé par Athanase, a plutôt une couleur mystique que le caractère rationaliste de toute l'école. Le poëte s'y adresse moins à la raison des forts qu'à la foi des faibles. « Selon la foi des élus, qui compren-
» nent Dieu, des saints enfants, qui s'ouvrent la droite

(1) Saint Athanase, *Contra Arianos*, I, 4, t. I, p. 321-322.
(2) Ibid., 5, et passim.
(3) Ibid., 8, p. 324.
(4) Principalement dans le premier *Discours contre les Ariens*, 5, et dans le livre *Des Synodes*, 15.

» voie et ont reçu le Saint-Esprit de Dieu, voici ce que » j'appris de ceux qui ont part à la sagesse, doux, ins- » truits par Dieu et sages en tout. Je marchai sur leur » trace, en harmonie avec eux, moi le célèbre, qui » souffris beaucoup pour la gloire de Dieu, et, disciple » de Dieu, connus la sagesse et la science (1). » Si la modestie était une fleur inconnue des anciens, elle ne devait pas être ignorée d'Arius, un chrétien. Mais ne parlons que du poëte. Ni dans la traduction très-littérale qu'on vient de lire, ni dans le texte grec, il n'est possible de reconnaître l'inspiration de la muse chrétienne.

Lorsque les anciens citent les vers des poëtes, souvent ils les transcrivent directement; c'est ce que font Plutarque, Stobée, Clément d'Alexandrie, saint Basile dans le Discours aux jeunes gens; souvent aussi ils en brisent la mesure; c'est ce que font ordinairement les Pères de l'Eglise et, ici en particulier, saint Athanase. Les tours poétiques ont disparu; les mots, les désinences de la langue des vers ont fait place aux mots et aux désinences de la prose. Il ne reste que deux expressions qui ne soient point de la langue ordinaire, ὀρθοτόμων et θεοδιδάκτων; encore la dernière est-elle très-probablement pour θειοδιδάκτων. Le mot Dieu est répété à satiété. On dirait une intention perfide de rendre ce qui est déjà si peu poétique plus prosaïque encore. Mais le coupable n'est point Athanase; ce sont les copistes, qui en ont fait bien d'autres.

Peut-être n'est-il pas impossible de rétablir les vers

(1) Saint Athanase, *Contra Arianos*, I, 5, p. 322.

d'Arius. Si la restitution qui suit, en sotadiques ou ioniques majeurs [1], n'est pas l'exacte reproduction du texte qui eut un tel retentissement, du moins en est-elle plus voisine que la prose d'Athanase.

Ἐκλέκτων πίστιν κατὰ συνετῶν τε θεοῖο,
Παιδῶν ἁγίων, ὀρθοτόμων, πνεῦμα λαβόντων,
Τάδ' ἐγώγ' ἔμαθον τῶν ὑπὸ σοφίας μετεχόντων,
Ἀστείων καὶ πάντα σοφῶν, θειοδιδάκτων·
Τούτων κατ' ἴχνος ἐλήλυθα, βαίνων ὁμόδοξος,
Ὁ περίκλυτος, ὁ παθὼν πολὺ θεῖαν διὰ δόξαν,
Θεόθεν τε μαθὼν τὴν σοφίαν γνῶσιν ἔγνωκα.

La qualité dominante d'Arius et de son école était une dialectique rigoureuse et serrée, qui ne procédait que par syllogismes. « Nouveaux disciples d'Aristote, dit » Epiphane avec sa manière passionnée, ils ont laissé » la simplicité du Saint-Esprit pour les subtilités des » dialecticiens: misérables hommes qui essaient de

(1) Le sotadique se composait de trois ioniques majeurs (- - ∪ ∪) et d'un spondée final, ce qui lui donnait la terminaison de l'hexamètre dactylique. Pendant que l'ionique mineur (∪ ∪ - -) était grave et fort, comme tous les mètres qui commencent par des brèves et s'élèvent sur des longues, l'ionique majeur, s'élevant sur des longues pour retomber mollement sur des brèves, avait une allure brisée et efféminée, très-judicieusement signalée par Athanase: « *Ζηλώσας Σωτάδην ἐν τῇ ἐκλύσει τοῦ μέτρου.* » (*De Synodis*, 15, t. I, p. 582). L'ionique majeur, comme les autres mètres, admettait nécessairement des équivalents: deux brèves, au lieu de la première longue, *ὁ περίκλυτος*; une longue, à la place des deux brèves, *ἐκλέκτων*. Sans équivalents, ces mots, qui faisaient certainement partie du texte d'Arius, n'auraient pu cadrer avec la mesure. Etait seule invariable la deuxième longue, qui portait l'arsis.

» prendre Dieu par leurs syllogismes ([1]) ! » Le grand dialecticien Athanase était plus juste pour une arme où il excellait. Il savait avec Platon qu'il n'y a que la dialectique qui écarte les vaines hypothèses, va droit au principe et l'établit solidement pour en tirer les conséquences ([2]). Saint Basile, un autre dialecticien, savait aussi que, s'il est une dialectique bavarde et contentieuse, qui vit de rixes, « la véritable est une puissance qui couvre les dogmes d'un inexpugnable rempart ([3]). » Arius prend beaucoup à Platon dans la métaphysique ; mais sa méthode est moins celle de ce grand philosophe qui s'élève hardiment, et d'une manière féconde, de principe en principe, que celle d'Aristote, qui plus sûrement, mais souvent avec stérilité, part du principe, pour descendre de conséquence en conséquence.

La définition, qui pose le principe, le syllogisme, qui en tire les conséquences, tels étaient les instruments de ce rigoureux, mais étroit raisonneur. Le principal rôle appartient au mot, à la formule. Tout son système repose sur la définition de deux mots, ἀγέννητος et γεννητός, *inengendré* et *engendré*. L'*inengendré*, c'est, dit-il dans le sens de Platon, le principe sans commencement ([4]) ; c'est, ajoute-t-il dans le sens d'Aristote, ce qui n'a point été fait ([5]) ; et, se refusant à comprendre

([1]) Saint Epiphane, *Hér.* LXIX, 71, p. 795.

([2]) Platon, *République.*

([3]) Saint Basile, *Commentaire sur Isaïe,* c. I, p. 444.

([4]) Platon dit dans le *Phèdre* (HSt., p. 245) : Ἀρχὴ δὲ ἀγέννητον. Ce que Cicéron (*Tusculanes,* I, 23) traduit : *Principii nulla est origo.*

([5]) Aristote, passim, et surtout *Morale à Nicomaque,* VI, 2 : « Le » seul pouvoir qui manque à la divinité, c'est de faire que ce qui a » été accompli, *ne le soit pas,* ἀγέννητα. »

l'éternelle génération de la Raison divine par son éternel sujet, il conclut que, si le Verbe est engendré, il est le contraire de l'inengendré, et que, s'il a commencé, s'il a été fait, il ne peut être assimilé au Père de toutes choses, au seul Dieu incréé et éternel.

L'argumentation n'était pas l'unique ressource de ce génie souple et varié. Dans les courts fragments qui nous restent de lui, il a tantôt la verve mordante du satirique, tantôt le calme, la dignité, l'ampleur de pensée et d'expression du docteur. Se plaint-il d'Alexandre dans sa lettre à Eusèbe de Nicomédie : chaque ligne, sous des airs de victime, respire le persiflage et le plaisir de se venger d'un puissant adversaire, en immolant aux rires de son parti, par de perfides rapprochements, ses paroles tronquées et dénaturées : « Toujours » Père, toujours Fils ; à la fois Père, à la fois Fils ; le » Fils coexiste avec Dieu sans être engendré, éternelle- » ment engendré, engendré par l'Inengendré (1). ». Expose-t-il sa croyance à l'archevêque, ou plutôt au monde entier : c'est la précision, la noblesse de langage, la conviction d'un Père présentant l'apologie des dogmes de son Eglise. « Nous connaissons un seul Dieu, » seul incréé, seul éternel, seul sans principe, seul » véritable, et qui seul possède l'immortalité; seul sage, » seul bon, seul puissant, seul juge, modérateur et » gouverneur du monde (2). » Athanase et Epiphane remarquent de concert la persuasion des ménagements avec lesquels Arius *adoucissait l'amertume de sa doctrine*, donnait le change sur ce qu'elle avait d'extrême

(1) Dans SAINT EPIPHANE, hér. LXIX, 6, p. 731, c.
(2) *Lettre d'Arius à Alexandre*, voyez p. 31.

et semblait relever le Verbe tout en le faisant descendre du trône éternel de sa divinité. « Le Fils est au-dessus » de tout. Il est créature, mais supérieur à toutes les » créatures. Nous disons qu'il est créature, mais sans » ressembler à aucune créature ; ouvrage, mais sans » ressembler à aucun ouvrage ; produit, mais sans res- » sembler à aucun produit. Néanmoins, quelque nom » qu'on lui donne, il est assimilé aux autres créatures. » Si splendide que soit le soleil, il a été créé comme la » pierre. Parce que la lune est plus brillante que les » étoiles, elle ne doit pas être séparée du reste de la » création [1]. »

S'il n'a pas toujours cette dignité, cette vigueur de pensée et d'expression ; si parfois la puérilité des raisons fait sourire, pensons qu'on rencontre de semblables arguties dans les plus beaux ouvrages des philosophes de la Grèce et des docteurs de l'Eglise. Pardonnons à cet esprit vigoureux de n'avoir pas échappé, dans une cause condamnée, à la maladie de son temps et de son pays. Permettons à une intelligence dévoyée des faiblesses qui ne nous paraissent pas indignes d'indulgence dans celles qui ont eu le bonheur et le mérite de suivre le droit chemin. Gardons-nous surtout de les attribuer à la mauvaise foi et de soupçonner la sincérité d'un homme que le plus violent ennemi des hérésies n'accuse pas d'erreurs volontaires et réfléchies, mais de présomption, d'ambition de sagesse et de vaine gloire.

(1) Dans saint Athanase, *De Synodis*, 16, p. 583.

V

Ainsi tout ce qui peut concourir au succès d'une doctrine, une grande réputation de vertu, une vaste intelligence, la science, l'éloquence, la poésie même et, par-dessus tout, une rare habileté, se réunissait dans le fondateur de la nouvelle hérésie et soumettait à son ascendant des populations entières de cette Grèce orientale, curieuse et raisonneuse, fine et superficielle, entendant à demi-mot, mais ne comprenant qu'à demi, encore à moitié païenne, et fière qu'on s'adressât plutôt à sa raison qu'à sa foi. Néanmoins, dans la lutte qui va s'engager entre Arius et les éloquents défenseurs de la divinité du Verbe, il a deux désavantages qui doivent infailliblement amener sa défaite.

D'abord, c'est plutôt un dialecticien qu'un orateur; sa parole est plus habile qu'éloquente. Ses vers manquaient de ce qui fait la poésie; sa prose, d'après les fragments qui nous en restent, manquait de ce qui fait la véritable éloquence, de ces mouvements passionnés qui échauffent et remuent les cœurs, s'emparent des esprits et entraînent les volontés. Rien n'y était donné à l'imagination et au cœur; il n'y avait ni couleur, ni onction. Le style était grand et grave, mais sombre comme celui de Calvin. Or, l'esprit, l'habileté, la logique même, si un souffle plus puissant ne les anime, ne peuvent exercer un empire durable sur les hommes. Si la vérité a besoin de l'éloquence; si, réduite à elle-même, elle chancelle et semble éprouver des défaillances, que dire de l'erreur, quand non-seulement elle n'a

point pour elle, mais a contre elle cette souveraine maîtresse des cœurs?

En second lieu, le Dieu qu'Arius présentait à l'adoration et à l'amour des hommes, n'avait rien qui leur fût sympathique et parlât à leur âme. Qu'est-ce que ce Dieu impénétrable, qui s'enferme dans son être et ne daigne ni sortir de l'éternelle contemplation de son unité, pour donner la vie à ses créatures, ni, quand elles ont reçu l'être, leur accorder un regard de complaisance? Qu'est-ce que ce Dieu isolé et inconnu, incapable de communiquer avec nous sans un intermédiaire, inaccessible même à cet unique ministre de sa volonté? Unité abstraite de la Gnose et presque semblable aux dieux indifférents d'Epicure, vivant en dehors de ce monde qu'il n'a pas fait lui-même et sans intérêt pour des créatures indignes d'attirer son immuable regard, est-ce le Dieu du christianisme, qui, toujours attentif à son œuvre, fait circuler en chacun de nous et jusque dans la nature inanimée, la lumière de son éternelle Raison et le souffle vivifiant de son Esprit? Est-ce le Dieu de l'humanité, ce Dieu que nous appelons instinctivement en nous, dont nous sentons la présence, qui nous touche, nous échauffe et nous pénètre, comme les rayons du soleil touchent, pénètrent et échauffent tout de leur persévérante chaleur? Est-ce le Dieu dans lequel, suivant la forte expression de saint Paul, *nous avons la vie, le mouvement et l'être* (1)? le Dieu que Sénèque prêchait dans Rome en même temps que les Apôtres? ce Dieu qui est près de nous, avec nous et en nous, qui donne les grands et sublimes con-

(1) *Actes des Apôtres*, XVII, 28.

seils, et habite dans le cœur de tout homme vertueux [1] ?

Le Dieu humain d'Arius, c'est la seconde hypostase, le divin médiateur, qui, Créateur et Sauveur, aime les hommes jusqu'à descendre pour eux dans un corps mortel et mérite tout leur amour. L'arianisme, au fond, recélait le déisme. Mais, dans son fondateur du moins, quel étrange déisme qu'une religion qui élève à la divinité et propose à l'adoration des hommes un être qui, si grand qu'il soit et quelque dépendants qu'ils soient eux-mêmes de sa puissance, n'est qu'une créature comme eux? Loin d'être un progrès dans le monothéisme, n'était-ce pas, comme le disait fort bien Athanase, un retour vers le passé et un nouveau polythéisme?

[1] SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 41.

CHAPITRE III

PREMIERS OUVRAGES D'ATHANASE. — DISCOURS CONTRE LES HELLÈNES. — DISCOURS SUR L'INCARNATION DU VERBE.

I. Caractère de saint Athanase et de son éloquence. — Sa naissance et son éducation. — D'instinct, il se prépare contre l'arianisme. — *Discours contre les Hellènes*. — *Discours sur l'Incarnation du Verbe*.

II. Utilité d'une nouvelle apologie du christianisme. — L'hellénisme, quoique malade et mourant, est encore la religion du grand nombre. — Unité de Dieu dans le polythéisme. — Transformation tentée par les Stoïciens et les Néoplatoniciens.

III. Le *Discours contre les Hellènes* dirigé contre la tentative néoplatonicienne. — L'hellénisme ne vient pas de Dieu, mais du mal. — Qu'est-ce que le mal ? — L'hellénisme adore la créature, au lieu du Créateur. — Non, disent les philosophes, mais les puissances de la divinité, répandues dans toutes les parties de l'univers. — Inutilité de ces médiateurs. — Action directe et immédiate de Dieu dans la création et la conservation du monde.

IV. Le *Discours sur l'Incarnation du Verbe* est une démonstration scientifique du christianisme. — Il s'adresse également aux hellènes. — But et raison de l'Incarnation. — Sa manifestation par les miracles. — Ses résultats ; effets et conquêtes du christianisme.

I

Arrivons enfin d'Arius au penseur non moins vigoureux et plus éloquent, qui, pendant un demi-siècle, tint sa doctrine en échec et, du milieu de son triomphe, en assura la ruine. Sur le trône épiscopal d'Alexandrie ou dans ses cinq exils, du fond de la Gaule ou du désert, saint Athanase lutte sans relâche, toujours invaincu, même lorsque, condamné par les conciles, chassé par

des usurpateurs, poursuivi par les agents impériaux, il s'enferme dans des tombeaux ou s'enfonce dans les solitudes. Alors plus que jamais, absent et invisible, il est le maître d'Alexandrie et de l'Egypte, la lumière de l'Orient, un roi par le seul ascendant du génie et de la vertu. Cet homme d'action est tout ensemble un écrivain ; mais ce n'est pas dans la solitude du cabinet qu'il compose; il écrit au milieu des périls et des combats, souvent dans des asiles d'un jour, entre deux fuites. Si sa vie, pour parler comme saint Grégoire de Nazianze, fut, dans la plus large acception du mot, la vertu même (1), son éloquence fut celle des vaillants et des forts, de l'éloquence militante.

Il était né à Alexandrie, vers 296, de parents chrétiens, riches et nobles, en pleine persécution de Dioclétien. On ne sait presque rien de son éducation. « Il » philosopha quelque temps dans le cercle des études, » dit son panégyriste, Grégoire de Nazianze; « dans la » vaine science (2), » ajoute-t-il avec le dédain obligé de ces enfants d'Athènes pour les lettres qui les enchantaient jusque sur leurs trônes d'évêques. Cette vaine science, ce cercle des études, c'était le cours complet d'éducation libérale que lui-même, tantôt avec son frère Césaire, tantôt avec son ami Basile, avait suivi, de son enfance à l'âge d'homme, dans les écoles de Césarée, d'Alexandrie et d'Athènes. Athanase n'eut pas à sortir de sa ville natale pour profiter de cet enseignement qui s'appelait l'amour des belles choses et de la sagesse, et, quand l'antiquité garderait un complet si-

(1) Saint Grégoire de Naz., *In laud. Athanasii*, 1, p. 386.
(2) Ibid., 6, p. 389.

lence, il suffirait de ses livres pour montrer en lui un lettré nourri de la lecture d'Homère, de Démosthène et de Platon, un disciple assidu des successeurs de Plotin aussi bien que de ceux d'Origène, un savant pénétré de la doctrine de ces grands métaphysiciens.

Avant l'éclat d'Arius et sans qu'il pût prévoir encore les combats qui devaient absorber sa vie, il s'y prépare, comme d'instinct, en écrivant contre la religion du passé, en faveur de celle que Constantin venait d'élever des catacombes sur le trône impérial. De là, en tête de ses œuvres toutes de controverse passionnée, de récriminations et d'apologies véhémentes, deux ouvrages qui, par le calme d'esprit dans lequel ils paraissent avoir été composés, contrastent avec cette éloquence belliqueuse. L'un est le *Discours contre les Hellènes*; l'autre, le traité *de l'Incarnation*. Ils sont certainement antérieurs à l'arianisme, c'est-à-dire à l'année 318. Ni dans l'un, ni dans l'autre, il n'est fait mention des prodigieuses nouveautés qui tout-à-coup jetèrent un si grand trouble dans le christianisme. Et pourtant à combien de pages n'eussent-elles point trouvé place, sous la main d'un homme qui, dès leur apparition, en fut absorbé et les vit en tout? Antérieurs à l'arianisme, ils sont évidemment postérieurs à l'année 313, qui vit la conversion de Constantin. Outre qu'alors Athanase n'eût eu que dix-sept ans, il est un passage qui fixe la date du premier des deux livres : « On a vu naguère, peut-» être même voit-on encore aujourd'hui le sénat ro-» main mettre les empereurs morts au rang des dieux » et les imposer à l'adoration des peuples (1). » Qu'est-

(1) SAINT ATHANASE, *Discours contre les Hellènes*, 9, p. 8.

ce, sinon une fine critique à l'adresse du sénat resté fidèle à l'ancien culte, peut-être à celle de l'empereur, qui, devenu chrétien, laissait sans répugnance décerner à sa famille, et principalement à sa personne, plus d'un honneur païen?

II

On se demande quelle était, en plein triomphe du christianisme, la nécessité d'un livre contre une religion mourante. Le polythéisme était condamné; mais il est des morts, surtout celles des croyances, qui se prolongent et ne s'achèvent pas sans convulsions et sans un dernier éclat. D'ailleurs, il est d'usage de dire que déjà l'empire était à moitié chrétien lorsque Constantin, en se déclarant pour la croix, entraîna presque tout le reste. Mais la réalité ne va pas aussi vite que les mots. Même après la conversion de Constantin, le polythéisme était encore la religion du grand nombre. Il restait, surtout dans les classes éclairées, beaucoup d'hellènes par tradition et par esprit de famille, par entêtement, par habitude. Dans les écoles, on compte, on cite les maîtres chrétiens, un Prohérèse; les plus célèbres, Thémistius, Libanius, Hypatie, et, jusque dans le cinquième siècle, Symmaque, Boèce [1] et Proclus, sont fidèles à l'antique religion nationale. Le vieil édifice

[1] Le polythéisme de Boèce n'est plus désormais en doute. — Voyez *La Consolation de Boèce* par M. Louis Judicis *de Mirandol*, Introduction, III, et le mémoire décisif lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1860, par M. Charles Jourdain: *De l'Origine des traditions sur le christianisme de Boèce.*

croulait de toutes parts ; mais, de toutes parts aussi, restaient fièrement debout, au milieu des ruines, les colonnes qui auparavant en soutenaient la masse. Il n'était pas inutile, au lendemain de la victoire, de faire appel à ces fières et libres intelligences.

L'hellénisme n'était plus la pure religion des Grecs, le vrai culte des dieux homériques ; il n'était pas davantage celui de l'ancienne Rome ; mais un syncrétisme, où s'étaient fondues, avec celles de Rome et de la Grèce, toutes les religions de l'Orient ; un Panthéon, où les dieux des vaincus avaient trouvé place à côté de ceux des vainqueurs et même s'étaient identifiés avec eux ; un Olympe qui s'ouvrait libéralement à tout ce qui ne voulait pas rester en dehors de l'Olympe. Les portes n'étaient fermées qu'aux cultes exclusifs et hostiles, au mazdéisme, au judaïsme et au christianisme. Les Romains s'étaient fait de cette fusion une maxime de gouvernement. De bonne heure, leur Panthéon et l'Olympe grec s'étaient assimilés sans peine ; sous des noms différents, ces peuples frères avaient presque les mêmes dieux. Une assimilation semblable s'était opérée, à mesure qu'une nouvelle conquête s'était ajoutée au grand empire. Partout, on unissait dans les mêmes temples et sur les mêmes autels la religion des vainqueurs et celle des vaincus ; partout on s'attachait à confondre sous les mêmes attributs et dans la personnification des mêmes idées des divinités aussi étonnées que leurs adorateurs de cette identité imposée. En Egypte, il avait fallu compter avec une religion séculaire et vivace. Par suite de concessions mutuelles, Sérapis et Isis avaient pris place à côté de Jupiter et de Junon ; Sérapis même primait le dieu du Capitole. Mais

les deux cultes qui, comme deux fleuves, avaient désormais tant bien que mal confondu leurs eaux et réuni les mêmes adorateurs dans la même prière, étaient depuis longtemps blessés à mort de coups qu'avant et même depuis leur union ils s'étaient mutuellement portés ; de coups plus douloureux qu'ils avaient reçus de leurs propres enfants ; de ceux enfin dont les avait frappés le christianisme.

Si l'Egypte ne vit pas sans douleur l'invasion de croyances étrangères dans sa religion nationale, la Grèce et Rome n'éprouvaient que mépris et dédain pour ces divinités à têtes d'animaux ou qui poussent dans les jardins; elles s'indignaient avec Virgile que ce peuple de dieux monstrueux, et le bœuf Apis, et l'aboyeur Anubis, osassent combattre contre Jupiter et Neptune, contre Vénus et Minerve :

> Omnigenumque deum monstra et latrator Anubis
> Contra Neptunum et Venerem contraque Minervam
> Tela tenent ([1]).

Athènes, depuis longtemps, plaisantait avec ses poëtes comiques de cette adoration du bœuf, qu'elle sacrifiait aux dieux, de la grande divinité de l'anguille, dont elle faisait un excellent plat, de la vénération du chien, que l'on battait dans ses maisons, si on le prenait à voler le dîner ([2]) ; et Rome avait accueilli par un éclat de rire la saillie de Juvénal : « O les bonnes âmes, dont » les divinités poussent en plates-bandes ! »

> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina ([3]) !

([1]) Virgile, *Enéide*, VIII, v. 698.
([2]) Anaxandridès, Meineke, *fragm. com. Græc.* t. III, p. 181.
([3]) Juvénal, *sat.* XV, v. 10.

La religion des Grecs était charmante; mais c'était une religion d'enfants. La Grèce n'eut pas plus tôt atteint la maturité, que sa croyance fut en proie au doute, aux explications et à la négation. « Les explications des » savants, dit Socrate dans le Phèdre, me semblent fort » ingénieuses; mais j'avoue qu'elles demandent trop » de travail et de raffinement. Je n'ai pas assez de loisir. » Pourquoi? C'est que j'en suis encore à accomplir le » précepte de l'oracle de Delphes: *Connais-toi toi-même;* » et quand on en est là, je trouve bien plaisant qu'on » ait du temps de reste pour les choses étrangères [1]. » La conclusion était simple. Cet homme qui ne se payait ni de légendes ni d'hypothèses, et ne trouvait de vérité que dans la manifeste lumière de sa raison, ne faisait pas plus de cas des mythes que de leurs interprétations.

Puis, étaient venus les sceptiques avec leur rire incrédule et moqueur. On sait comment Lucien mit en scène ces poétiques symboles. A la tentative d'interprétation succédait la dérision.

VULCAIN. « Que me veux-tu, Jupiter? me voici, sur » ton ordre, avec ma hache. Elle est si bien affilée » qu'elle fendrait une pierre d'un coup.

JUPITER. « Bien, Vulcain, frappe et fends-moi la tête » en deux.

VULCAIN. « Tu veux voir si je suis fou.

Jupiter insiste.

VULCAIN. « Prends garde, Jupiter, la hache est tran» chante.

JUPITER. « N'aie pas peur, frappe; je sais ce qu'il me » faut.

(1) PLATON, *Phèdre,* HSt., p. 229.

VULCAIN. « C'est malgré moi ; mais que faire, quand » tu ordonnes? Qu'est-ce cela? une jeune fille tout ar» mée? ce n'était pas une tête que tu avais-là, mais un » camp! Elle bondit, elle danse la pyrrhique, agite son » bouclier et brandit sa lance, pleine d'ardeur! et sur» tout comme elle est belle! Elle a des yeux de chouette, » mais son casque les relève (1). »

Après avoir livré au rire sans fin d'une société élégante et frivole les faciles objets de son adoration, Lucien pousse jusqu'au bout l'audacieuse moquerie et réduit l'Olympe à n'être plus qu'un bruit de mots, un cliquetis d'épithètes sonores, un poétique néant. « O Jupiter, » dieu de l'amitié, de l'hospitalité, du compagnonnage et » du foyer, dieu de l'éclair et des serments, assembleur » de nuages, Jupiter tonnant, et tous les noms dont » t'appellent les poëtes pris d'inspiration, surtout quand » ils sont embarrassés pour la mesure de leurs vers, » qu'as-tu fait de ton éclair au bruit terrible, de ton ton» nerre frémissant, de ta foudre flamboyante, blanche, » effrayante? Il est désormais évident que tout cela n'est » que plaisanterie et simple fumée poétique, si l'on » excepte le tapage des mots. Aussi déjà Salmonée a-t» il osé tonner contre ton tonnerre, et il n'était pas sans » persuasion, cet homme bouillant et fier, en face d'un » Jupiter si froid dans son courroux (2)! »

Pendant que ces sarcasmes devenaient populaires, les apologistes chrétiens, saint Justin et Athénagore, en Orient, en Occident, Tertullien et Minucius Félix, relevaient à l'envi, et de concert avec les incrédules du po-

(1) LUCIEN, *Dialogues des dieux*, 8.
(2) Id., *Timon*, 1, 2.

lythéisme, toutes les absurdités de ce culte enfant d'une imagination enchanteresse plutôt que de la raison, les extravagances et les débauches de ces dieux qui ne valaient pas leurs adorateurs.

Athanase va-t-il recommencer cet interminable réquisitoire? reprendra-t-il ce lieu commun sans cesse rebattu depuis deux siècles? redira-t-il, pour la plus grande gloire du christianisme, mais désormais sans beaucoup de profit, ces histoires peu édifiantes qui ne sont plus que de jolis contes, la vaine inquiétude de Vulcain, les doux larcins de Mars et les nombreux amours des dieux? Il lui sera difficile de résister au plaisir de jeter une fois encore à la face des hellènes ces « scandales célestes, » ces « crimes divins que la loi romaine ne tolère pas dans les simples mortels. » Il rira, en passant, de ces dieux d'Egypte à tête de chien, de serpent ou d'âne, *κυνοκέφαλοι, ὀφιοκέφαλοι, ὀνοκέφαλοι.* Mais, après les Antonins et l'école d'Alexandrie, il y avait mieux à faire.

On a tout dit sur les dieux d'Homère; mais, si absurdes qu'ils paraissent, ils ont eu pour adorateurs les deux premiers peuples de l'antiquité, le plus spirituel et le plus raisonnable. De même, l'antique religion de l'Egypte fut la religion de la plus sage des nations. Romains, Grecs, Egyptiens, étaient-ils donc aussi païens, aussi idolâtres qu'on croit? Si la multitude n'allait pas au-delà de la statue, elle était la multitude; et combien, en pleine lumière du christianisme, en sont encore aux dieux sensibles, à des dieux de bois, de marbre ou d'or, pour parler comme Corneille! Mais, pour ceux qui pensaient, à peine y avait-il pluralité de dieux. Comme les nerfs dans le corps humain aboutissent au cerveau et à l'âme, personnifications symboliques des puissances divines,

ils aboutissaient tous au dieu suprême, roi du ciel et de la terre, père des dieux et des hommes, « qui n'engendre rien de plus grand que lui-même, rien qui lui » ressemble ou vienne au second rang,

Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile, aut secundum (1).

Ce dieu suprême et toutes ses puissances étaient le plus souvent exprimés par un terme unique ; on les appelait d'un seul mot, *Dieu*. « Dieu n'a qu'à vouloir pour » tout mener à ses fins, Dieu qui humilie le mortel » orgueilleux et donne aux humbles une gloire sans » vieillesse (2). » Pindare parle comme David.

Etait-ce encore le polythéisme que la théologie d'un Chrysippe, d'un Sénèque et d'un Epictète? Dieu s'appelle Zeus, de ζωή (3), comme source de la vie; présent dans l'éther, il est Athéné; dans le feu, Héphestos; dans l'air, Héra ; dans l'eau, Posidon ; dans la terre, Cybèle; sous la terre, Hadès. Les diverses puissances de la nature ne sont que des formes du principe divin, Ame du monde, source de toute vie et de toute existence (4) Et ainsi, pen-

(1) Horace, *Odes*, I, 12, v. 17.

(2) Pindare, *Pythiques*, II, v. 90.

(3) Les Grecs et les Latins, qui n'avaient à leur service d'autres points de comparaison que le latin et le grec, sont généralement malheureux dans leurs étymologies. Zeus ne vient point de ζάω, mais de la racine *div*, *di*, qui, dans les langues indo-européennes, exprime l'idée d'éclat, de divinité. Ζεὺς πατήρ, Dies-piter ou Jupiter, et le sanscrit Diaous-pitar, sont le même dieu, le dieu de la lumière.

(4) Plutarque, *De placitis philosophorum*, I, 7; Diogène Laert., VII, 147; Cicéron, *De nat. Deorum*, II, 24.

dant que la foi abandonne les temples, que le prêtre ne voit désormais dans le sacerdoce qu'une fonction publique et ne demande plus l'hommage des peuples qu'au nom de la cité, « le sentiment religieux s'est réfugié dans les écoles ; ce sont les philosophes qui révèlent à la société sceptique et aux prêtres eux-mêmes le sens perdu des mythes et des oracles : la science est devenue la véritable initiation aux choses saintes [1]. »

La sympathie du stoïcisme pour le polythéisme s'expliquait par sa tendance constante à se conformer aux croyances communes et la facilité de pouvoir plier les mythes populaires à sa théologie. Il n'en fut pas de même pour le néoplatonisme, lorsque, effrayé des progrès du christianisme, il prit à son tour parti pour les vieilles croyances et tenta de les sauver en les régénérant. Unitaire comme la religion qu'il allait combattre, il avait avec elle une confraternité de doctrines que n'ont pas méconnue les plus illustres des Pères, sortis de ses écoles. Comment se fit-il que, pénétrée du même esprit, du même idéalisme et du même mysticisme que le christianisme, l'Ecole d'Alexandrie, en dépit de cette identité, fût son ennemie persévérante? Comment se fit-il, d'un autre côté, qu'elle ait protégé le polythéisme grec, c'est-à-dire, la religion de la nature, le culte des sens et des passions? Elle comprit que sa propre existence était compromise dans le péril du polythéisme, et que la ruine des temples entraînerait celle des écoles. A une religion qui, sûre de posséder la vérité, repoussait les alliances et les transactions, elle préféra le malade docile et accommodant qui se prêtait à toutes les expériences

[1] M. VACHEROT, *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, t. II, p. 76.

qu'il lui plaisait de tenter. D'ailleurs, « elle n'est point » une doctrine absolument nouvelle, indépendante du » passé et libre de toute tradition. Elle a, au contraire, » de profondes racines dans la philosophie grecque an- » térieure. Elle en sort, elle en est la suite et la fin. Elle » a conscience de son origine; elle aime tout ce qui s'y » rattache; elle sent qu'elle appartient au vieux monde, » que sa mission est de conserver le passé en le » transformant et en l'expliquant, mais non de le » détruire (1). » De là vient que, presque exclusivement philosophique avec ses premiers représentants, Plotin et Porphyre, tout à coup, à la vue des progrès toujours croissants du christianisme, elle devient, avec Jamblique et ses successeurs, presque exclusivement religieuse.

III.

Athanase ne se méprend pas sur le nouveau caractère de l'hellénisme; il sait que, s'il conserve l'ancien culte, il a, sous ce vêtement extérieur, reçu un autre esprit et une âme nouvelle. D'ailleurs, il écrit sur cette terre d'Egypte, où la pierre des temples et des obélisques n'était pas encore muette. On lui lisait ce que lit pour nous une science toute française; et, par ces inscriptions qui nous révèlent une Egypte nouvelle, par les livres hermétiques dès longtemps traduits en grec, il savait que tout ce peuple des divinités égyptiennes n'était qu'un symbolisme qui, comme celui des Alexandrins, concentrait toutes les puissances divines en un Dieu à la fois

(1) M. Vacherot, *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, t. II, p. 97.

triple et un. Il n'est donc plus en face du polythéisme grossier et populaire qu'avaient combattu les Apologistes, mais de doctrines élevées, voisines des dogmes chrétiens. Là est l'originalité et la plus haute portée de son livre.

L'hellénisme, si épuré, si élevé qu'on le suppose, pèche dans son origine et ne saurait être la vraie religion, parce qu'il ne vient pas de Dieu, mais du mal. Qu'est-ce que le mal, ἡ κακία? et y a-t-il donc, en antagonisme avec Dieu, qui est le Bien, un principe du mal, un être éternel et indépendant comme lui? Au commencement, le mal n'existait pas; il n'a même jamais eu d'existence réelle, en ce sens qu'il n'a pas d'essence. Pour Athanase, comme pour Origène et Plotin, de même que les ténèbres ne sont que la privation de la lumière, le mal est la privation du bien, ἡ οὐκ οὖσα κακία (1). Comment l'hellénisme a-t-il pu naître de cet être sans essence, de ce non-être? Il en est précisément né par privation. L'homme, par sa faute, perdit la science que lui avait donnée son créateur, l'être infiniment bon et infiniment beau, ὁ ὑπέρκαλος καὶ ὑπεράγαθος. Au lieu de se livrer à la contemplation des choses célestes, il soumit son âme au corps et aux sens, qu'il trouvait plus près de lui, et ainsi se détourna insensiblement du bien. N'ayant plus l'idée de Dieu, sans toutefois en perdre l'impérissable souvenir, il chercha le Créateur dans ses œuvres, dans les puissances de la nature, et, de chute en chute, dans ses passions. Il fit Dieu à son image et à celle de la matière qui l'entourait (2).

(1) Saint Athanase, *Discours contre les Hellènes*, 7. p. 6.
(2) Ibid., 8, p. 6.

C'est la conception qu'à son tour développera Bossuet, mais avec une tout autre puissance, parce qu'à la hauteur de pensée de ses devanciers il joint une profondeur d'expression qu'ils n'avaient pas. «Les hommes, ensevelis dans la chair et dans le sang, avaient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine, qui se soutenait par sa propre force, mais qui, brouillée avec les images venues par les sens, leur faisait adorer toutes les choses où il paraissait quelque activité et quelque puissance. Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à leurs sens : les sens décidèrent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre (1). »

Si Athanase est surpassé, il avait fourni le modèle et adressé cette leçon d'histoire aux derniers et aux plus doctes croyants de l'hellénisme. Car c'est bien pour eux qu'il écrit. Les plus avancés, dit-il, ἐπαναβεβηκότες, dans leur admiration de la nature, en adorent les parties, non du bois et du marbre, mais le soleil et la lune, le ciel et la terre, l'univers entier : objets dignes d'admiration, non d'adoration. Pourquoi adorer l'œuvre, au lieu de son éternel et invisible auteur (2)? — Nous l'adorons, répondaient-ils, dans ses puissances inférieures, manifestées par la présence des anges; nous adorons, non la matière du soleil, de la terre, de l'univers, mais l'ange, l'âme qui les anime.

Uranus, Saturne, Jupiter, avait dit Plotin, c'est l'Un, l'Intelligence, l'Ame. Le règne de Saturne est le monde de l'immobilité, de l'éternité, de la suprême perfection;

(1) Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, II, ch. 2.
(2) *Discours contre les Hellènes*, 27, p. 20.

le règne de Jupiter, c'est le règne du temps, du mouvement et de la vie. Jupiter, c'est le démiurge, l'intermédiaire à l'aide duquel l'Intelligence, première émanation de l'Un, crée et gouverne le monde [1]. A son tour, Jupiter a ses agents, les dieux créateurs, les animateurs, les organisateurs, les conservateurs, qui ne sortent pas du monde intelligible [2]. Ce sont les puissances supérieures; au-dessous sont les puissances inférieures, les dieux sensibles, les archanges, les anges, dont la nature est de tout contenir, sans être eux-mêmes contenus par rien. « Dire qu'ils pénètrent tout, sans se diviser, comme » la lumière, c'est exprimer d'une manière grossière » leur présence et leur action. Au vrai, il n'y a point » de dieux éthériens, aériens, terrestres, aquatiques : » seulement les différents milieux les reçoivent chacun » selon sa nature et sa propriété [3]. »

Qu'est-il besoin d'agents secondaires, d'intermédiaires hypothétiques et parfaitement inutiles, dit déjà le futur adversaire d'Arius, quand, à elle seule, la puissance de Dieu suffit? Et il explique la création et la conservation de toutes choses avec une grandeur et une simplicité dignes de Platon. « Le Dieu bon et ami des hommes a » voulu qu'invisible et incompréhensible pour eux dans » son essence, il pût au moins en être connu dans ses » œuvres. C'est à son œuvre qu'on reconnaît l'artiste, » même sans le voir. Ne dit-on pas que les statues de » Phidias, par l'harmonie et la parfaite disposition des

(1) Plotin, *Enn.* V, viii, 10, 12, 13. — M. Vacherot, *Hist. de l'Ecole d'Alex.*, t. ii, p. 105 et 106.

(2) *De Diis et mundo*, 6, édit. Orelli.

(3) M. Vacherot, *Hist. de l'Ecole d'Alex.*, t. ii, p. 128. — Jamblique, *De Mysteriis*, sect. i, 8, 9, édit. Thom. Sale.

» parties, révèlent à ceux qui les contemplent leur invisible auteur? Ainsi faut-il voir par la raison le créateur et l'artisan de l'harmonie du monde, même s'il échappe aux yeux corporels. S'il y a dans l'univers, non désordre, manque de mesure et déréglement, mais ordre, symétrie et le plus parfait ensemble, il faut s'élever à la contemplation du maître qui a tout agencé, tout lié, tout mis en harmonie. A défaut des yeux, c'est à la pensée de voir dans ce concert le suprême ordonnateur et le roi universel (1). »

Ainsi avaient parlé Platon, les Stoïciens, et ceux-là même que combattait Athanase. Où était le progrès? Il consistait à dégager la science de médiateurs inutiles, enfants de l'imagination, qui en faisait des dieux. C'est directement et par lui-même que Dieu crée et conserve le monde. « La toute-puissante et parfaite raison du » Père, le Verbe, pénétrant l'univers, développant partout ses puissances et illuminant de sa lumière les choses visibles et celles qui sont invisibles, en fait un tout et les enchaîne, ne laissant rien échapper à sa forte action, vivifiant et conservant tous les êtres en eux-mêmes et dans l'ensemble de la création. Mêlant en un vaste corps tous les éléments de la nature sensible, le chaud avec le froid, l'humide avec le sec, il met fin à leur discorde et forme un seul et harmonieux concert. Comme des amis, comme des frères, les éléments, divisés par leur nature, se réunissent, donnent la vie au monde visible et deviennent les principes des corps. A la vue du Verbe divin, tout s'anime sur la terre, tout s'organise dans le ciel. La

(1) *Discours contre les Hellènes*, 35, p. 27.

» mer et le grand océan contiennent leur agitation dans
» leurs limites; la terre verdit et se pare des diverses
» plantes. Il n'est rien de ce qui est et devient chaque
» jour, qui n'ait en lui et par lui l'être et sa place dans
» l'ensemble (1). »

Lorsqu'Athanase décrit, dans ce magnifique langage, l'action directe et immédiate de l'intelligence divine dans la création et la conservation de l'univers, se fait-il illusion? et ne s'aperçoit-il pas que, pour faire disparaître la hiérarchie des intermédiaires à l'aide desquels les disciples de Jamblique déployaient l'activité divine dans toutes les parties de la nature, il reproduit simplement contre eux les théories de leurs propres maîtres? Ce Verbe qui déploie ses puissances et remplit tout de sa présence, où en avait-il pris l'idée, sinon dans les livres des Stoïciens, de Philon et de Plotin? N'est-ce pas de la même manière que ces philosophes expliquaient la descente de Dieu dans le monde, se répandant partout sans sortir de son être, et se communiquant sans rien perdre de sa plénitude? Idées, expressions, images, tout est stoïcien, et, pour réfuter les théories par lesquelles se transformait l'hellénisme, le jeune chrétien s'est emparé des conceptions mêmes des docteurs de l'hellénisme; mais, en même temps, tout respire le monothéisme chrétien par l'insistance avec laquelle il nous montre Dieu agissant dans son Verbe, ὁ τοῦ Πατρὸς λόγος. Et c'est ainsi qu'il ouvrait cette grande ère des Pères du quatrième siècle, qui, sans avoir recours aux compromis d'Arius, n'eurent, pour faire entrer les hellènes dans l'Eglise, qu'à introduire avec eux, en les

(1) *Discours contre les Hellènes*, 42, p. 33.

épurant au contact des dogmes chrétiens, l'éloquence et la poésie, la science et la philosophie de la Grèce.

IV.

Le *Discours contre les Hellènes* était un dernier combat livré au paganisme; le *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, qui en est la suite naturelle et ne fait qu'un avec lui, est une démonstration du christianisme. Origène avait établi la vérité philosophique de la religion nouvelle; un contemporain d'Athanase, Eusèbe, en avait développé la vérité historique; Athanase semble le premier qui ait tenté de présenter sous un aspect scientifique le passage de son divin fondateur sur la terre.

On se rappelle que le mystère de l'Homme-Dieu était ce qui choquait le plus les hellènes dans le christianisme. Ils admettaient avec admiration l'action du divin Logos dans la création et la conservation de l'univers; ils ne pouvaient supporter l'idée de sa descente dans la chair. Après avoir peuplé la nature des métamorphoses de leurs dieux, insensiblement ils s'étaient élevés des fables de ce naturalisme universel à la pure notion de la divinité, et, dans la délicatesse de leur spiritualisme, ne permettaient plus qu'à leurs poëtes de parler d'incarnation, de souffrances et de mort de l'être essentiellement immatériel, impassible et immortel. C'est aux exigences de cet esprit nouveau que la Gnose avait déja tenté et que l'arianisme allait tenter encore de satisfaire.

» J'admire les hellènes, dit Athanase, de rire de ce
» qui n'a rien de risible. Qu'y a-t-il de ridicule à dire
» que le Verbe a paru dans un corps? S'ils nient abso-

» lument qu'il y ait un Verbe de Dieu, ils se moquent de » ce qu'ils ne comprennent point. Mais, s'ils admettent » un Verbe de Dieu, s'ils reconnaissent qu'il est le gou- » verneur de l'univers, que par lui le Père a créé le » monde, que sa providence donne à toutes choses la » lumière, la vie et l'être, qu'il se fait connaître, et son » Père avec lui, aux œuvres de sa sagesse, vois, je t'en » prie, si, sans le savoir, ils ne se moquent pas d'eux- » mêmes. Leurs philosophes disent que le monde est » un grand corps, et ils ont raison. Car nous le voyons, » et ses parties tombent sous nos sens. Or, si le Verbe » de Dieu circule dans le corps et dans toutes les parties » du monde, qu'y a-t-il d'étonnant ou d'absurde à dire » qu'il est venu dans un corps humain [1]?» C'est au nom des doctrines de leurs philosophes, c'est en citant Platon [2] et en remplissant son livre des théories de Plotin, que le jeune chrétien répond aux sarcasmes de *ceux du dehors*, τῶν ἔξω, et renverse les objections qu'ils accumulent l'une sur l'autre.

Il ne s'attache pas à prouver par les faits la vérité de l'Incarnation divine : c'est l'œuvre de la critique historique ; il la démontre en philosophe par son but, par le caractère de sa manifestation et par ses résultats.

Le péché avait perdu l'homme qu'Athanase définit à la fois, avec les Alexandrins et l'Ecriture, l'être raisonnable, fait à l'image de Dieu, ὁ λογικὸς καὶ κατ' εἰκόνα γενόμενος ἄνθρωπος ; l'œuvre divine périssait et la mort prévalait contre nous. Mais Dieu ne pouvait laisser périr les êtres qu'il avait doués de raison et fait par-

[1] *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 41, p. 66.
[2] Ibid., 43, p. 68.

ticiper à sa propre intelligence ; en d'autres termes, il se devait de sauver ce qu'il avait mis en eux de divin. Il les avait créés par bonté, dit encore Athanase avec Platon ; et il était indigne de sa bonté qu'il laissât détruire son ouvrage par la fraude de Satan. Pouvait-il se contenter d'exiger de l'homme le repentir de sa transgression? Mais l'homme, qui n'avait pu se donner lui-même l'existence, ne pouvait pas davantage la reconquérir par ses seules forces et s'élever au-dessus de sa nature. Seul, le Verbe, la Raison éternelle, qui est au-dessus de tout, pouvait tout régénérer, souffrir pour tous et être l'intercesseur de tous auprès du Père. Il se fit homme et donna son humanité en sacrifice pour tous. Mais, si le fils immortel de Dieu, en se faisant homme, est descendu jusqu'à nous, il nous a élevés jusqu'à lui, en nous revêtant d'immortalité. Quand un roi entre dans une grande ville, bien qu'il n'habite qu'une seule maison, il l'honore et la protége tout entière. Ainsi, de ce seul homme auquel le Fils de Dieu s'était uni, la vie passa sur tous les hommes; et ainsi encore fut renouvelée la vie primitive, ἡ τὴν ἀρχὴν ζωή (1).

Le divin Logos a beau prendre un corps et se faire l'un de nous, sa nature surhumaine se manifeste d'une manière digne de lui. Pour Athanase, en effet, les miracles de Jésus-Christ ne sont pas comme une preuve indirecte de la vérité de sa mission, mais une représentation immédiate de sa divinité. Il s'était fait connaître, dans la création, par les œuvres de sa toute-puissance ; c'est par ses miracles qu'il se fait connaître dans la rédemption de l'humanité. Et ainsi se montre d'elle-

(1) *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 6-10, p. 42-45.

même l'identité du Créateur et du Sauveur. Il est clair pour tous qu'il est au-dessus de la nature dans laquelle il a daigné descendre; que lui seul est Dieu dans le Père qui l'a envoyé, et que dès lors doit finir, pour faire place au sien, le culte des puissances physiques [1].

Les résultats de la mission du Verbe ne sont que la continuation et, pour ainsi dire, la perpétuité de cette manifestation miraculeuse. Et qu'on n'attende pas d'Athanase des lieux communs, déjà rebattus de son temps. Il se garde de répéter aux raisonneurs et mystiques enfants du néoplatonisme les arguments que les Apologistes adressaient au sénat romain et aux empereurs, à des politiques et à des soldats. C'est au cœur du christianisme et dans ce qu'il a de plus intime, dans la componction et le renouvellement de vie qu'il inspire au pécheur, qu'il prendra des arguments capables de faire impression dans ces esprits légers et railleurs (ils étaient grecs), mais cependant nourris de spiritualisme et d'idéalisme. Presque au sortir de la dernière persécution, il rappelait avec orgueil le courage des martyrs, de femmes, de jeunes enfants, empressés de mourir pour leur foi [2]. Mais il était des preuves plus présentes et plus universelles que ces rares et déjà lointaines exceptions. A la vue de cette multitude d'hellènes et de barbares attirés de toutes parts à la foi et à la pratique des enseignements du Christ, qui doute « qu'il soit » ressuscité, qu'il vive, ou plutôt qu'il soit la vie même? » Un mort a-t-il la puissance de pénétrer de douleur » les âmes des hommes, de leur faire renier les lois

(1) *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 19, p. 51.
(2) Ibid., 27, p. 56.

» nationales et adorer un enseignement nouveau (1) ? »

Que le jeune apologiste attribue à la bienfaisante action de la religion du Christ la pacification universelle qui suivit son apparition sur la terre (2): il ne manquait pas à Alexandrie d'esprits intelligents et instruits pour lui répondre que l'apaisement des passions politiques qui avaient ensanglanté la fin de la République, et la soumission des peuples qui, l'un après l'autre, étaient entrés dans la paix romaine, avaient eu d'autres causes ; et ils n'avaient qu'à le renvoyer aux histoires d'Appien, un illustre enfant de leur commune patrie. Mais pouvaient-ils rester insensibles, quand il leur montrait, déjà peut-être en Ethiopie, dans leur voisinage (3), des barbares qui, sous la pacifique influence du christianisme, passaient de leur férocité naturelle à une douceur jusqu'alors inconnue et désapprenaient la guerre pour les travaux de l'agriculture (4) ? Il était enfin des victoires et des conquêtes qui les touchaient plus que celles des armes et même de la civilisation. C'étaient les conquêtes du christianisme comparées à celles des sages du monde entier, et surtout les victoires que, chaque jour, il remportait sur la philosophie, qui, depuis deux siècles, avait choisi leur ville comme siége de son empire. « Il y » eut, avant le Christ, beaucoup de sages en Chaldée, » en Egypte et dans l'Inde. Lequel d'entre eux, je ne » dis pas après sa mort, mais de son vivant, eut assez » de puissance pour remplir toute la terre de sa doc- » trine et arracher à la tremblante adoration des idoles

(1) *Discours sur l'Incarnation du Verbe,* 30, p. 49.
(2) Ibid., 51, p. 74.
(3) *Apologie à Constance,* 29 et 31, p. 248 et 250.
(4) *Discours sur l'Incarnation du Verbe,* 52, p. 74.

» autant de peuples que notre Sauveur en a attiré à
» lui? Les philosophes grecs ont composé de nom-
» breux ouvrages avec persuasion et tout l'art de la
» parole. Qu'ont-ils montré de comparable aux prodi-
» ges de la croix du Christ? Leur sagesse ne s'est pas
» fait croire au-delà de leur mort; et, s'il était un point
» où ils semblaient être forts, c'était entre eux une
» rivalité et un mutuel assaut de méditation. Le Verbe
» de Dieu enseigne dans un humble langage, et il
» éclipse les plus habiles artisans de pensée, annule
» leurs doctrines, entraîne tout à lui et remplit ses
» églises; comme homme, il subit la mort et fait taire
» la grande voix qu'élèvent les sages en faveur des
» idoles [1]. » Cette voix n'était autre que celle des docteurs du néoplatonisme, et, chaque jour, sa défaite devenait pour les hellènes sérieux un fait qui, déploré, mais incontesté, avait son éloquence.

[1] *Discours sur l'Incarnation du Verbe,* 50, p. 73.

CHAPITRE IV.

CONCILE DE NICÉE. — ATHANASE ÉLU ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE. — SES ENNEMIS.

I. Intervention de Constantin dans la querelle d'Arius et de l'archevêque Alexandre. — Concile de Nicée. — Condamnation de la doctrine d'Arius; Symbole de Nicée.

II. Election d'Athanase, à la mort d'Alexandre. — Récits contradictoires de saint Grégoire de Nazianze, de saint Epiphane, de Philostorge et de l'encyclique du synode d'Alexandrie. — Athanase ne pouvait réunir, ni l'unanimité, ni même la majorité des suffrages. — Il fut élu par la fraction la plus saine de l'Eglise. — Désintéressement des hommes qui se vouent à une grande cause, au prix de leur tranquillité et au *péril* de leur vie.

III. Ennemis d'Athanase. — Les empereurs. — L'Eglise menacée de sécularisation. — Constantin. — Constance. — Valens. — Résistance des orthodoxes.

IV. Les sémi-ariens. — L'épiscopat devenu un moyen de puissance et de fortune. — Tiers parti entre l'arianisme et l'orthodoxie. — Doctrine de la ressemblance. — Incertitude et variations des sémi-ariens. — Eusèbe de Césarée. — Ses ouvrages. — Son caractère.

V. Points communs entre les diverses communions. — Même animosité. — Même croyance à l'inspiration divine des Ecritures. — Même culte. — Foi commune aux miracles. — Missions. — Communauté de colères contre Julien.

I.

La tradition veut qu'avant de se disperser, les douze premiers évêques, réunis en concile, aient précisé les points essentiels de la doctrine qu'ils allaient enseigner aux nations. Après la conquête, au moment où il était

CHAPITRE IV.

CONCILE DE NICÉE. — ATHANASE ÉLU ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE. — SES ENNEMIS.

I. Intervention de Constantin dans la querelle d'Arius et de l'archevêque Alexandre. — Concile de Nicée. — Condamnation de la doctrine d'Arius; Symbole de Nicée.

II. Election d'Athanase, à la mort d'Alexandre. — Récits contradictoires de saint Grégoire de Nazianze, de saint Epiphane, de Philostorge et de l'encyclique du synode d'Alexandrie. — Athanase ne pouvait réunir, ni l'unanimité, ni même la majorité des suffrages. — Il fut élu par la fraction la plus saine de l'Eglise. — Désintéressement des hommes qui se vouent à une grande cause, au prix de leur tranquillité et au péril de leur vie.

III. Ennemis d'Athanase. — Les empereurs. — L'Eglise menacée de sécularisation. — Constantin. — Constance. — Valens. — Résistance des orthodoxes.

IV. Les sémi-ariens. — L'épiscopat devenu un moyen de puissance et de fortune. — Tiers parti entre l'arianisme et l'orthodoxie. — Doctrine de la ressemblance. — Incertitude et variations des sémi-ariens. — Eusèbe de Césarée. — Ses ouvrages. — Son caractère.

V. Points communs entre les diverses communions. — Même animosité. — Même croyance à l'inspiration divine des Ecritures. — Même culte. — Foi commune aux miracles. — Missions. — Communauté de colères contre Julien.

I.

La tradition veut qu'avant de se disperser, les douze premiers évêques, réunis en concile, aient précisé les points essentiels de la doctrine qu'ils allaient enseigner aux nations. Après la conquête, au moment où il était

à craindre qu'elle ne se divisât, il était temps pour leurs nombreux successeurs de se rassembler de nouveau et de donner aux hommes le spectacle d'une assemblée souveraine délibérant, non sur les intérêts des peuples et des rois, non pas même sur des desseins semblables à ceux qui avaient donné l'empire du monde à la ville éternelle, mais sur les choses du ciel qu'elle représentait, dissipant les incertitudes, fixant la foi et, puisque l'on mettait en discussion celui qui l'avait apportée sur la terre, prononçant, au nom de Dieu, sur la nature, la divinité et l'éternelle royauté du Verbe. C'est dans M. de Broglie qu'il faut lire l'histoire du Concile de Nicée. L'éloquence et l'érudition, la hauteur de vue, une parfaite connaissance du quatrième siècle, une critique sagace et impartiale, tout se réunit pour discerner la vérité dans les récits des contemporains, en fondre les principales circonstances dans un tableau dramatique et nous faire assister à la préparation, à la tenue et aux suites de ces grandes assises du christianisme.

A la première nouvelle des discordes religieuses d'Alexandrie, Constantin avait poussé un cri de douleur (1). Il voyait la division dans l'empire et son œuvre détruite. Le mal gagnait tout l'Orient et pénétrait jusque dans sa famille : sa sœur Constantia prenait parti pour Arius (2). Son premier mouvement fut d'adresser aux deux adversaires une lettre, « où se rencontrent, dans un étrange contraste, la hauteur du maître, la soumission du fidèle

(1) Eusèbe, *Vie de Constantin*, II, 62; Socrate, I, 4; Sozomène, I, 15.

(2) Sozomène, III, 19; Philostorge, I, 9; saint Jérôme, *adv. Pelagium ad Ctesiphontem*.

et le dédain de l'homme d'état [1]. » « O bonté divine, » leur disait-il, quelle nouvelle a frappé mes oreilles ou » plutôt a blessé mon âme! Toi, Alexandre, tu as cherché à savoir le sentiment de chacun de tes prêtres » sur une question frivole, et toi, Arius, tu as imprudemment avancé ce que tu devais, ou ne jamais penser, » ou, si tu le pensais, enfermer dans le silence. L'interrogation a été imprudente, et la réponse indiscrète. » Accordez-vous un mutuel pardon. Il ne s'agit point » entre vous d'un commandement essentiel de la Loi et » l'on n'introduit point un dogme nouveau sur le culte » de Dieu. Vous avez un seul et même sentiment : aussi » pouvez-vous aisément rentrer en communion. Voyez » comme tous les philosophes d'une même secte, malgré » des différences sur des points particuliers, s'unissent » dans un seul dogme! Retournez donc à votre mutuelle » amitié; rendez au peuple ses embrassements fraternels; » rendez-moi mes jours tranquilles et mes nuits sans » inquiétude. Que je puisse jouir, comme un autre, de » la pure lumière et d'une vie désormais paisible [2]! » Le porteur de cette lettre était un évêque venu du fond de l'Occident, Hosius de Cordoue. Il avait ordre de se présenter comme arbitre; mais, ne parlant que le latin à des gens qui ne lui pouvaient répondre qu'en grec, il dut comprendre peu de chose aux mots qui étaient l'objet du débat, et prononça sans succès. « Il n'amollit, » dit Eusèbe, ni Alexandre, ni Arius; c'était même parmi le peuple une discorde et un trouble sans apaise-

(1) M. de Broglie, *L'Eglise et l'Empire romain au 4e siècle*, t. i, p. 380.

(2) Eusèbe, *Vie de Constantin*, ii, 68-72.

» ment ([1]). » Arius se plaint dans une lettre à la fois humble et insolente; Alexandrie s'agite et brise les statues impériales.

Constantin, impuissant à étouffer lui-même l'incendie qui menaçait d'embraser l'empire, traduit au tribunal de l'Eglise universelle celui qui l'avait allumé. A sa voix, se réunissent dans la petite ville de Nicée trois cent dix-huit évêques. « C'était, selon l'expression d'Eusèbe, la couronne du sacerdoce, formée des fleurs du monde entier. » C'était aussi l'Eglise qui se posait comme puissance devant l'empire. Constantin le comprit. Attentif aux discussions, conciliant, persuasif, il ne parle que de concorde et ne demande que la tranquillité du monde. Il honore les évêques, les caresse, les réunit dans un festin, et, au départ, leur donne des lettres pour les absents, recommandant toujours la paix et l'union ([2]).

Athanase avait suivi l'archevêque Alexandre; il fut, derrière lui, l'âme du concile. C'est ce que disent Sozomène ([3]), Socrate ([4]), saint Hilaire ([5]), et les Pères du synode d'Alexandrie ([6]). Le concile termina ses travaux

([1]) Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 4.

([2]) Ibid., 13-22.

([3]) Πλεῖστον εἶναι ἔδοξε μέρος τῆς περὶ ταῦτα βουλῆς. Sozomène, I, 16.

([4]) Socrate, I, 8.

([5]) « Hujus intimandæ cunctis fidei Athanasius, in nicæa Sy- » nodo, vehemens auctor exstiterat. » Saint Hilaire (ed. maurina), *fragm.* II, 33, t. II, p. 646.

([6]) « Les ariomanites portaient tout leur chagrin contre le diacre » Athanase. Leur inquiète curiosité leur apprenait qu'il était tou- » jours avec l'évêque et en était honoré. Il le virent à l'épreuve au » synode de Nicée, dans la hardiesse qu'il déploya contre leur im- » piété, et sentirent grandir leur haine. » Dans saint Athanase, *Discours apologétique*, 6, p. 101.

par la condamnation d'Arius et la célèbre profession de foi qui, sous le nom de Symbole de Nicée, est restée la base du dogme catholique. Elle fut souscrite par tous le Pères, à l'exception de deux évêques d'Egypte, Second de Ptolémaïs et Théonas de Marmarique. L'orgueilleux évêque de Nicomédie dut céder à l'impérieuse volonté du maître et préférer à l'exil l'humiliation de confesser la doctrine qu'il avait combattue, raillée et maudite. « Eusèbe, lui dit Second, tu as signé pour ne » point être banni ; mais j'ai foi en Dieu qu'avant un » an tu seras exilé comme nous (1). » Trois mois après, en effet, Eusèbe perdait le fruit de sa lâcheté et suivait dans l'exil Arius, Théonas et Second.

Le concile de Nicée est l'événement le plus considérable des premiers siècles de l'ère chrétienne et de beaucoup plus important que la conversion de Constantin. Constantin, en substituant, comme culte d'Etat, le christianisme au polythéisme, avait habilement consommé un fait qui s'accomplissait malgré les empereurs; le concile de Nicée établit la religion qui venait de prendre possession de l'empire, sur l'indispensable fondement sans lequel s'ébranlent, incapables de consistance, et finissent par s'écrouler les institutions qui semblent les plus solides et les plus durables. L'Ecriture sainte prêtait trop à l'interprétation pour s'opposer seule aux témérités du libre examen et empêcher la doctrine victorieuse de se dissoudre, au milieu de la sécurité du triomphe, en sectes rivales. Il fallait un code suprême qui dominât l'Eglise, maintînt l'unité et réglât la foi, d'une telle précision, qu'au moins sur les points essentiels il fît disparaître les di-

(1) PHILOSTORGE, I, 10; NICÉTAS, *Thesaurus orthod. fidei*, V, 8.

vergences d'opinion, d'une telle autorité que toutes les consciences s'inclinassent devant ses arrêts. Malgré la présence et la préférence déclarée de l'empereur, ce code fut discuté avec indépendance et le respect dû à la liberté de pensée. On voudrait néanmoins que le désir impérial et la crainte de l'exil n'eussent point pesé sur les souscriptions. Les décisions du concile, votées avec sincérité par la plus grande partie des Pères, n'auraient certes pas moins d'autorité, si elles n'avaient pas obtenu les suffrages des lâches évêques de cour qui, à dix ans de distance, condamnèrent Arius à Nicée et Athanase à Tyr.

II.

A la mort d'Alexandre, arrivée en 326, un an après le concile de Nicée, son successeur semblait désigné. Lui-même l'avait indiqué au choix des évêques. « Aussi- » tôt, dit Grégoire de Nazianze avec une allusion ora- » toire aux anciens proèdres et à l'épistate d'Athènes, » Athanase se voit confier la *présidence* du peuple, c'est- » à-dire la *surveillance* du monde entier (¹). » Tel fut, en effet, le caractère de l'épiscopat d'Athanase; mais tout alla-t-il ainsi de soi?

Quand une église avait perdu son pasteur, les évêques de la province se réunissaient pour lui donner un successeur, en prenant les suffrages du peuple et du clergé. Assemblés, au moins, au nombre de trois et munis du consentement des absents, ils devaient proposer les

(¹) Προεδρίαν, ἐπιστασίαν.... SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *In laudem Athanasii*, 7, p. 389, b.

candidats, présider l'élection, juger de sa validité et instituer le nouvel évêque ([1]). Présidents, juges et consécrateurs, ils avaient encore l'initiative. Quand Athanase, par son grand ascendant, dominera l'Egypte, ces prérogatives mettront les élections dans sa main ; mais, aux époques troublées, et dans des villes comme Alexandrie où le peuple était trop maître, les évêques devaient, comme je l'ai fait remarquer au sujet d'une élection tout aussi combattue, parce qu'elle inspirait les mêmes terreurs ([2]), accepter, de gré ou de force, le choix de la multitude et subir une sorte de suffrage universel. C'était le grand désespoir de Grégoire de Nazianze. « C'est, di- » sait-il dans l'oraison funèbre de saint Basile, seule- » ment à la partie la plus pure et la plus éclairée de » l'Eglise, aux clercs et aux moines, que devraient ap- » partenir les élections, et non, pour le malheur de la » religion, aux plus riches et aux plus puissants, à » l'emportement et à la déraison du peuple, à la vile » populace. Que j'ai peur de trouver les fonctions de » l'Etat mieux organisées que les nôtres, où la grâce de » Dieu est mise aux voix, sous l'empire de la crainte » plutôt que de la raison ([3])! » Se fût-on bien trouvé de l'omnipotence des moines? Mais se trouvait-on mieux de celle d'une multitude ignorante et toujours menée? Des intrigues, des agitations populaires, des violences, des meurtres, voilà le spectacle que, dans les ouvrages des Pères, offrent souvent les élections épiscopales.

Faut-il donc prendre à la lettre le récit que Grégoire

([1]) *Concile de Nicée,* canon 4.
([2]) *Etude historique et littéraire sur saint Basile,* p. 83 et suiv.
([3]) Saint Grégoire de Nazianze, *In laudem Basilii,* 26, p. 791.

de Nazianze fait de l'élection d'Athanase? Il parle à un demi-siècle de distance, loin d'Alexandrie, à Constantinople, en pleine défaite de l'arianisme et au milieu du triomphe de l'orthodoxie, à l'heure où, dans l'oubli des périls des premières luttes, la légende commence à prendre la place de l'histoire. D'ailleurs Grégoire n'est pas un historien, mais un panégyriste qui parfois semble moins se préoccuper de l'éloge de son héros que d'allusions satiriques à l'adresse des évêques de son temps. « Ce n'est pas, dit-il en précisant ses premières » paroles, d'après le pernicieux usage qui est aujourd'hui » en honneur, mais par le suffrage de tout le peuple; ce » n'est pas par le meurtre et la tyrannie, mais apostoliquement et spirituellement qu'Athanase est élevé » sur le trône de Marc (1). » Si l'on songe que nous sommes dans Alexandrie, au premier foyer de l'arianisme, au lendemain du concile de Nicée et dans toute l'effervescence des passions religieuses, dans cette Alexandrie où hier encore chaque curé avait sa doctrine et son peuple d'adeptes, dans cette Egypte depuis longtemps divisée en deux camps par un grand schisme, plus divisée encore par l'animosité des luttes présentes, est-il possible d'admettre que ce jeune diacre, jalousé des uns, haï d'un plus grand nombre, n'eût qu'à sortir de son cabinet de secrétaire pour monter, au milieu d'un assentiment universel, sur le trône d'Alexandre? Son panégyriste insinue plus encore. C'est, malgré lui, comme tant de grands évêques, qu'il aurait été proclamé : «Le vrai successeur n'est pas celui qui fait violence, » mais celui qui subit la violence (2).» De mieux en

(1) Saint Grégoire de Nazianze, *In laudem Athanasii*, 8, p. 390.
(2) Ibid.

mieux contre tant d'évêques prévaricateurs dont l'orateur n'avait pas à se louer et qui, à force de cabales, le firent enfin descendre du siége de Constantinople.

Heureusement d'autres récits permettent d'entrevoir la vérité. Athanase n'y perdra rien; seulement, au lieu d'un personnage de convention, nous trouverons un homme qui eut conscience des périls de l'Eglise et sut résolûment les affronter. D'abord, cet homme qui, malgré lui et d'enthousiasme, est porté par le flot populaire, au milieu d'un égal enthousiasme des évêques, sur le trône d'Alexandre, n'a pas même été son successeur immédiat. Alexandre l'avait envoyé à la cour, et Mélèce, qui n'était pas arien, qui n'était pas même hérétique, avait profité de son absence pour faire élire un inconnu du nom de Théonas. Par qui connaissons-nous cette élection, qui n'est pas plus surprenante que tant d'autres? par un ami d'Athanase, passionné, mais très-instruit des affaires ecclésiastiques [1]. Saint Epiphane ne s'est point laissé faire un conte. Est-ce dans le siècle même, du vivant des contemporains et pour un tel siége, que l'on invente des archevêques imaginaires?

Théonas mourut au bout de trois mois; il n'avait fait que différer la lutte définitive dont le résultat n'était autre que le triomphe ou la défaite de l'orthodoxie en Egypte. « Mais, continue Epiphane, après la mort de » Théonas, Athanase arrive; un synode d'orthodoxes » est réuni et met sur le trône celui qu'y appelaient le » suffrage d'Alexandre et la volonté de Dieu [2]. » Ecoutons maintenant Philostorge, un ennemi. « A la mort

[1] Saint Epiphane, *Hér.* LXVIII, 7, p. 702, d; *Hér.* LXIX, 11, p. 735, d.

[2] Ibid.

» d'Alexandre, les suffrages se partagaient. Vers le soir,
» Athanase se retire dans l'église de Denys, et, trouvant
» deux évêques égyptiens, il commande à ses partisans
» de fermer les portes, se fait ordonner par ces évêques,
» malgré leur résistance, et, pour cette faute, est ana-
» thématisé par le synode des évêques présents à Alexan-
» drie [1]. » Si l'on passe sur les exagérations, on ne trouvera ces deux récits contradictoires qu'en apparence. Les évêques, comme toute l'Egypte, étaient partagés en deux camps : d'un côté, les orthodoxes, les amis d'Athanase; de l'autre, les ariens cachés, peut-être des ariens sans le savoir, les méléciens, les évêques mondains, unis par la même peur et confondus sous la même appellation d'hétérodoxes : « car, dit Grégoire de Nazianze,
» notre ennemi est toujours hérétique. » Deux synodes étaient en présence : l'un, peut-être le moins nombreux, fit seul l'élection ; l'autre la condamna et anathématisa le vainqueur.

C'est ce qui ressort même de la justification par laquelle, quatorze ans plus tard, un synode d'Alexandrie répondait aux accusations que les vaincus ne cessaient de soulever contre cet événement considérable : « A la
» mort d'Alexandre, disent nos ennemis, quand un pe-
» tit nombre de fidèles faisaient mention d'Athanase,
» six ou sept évêques l'ordonnèrent dans un coin. Voilà
» ce qu'écrivaient aux empereurs des hommes qui ne
» reculent devant aucun mensonge. Mais nous, nous
» attestons, et, avec nous, toute la ville et toute la pro-
» vince, que tout le peuple, toute l'Eglise catholique,
» comme d'une seule voix et comme un seul homme,

(1) Philostorge, II, 11.

» criait et vociférait, demandant Athanase pour évêque.
» Ils le demandaient au Christ dans des prières publi-
» ques ; ils nous adjuraient, nuit et jour, de le consa-
» crer, sans quitter l'église et sans nous permettre d'en
» sortir. Loin de dire du mal de lui, comme le préten-
» dent les eusébiens, ils louaient ses vertus, son zèle,
» sa piété; ils l'appelaient un vrai chrétien, un des as-
» cètes, un véritable évêque [1]. » Ainsi parlent, suivant la suscription, les évêques de l'Egypte, de la Thébaïde, de la Libye et de la Pentapole, c'est-à-dire, de la province tout entière; mais, dans l'ouvrage où est insérée cette encyclique, il est dit que les méléciens sont toujours hostiles [2], et l'on verra qu'au concile de Tyr Athanase n'avait à ses côtés que quarante-neuf évêques égyptiens ; les autres étaient dans les rangs de ses ennemis. L'encyclique ne peut donc être considérée que comme l'expression des sentiments de la majorité du synode; et, en 340, quatorze ans après l'élection d'Athanase, quand, par son ascendant et des choix habiles, il eut épuré et métamorphosé l'Egypte, cette majorité n'était certes plus celle qui avait dominé dans les synodes après la mort d'Alexandre. Encore sa déclaration est-elle sans réplique et fait-elle autre chose qu'une réponse évasive à l'accusation qui avait retenti dans toutes les églises d'Orient, dans les conseils des empereurs et dans les conciles? Suffisait-il de dire que le peuple demandait Athanase d'une seule voix et comme

(1) Saint Athanase, Encyclique du Synode d'Alexandrie, dans le *Discours apologétique contre les Ariens*, 6, p. 101 et 102.

(2) Saint Athanase, *Discours apologétique*, 71, p. 147. — Voyez encore la *Lettre aux évêques d'Egypte et de Libye*, postérieure au *Discours apologétique*, 22, p. 231.

un seul homme? Le peuple est un être anonyme qui ne se compte pas et dont on fait ce que l'on veut dans les écrits; il n'est pas de parti qui n'ait le peuple pour lui. Etait-ce assez d'ajouter que le peuple qui voulait Athanase était tout le peuple catholique? Il y avait aussi tout un peuple qui criait et vociférait autour de l'autre synode, et ce peuple entendait être tout aussi catholique que l'autre, absolument comme dans les républiques anciennes chaque faction se décernait le titre de parti des honnêtes gens. Ce qu'il fallait établir, c'est que le nouvel archevêque avait été élu, non dans un coin, suivant l'ironique expression qui voudrait être une justification, non dans l'église de Denys, comme le dit Philostorge, mais dans l'église métropolitaine; non devant ses seuls partisans, mais en présence de tous les évêques, qui, si mal intentionnés qu'ils fussent, n'avaient pas perdu leurs droits épiscopaux. Ce qui ressort du triple témoignage de Philostorge, d'Epiphane et du synode d'Alexandrie, pour qui sait faire la part des passions, entendre les réticences et lire entre les lignes, c'est que, devant une forte et vive opposition, lorsque l'orthodoxie était en péril, Athanase, se soumettant avec courage à une impérieuse nécessité, avait été élu, non par le synode entier des évêques, ou, du moins, en sa présence et sous ses yeux, mais en l'absence des plus nombreux, sans leur consentement et malgré eux, par la fraction la plus saine, au milieu d'une manifestation passionnée et des cris impératifs d'une multitude enthousiaste. Les canons avaient été violés; mais Athanase n'avait pu se soustraire à ce qu'exigeait de lui la grande cause à laquelle il avait voué sa vie.

Pas plus que Cicéron, Athanase n'eut le bonheur de

vivre dans un temps où il eût pu réunir tous les suffrages. Cicéron avait été élu à l'unanimité par l'abstention volontaire de ses ennemis découragés et vaincus d'avance; Athanase le fut par l'exclusion des siens. S'ils s'étaient vu, l'un et l'autre, décerner la puissance avec cette unanimité, *una omnium voce*, dont se glorifiait le vaniteux Romain, ou, du moins, avec la facilité tout aussi prodigieuse dont parle le panégyriste du grand prélat, à Rome, la moitié de la République n'eût pas été dans la main de Catilina ; à Alexandrie et dans l'Egypte, une partie des églises n'eût pas été au pouvoir des secrets ennemis de l'Eglise ; ni la République romaine, ni l'orthodoxie chrétienne, n'eussent eu besoin de sauveurs ; Cicéron et Athanase eussent été réduits, dans leurs heureuses patries, au rôle honorable, mais plus modeste, l'un de consul vertueux, l'autre de pieux et saint évêque; ils n'auraient eu ni l'occasion, ni la gloire d'être, l'un, le libérateur et le père de son pays; l'autre, la plus belle lumière et l'intrépide défenseur de la foi. Ne reprochons pas à ces héroïques soldats du bien de n'avoir point fui les honneurs, de les avoir recherchés, peut-être violentés, et d'avoir parfois laissé sacrifier la légalité au devoir de tout sauver ; leur ambition fut plus désintéressée que l'on croit. Ces luttes dans lesquelles se sont jetés hardiment et sans jamais défaillir, un Démosthène pour la liberté de la Grèce, un Cicéron pour le salut de sa patrie, un Athanase pour le triomphe de la vérité, ils savaient que ce n'étaient pas de simples joûtes d'école ou de tribune, mais des combats à mort; qu'il leur faudrait vivre au milieu de travaux et de périls sans cesse renaissants, sans autre jouissance que celle d'un grand devoir accompli, et que, pour récompense, ils ne de-

vaient attendre que haine, injustice, ingratitude. Démosthène et Cicéron furent bannis et périrent par le poignard ou le poison; si Athanase mourut à la tête de son église et dans son lit, il dut cinq fois prendre le chemin de l'exil, toujours en crainte de mort violente (1).

III.

Une fois sur le trône épiscopal d'Alexandrie, Athanase se trouve à peu près seul, en Orient, contre tout ce qui est fort par la puissance ou l'intelligence; outre les docteurs ariens, il a pour ennemis les empereurs, et, si l'on excepte de rares alliés dont la persécution aura bientôt raison, tous les évêques orientaux.

Les plus redoutables sont les empereurs. La croix en main, Constantin, Constance et Valens se servent contre tout ce qui les contrarie dans l'Eglise des mêmes armes que leurs prédécesseurs païens : injonctions, menaces, poursuites, exil; ils ne vont pas jusqu'au supplice. Mais, de plus que les empereurs païens, ils s'ingèrent dans la conduite des affaires religieuses et prétendent avoir la haute main sur la puissance qui, victorieuse des persécutions, est désormais la première du monde.

Malgré sa conversion, Constantin restait souverain pontife des dieux qu'il avait quittés, et, s'il ne prenait pas le même titre dans sa nouvelle religion, il entendait en exercer les prérogatives et régner dans l'Eglise comme dans les temples du culte qui tombait. La recon-

(1) Saint Athanase, *Epist. encyclica*, 6, p. 92, d; *Epist. ad episc. Ægypti et Libyæ*, 23, p. 233, a; *Historia Arian.*, 81, p. 311, d.

naissance a tenté de lui décerner une absolution qu'il eût rejetée avec dédain. A ses yeux, cette ingérence n'était pas une usurpation, mais un droit qu'il avait le devoir d'exercer. Dans la division des droits de Dieu et de ceux de César, il se faisait une part très-considérable ; ou plutôt il les réclamait tous, soit comme César, soit, qu'il le dît ou non, comme représentant de Dieu sur la terre. Tous ses actes montrent qu'il ne tendait à rien moins qu'à la sécularisation de l'Eglise. Il eut le mérite de comprendre son temps et fut le plus grand politique du quatrième siècle, même au témoignage des païens. Praxagoras, historien athénien, dit, dans Photius, qu'il avait éclipsé tous ses prédécesseurs par l'union du génie, de la vertu et du succès ([1]). Mais ce fut plutôt un grand empereur qu'un grand chrétien.

Je ne prétends ni contester la sincérité de l'utile conversion de ce chrétien qui pourtant ne reçoit le baptême qu'à la dernière heure, ni juger cet adorateur du Dieu unique qui laisse adorer ses propres statues ([2]). Je ne veux point entrer dans la vie privée de ce moraliste couronné qui prêche la vertu dans des harangues publiques ([3]) et fait odieusement périr son fils et sa femme. Mais qu'est-ce que ce protecteur désintéressé du christianisme, qui, comme s'il craignait de se mettre en tutelle, exile tour à tour Arius et Athanase? ennemi d'Arius, quand Arius commet l'imprudence de le menacer de sa

([1]) Photius, cod. 62, p. 65.

([2]) Philostorge, II, 18.

([3]) « Il épouvantait les auditeurs par la véhémence de ses discours » contre les avares, les emportés et les violents, les menaçant du » jugement de Dieu et de la punition de leurs crimes. » Eusèbe, *Vie de Const.*, III, 2.

popularité; ennemi d'Athanase, quand la puissance d'Athanase porte ombrage à la sienne. Lorsqu'il commande aux évêques comme à des préteurs, les réunit en conciles et fait surveiller les débats par ses officiers, ne prétend-il pas gouverner l'Eglise comme l'empire? Lorsqu'il promène ses bonnes grâces de l'une à l'autre cause et change de protégés comme de favoris, n'est-il pas vrai qu'uniquement préoccupé des intérêts de sa puissance, il veut dominer les partis, en les contre-balançant? Lorsqu'enfin il traite de frivoles les questions vitales du christianisme, tantôt demande le silence avec prière, et tantôt insinue que l'exil sera le prix de toute résistance à ses ordres, ne se fait-il pas soupçonner d'avoir été sans tendresse pour ces penseurs indisciplinés qui troublaient le sommeil de ses nuits et la tranquillité de ses jours, et d'avoir tout craint pour son autorité de ceux qu'il eût, lui aussi, flétris du nom d'idéologues, si le mot eût été inventé?

En Occident, où l'Eglise est plus fortement constituée et semble hors d'atteinte, les successeurs de Constantin respectent les consciences de leurs sujets; en Orient, Constance et Valens ne se cachent pas des prétentions pontificales que savait déguiser le premier empereur chrétien. Celui-ci écrivait des lettres de théologie, sous l'inspiration d'Eusèbe, avec l'ignorance dédaigneuse de l'homme d'Etat. Il traitait de futiles des questions capitales et mêlait la mythologie aux controverses chrétiennes. Ici, jouant sur le nom d'Arius, Ἄρειος, il l'appelait Ἄρης, Mars, et le provoquait, avec le sérieux de la pourpre, à un duel mythologique. Là, entendant dire, sans que cela fût exact, que la doctrine d'Arius reproduisait celle du néoplatonicien Porphyre, il saisissait au vol

cette allusion philosophique, l'appliquait sans probablement la comprendre, et condamnait par édit les ariens à porter le nom de porphyriens. C'était un politique qui essayait de prendre langue dans un pays étranger; c'était un soldat qui balbutiait un idiome inconnu. Constance et Valens sont de vrais théologiens; on louait leur connaissance des Ecritures, et ils étaient plus sensibles à cet éloge qu'aux titres qui font de Constantin le plus grand prince du quatrième siècle. Mais, tout aussi bien que lui, ces pieux et savants Augustes entendaient n'être pas de simples fidèles dans leur Eglise. Constance fut pour le sémi-arianisme un protecteur et un maître; Valens s'en fit l'apôtre. Le premier réunissait des synodes, les faisait délibérer sous les yeux d'un comte, et, du fond de son palais, ordonnait à tout l'empire de souscrire aux décisions de la complaisante assemblée. Le second, trop croyant pour avoir besoin de faire proclamer par un concile l'excellence de sa religion, trop zélé pour ne pas travailler de sa personne à son triomphe, parcourait sans cesse son empire, accompagné des docteurs de sa foi. Ces empereurs, qui, l'un avec ses conciles obéissants, l'autre avec son escorte d'évêques, sorte de synode permanent, gouvernent les consciences de leurs sujets, ne sont-ils pas les chefs ou plutôt les despotes de leur Eglise? et, si l'on ne s'arrêtait dans cette voie de servitude, que fallait-il de plus pour que le titre vînt consacrer la réalité et joindre à la couronne impériale la tiare du pontife?

Il faut dire, à la louange des orthodoxes et des vrais ariens, qu'ils ne consentirent jamais à ce sacrifice de l'indépendance religieuse, la seule qui restât. Les uns et les autres, pour avoir dit tout haut ce qu'il ne fallait

même pas penser, étaient également mal vus, proscrits, traqués. Si Athanase écrivit une partie de ses ouvrages dans le désert, c'est aussi dans l'exil qu'écrivirent Aétius et Eunomius. Arius ne s'humilia qu'avant de mourir ; Aétius et Eunomius, comme leurs contemporains orthodoxes, Basile et Grégoire de Nazianze, ne le firent jamais ; et c'est aux courageuses résistances des uns et des autres, aux persécutions, aux bannissements qu'ils subirent pour la liberté de conscience, que l'Eglise grecque dut, en ce temps de décadence universelle, de ne reconnaître, dans l'ordre intellectuel, d'autre maître que Celui qui est au-dessus des rois comme des autres hommes. Les peuples le savaient bien reconnaître, et, pendant qu'ils n'avaient que du mépris pour les évêques dont les vices avilissaient le sacerdoce et la dignité humaine, ils renouvelaient pour les protecteurs de leur indépendance religieuse les honneurs que les anciennes républiques décernaient à leurs sauveurs et les appelaient Pères de la patrie.

IV.

Tels n'étaient pas la plupart des évêques d'Orient, faibles, vicieux, plus amis de leur fortune que de l'Eglise, plus attentifs à la volonté de l'empereur qu'à celle de Dieu, prêts à tout souscrire et disant avec une cynique naïveté que l'encre ne tache point l'âme [1]. Depuis que l'épiscopat donne gloire, fortune et puissance, il est l'objet des convoitises ; il s'obtient à force

[1] Saint Grégoire de Naz., *Or. fun. in patrem*, 18, p. 342, a.

d'intrigues, même à prix d'argent. On nomme celui qui donne le plus d'or [1]. « L'Eglise, la maison d'enseignement, devient une place de commerce et un marché [2].» Ces évêques, plus amis de l'or que du Christ, pour rappeler le spirituel jeu de mots de Grégoire de Nazianze, *μᾶλλον φιλόχρυσοι ἢ φιλόχριστοι*, allaient jusqu'à se faire les complices des oppresseurs du peuple. Entendons encore un contemporain : « Les vrais voleurs » ne sont pas ceux qui coupent les bourses. Les voleurs » sont les généraux d'armées, les gouverneurs de villes » et de provinces, qui s'enrichissent par des rapines » et de violentes concussions. Le voleur est ce prince » de l'Eglise qui partage leurs extorsions et se fait leur » complice, sous prétexte de soutenir sa dignité et de » venir en aide aux pauvres de son Eglise. Au lieu de » reprendre le voleur, de l'avertir, de le rappeler de » l'iniquité, il tend la main pour recevoir sa part ; il » appelle heureux ce misérable qu'il devrait haïr en » proportion de ses brigandages ; il l'accable d'éloges, » lui fait escorte, l'accompagne, et, s'arrêtant à la porte, » serre les mains qui dévastent les fortunes privées et » le trésor public [3]. » Un Egyptien, Isidore de Péluse, a tout dit d'un mot contre ces évêques mondains, avides d'honneur et d'argent, prêts à tout pour mériter un regard du maître : « Autrefois le troupeau craignait le » pasteur ; aujourd'hui le pasteur doit craindre le troupeau [4]. »

Les caractères et la doctrine ne valaient pas mieux

(1) Saint Athanase, *Apologie à Constance*, 28, p. 248, b.
(2) Ibid., *Epistola encyclica*, 6, p. 93, a.
(3) Saint Basile, *Commentaire d'Isaïe*, 50, t. i, p. 417, e.
(4) Isidore de Péluse, *Lettres*, v, p. 278.

que les mœurs. Dès le début de la querelle entre Alexandre et Arius, il s'était formé un tiers parti, non moins éloigné des extrémités de la doctrine arienne que de la pure orthodoxie. C'était celui des nombreux disciples d'Origène, qui, après avoir accueilli ou repoussé Arius dans ses excursions à travers l'Orient, approuvé ou condamné ses dogmes, à Nicée, suivant qu'ils s'en trouvaient plus ou moins rapprochés, souscrivirent d'un commun accord, à Tyr et à Antioche, la déposition des défenseurs de la consubstantialité. Philostorge ne reconnaît que cinq ariens véritables parmi les Pères du grand concile : deux évêques d'Egypte, Second de Ptolémaïs et Théonas de Marmarique ; trois d'Asie-Mineure, Maris de Chalcédoine, Théognis de Nicée et Eusèbe de Nicomédie. Encore ce dernier, depuis sa première apostasie, à Nicée, jusqu'à sa mort sur le siége archiépiscopal de Constantinople, remania sa profession de foi si souvent et avec tant de complaisance, qu'il doit plutôt figurer, à côté de son homonyme Eusèbe de Césarée, à la tête des évêques qui se tenaient à mi-chemin des deux doctrines, et, de son nom, s'appelèrent eusébiens, avant de se voir appliquer le terme plus significatif de sémi-ariens.

Outrant la doctrine hésitante d'Origène, les eusébiens étaient entraînés par son incertitude même aux conséquences les plus opposées. Indécis et flottants, emportés dans un continuel mouvement de va-et-vient, ils faisaient de vains efforts pour se maintenir dans un juste milieu. Ils ne voulaient pas du mot *Consubstantiel*, *ὁμοούσιον*, qui leur semblait trop confondre les personnes divines dans la communauté d'une seule et même essence. Ils ne se résignaient pas davantage à

admettre l'inégalité d'essence, ἑτεροούσιον ou ἀνόμοιον, et à refuser au Verbe divin une divine nature. Ils imaginèrent d'en faire une créature, mais d'une essence semblable à l'essence éternelle. C'était admettre deux infinis, dont l'un avait commencé. Mais, quand l'esprit humain s'est engagé dans ces combats de mots, l'entêtement et l'orgueil s'en mêlant, il n'y regarde pas de si près. De là, entre les deux doctrines extrêmes, celle de l'essence semblable, ὁμοιούσιον.

On serait toutefois tenté de dire que la doctrine de ses partisans fut de n'en point avoir, tant elle subissait de changements d'année en année, tant elle différait d'église à église, et, dans la même secte, renfermait de contradictions. Leurs variations sont célèbres. Ils ne cessaient, les sincères par incertitude, le plus grand nombre par complaisance pour les caprices théologiques de la cour, de donner de nouvelles formules, incapables de persévérer dans la même opinion, passant de l'une à l'autre, louant et, un instant après, blâmant ce qu'ils avaient dit, puis le louant encore, « changeant de croyances, comme les caméléons de couleur (1). » Ils préludaient ainsi aux querelles et au délire de cette longue agonie dans laquelle les Grecs du Bas-Empire, disputant et dogmatisant sans fin, ne se sentirent pas mourir.

Heureusement, alors, de vigoureux esprits arrachèrent les peuples à cette énervante anarchie de la pensée. Athanase ne cessait de dénoncer, de démasquer et de flétrir l'inquiétude et l'inconstance des sémi-ariens. C'est partout l'implacable logique avec laquelle un

(1) Saint Athanase, *De decretis nic. Synodi*, 1, p. 164.

autre Père de l'Eglise a depuis confondu les variations non moins nombreuses d'une autre doctrine. « Ils re-
» muent et troublent tout, sans pouvoir jamais être
» contents de leurs propres décisions. Ils se réunissent
» chaque année et ne recueillent que la risée et la
» honte, déchirant eux-mêmes leurs arrêts. S'ils avaient
» eu confiance dans leurs premières définitions, ils n'en
» auraient pas cherché de secondes, qu'ils rejettent
» aujourd'hui pour en imaginer de nouvelles, qu'ils
» changeront bientôt encore. Pilate se lava les mains ;
» eux, c'est en faisant des formules qu'ils tuent les pieux
» adorateurs du Christ. Mais ils ne pourront ni se
» cacher ni fuir. Ils ont beau se justifier : ils ne ces-
» sent d'être leurs propres accusateurs. A force de
» changements, ils montrent l'incertitude de leur foi,
» ou plutôt ils rendent manifestes leur infidélité et leur
» perversité. Quel ami de la vérité voudra encore les
» supporter ? Qui ne les repoussera avec toutes leurs
» formules ? Qui ne condamnera leur audace ? Ces con-
» ciliabules suspects, tenus dans des coins, ils veulent
» les faire dominer et s'efforcent d'anéantir le sincère
» et pur synode du monde entier. Ces hommes qui,
» pour s'être faits les avocats de l'hérésie, ont été pro-
» mus par les eusébiens, osent définir la foi ! Ils de-
» vraient être jugés, et, comme Caïphe, ils entrepren-
» nent de juger ! Ils veulent qu'on les croie et ils ne
» savent ce qu'ils doivent croire (1). »

Tout n'était pas sans talent, ni même sans vertu, dans cette végétation insensée, comme l'appelle Epiphane (2).

(1) SAINT ATHANASE, *Epist. ad episc. Ægypti et Lib.*, 6 et 7, p. 217 et 218.

(2) SAINT EPIPHANE, *Hér.* LXXIII, 1, p. 845, a.

Parmi ces hésitants, se trouvait le plus savant homme du siècle, Eusèbe de Césarée. Né en Palestine, il avait été instruit par les disciples immédiats d'Origène, dans les lieux mêmes où le grand docteur, banni d'Alexandrie, était venu chercher un asile pour sa doctrine persécutée. Ami du philosophe chrétien Pamphile, qui fonda à Césarée une bibliothèque et une école, Eusèbe en fut le premier maître. Pendant la persécution de Dioclétien, Pamphile est retenu deux ans en prison. Eusèbe le visite sans cesse, et les deux amis, oubliant, l'un le supplice qui l'attend, l'autre le péril qui le menace, se retranchent dans l'amour des lettres, et, entre les murs d'un cachot, travaillent à une apologie d'Origène (1). Après le martyre de Pamphile, Eusèbe unit son nom au sien, indiquant, par cette pieuse alliance, que, dépositaire de la pensée de son ami, il écrivait désormais pour deux et achevait la tâche commune d'Eusèbe-Pamphile.

Lorsqu'éclata l'hérésie d'Arius, Eusèbe, grâce à l'importance de son siége, à l'amitié de l'empereur et surtout à une immense réputation de science, était l'évêque le plus considérable de l'Orient. Son style n'avait ni grâce ni élégance. C'étaient le bon sens, l'exactitude et la simplicité sèche d'Aristote, unis, dans un autre ordre d'idées, à sa science prodigieuse. Quelle connaissance de l'antiquité profane et de l'antiquité chrétienne ! Quel trésor de doctrine et d'érudition que la *Préparation évangélique*, la *Démonstration évangélique* et l'*Histoire ecclésiastique !* Ces trois ouvrages avaient précédé le concile de Nicée. La *Préparation*, après avoir accumulé

(1) Photius, cod. 118, p. 296.

et fait tomber dans une sorte de guerre domestique les opinions des philosophes, des poëtes et des historiens du monde païen, établissait en regard l'excellence de la théologie juive, embrassée par les chrétiens, la seule qui enseignât véritablement l'unité de Dieu et relevât l'homme fait à l'image de son Créateur.

La *Préparation* s'adressait aux hellènes ; la *Démonstration*, écrite pour les Juifs, avait pour objet la nouvelle loi apportée par Jésus-Christ, Maître et Sauveur du monde, non plus pour un peuple, mais pour tous ; l'*Histoire ecclésiastique*, en développant le tableau de l'établissement du christianisme, de ses luttes et de ses conquêtes, était comme une preuve perpétuelle de cette puissante démonstration. Les trois ouvrages n'en faisaient qu'un, travail divin, selon l'expression de Scaliger, monument d'une érudition encore sans exemple et d'une haute raison. « Nous n'exigeons pas des néophytes, » disait Eusèbe dans l'introduction de la *Démonstration*, une croyance aveugle, et, si nous nous appelons » fidèles, ce n'est pas que nous ayons une foi sans rai- » son. Issus de parents asservis à l'erreur du poly- » théisme, nous n'avons pas changé par une impulsion » irréfléchie et dépourvue d'examen, mais par un juge- » ment sain et un raisonnement approfondi. »

Malheureusement Eusèbe était plutôt un érudit et un savant universel qu'un écrivain et un penseur. Son esprit, comme ses livres, était une bibliothèque rangée avec ordre et méthode ; mais il manquait de force et d'élévation. C'était une mémoire plutôt qu'une intelligence et un caractère. Plus fin qu'habile, souple jusqu'à la complaisance, non jusqu'à la servilité, sans répugnance pour les petits moyens, même pour l'intrigue,

incapable de renier sa croyance par l'apostasie, mais plein de ressources pour tourner les situations difficiles, il s'était attiré la réputation d'un homme sans consistance et à deux langues [1]. Du reste, assez peu ambitieux ou assez ami de sa tranquillité et de son honneur pour avoir refusé de monter sur le trône épiscopal d'Antioche, d'où il avait précipité un redoutable adversaire, un tel homme n'avait rien du sectaire ni du chef de parti. Par caractère, par attachement aux idées d'Origène, il devait se trouver dans le juste milieu et y grouper autour de son nom la masse flottante des indécis. Sa vanité pouvait lui faire illusion sur sa puissance réelle; mais, incapable de tenir ferme dans cette situation moyenne, il devait être ballotté et emporté sans conduite, au gré des partis qu'il prétendait contenir et diriger.

La science désintéressée d'Eusèbe et les immenses services qu'elle rendit à l'Eglise, lui ont gagné les sympathies ou, du moins, l'indulgence de ses adversaires religieux. Philostorge blâme sa doctrine, mais en le comblant de louanges [2]. Socrate, Sozomène et Gélase entreprennent de prouver son orthodoxie [3]. Du Pin, tout en reconnaissant que bon nombre de ses opinions font de la peine, renouvelle la même tentative, et pense que, bien qu'il ne soit pas demeuré en paisible possession de sa qualité de saint, il serait téméraire de l'en juger indigne. [4]. Quant au traducteur français de la

(1) Socrate, i, 23.

(2) Philostorge, i, 2.

(3) Socrate, ii, 21; Sozomène, i, 1; Gélase de Cysique, ii, 1.

(4) Ellies du Pin, *Nouvelle Biblioth. des aut. eccl.*, 2me éd., t. ii, p. 10.

Démonstration évangélique, il a poussé la déférence jusqu'à dissimuler par des contre-sens volontaires tout ce qui, dans l'original, est contraire au dogme catholique [1]. Eusèbe ne fut pas plus arien qu'orthodoxe; il ne voulait, ni que le Verbe fût consubstantiel, ni qu'il fût une créature. S'agissait-il des personnes : il était plus pour Arius, qu'il avait accueilli à Césarée, que pour Athanase. Dans la *Vie de Constantin*, sa partialité est évidente. L'hérésie d'Arius est traitée de querelle de prêtres; il n'est pas dit un mot de doctrine, et Athanase ne figure qu'au milieu des troubles et des séditions qui divisent Alexandrie. On ne s'étonnera pas de trouver Eusèbe à la tête des ennemis du nouvel archevêque.

V.

Il ne faudrait pas croire que les doctrines qui partageaient l'Orient présentassent à tous les yeux les différences qui frappaient les esprits éclairés. Pour les multitudes, incapables de subtiliser, c'était toujours la religion du Christ, du Créateur et du Sauveur des hommes. Dans les grandes villes, chaque communion avait son église, ses prêtres, ses fidèles, dont le nombre variait au gré des chances de la guerre, du talent des orateurs et des séductions du prosélytisme. Partout ailleurs, la doctrine de l'évêque formait celle des peuples. Sans se faire une idée bien nette de l'essence et de l'hypostase, de la consubstantialité, de la ressemblance et de la dis-

(1) Bernard de MONTFAUCON a relevé une partie de ces contre-sens dans la préface du Commentaire d'Eusèbe sur les psaumes.

semblance, ils croyaient, dogmatisaient et anathématisaient comme leur évêque, passant souvent d'une communion à une autre et entendant blâmer ce qu'ils avaient entendu louer la veille, presque sans s'en apercevoir ou, du moins, sans y attacher d'importance. Les pasteurs ne se faisaient pas faute de prévenir leurs troupeaux contre les loups ravisseurs, c'est-à-dire contre les pasteurs des sectes rivales. Catholiques, ariens, sémi-ariens, se disaient seuls en possession de l'orthodoxie, s'emportaient avec le même zèle contre les hérésies et se reprochaient mutuellement d'altérer par des sophismes helléniques la pureté de la foi. De part et d'autre, on se prodiguait des aménités qui font penser à celles des théologiens du seizième siècle. On était courtois, quand on se contentait d'appeler ses ennemis « de nouveaux géants en guerre avec Dieu », « des hydres dont les têtes en vain coupées renaissent sans cesse. » D'ordinaire, on se mettait moins en frais d'égards; on se traitait d'ignorants et de stupides, de furieux et de chiens enragés, de fils et d'héritiers du diable. Ces hyperboles irrévérencieuses faisaient rire les incrédules et ne paraissaient pas trop fortes aux ardents. Les autres s'y habituaient, n'y voyaient, comme Eusèbe et Constantin, que des querelles de prêtres, et, sans trouver qu'il fût évangélique d'exercer des inimitiés personnelles au nom d'une religion de paix, ils appelaient cela se remuer en évêques, ἐπισκοπικῶς κινεῖσθαι. Le mot est de saint Grégoire de Nazianze [1].

Pouvait-il en être autrement, quand, sauf des différences théologiques qui échappaient au plus grand nom-

[1] Saint Grégoire de Nazianze, *lettre* 49, t. II, p. 44.

bre, ils voyaient que tout était commun entre les diverses communions? De part et d'autre, on était d'accord sur l'inspiration divine de l'Ecriture (1). Personne ne mettait en doute, ni son authenticité (2), ni la fidélité de la traduction grecque des Septante ; il fallait qu'on fût à bout de ressources pour remonter au texte hébreu et chercher le véritable sens dans l'étymologie et la comparaison des mots (3). Pour approprier à sa doctrine un même texte, sacré pour tous, quant à la lettre, chacune des églises rivales se lançait dans les libres champs de l'allégorie et lui faisait dire ce que sa foi lui faisait voir. L'Ecriture ne fixait pas la foi ; c'était la foi qui fixait le sens de l'Ecriture.

Si les diverses Eglises avaient les mêmes livres, elles avaient aussi le même culte. Nous apprenons de Philostorge qu'avant Aétius les ariens avaient les mêmes prières, les mêmes hymnes, les mêmes assemblées que les partisans de la consubstantialité. Tout était commun, excepté pourtant le sacrifice mystique (4). Partout les trois noms divins se trouvaient réunis, quoique avec des variantes qui ne laissaient pas d'avoir de l'importance. Les uns chantaient : « Gloire au Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit ; » les autres : « Gloire au Père, dans le Fils et le Saint-Esprit. » Flavien, archevêque d'Antio-

(1) Voyez plus haut le début de la Thalie, p. 66.

(2) Il faut excepter l'*Epître aux Hébreux*, que, suivant saint Epiphane, les ariens regardaient comme apocryphe. — Les pensées sont de saint Paul, avait dit Origène avant eux, mais Dieu seul sait quel en est l'auteur.

(3) Sur ces rares recours à l'hébreu, et même au syriaque, voyez SAINT EPIPHANE, *Hér.* LXIX, 25 et 68, p. 749 et 792.

(4) PHILOSTORGE, III, 14.

che, fut le premier qui, après avoir rassemblé une grande foule de moines, leur fit entonner la formule plus orthodoxe et plus égale pour les trois personnes divines : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Mais, dit Sozomène, en vain les moines couvraient la voix du peuple, chacun gardait sa formule et conformait son chant à sa croyance (1).

Les ariens n'étaient pas moins sévères que les orthodoxes dans l'observance de l'abstinence. Philostorge veut qu'aux quatre féries on jeûne, non-seulement de chair, mais de tout aliment, jusqu'au soir. A son dire, un de ses coreligionnaires fut si grand jeûneur, qu'il pratiquait l'abstinence en tout temps (2). Toutes les Eglises avaient conservé la hiérarchie. Toutes avaient des diacres, des prêtres et des évêques. Toutes aussi avaient la même foi au merveilleux et au surnaturel. Les ariens croyaient, comme les orthodoxes, à la croix lumineuse qui avait déterminé la conversion de Constantin (3). Ils assuraient même que Jérusalem avait vu cette apparition miraculeuse se renouveler en faveur de Constance et lui annoncer sa victoire sur Magnence (4). Les ariens avaient aussi des saints fameux par leurs prodiges. On ne parlait dans leurs églises que des miracles d'Arius, d'Eusèbe le Grand, d'Aétius et d'Eunomius (5). Agapet le Thaumaturge, soldat devenu évêque, guérissait les malades et ressuscitait les morts (6); Théophile l'Indien

(1) Sozomène, iii, 19; iv, 27. — Théodore de Mopsueste, dans Nicéphore, *Thes. orth. fid.*, v, 30. — Philostorge, iii, 13.

(2) Philostorge, x, 12.

(3) Ibid., i, 6.

(4) Ibid., iii, 26.

(5) Ibid., ix et passim.

(6) Ibid., ii, 8.

avait rendu la santé à la femme de Constance en lui imposant les mains [1]. Déjà, cependant, un scepticisme éclairé réagissait contre l'aveugle penchant des foules à chercher des causes surnaturelles à des effets fort naturels. Le fils de ce même Philostorge qui nous raconte tous ces miracles ariens, Posidonius, le prince de la médecine au temps de Théodose, disait que les convulsions ne viennent point de la puissance des démons, mais de l'action des mauvaises humeurs. « Car, ajoutait-il, il n'est point au pouvoir des démons d'affecter la nature de l'homme. »

Dans les deux communions, c'était la même ardeur de gagner des âmes et de conquérir des peuples barbares. Toutes deux avaient leurs missionnaires et déjà leurs missions étrangères. Pendant que Frumentius et Edésius vont, jusque dans l'Ethiopie et dans l'Inde, fonder des églises orthodoxes [2], l'arien Théophile réforme l'ancienne église de saint Barthélemy dans l'île de Diu, convertit, en passant, les Ethiopiens Axumites et, de retour dans l'empire romain, est regardé comme une vivante statue de la vertu [3]; Ulphilas évangélise les Goths, leur prêche l'arianisme qu'ils porteront en Occident, et traduit la Bible dans leur langue [4].

De part et d'autre, ce sont les mêmes colères contre Julien, l'ennemi commun du christianisme. Philostorge raconte et apprécie comme Grégoire de Nazianze la persécution de l'apostat, l'audacieuse reconstruction du

(1) Philostorge, iv, 7.
(2) Socrate, i, 19; Sozomène, ii, 24.
(3) Philostorge, ii, 6; iii, 4, 5 et 6.
(4) Ibid., viii, 10.

temple de Jérusalem, le terrible et miraculeux démenti infligé au contempteur du vrai Dieu ([1]). Même accord entre les deux écrivains dans le récit de l'expédition de Perse. Dans l'un comme dans l'autre, c'est la vengeange divine qui conduit le transfuge, égare l'armée et frappe le persécuteur ([2]). C'est, enfin, avec le même sentiment de triomphe, qu'ariens et orthodoxes, prenant leurs sentiments pour la réalité, prêtent au prince expirant des paroles qu'il n'a pas prononcées et lui font faire l'aveu de sa défaite. Julien, qui, s'il s'est précipité dans des entreprises insensées, sut mourir en sage, s'entretenant avec ses amis de l'immortalité de l'âme et de la récompense réservée au juste ([3]), aurait pris dans ses mains le sang qui s'échappait de sa blessure et l'aurait lancé, suivant les uns, à son dieu, le Soleil, en disant : « Rassasie-toi, dieu malfaisant ([4]) ; » suivant les autres, au Christ lui-même, avec les mots célèbres : « Galiléen, tu as vaincu ! »

([1]) Saint Grégoire de Naz., *Disc. contre Julien*, et principalement, II, 4, p. 149. — Philostorge, VII, 8 et 9.

([2]) Saint Grégoire de Naz., *ibid.*, 11 et 12, p. 154 et 155. — Philostorge, VII, 15.

([3]) Ammien Marcellin, XXV, 3. — Le seul récit authentique de la mort de Julien est celui d'Ammien, témoin oculaire, qui parle toujours de lui avec une incontestable impartialité.

([4]) Philostorge, VII, 15.

CHAPITRE V.

SAINT ATHANASE ET LES EUSÉBIENS. — DISCOURS APOLOGÉTIQUE CONTRE LES ARIENS.

I. Etat de l'Eglise d'Egypte en 335. — Administration attentive et conciliante d'Athanase. — Il sauvegarde et fait des conquêtes. — Haine des sémi-ariens. — L'archevêque traduit devant le concile de Tyr. — Calomnies : Arsénius ; Ischyras. — Athanase condamné d'avance.

II. — Athanase fait appel à Constantin. — Lettre de Constantin au concile. — Nouvelles accusations des eusébiens. — Athanase refuse d'ouvrir son église aux ariens. — Il est exilé à Trèves. — Mort d'Arius.

III. *Discours apologétique.* — Sa composition. — Part personnelle d'Athanase dans les documents les plus considérables. — Son but. — Exorde. — Valeur des principaux documents. — Encyclique du synode d'Alexandrie. — Lettres du pape Jules et du concile de Sardique. — Lettres de soumission ou de rétractation.

IV. Habileté de disposition ; habileté de parole. — Vigueur dans l'argumentation. — Accents d'éloquence indignée.

I.

Athanase était monté sur le trône archiépiscopal, malgré le plus grand nombre de ses suffragants et une partie du clergé. En 349, date probable du ***Discours apologétique***, vingt-trois ans après qu'il eut reçu la présidence de cette Egypte si troublée et si divisée, où il n'inspirait que terreur et haine à la moitié de ceux dont il était devenu le pasteur, il écrivait, sans craindre de provoquer une seule réclamation et de soulever un seul démenti : « Pas un des cent évêques d'Egypte ne m'ac-

» cuse; pas un prêtre ne m'adresse de reproche; pas » un laïque n'élève la voix contre moi [1] ». Où sont les opposants, qui, le jour de l'élection, avaient tenu jusqu'au soir la victoire incertaine? où sont les méléciens, les secrets partisans d'Arius, les évêques mondains, tout ce synode d'ennemis qui semble avoir occupé la grande église et dont il avait fallu se passer? Tout s'est soumis et est rentré dans l'ordre. S'il reste quelque ferment de l'ancienne discorde, il est réduit à l'impuissance; les adversaires d'hier se cachent dans le silence, plus empressés que les autres de se perdre dans l'universel concert de respect et d'admiration qui, de toute l'Egypte chrétienne, s'élève en faveur d'Athanase.

Comment s'est réalisé ce prodige? Comment l'Egypte s'est-elle ainsi métamorphosée? par une double politique, s'il est permis d'appliquer ce mot d'un sens désormais tout profane à la conduite des choses religieuses. Pourquoi non, cependant, puisque c'est le terme même dont se seraient servis Athanase et ses contemporains, et que, comme nous le montrent leurs écrits, πολιτεία, πολίτευμα, πολιτεύεσθαι étaient passés de la langue des anciennes républiques dans celle de l'Eglise, avec le sens propre et très-précis de direction et d'administration des affaires? Ce fut chez Athanase une politique de ferme surveillance et de conciliation, c'est-à-dire une politique à la fois préventive et de conquête.

L'œil toujours ouvert sur les menées des ennemis, il tient en éveil et sur leurs gardes les moines, les clercs et les évêques orthodoxes. « J'ai appris que des sectateurs » d'Arius se sont réunis, ont écrit sur la foi comme ils

[1] *Discours apologétique*, 71, p. 147, d.

» l'ont entendu, et veulent vous faire souscrire à leurs » fantaisies ou bannir les contradicteurs. Ils montrent » bien l'esprit de leurs lettres. Ecrire et terminer par la » menace de l'exil, n'est-ce pas être étranger au Christ, » ami du diable et de ses anges (1)? » Mais eux aussi pratiquaient la politique de conciliation et ne comptaient pas moins sur la séduction que sur les menaces. « S'ils vous écrivent, disait l'archevêque, ne recevez » pas leurs lettres; déchirez-les et confondez ceux qui » les portent. S'ils osent s'adresser à vous sous des for- » mes pacifiques, ne les écoutez pas (2). » C'est le salutaire précepte de saint Antoine contre la tentation; Athanase ferme d'un mur l'Eglise orthodoxe. Aussitôt que l'ennemi remue, il écrit; les moines copient et portent partout ses lettres; ils ne les transcrivent pas seulement sur le papier, mais jusque sur les murs et les portes de leurs monastères: avis significatif aux rôdeurs du désert. Les ruines de Thèbes, avec l'histoire, la religion, les institutions de la vieille Egypte, nous transmettent de précieux détails sur l'époque chrétienne, par exemple, une très-curieuse lettre d'Athanase, peinte sur la paroi d'une grotte du mont Abdelkurna, qui, après avoir autrefois servi de tombeau aux sujets des Pharaons, était devenue un asile d'anachorètes. Le texte n'a pas été complètement respecté par le temps, et des mots en sont à demi effacés; au moins sommes-nous sûrs qu'il n'a pas subi la retouche d'une main correcte. Ce que nous lisons, c'est bien ce que l'archevêque, entre deux affaires et l'esprit préoccupé, avait dicté à son secrétaire, avec les inévitables négligences de ces expé-

(1) *Epistola ad episc. Ægypti et Libyæ*, 5, t. I, p. 216 et 217.
(2) *Epistola Encyclica*, 7, p. 93.

ditions de chaque jour; ce qu'avait lù le solitaire et ce qu'il avait scrupuleusement transcrit pour lui, pour ses frères et même à l'adresse des ennemis.

« Athanase à tous les solitaires orthodoxes qui prati-
» quent la vie monastique et reposent dans la foi du
» Christ, bien-aimés et désirables frères, Salut dans le
» Seigneur.

» Je rends grâce au Seigneur qui se complaît en
» vous, de ce que vous croyez en lui pour jouir avec
» les saints de la vie éternelle. Mais puisqu'il est des
» partisans d'Arius qui rôdent autour des monastères
» pour pouvoir, allant vers vous et en revenant, trom-
» per les simples; puisqu'il en est d'autres qui, disant
» n'être pas dans les sentiments d'Arius, vont et prient
» avec ses adeptes, je me suis empressé dans la pensée
» *des frères*, afin que, conservant pure et sans artifice
» la foi pieuse, éveillée en vous par la grâce de Dieu,
» vous ne soyez point un objet de scandale pour *vos*
» *frères*. Car ceux qui vous voient communiquer ou
» prier avec de telles gens, persuadés de l'indifférence
» d'un tel acte, tombent dans le bourbier de l'im-
» piété (1). »

Il ne suffisait pas de sauvegarder; il fallait conquérir. A mesure qu'un ennemi laisse, en mourant, un siége vide, Athanase, de plus en plus maître des élections, le fait remplacer par un ami, le plus qu'il peut, par un moine. En vain, dans leur passion de solitude, ceux qu'il choisit ont dit un éternel adieu au monde; en vain ils fuient des honneurs qui les effraient: les lettres sévères de l'archevêque vont les trouver dans leurs refu-

(1) Boeckh, *Corpus Inscriptionum græcarum*, t. IV, 8607.

ges. « Tu n'es pas, écrit-il à l'un d'eux, le seul moine » qui ait été ordonné. » Et il lui cite toute une liste : Sérapion, Apollos, Agathon, Ariston, Ammonios, Muitos, Paul. « L'épiscopat, continue-t-il, n'est pas une occa- » sion de péché : un évêque peut souffrir la faim et la » soif. Nous savons des évêques qui jeûnent et des moi- » nes qui mangent ; des évêques qui s'abstiennent de » vin et des moines qui ne s'en privent pas ; des évê- » ques qui ne sont pas mariés et des moines qui ont eu » des enfants [1]. » Il est plus que sévère, il est dur, si, dans la fuite, il soupçonne une lâcheté ; car tous ses auxiliaires ne sont pas des héros. « Je ne sais que » t'écrire. Te reprocherai-je de refuser l'épiscopat, ou » de considérer le temps présent et de te cacher par » peur ? Ta fuite a scandalisé beaucoup de fidèles, non » par elle-même, mais parce que tu as considéré le » temps présent et les afflictions qui menacent l'Eglise. » Tu dois savoir que, si, avant ton ordination, tu vivais » pour toi, depuis tu vis pour ton peuple. Avant d'avoir » reçu la grâce de l'épiscopat, personne ne te connais- » sait ; depuis que tu l'as reçue, les peuples attendent » que tu leur serves la nourriture, la doctrine des Ecri- » tures. Si tu les laisses se consumer de faim, si tu ne » nourris que toi et que le Seigneur vienne, quelle sera » ta justification [2] ? »

Il est d'autres conquêtes que lui valut un grand esprit de conciliation. Cet homme, inflexible pour l'ennemi déclaré, qui refuse même à Constantin d'ouvrir les portes de son église devant Arius, est, pour les faibles,

[1] *Epistola ad Dracontium*, 7 et 9, t. I, p. 210 et 211.
[2] Ibid., 1 et 2, p. 207 et 208.

plein de douceur et de condescendance. Dans ce siècle de persécution, il avait un principe qui respire une compatissante tolérance : « Θεοσεβείας ἴδιον, μὴ ἀναγ- » κάζειν, ἀλλὰ πείθειν, Le propre de la piété n'est » pas de contraindre, mais de persuader [1]. » Ses persuasions, persuasions de parole et de conduite, lui donnèrent plus de vrais adhérents qu'à ses adversaires leurs violences, leurs menaces du bras séculier, l'appui du *chiliarque et de la cohorte*. La persuasion toutefois n'était pas la seule arme de cet homme énergique dans cette transformation de sa patrie, qui fut l'œuvre de son existence. « Il persuadait, il exhortait, dit saint Epi- » phane ; si l'on résistait, il usait de force et de vio- » lence [2]. » S'en tenait-il à des actes de vigueur et de contrainte spirituelle ? Il parcourait sans cesse les églises de sa vaste province, surtout celles de la Maréote dans le voisinage d'Alexandrie, et, dans ces continuelles visites, on vit plus d'une fois, sous ses yeux, des prêtres, des diacres, des fidèles ameutés se jeter dans les églises récalcitrantes et en venir avec leurs sectateurs à des rixes et à des combats [3]. Encourageait-il, tolérait-il, pouvait-il même contenir ces excès de passion religieuse ? Dans l'animosité des partis, au milieu des provocations et des défis de chaque jour, était-il plus maître de son peuple que de ses adversaires ?

Grâce à ce tempérament de douceur et d'autorité, Athanase, selon l'expression de son plus illustre compagnon d'armes, saint Hilaire de Poitiers, « triompha dans

(1) *Historia Arianorum*, 67, p. 303, c.
(2) Saint Epiphane, *Hér.* LXVIII, 5, p. 722.
(3) Ibid.

» toute l'Egypte du fléau de l'arianisme [1]. » Aétius, le fondateur de la secte anoméenne, vint inutilement s'établir à Alexandrie, « pour combattre, dit Philostorge, la consubstantialité qu'il y faisait régner » : il ne put rien contre « le courant qui portait son adversaire victorieux. » Au concile de Séleucie, seuls des Orientaux, les évêques d'Egypte se prononcèrent à l'unanimité pour la doctrine de leur archevêque exilé [2].

Mais, longtemps avant la victoire définitive, si l'on excepte un reste mourant du schisme de Mélèce et d'évêques mécontents, des ariens purs, des savants, dangereux pour les classes instruites, mais sans action sur les peuples, des hellènes entêtés dans la fidélité au culte de leurs ancêtres, Athanase et la foi de Nicée régnaient en Egypte. De là l'irritation des sémi-ariens, qui occupaient presque tous les siéges du reste de l'Orient. C'était plus que de l'irritation, une haine mortelle. « Ils » ont soif de ma mort, écrivait-il aux évêques d'Egypte ; » ils ne cessent de vouloir répandre mon sang [3]. » Il comprenait la portée de cette haine ; il savait qu'elle allait au-delà de sa personne et qu'avec sa ruine ses ennemis complotaient celle de la doctrine qu'il leur avait imposée à Nicée : « Ce que veulent leurs synodes, » c'est de faire disparaître les orthodoxes et de rendre » vains les décrets du grand et vrai synode [4]. »

Ils le défèrent à l'empereur Constantin. Celui-ci réunit un concile à Tyr (335) et cite l'accusé au tribunal de

[1] SAINT HILAIRE, fragm. II, 33, p. 646.
[2] Ibid., *Contra Constantium*, 12, p. 572.
[3] *Epistola ad episc. Ægypti et Libyæ*, 23, t. I, p. 233. — *Discours apologétique*, 4, p. 100, a.
[4] *Discours apologétique*, 7, p. 102.

ses accusateurs. Athanase comparaît à la tête de quarante-neuf évêques, fidèles à leur archevêque. Un comte avec des soldats avait mission de modérer l'assemblée. La précaution n'était pas superflue : car, dès l'ouverture, les passions éclatèrent en violences et en emportements. Un Egyptien, le fougueux Potamon, avise le président du synode, le savant Eusèbe, qui oubliait que, lui aussi, il avait été calomnié et même accusé d'apostasie. « Tu » siéges, Eusèbe, lui dit-il, et tu juges l'innocent Atha- » nase ! Dis-moi, n'étions-nous pas tous deux en prison, » au temps des tyrans ? Moi, j'ai perdu un œil pour la » vérité ; mais toi, tu n'as subi aucune mutilation, au- » cun témoignage de foi. Comment as-tu échappé, si- » non par une coupable promesse, peut-être par un » acte plus coupable encore ? » — « Vos accusateurs ont » raison, réplique Eusèbe à cette violente insinuation. » Si vous faites les tyrans ici, quels sont vos excès dans » votre patrie [1] ? »

Pour traduire devant un tribunal, je ne dis pas un Athanase, le plus grand homme de son temps, mais un simple mortel, il ne suffit pas de haïr : il faut des faits, des preuves et des témoignages. Eschine perdit à ce jeu, et, condamné comme calomniateur, dut s'exiler de sa patrie, au milieu du mépris public. Mais Démosthène avait des juges patriotes, qui, malgré leurs défaillances personnelles, ne purent se prononcer contre le seul homme qui n'avait jamais désespéré de la liberté de la Grèce. Athanase est moins heureux. Il est devant des évêques à la fois juges et parties. Ils reprendront ce que, dans ces temps extraordinaires, son élection avait eu

(1) Saint Epiphane, *Hér.* LXVIII, 8, p. 724.

d'extraordinaire ; ils grossiront quelque violence d'un subalterne dans une église clandestine ; une rixe entre les partisans de l'archevêque et ceux d'un évêque mélécien leur fournira tout un drame, une main coupée, un mort parfaitement en vie, τὸν ζῶντα νεκρόν [1]. Et, pour faire passer ces tragédies imaginaires, ils intéresseront l'empereur à l'accusation ; à ces crimes religieux, ils joindront des attentats politiques.

L'empereur, qui se trouvait bien des discordes des Eglises dans le reste de l'Orient, avait entrepris de diviser l'Egypte, trop unie sous la main d'un seul homme, et de la rouvrir à ses nouveaux et complaisants amis, les ariens. « Ma volonté, avait-il écrit à l'archevêque, est » que tu laisses l'accès de l'église libre à tous ceux qui » veulent entrer. Si j'apprends que tu empêches quel- » qu'un de s'unir à l'assemblée et que tu fermes les » portes, je te ferai déposer et transporter loin de ton » siége [2]. » Athanase n'avait point tenu compte de la menace. Déjà Constantin l'avait traduit devant un synode, à Césarée ; il avait refusé de comparaître [3]. Enfin, ajoutaient ses ennemis, non content de cette continuelle résistance, il détournait des impôts à son profit [4], et, tyran spirituel de l'Egypte, il usurpait encore les droits de l'empire.

Les preuves n'étaient pas difficiles à trouver pour des gens d'une imagination si riche. Il était bien certain que l'évêque Arsénius avait eu la main abattue d'un coup de sabre par les gens d'Athanase, peut-être par Athanase

(1) Saint Grégoire de Naz., *In laud. Athanasii*, 15, p. 395, a.
(2) *Discours apologétique*, 59, p. 141, a.
(3) Sozomène, II, 25 ; Théodoret, I, 28.
(4) *Discours apologétique*, 60, p. 141, b.

lui-même ; car, à l'appui de leur dire, les accusateurs ouvraient un coffret et montraient une main desséchée ([1]), celle de la victime, qui n'avait pas manqué de succomber à ce cruel traitement ; et, convaincus, les Pères du synode « déploraient la mort du malheureux avec des gémissements et des larmes ([2]). » Fallait-il des témoins? on n'en manque jamais en pays grec. « Quels témoins ! » s'écriait Cicéron, trois siècles auparavant, des Grecs ! » J'accorde aux Grecs les lettres, le goût des arts, la » grâce du langage, l'esprit, l'abondance de la parole; » mais la religion des témoignages, cette nation ne l'a » jamais pratiquée. Elle ne sait quelle en est la force, » l'autorité, le poids. D'où vient ce mot : *Prête-moi un » témoignage?* de Gaule ou d'Espagne? Il appartient » uniquement aux Grecs, et ceux mêmes qui ne savent » pas le grec, savent comment il se dit en grec ([3]). »

Au quatrième siècle, la facilité de se procurer des témoins et de leur faire, à volonté, donner le change, *ἕτερα ἀνθ' ἑτέρων* ([4]), n'a fait que croître. Il s'en trouve pour dire qu'ils ont vu couper une main qui n'a point été coupée, et tuer un homme qui n'a point été tué. Il s'en trouve pour déclarer que, sur l'ordre d'Athanase, le prêtre Macarios a maltraité le prêtre Ischyras, qui n'était point prêtre, et brisé un calice qui se trouvait n'être qu'un chandelier ([5]). Des évêques mêmes, envoyés pour faire une enquête dans la Maréote, le théâtre

([1]) Saint Epiphane, *Hér.* lxviii, 7, p. 723 ; Socrate, i, 28 ; Sozomène, ii, 25 ; Théodoret, i, 30.

([2]) *Discours apologétique*, 38, p. 123.

([3]) Cicéron, *Pro Flacco*, 3.

([4]) Saint Epiphane, *Hér.* lxviii, 7, p. 723, a.

([5]) Ibid., p. 723, b.

de l'événement, se parjurent avec l'aisance de témoins de profession. Arrive-t-il un coup de théâtre? Arsénius, depuis six ans caché et compté parmi les morts, est-il produit vivant et avec ses deux mains? Les moins déconcertés sont les témoins qui, avec un merveilleux sang-froid, confessent leurs mensonges et passent à des témoignages contradictoires. Athanase ne pouvait avoir raison de ces absurdes calomnies, de ces preuves et de ces témoins plus absurdes encore. D'avance il était condamné.

II.

Il n'attend pas le jugement du concile, part la nuit et va droit à Constantinople remettre sa cause entre les mains de l'empereur. En appeler du concile à César, c'était déroger au principe de l'indépendance de l'Église, qui fut celui de toute sa vie, et, comme ses adversaires, soumettre l'autel au trône; mais, dans le péril présent, ce pouvait être une habileté, à condition toutefois de donner des gages au plus ombrageux des princes. Consubstantialité, ressemblance, dissemblance, ces mots qui divisaient l'Orient importaient peu à Constantin. Il voulait être le maître, et le seul maître, même dans l'ordre spirituel. L'Orient, du reste, le comprenait comme lui. C'est à lui que les évêques demandent des conciles et c'est lui qui les réunit; il les fait surveiller, pour ne pas dire diriger, par des officiers publics; il confirme les décisions, et tout est dit. Entre ses mains, le concile est un instrument de règne. Ce n'est pas un tyran; il tient à l'opinion. Une docilité servile ne lui

déplaît point ; mais il ne veut pas d'une servilité maladroite, capable, par excès de zèle, de révolter le sentiment public.

Il entrait à cheval dans Constantinople, « sa bienheureuse patrie, » dit-il dans le récit pittoresque qu'il fait lui-même de cette rencontre, quand tout à coup se présente à lui l'homme qu'il pensait le moins trouver sur son chemin. C'était Athanase. On dirait, malgré la différence des conditions et des fortunes, deux rivaux de puissance que le sort, au moment où l'un croyait avoir à jamais frappé l'autre dans une ville éloignée, mettait soudain en présence dans la capitale de l'empire. La première impression du prince fut de la stupeur. Il refuse d'écouter ce suppliant inattendu, et, malgré son instance, allait lui ordonner de se retirer, quand il l'entend s'écrier avec assurance qu'il ne demande qu'une chose : c'est que l'empereur daigne faire venir les Pères du concile, afin qu'il puisse se plaindre devant eux. Constantin était juste ; frappé de cet appel, il se fait instruire des iniquités de Tyr, qui avaient indigné jusqu'au comte chargé d'obtenir la condamnation du trop puissant archevêque. Il adresse aussitôt une lettre sévère aux évêques qui, en donnant libre carrière à leurs rancunes, l'avaient trop bien servi : « Je ne sais ce que vaut le ju-
» gement qu'a prononcé votre synode dans ce tumulte
» et cette tempête ; mais la vérité me semble opprimée
» par ce désordre orageux... Aussi je veux que vous ve-
» niez tous auprès de ma Piété, pour me rendre un
» compte exact de votre conduite (1). » Aussitôt accourent, non tous les Pères du synode qui, sur un ordre

(1) *Discours apologétique*, 86, p. 159.

impérial, se transportait de Tyr à Jérusalem pour célébrer la dédicace de l'église du Calvaire, mais les principaux chefs de la faction eusébienne.

Constantin avait été l'ennemi d'Arius, parce qu'Arius l'avait menacé de sa popularité ; il est maintenant l'ennemi d'Athanase, parce qu'Athanase est trop maître en Egypte. Les violences imaginaires de la Maréote étaient une pâture pour le vulgaire, bonnes pour irriter l'opinion et tout justifier. Mais elles n'avaient eu qu'un médiocre succès, et la calomnie semblait rester à ceux qui l'avaient risquée. Il y avait d'autres griefs, les seuls pour Constantin. Athanase, disent les eusébiens, vendait à son profit, au lieu de les distribuer, les blés du fisc destinés à l'entretien des veuves (1), il imposait des tributs aux Egyptiens (2). C'était un roi, et un roi redoutable. Il menaçait d'arrêter les navires dans le port d'Alexandrie et d'affamer Constantinople. L'archevêque proteste : « Un tel attentat n'est pas au pouvoir d'un particulier, » d'un pauvre ! » — « Un pauvre ! s'écrie Eusèbe de Ni» comédie, il est si riche qu'il envoie des coffrets pleins » d'or à des amis qui aspirent à l'empire ! » L'empereur répète l'accusation avec colère (3) et exile l'archevêque à Trèves, au fond de la Gaule. Constantin ne voulut pas qu'on lui donnât de successeur ; il ne tenait pas à élever même un ami sur ce trône redoutable. Et, d'ailleurs, comment serait accueilli un autre archevêque dans cette ville enthousiaste de l'exilé ? Mais, pour activer l'œuvre de désunion, il fait adresser cette lettre à

(1) *Discours apologétique,* 18, p. 109.
(2) Ibid., 60, p. 141.
(3) Ibid., 9, p. 104, et 60, p. 141. — Photius, cod. 258, p. 1431.

l'Eglise d'Alexandrie par le synode : « Le très-pieux em-
» pereur, bannissant toute haine de l'Eglise et éloignant
» la jalousie qui divisait les membres de Dieu, nous a
» engagés par ses lettres à recevoir d'une âme simple et
» pacifique Arius et ses partisans qu'avait tenus hors de
» l'Eglise l'envie qui hait le bien. Le très-pieux empe-
» reur nous atteste la droiture de leur foi [1]. » Athanase eut la consolation d'apprendre que, fidèle à son évêque, l'Eglise d'Alexandrie avait été aussi inébranlable que lui [2].

Presque en même temps, lui arrivait la nouvelle de la mort misérable d'Arius, au moment où il allait, malgré l'archevêque de Constantinople, faire une entrée solennelle dans son église. Il accueillit avec une grande modération ce bruit qui répandait la joie ou la consternation dans tout l'empire. Il glorifia Dieu, sans se réjouir de la mort de son ennemi ; « mais c'était là un des événements qui sont au-dessus des jugements humains [3]. » Nous prononcerons-nous avec moins de réserve sur un homme qui remua le monde, mais dont la vie, le caractère, la doctrine même, sont enveloppés de telles obscurités? Nous ne faisons que l'entrevoir dans les écrits d'adversaires auxquels il avait fait trop de mal pour qu'ils songeassent à le ménager. Ses écrits ont été détruits ; une partie de son existence nous échappe, même à ses époques les plus décisives, au lendemain de sa défaite et à la veille du triomphe dont il fut privé par la mort. Son caractère ne nous laisse pas dans de moindres

(1) *Discours apologétique*, 84, p. 157.
(2) Rufin, I, 2; Socrate, I, 37; Sozomène, II, 25.
(3) *Epist. ad episc. Ægypti et Lib.*, 19, p. 229, a; *Epist. ad Serap. De morte Arii*, 4, p. 270.

incertitudes. Quelle logique et quelles inconséquences! Quelle sévérité et quel orgueil! Quelle fermeté et quelle souplesse! Quelle fière attitude à Nicée! Quels lâches compromis à Constantinople! Personnage mystérieux, composé de grandeur et de petitesse, de courage et d'astuce, de curiosité désintéressée et d'ambition ; talent séducteur avec une doctrine qui n'avait rien de sympathique, il eut la triste destinée de bouleverser le monde, en attaquant la religion nouvelle dans sa plus consolante croyance.

III.

Il est regrettable qu'on ne nous ait pas conservé les discours qu'Athanase prononça devant le concile de Tyr; mais lui-même a pris soin de nous dédommager. Toujours poursuivi de ces accusations en vain confondues, il composa, vers 349, après sa deuxième rentrée dans Alexandrie, une grande apologie destinée à les mettre enfin à néant. C'est le *Discours apologétique contre les Ariens*, plaidoyer d'une rare conception et d'une remarquable habileté. A peine l'accusé semble-t-il parler en son nom. Il imite les plaideurs athéniens, qui procédaient eux-mêmes à l'audition des témoins, à mesure qu'ils avaient besoin de leurs dépositions, dans le cours du discours; mais, tandis que, dans Démosthène, les témoignages et les pièces à l'appui se perdent au milieu des développements de l'orateur, Athanase, pour échapper à la désagréable nécessité de faire son propre éloge, s'efface et disparaît tant qu'il peut. Il donne la parole aux conciles, au pape, aux empereurs, à ses ennemis.

Ce sont les encycliques des synodes, les lettres de la chancellerie impériale, les rétractations de ses accusateurs et des témoins qui viennent successivement et dans une prodigieuse gradation déposer en faveur de son innocence et mettre la vérité en pleine lumière. Il ne fait que relier toutes ces pièces en un vaste ensemble et de tant de voix différentes composer une apologie, qui a son éloquence.

De tant d'auteurs, celui qui occupe le moins de place, c'est lui-même. Cependant sa part personnelle est peut-être plus considérable qu'on ne croît. L'encyclique du synode d'Alexandrie (1), toute de son style, a été écrite, sinon de sa main, du moins sous son inspiration. La lettre du pape Jules au nom du concile de Rome (2), celle du concile de Sardique (3), toutes deux d'un grec facile, tout semblable au sien, et où nulle part on ne sent le latin, furent évidemment rédigées en grec sur les mémoires qu'il avait présentés; et la preuve, c'est que, s'il se présente une pièce dont l'original soit en latin, le texte n'est donné que comme une traduction, ἑρμηνεία ἀπὸ τοῦ ῥωμαικοῦ (4). Athanase a beau s'effacer pour ne faire entendre que ces grandes voix, c'est toujours lui qui parle.

Ce n'est plus aux conciles et aux princes de l'Eglise qu'il s'adresse, mais à tous les orthodoxes, ou plutôt à tous les hommes de bonne foi. Ce qu'il veut, l'exorde le précise avec la calme sérénité de la bonne conscience et

(1) *Discours apologétique*, 3-19, p. 99-110.
(2) Ibid., 21-35, p. 111-121.
(3) Ibid., 37-50, p. 122-134.
(4) Lettres d'Ursace et de Valens au pape Jules, 58, p. 139. — Le texte latin se trouve dans les Fragments de saint Hilaire, p. 636-638.

le vigoureux mépris qu'inspire la méchanceté à la vertu longtemps outragée. Il ne réclame point la bienveillance, la justice; il les impose. « Après tant de démonstrations » qui se sont produites en ma faveur. je pensais que mes » ennemis n'avaient plus qu'à se cacher ou plutôt à se » condamner pour tant de calomnies. Mais, puisque, » loin de rougir de leur propre condamnation, ils pour- » suivent par sottise leurs rampantes menées pour me » chagriner, et avec moi les âmes pures, j'ai cru devoir » vous présenter mon apologie, afin que vous ne tolé- » riez plus les murmures, ou plutôt que vous preniez » sur le fait la méchanceté de ces sycophantes. Je me » justifie pour vous, hommes sincères; quant aux cher- » cheurs de querelles, ils ne m'inspirent qu'une con- » fiante hardiesse. Car, pour ce qui me concerne, il » n'est plus besoin de jugement. Il a été porté, non pas » une fois, non pas deux, mais souvent : d'abord, dans » notre province réunie, par près de cent évêques; puis, » à Rome, par plus de cinquante; enfin, dans le grand » synode de Sardique, où plus de trois cents évêques, » assemblés sur l'ordre des très-pieux empereurs Cons- » tance et Constant, déposèrent mes ennemis et s'uni- » rent en ma faveur dans un vote solennel. Il est donc » superflu que ce qu'ont examiné, jugé et proclamé au » grand jour tant et de tels personnages, soit remis en » question, de crainte que de nouvelles recherches » n'appellent un nouveau jugement, puis de nouvelles » recherches encore, dans une poursuite sans fin. C'est » assez du suffrage de tant d'évêques pour confondre » ceux qui voudraient encore imaginer contre moi; et » quand des ennemis même témoignent en ma faveur » et contre eux par la confession de leurs complots, qui

» ne rougirait d'hésiter encore? La loi veut qu'on éta-
» blisse les jugements sur la déposition de deux ou trois
» témoins; et voilà que s'élève en ma faveur toute une
» multitude, aidée encore de la déclaration de mes en-
» nemis (1). »

Athanase comptait sur l'effet que produirait cet ensemble de pièces qui se succèdent sans fin dans son apologie et l'ont fait appeler par des modernes *Collection des monuments*. Examinons quelle pouvait être la valeur de ces divers documents aux yeux des contemporains qui, prévenus ou hésitants, mais sans esprit de parti, s'interrogeaient sur l'homme célèbre qui, discuté, calomnié, exalté avec une ardeur également passionnée, remplissait le monde romain de ses luttes, de son courage et de ses malheurs. Des lettres des conciles, celle qui devait faire le plus d'impression sur les esprits désireux d'être instruits, était l'encyclique des cent évêques d'Egypte réunis à Alexandrie. Ils sont chez eux, parlent de leurs affaires, dans la pleine liberté de la conscience, et, plus que d'autres, avec connaissance de cause. Tant d'hommes pouvaient-ils se rendre complices de crimes préjudiciables à l'intérêt commun? et comment les contraindre et leur imposer un vote, dans l'hostilité bien connue du pouvoir civil? Aussi méritaient-ils d'être crus, quand, au sujet des prétendues violences de l'archevêque, ils disaient avec l'accent de l'honneur blessé :
« Il n'y a point eu de meurtre commis par Athanase ou
» pour lui; le fer et les chaînes sont inconnus dans
» notre Eglise. Athanase n'a mis personne en prison,
» et il n'a pas dépendu de lui que les portes de la pri-

(1) *Discours apologétique*, 1 et 2, p. 97 et 98.

» son ne fussent jamais ébranlées. Maintenant, comme
» toujours, nos sanctuaires sont purs; il n'y coule que
» le sang du Christ. Ni prêtre ni diacre n'ont été tués
» par Athanase; cet homme n'a ni assassiné ni banni.
» Personne ici n'a été exilé que l'évêque Athanase [1]. »

Les lettres du pape Jules et du concile de Sardique s'imposaient-elles avec la même autorité? Ne se disait-on pas, surtout dans cet Orient si ombrageux et si jaloux, que les conciles de Rome et de Sardique, tout composés d'Occidentaux, étaient une revanche de l'Occident sur le concile oriental de Tyr? Leurs décisions avaient-elles été dictées dans l'intérêt de la vérité, ou, même à l'insu des Pères, dans celui d'un allié malheureux? Etaient-elles la réparation d'une grande injustice, ou de simples représailles, dans l'éternelle hostilité de l'Orient et de l'Occident? Ces lettres avaient d'ailleurs l'inconvénient des dépositions qui se répètent. Non moins étendues que l'encyclique du synode d'Alexandrie, elles reproduisaient, sans rien apprendre de nouveau, les mêmes affirmations et les mêmes négations. Néanmoins, au risque de fatiguer le lecteur, Athanase ne pouvait négliger cette double confirmation des décisions du synode d'Alexandrie et cet accord en sa faveur de l'Orient et de l'Occident.

Le triomphe d'Athanase, c'est quand il contraint ses accusateurs de venir, à leur tour, déposer en sa faveur et proclamer son innocence, non plus par le décousu de leurs trames et l'inconsistance de leurs mensonges, mais par des aveux formels, par des confessions précises, que leur impose la voix impérieuse du sentiment public.

[1] *Discours apologétique*, 5, p. 100.

« Je prends Dieu à témoin, lui écrit Ischyras, que je » n'ai point conscience que tu m'aies rien fait de ce » que disent tes ennemis. Il n'y a point eu de calice » brisé, point de table sainte renversée; ce sont tes en- » nemis qui, par force, m'ont poussé à cette accusa- » tion (1). » Puis, c'est Arsénius, qui, du fond du monastère où on le tient caché, demande la paix, et, par sa seule lettre, avant de paraître devant le synode de Tyr, témoigne de l'innocence de l'archevêque. Enfin, viennent Ursace et Valens, les commissaires qui s'étaient parjurés à Tyr. « Nous confessons, écrivent-ils au pape » Jules, que tout ce qui est parvenu à vos oreilles sur » Athanase, n'a été de notre part qu'insinuations, ima- » ginations et purs mensonges (2). » Mais quel fond pouvaient faire des esprits sérieux sur les déclarations de ces misérables qui, après avoir menti et s'être rétractés, étaient très-capables de mentir encore, et n'y manquèrent pas. En effet, Ursace et Valens s'empressèrent de *retourner à leur vomissement* (3); Arsénius, dans ce même synode de Tyr où Athanase l'avait fait comparaître en sa faveur, vota sa déposition (4). Ischyras fut le plus favorisé de ces tristes personnages. De même qu'en certains pays il suffit, pour mériter les honneurs populaires et se voir ouvrir les portes des conseils de la nation, d'être une médiocrité bruyante et de savoir se rendre désagréable à l'autorité, il s'était empressé, malgré sa déclaration, de redevenir une victime, et, en récompense, on ne s'était pas moins empressé d'en faire un évêque (5).

(1) *Discours apologétique*, 64, p. 145.
(2) Ibid., 58, p. 139.
(3) *Histoire des Ariens*, 29, p. 285.
(4) Socrate, I, 32.
(5) *Discours apologétique*, 16, p. 108; 37, p. 123; 41, p. 126.

IV.

D'où vient la force qu'acquièrent dans le *Discours apologétique* toutes ces dépositions, les unes d'une valeur réelle, d'autres d'une autorité contestable, quelques-unes absolument nulles, par le mépris que soulevaient leurs auteurs? Elle vient de l'adresse avec laquelle ce maître dans l'art de prendre les esprits a su présenter les plus favorables dans tout leur jour, grouper les plus faibles dans le voisinage des fortes, les enchaîner toutes dans une croissante progression. Cet art même n'eût pas suffi, si, tout en paraissant s'effacer, l'orateur n'eût de temps en temps à l'habileté de la disposition ajouté celle de la parole, et, par des coups d'éloquence, renversé à jamais cet échafaudage de calomnies.

Il n'est pas une circonstance, pas une faute, pas une parole de ses ennemis, qui, habilement relevées et mises à leur place, ne tirent encore du voisinage un nouvel éclat et ne jettent la pleine lumière du grand jour sur cette œuvre de ténèbres et de mensonge. Les Pères du synode de Tyr avaient été confondus par le coup de théâtre du mort vivant, par l'apparition d'Arsénius sur lequel ils s'apitoyaient avec une douleur hypocrite; « Arsénius, se dressant devant eux, les avait convaincus de calomnie. » Mais ils s'étaient vite ravisés, et, puisqu'il fallait renoncer à la main coupée, rejetés sur la violation de l'église d'Ischyras. Ischyras, en effet, soit qu'il eût cédé précédemment à la pression des amis d'Athanase, soit qu'il cédât maintenant à celle des eusébiens, était déja revenu de sa rétractation à sa première

tourbe impure, et sans se laisser souiller à son contact, s'élèvent fièrement à l'idéal que peut atteindre l'humanité, et, dans la confusion des cris de colère, d'étonnement et d'admiration qu'ils provoquent, portent haut un front couronné de science et de vertu.

CHAPITRE VI.

SAINT ATHANASE ET CONSTANCE. APOLOGIE A CONSTANCE.

I. Royauté d'Athanase sur l'Egypte. — Rappel des évêques, à la mort de Constantin. — Nouvelle déposition et second retour d'Athanase. — Lettres de Constance à l'archevêque proscrit et aux orthodoxes d'Alexandrie. — Entrée triomphale.

II. A la mort de Constant, nouvelles attaques de la cour. — Intronisation de Georges de Cappadoce.—Seconde fuite d'Athanase.— Proclamation de Constance au peuple d'Alexandrie.

III. Constance diversement traité dans les ouvrages d'Athanase. — Raison de cette diversité de jugements. — Souplesse du caractère grec. — La Grèce, terre classique de la fiction.

IV. *Apologie à Constance.* — Athanase n'a point excité Constant contre son frère. — Il n'a point reçu de lettre de l'usurpateur Magnence et ne lui en a point écrit. — Son pieux souvenir de l'empereur Constant. — Synaxe célébrée dans une église dont on n'avait pas fait la dédicace. — Si Athanase a fui au désert, ce ne fut pas par crainte de l'empereur. — Raison de ces ménagements de parole.

I.

Vers la fin de son éloge d'Athanase, Grégoire de Nazianze raconte une anecdote, qui sera, dit-il, un doux assaisonnement de son discours et comme une de ces fleurs qu'on jette dans les pompes solennelles. « Un pré» fet, pour la deuxième fois préfet d'Egypte, faisait son » entrée dans Alexandrie; c'était un des nôtres, un Cap» padocien, et des plus distingués. Vous entendez tous » qu'il s'agit de Philagrius : tel fut l'amour sans égal » qu'il inspirait et l'honneur que lui valut cet amour!

» Une ambassade de la ville et le suffrage de l'empereur » l'avaient pour la deuxième fois appelé à l'autorité. »

Ce Philagrius n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Discours apologétique*, où il est traité d'apostat, et aide de sa personne à l'enquête de la Maréote ([1]). Valait-il donc mieux que ne le ferait croire ce discours, et faut-il toujours suspecter le dire d'un intéressé, même s'il s'appelle Athanase? ou Grégoire pousse-t-il l'indulgence pour un compatriote jusqu'à oublier qu'il avait été le persécuteur de son héros?

« A la vue de la multitude qui s'agitait comme une » mer sans limites, un assistant dit à un de ses amis, » comme il arrive en de semblables rencontres : « Dis-» moi, mon cher, vis-tu jamais se répandre, en l'hon-» neur d'un seul homme, tant de peuple et avec cette » unanimité? » — « Non, répondit l'autre, pas même » pour Constance. » — « Que dis-tu? reprit le premier » en souriant avec douceur. Tu parles d'une belle mer-» veille! C'est à peine si le grand Athanase eut une pa-» reille entrée. » Et pour soutenir son dire, il l'accom-» pagna du juron de ses compatriotes. Que signifiaient » ces paroles, sinon qu'il mettait celui dont vous enten-» dez l'éloge, même au-dessus de l'empereur ([2])? »

Ce sentiment était universel. Pour tous, en Egypte, Athanase était plus que le préfet, plus que l'empereur, et, si les deux puissances étaient en lutte, c'était, pour citer encore Grégoire de Nazianze, « un roi qui luttait contre un roi, Βασιλεῖ βασιλεὺς καταπαλαίεται ([3])». De là

([1]) *Discours apologétique*, 72, p. 149.
([2]) Saint Grégoire de Naz., *In laudem Athanasii*, 28, p. 404.
([3]) Ibid., 33, p. 408, d.

les soupçons, les colères et les rigueurs de Constantin; de là la haine vivace et l'implacable animosité de Constance. « Athanase, dit Ammien Marcellin, s'emportait » au-delà de sa condition, et, d'après des bruits sans » cesse répétés, ses efforts aspiraient aux choses extérieures; l'empereur lui fut toujours hostile [1]. »

A la mort de Constantin (337), ses frères et ses neveux, à l'exception de Gallus et de Julien, avaient été massacrés, et ses trois fils s'étaient partagé l'empire. Constance avait eu l'Orient; Constant, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique; Constantin II, la Gaule, l'Espagne et la Bretagne. Leur concorde fut vite troublée. Constantin II périt dans une guerre contre Constant, au sujet de leurs limites, et Constant fut massacré par Magnence, qui, vaincu par Constance, se tua de sa propre main. En 350, treize ans après la mort de son père, Constance restait seul empereur.

A la demande de ses frères, orthodoxes comme leurs peuples, il avait dû rappeler les évêques exilés. Le retour d'Athanase était une humiliation pour la politique de son père, pour la sienne et pour ses convictions religieuses. Dès 341, il le fait déposer de nouveau par le synode d'Antioche, et, pour échapper aux mains du préfet Philagrius, l'archevêque n'a que le temps de fuir au désert et de là en Italie, dans l'empire de Constant. Mais, en 347, Constance voit le concile de Sardique, que lui a imposé son frère, proclamer l'innocence d'Athanase et le mettre lui-même dans la nécessité de rappeler une seconde fois son ennemi. Ainsi cet homme qui, comme autrefois Arius, troublait la tranquillité

[1] AMMIEN MARCELLIN, XV.

des nuits impériales, allait encore rentrer triomphant dans Alexandrie, plus puissant et plus hostile que jamais. L'empereur lui adresse une lettre hypocrite, où tout est faux, sentiments et expression. Pétrone dit que les jeunes gens, en passant des écoles des rhéteurs au forum, devaient se trouver dépaysés et comme transportés dans un autre monde. Il n'eût pas éprouvé cette crainte au quatrième siècle ; la déclamation était passée des écoles dans la vie pratique. Un Athanase ne déclame pas ; mais tout déclame autour de lui, jusqu'à la chancellerie impériale. Comment annoncer à cet exilé, accueilli partout, sur son passage et dans ses séjours, par les évêques et le prince son frère, qu'il le rend à son église? Il déguisera ses sentiments, et la fausseté de la pensée jettera l'expression dans de ridicules hyperboles. Les malheurs d'Athanase s'appelleront des vagues furieuses; la terre étrangère, avec ses généreuses hospitalités, d'inaccessibles retraites de bêtes sauvages. Métaphores peu polies pour les évêques et l'empereur d'Occident, s'ils n'avaient eu le secret de cette phraséologie vide et pompeuse.

« Constance, vainqueur, Auguste, à Athanase. La » clémence de notre Douceur n'a pas permis que tu fus» ses davantage agité et battu par les vagues furieuses » de la mer. Arraché au foyer de tes pères, dépouillé de » tes biens, errant dans les inaccessibles retraites des » bêtes sauvages, tu n'as pas échappé au regard de notre » infatigable Piété. Si j'ai longtemps différé de t'écrire » l'intention de mon âme, c'est que j'attendais que de » toi-même tu vinsses nous demander le remède de tes » maux; peut-être as-tu été retenu par la crainte; c'est » pourquoi nous adressons à ta Fermeté cette lettre pleine

» de notre magnificence. Hâte-toi au plus vite d'offrir
» ta présence à nos regards, afin qu'au comble de tes
» vœux, tu fasses l'épreuve de notre clémence et sois
» rendu aux tiens. J'ai prié mon seigneur et frère Constant, vainqueur, Auguste, de te permettre de venir.
» Rendu à ta patrie, tu nous devras à tous deux ce gage
» de notre grâce [1]. »

Constance avait beau parler de sa magnificence et de sa clémence; contraint de rappeler Athanase, il n'avait pas même la satisfaction d'en avoir été prié; l'empereur était obligé de faire les avances au fier exilé. Il fallait, au moins, empêcher une rentrée triomphale. Il écrit à l'Eglise orthodoxe d'Alexandrie : « Point de discorde, point de sé-
» dition parmi vous... Recevez votre évêque avec joie,
» de toute votre âme, de tout votre cœur. Pour enlever
» aux méchants tout prétexte de trouble, j'ordonne à
» vos magistrats de soumettre les perturbateurs à la ri-
» gueur des lois [2]. » Cette fois, il parle une langue nette et précise, et reste dans la réalité la plus réelle. Pour atteindre son but, une ordonnance de police doit d'abord ne pas déclamer. Il était dit et compris de tous qu'on punirait toute manifestation; et pourtant on n'y échappa point. Ce fut, pour employer la poétique image de Grégoire de Nazianze, un fleuve de peuple, « le Nil aux flots d'or, » qui coula tout un jour. Comme Jésus, Athanase s'avançait à cheval. On étendait sur son passage des rameaux et des tapis aux mille couleurs; devant lui, la foule poussait des acclamations et formait des chœurs de danse [3]. C'était la joie et l'allégresse de

(1) *Discours apologétique*, 51, p. 134.
(2) Ibid., 55, p. 137.
(3) Saint Grégoire de Naz., *In laudem Athanasii*, 29, p. 404 et 405.

son premier retour. Les clercs et les évêques, qui s'étaient crus exilés avec lui, disaient encore que c'était le plus beau jour de leur vie (1).

La cour d'Orient, pour donner une leçon à celle d'Occident et lui faire connaître son protégé par des actes, attendait, espérait presque des troubles, ces rixes tumultueuses qui souvent ensanglantaient les rues d'Alexandrie. On disait qu'au milieu des cris de triomphe des orthodoxes et de l'irritation de leurs adversaires vaincus, la première rentrée de l'archevêque avait été accueillie par des séditions (2), et l'on n'oubliait pas que la simple espérance de son rappel venait d'être saluée par le meurtre de l'usurpateur de son siége, Grégoire de Cappadoce (3). Qui pouvait promettre que, dans la continuelle fermentation de cette cité où s'agitaient toutes les passions, la joie insolente et les provocations des orthodoxes, le dépit des ariens et les sourdes colères de l'hellénisme n'éclateraient pas en violences et en sanglants désordres? On avait désobéi à l'ordonnance impériale, mais la désobéissance avait été calme, pacifique et irrépréhensible. Etait-ce assez d'humiliation pour ce despote, blessé dans sa foi, dans son orgueil et jusque dans la satisfaction qu'il s'était promise d'une imprudente manifestation de ses ennemis?

II.

Mais, quand aura disparu le dernier protecteur de l'archevêque, avec ses résistances silencieuses et ses

(1) *Discours apologétique*, 4, p. 100.
(2) Ibid.
(3) Théodoret, II, 12.

inconscientes provocations, avec les insinuations et les accusations de ses adversaires, recommenceront les intimidations, les ordres de communiquer avec les ariens, les poursuites. En 353, le maître du palais, Montanus, apporte une lettre qui, sur un prétendu désir de l'archevêque, l'appelait auprès de l'empereur, en Italie [1]. Athanase qui sent un piége et ne veut point se laisser enlever de son royaume et de sa forteresse, ne répond pas. L'année suivante, un autre officier vient le presser encore de sortir d'Alexandrie, et se retire devant l'attitude menaçante de la population [2]. Enfin, en 356, pendant que Constance persécutait partout les orthodoxes, exilait Libère et le remplaçait sur le siége de Rome par l'intrus Félix, arrivait de Constantinople un nouvel officier du palais, le notaire Diogène. Il signifie à l'archevêque de sortir d'Alexandrie, et, sur son ordre, le chef militaire de l'Egypte, Syrianus, s'empare de l'église avec cinq mille soldats et y intronise un nouveau *monstre de Cappadoce*, dit l'orateur de Nazianze [3], Georges, qui, imposé par la force comme Grégoire, comme lui, périra dans une émeute, également détesté de tous les partis [4].

Athanase est une seconde fois contraint de fuir au désert. En vain le peuple d'Alexandrie proteste contre les violences de Syrianus et l'expulsion de son évêque [5].

(1) *Apologie à Constance*, 19, p. 243.

(2) Sozomène, iv, 9.

(3) Saint Grégoire de Naz., *In laudem Athanasii*, 16, p. 395.

(4) Ammien Marcellin, xxii, 7; Julien, *lettre* 10; Saint Grégoire de Naz., 26, p. 403.

(5) Saint Athanase, *Protestation du peuple catholique d'Alexandrie*, à la suite de l'*Histoire des Ariens*, 81, p. 311.

Constance le félicite plus en pamphlétaire qu'en empereur; ou plutôt il félicite moins qu'il n'insinue et ne menace. C'est un rival qui triomphe bassement d'un rival vaincu, sans se sentir encore sûr de sa victoire.
« Votre ville, fidèle à ses antiques traditions et au sou-
» venir de ses fondateurs, vient encore aujourd'hui de
» montrer son habituelle obéissance. Quant à nous, si
» nous n'effacions Alexandre par notre sollicitude pour
» elle, nous ne nous ferions pas de faibles reproches....
» Vous avez accueilli avec empressement notre décret,
» chassé, comme il le méritait, le trompeur et l'impos-
» teur, adhéré, comme il convenait, à des docteurs
» d'une gravité et d'une vertu merveilleuse. La plupart
» des citoyens étaient aveuglés : on voyait dominer un
» homme qui, s'élançant des profondeurs de l'abîme,
» et, comme s'il était en pleines ténèbres, entraînait au
» mensonge les âmes avides de vérité et les séduisait à
» force de prestiges. Les flatteurs acclamaient, applau-
» dissaient, s'émerveillaient; à cette heure, ils grondent
» encore entre les dents; les simples suivaient. C'était
» un débordement qui emportait tout. Mais ce généreux
» et illustre personnage n'a pas attendu la sentence; il
» s'est lui-même condamné en prenant la fuite. Quant
» à vous, vous n'avez point hésité, vous avez virilement
» changé de sentiments, vous vous êtes unis au reste de
» l'Eglise. Des soucis terrestres, vous vous êtes élevés aux
» choses célestes, sous la conduite du vénérable Geor-
» ges, le plus expérimenté des hommes dans de tels
» exercices. Puissent tous les habitants de votre ville se
» fixer à sa voix comme à une ancre sacrée, afin que
» nous n'ayons plus besoin d'employer le fer ou le feu
» à la guérison des âmes souillées ! Nous leur conseillons

» de renoncer à leur zèle pour Athanase, d'oublier ce » bavardage redondant, ou de se rappeler que par leurs » séditions ils s'exposent aux derniers dangers [1]. » Quel fut l'effet de cette proclamation sur les esprits les plus insoumis et les plus indépendants de l'antiquité? Pour nous, elle est, plus qu'aucune apologie, une preuve de l'amour des peuples pour Athanase et de l'empire que, même persécuté et proscrit, il exerçait sur eux.

Les pièces officielles, les inscriptions, les médailles, sont un trésor où l'histoire ne doit puiser que d'une main prudente. Ce sont des contemporains, des témoins irrécusables, s'il s'agit de préciser les événements, d'en fixer les dates, de démêler les incertitudes de l'histoire, même de lui infliger des démentis. Mais, excellents pour les faits, ils sont, à moins d'autres documents, sans valeur pour l'appréciation des caractères. Ils ne sont le plus souvent qu'une œuvre d'adulation, de haine ou de mensonge. Jugez donc, d'après la lettre de Constance aux Alexandrins, Athanase et Georges de Cappadoce! Que sont, de leur côté, les panégyriques, les plaidoyers de toute nature, diatribes ou apologies? Faut-il, de ces œuvres intéressées et passionnées, tout transporter dans l'histoire, sans examen et sans correctif? Mais, s'ils sont suspects sous le rapport des faits et des personnages, quelle lumière nouvelle ne jettent-ils pas sur les orateurs eux-mêmes?

III.

Les ouvrages de saint Athanase, suivant qu'ils doivent ou ne doivent point paraître sous les yeux de Constance,

[1] *Apologie à Constance*, 30, p. 248 et 249.

nous montrent deux Constance ou plutôt deux Athanase. Ici, c'est l'***hérétique***, l'***impie Constance***, la ***scélératesse de l'empereur***, ἡ πανουργία βασιλέως. Souvent même, au lieu d'un trait lancé au passage, c'est une sortie violente. « S'il voulait, comme il l'écrit, observer les ordres de » son père, pourquoi a-t-il envoyé d'abord Grégoire, » puis aujourd'hui, Georges, le dévoreur des peuples? » Son père traitait les ariens de Porphyriens; pourquoi » s'efforce-t-il de les introduire dans les églises? pour- » quoi les protége-t-il et chasse-t-il les évêques? pour- » quoi, sous prétexte de sollicitude pour les canons de » l'Eglise, viole-t-il les canons? quel canon prescrit que » les évêques soient envoyés du palais? quel canon or- » donne que des soldats envahissent les églises? Quel » canon veut que des eunuques insensés dirigent les » affaires ecclésiastiques [1]? »

Qui tient ce langage énergique? L'orateur qui, plein d'un implacable mépris pour ses méprisables contemporains, regardait de haut et tenait en échec hérétiques, évêques, comtes et préfets, même les maîtres du monde. Mais il est dans Alexandrie ou au désert, au milieu de son peuple ou de ses moines, chez lui et dans sa nature. Même devant un concile d'ennemis, il est toujours dans son élément; il se meut avec liberté dans la pleine conscience de sa force et de sa supériorité. Transportez-le devant le trône impérial, sous les regards de ce despote qu'il méprisait; ou, s'il n'ose se présenter en personne, qu'il entreprenne, dans une apologie, de dissiper les calomnies de ses ennemis et de faire revenir ce caractère mobile et inconstant, c'est un autre homme. Sa fierté

(1) ***Histoire des Ariens***, **59, p. 296.**

tombe pour faire place à la souplesse ; sa dignité s'abaisse jusqu'à la finesse. Il sent qu'en ce lieu la peau du lion n'est plus de mise, et, comme un grand roi de l'antiquité, ne dédaigne pas de la remplacer par celle d'un moins noble animal.

Chez les Grecs, cette duplicité ou plutôt cette contradiction de caractère était presque universelle. Le type qui résume le plus complètement la double nature du Grec, c'est l'inséparable couple de Diomède et d'Ulysse. Tous ne sont pas des Diomède, mais Diomède est toujours doublé d'Ulysse. Qu'est-ce qu'un Thémistocle, plus pratique que chevaleresque, faisant bonne mine au danger, s'il ne peut l'éviter, mais aimant mieux le tourner que l'aborder de front, aussi habile diseur que brave au combat, et ne comptant pas moins sur les persuasions de la parole que sur les conceptions de son intelligence et la vigueur de son bras, sinon la plus haute expression dans l'histoire de ce mélange de courage et de finesse, de force et d'astuce? Tel est Athanase. Fier, inflexible au milieu de ses ennemis, il devient d'une merveilleuse souplesse devant l'empereur. N'attendez pas de cet habile manieur de la parole qu'il parle de son juge à son juge avec la violente franchise de tel de ses autres écrits. Il sait qu'autant vaudrait ne pas faire d'apologie que de la changer en provocation. D'abord, il n'est nullement question de l'impie Constance, de Constance l'Antechrist; il n'est parlé que de sa piété, de son zèle pour Dieu ; c'est l'empereur le plus ami de Dieu, θεοφιλέστατος βασιλεύς. En homme qui ne dédaigne aucune des adresses de la rhétorique, l'orateur flatte la manie théologique de son royal auditeur; il vante, sans en avoir l'air, sa science de l'Ecriture et sème son discours de citations des livres

saints qu'il fait tourner à sa louange. Là ne s'arrêtent pas ses complaisances. Cet implacable ennemi de l'hérésie sait se tenir sur une sorte de terrain neutre, entre les deux communions : pas un mot qui renie sa foi ; pas un non plus qui blesse les convictions du prince sémi-arien. Que voilà bien la flexibilité de l'esprit grec! Ce sont toujours les fils d'Ulysse, les descendants de Thémistocle, même sur les trônes des grandes métropoles chrétiennes.

« Il serait fin, dit Minerve à Ulysse dans l'Odyssée, » celui qui te surpasserait en ruse, fût-il un dieu! Ne » va donc pas, même dans ta terre, renoncer aux dis- » cours artificieux, que tu aimes du fond du cœur. Tous » deux, nous nous connaissons en habiletés. Si tu es » le premier des mortels par le conseil et la parole, je » suis célèbre entre les dieux par ma prudence et mon » savoir-faire. Tu vois Pallas Athéné, fille de Zeus [1]. » Dans un pays qui, pendant tant de siècles, avait adoré Pallas Athéné et pratiqué ses leçons de savoir-faire, dans la terre classique du mensonge, où il était honteux, non de mentir, mais de se laisser prendre, Athanase, sans manquer positivement à la sainte vérité, saura, s'il est nécessaire, la tourner avec une habileté consommée.

IV.

Et d'abord, au milieu de cette société de trompeurs, pour qui la vraisemblance tenait lieu de vérité, c'est sans colère, en homme fait aux mœurs de ses contem-

[1] Homère, *Odyssée*, xiii, v. 29.

porains, qu'il repousse le soupçon, toujours injurieux, d'être capable, lui aussi, de faire ce que tous font autour de lui : « Crois-moi, ô empereur, je ne mens pas (1). » On disait qu'il avait autrefois excité Constant contre Constance : accusation dont on trouve un écho dans l'histoire de l'arien Philostorge. « Athanase, en Occident, comble » de présents les favoris de l'empereur Constant, surtout » Eustathe, comte des largesses privées, qui avait l'oreille » du prince. Eustathe lui-même porte à Constance cette » lettre de son frère : « Athanase est venu à nous. Il » nous a prouvé que l'épiscopat d'Alexandrie lui appar» tient; fais qu'il en prenne possession : car il l'obtien» drait par mes armes. » Constance, après avoir consulté » les évêques, répondit : « Mieux vaut ne point rompre » avec mon frère que de délivrer Alexandrie de l'insup» portable Athanase (2). » Qu'est-ce qui ferait contester la vérité de ce récit, que ne contredisent point les historiens orthodoxes? Les présents? Nous apprenons de saint Basile que c'était alors le seul moyen de se faire écouter des grands (3). Le caractère des deux princes? Ce furent des frères ennemis que les fils de Constantin.

L'ambition qui devait bientôt mettre aux mains Constantin II et Constant, les avait unis d'abord contre Constance. Pour se ménager des auxiliaires dans son empire, ils lui avaient imposé le rappel des évêques exilés, celui d'Athanase en particulier, et, en même temps que Constance, Constantin s'était empressé d'annoncer

(1) *Apologie à Constance*, 5, p. 236.

(2) PHILOSTORGE, III, 12.

(3) SAINT BASILE, lettre 190. — Il y parle des faveurs qu'il obtenait de ses puissants amis, « tantôt pour rien, tantôt *à un prix modéré*, selon que le Seigneur voulait lui venir en aide. »

aux Alexandrins le retour de leur évêque. « Quand Athanase sera devant vous, vous connaîtrez quelle a été ma vénération pour lui. J'ai été touché à la pensée de vos regrets et à la vue d'un tel homme (¹). » Athanase avait-il sollicité pour lui et sa foi la protection de Constantin II, à Trèves, celle de Constant, à Aquilée? Qui lui en ferait un crime? Mais, aux yeux de Constance, dans son entourage, et surtout dans la bouche des ennemis de l'archevêque, la protection, la pression demandée devenait un appel à la haine d'un frère contre un frère. Athanase se défend, non-seulement d'avoir irrité Constant contre son frère, mais de toute insinuation hostile, de toute ingérence dans les affaires politiques. « Ni cet » ami du Christ n'était assez facile, ni moi un assez » grand personnage, pour nous entretenir de telles » choses et pour que j'osasse calomnier un frère auprès » d'un frère, un empereur auprès d'un empereur. Si » les paroles prononcées dans le secret contre les rois » ne restent point cachées, comment croire que, devant » un empereur et une telle assistance, j'aie parlé contre » toi? Je n'ai jamais vu ton frère seul ; jamais il ne » m'a entrenu seul ; j'entrais toujours avec l'évêque » de la ville où j'étais et ceux qui se trouvaient là. Nous » le voyions ensemble et ensemble nous nous reti» rions (²). »

C'est un cri d'indignation, quand il s'élève contre une accusation autrement odieuse, celle d'avoir écrit à Magnence, le meurtrier de Constant et l'usurpateur de son empire, pour lui livrer l'Egypte. C'est la grande et

(¹) *Discours apologétique*, 87, p. 160.
(²) *Apologie à Constance*, 3, p. 235.

véritable éloquence, celle qui part du cœur. « Au sujet » de ton bienheureux frère, les calomniateurs avaient » un prétexte plausible; j'avais le privilége de le voir et » il daignait écrire en ma faveur à ton affection frater- » nelle; présent, il m'honorait; absent, il m'a souvent » appelé. Mais cet infernal Magnence, le Seigneur et » son Christ me sont témoins que je ne le connais » point, qu'il m'est absolument étranger. Quel lien » entre un inconnu et un inconnu? Quel motif me » pressait d'écrire à un tel homme? Quel eût été le début » de la lettre que je lui aurais adressée? Lui aurais-je » dit : Tu as bien fait de tuer celui qui me comblait » d'honneurs et dont je ne devrais jamais oublier les » bienfaits. Je t'aime d'avoir fait périr mes amis, des » chrétiens si fidèles. Je t'aime d'avoir égorgé ceux » qui, dans Rome, m'accueillirent jadis avec tant de » faveur (1).» «Et en même temps, ajoute M. Villemain après une libre et brillante traduction de ce passage, l'éloquent évêque multiplie les preuves, les faits, les vraisemblances qui démentent la calomnie de ses ennemis (2). » A elle seule, l'émotion de l'orateur en démontrait la fausseté, la démence, pour parler son langage, et réduisait à néant de prétendus autographes qu'on avait mis sous les yeux de l'empereur. Ces Grecs n'étaient pas moins habiles de la main que de la langue. «.Il ne » faut pas s'y fier, disait Athanase, ce sont de merveil- » leux faussaires, qui plus d'une fois imitèrent jusqu'à » l'écriture de vos royales mains (3). » Les inventeurs

(1) *Apologie à Constance*, 6, p. 237.

(2) M. Villemain, *Tableau de l'Eloquence chrétienne au quatrième siècle*. Saint Athanase.

(3) *Apologie à Constance*, 11, p. 239.

de la fable d'Arsénius n'en étaient pas à leur coup d'essai.

On ne manquait pas de dire que les quatre ambassadeurs envoyés par Magnence à Constance étaient venus en Egypte et s'étaient rencontrés avec Athanase; que deux d'entre eux, Servatius et Maxime, étaient du nombre de ses amis, les évêques d'Occident, et avaient souscrit en sa faveur au concile de Sardique, et que des deux autres, Clément et Valens, il avait dû connaître le premier à la cour de Constant, ce qu'indique assez le ton affectueux avec lequel il lui parle de ce prince (1). On serait tenté d'ajouter : Pourquoi ces envoyés se détournaient-ils ainsi de leur route? L'Egypte était-elle donc sur le chemin qui d'Occident conduit à Constantinople? Elle était, comme nous l'apprennent incidemment Philostorge et Athanase, sur celui qui menait à la rencontre de Constance. Libre enfin du côté des Perses par la levée du siége de Nisibe et la retraite de Sapor, ce prince était passé par Jérusalem (2) et, de là, avait couru s'embarquer à Alexandrie (3), pour aller en Illyrie combattre le meurtrier de son frère.

Mais les envoyés de l'usurpateur venaient-ils seulement chercher Constance dans la ville la plus remuante de l'Orient, dans ce foyer de résistance et de révolte, auprès d'un évêque puissant et mécontent? Déjà l'un d'eux n'avait-il pas tenté, sur son passage, la défection de la Libye (4)? Et n'était-il pas évident que, chargés de

(1) *Apologie à Constance*, 9, p. 238.

(2) Philostorge, iii, 26. — Voyez plus haut, p. 127.

(3) « Καὶ αὐτὸς δὲ διερχόμενος, ὅτε πρὸς Μαγνέντιον » ἔσπευδε... et lui-même, traversant (Alexandrie), lorsqu'il courait contre Maguence.» *Histoire des Ariens*, 30, p. 285.

(4) *Apologie à Constance*, 9, p. 238.

soulever les peuples sous prétexte d'une mission pacifique, ils venaient, en s'assurant de l'alliance du vrai maître de l'Egypte, préparer la ruine de l'empereur dans la ville qui nourrissait la capitale de l'empire? Si tel fut leur dessein, s'ensuit-il qu'ils trouvèrent un complice dans Athanase et même osèrent en venir à d'inutiles ouvertures, que sut éluder le prudent archevêque, en ne les voyant qu'en présence de témoins?

L'irritation n'est pas la révolte, et l'on peut s'emporter sans être capable de trahison. Athanase n'aimait pas plus Constance qu'il n'en était aimé; mais il avait une ferme conviction : c'est que César, fût-il persécuteur, avait toujours ses droits. D'ailleurs, il avait aimé Constant et restait pieusement attaché à son souvenir. Quels que fussent ses griefs contre Constance et les promesses de Magnence, Magnence était le meurtrier et Constance le vengeur de son bienfaiteur et de son ami. Si la tentative fut faite, il n'écouta que son cœur, et, dans cette partie de son apologie, son cœur parle seul avec un accent de sincérité qui prouve mieux son innocence que tous les raisonnements. « Demande si, à la vue de Clément, je » ne rappelai point le prince d'heureuse mémoire, si » je ne mouillai point mes vêtements de larmes, pensant » à cette âme si humaine et aimée du Christ. Apprends » comme, au récit de la cruauté du monstre, quand je » voyais Valens s'avancer à travers la Libye, je tremblais » qu'il ne tentât quelque coup d'audace et ne massacrât » ceux qui conservaient l'amour et le souvenir du bien- » heureux: et, parmi eux, je prétends ne venir après » personne. Quand je redoutais de tels sentiments, est- » ce que je ne priais pas avec plus d'ardeur pour toi? » J'aimais donc le meurtrier, et je te voyais avec cha-

» grin, toi, un frère qui vengeait la mort de son » frère [1]! »

Après cette accusation terrible, venait un reproche qui nous paraît beaucoup moins grave qu'il ne l'était alors. Les neuf églises d'Alexandrie [2] se trouvant trop petites pour la multitude toujours croissante des fidèles, l'usurpateur Grégoire avait, aux frais de Constance, commencé une grande église. Athanase l'avait continuée, et, pressé par le peuple, y avait célébré la synaxe, avant d'en avoir fait la dédicace. C'était un crime théologique dont il se défend à force de raisons, d'exemples des Pères et de textes de l'Ecriture; c'était surtout une atteinte personnelle au fondateur de l'édifice, qui ne l'avait certes pas destiné à son ennemi. Athanase saura tout justifier et tout changer en louange du prince. « C'était » la fête de Pâques. Le peuple était immense, et tel que » peuvent le désirer dans une ville chrétienne des em- » pereurs amis du Christ. Les églises se trouvant trop » étroites, il y avait un grand trouble; on demandait à » se réunir dans la nouvelle église et que là tous prias- » sent pour ton salut : ce qui se fit... Et ainsi se montra » l'unanimité de la multitude. Qui ne fut dans l'admi- » ration? Qui ne te félicita à la vue d'un seul peuple » assemblé dans un seul lieu? Et les peuples, avec » quelle joie ils se regardaient mutuellement, eux qui » auparavant se réunissaient en des lieux divers! Ce fut » pour tous du bonheur; seul, le calomniateur fut af- » fligé [3]. » Mais pourquoi n'avoir point commencé

(1) *Apologie à Constance*, 9 et 10, p. 238.
(2) Saint Epiphane, *Hér.* LXIX, 2, p. 728, c.
(3) *Apologie à Constance*, 14 et 16, p. 240 et 242.

par la dédicace de l'église? « Très-pieux Auguste, ré-
» pond l'orateur, nous était-il permis de le faire, sans
» avoir reçu ton ordre (1)? » Puis, sans remarquer peut-être qu'il se prêtait aux prétentions pontificales de l'empereur, il ajoute : « Maintenant viens! l'édifice est prêt;
» il a été purifié par ces prières; il n'attend plus que
» ta présence, la seule chose qui manque à sa pa-
» rure (2). »

Restait un dernier grief, le plus délicat de tous. Athanase avait blessé l'empereur en déclinant l'invitation qu'il lui avait faite de venir à la cour, et, plus encore, en lui laissant voir qu'il n'était point dupe de son jeu hypocrite et ne voulait pas se livrer entre ses mains. C'était sur sa propre demande, disait Constance, qu'il lui accordait cette faveur. « Je rends grâce à ta Piété, ré-
» pondit Athanase, d'avoir daigné exaucer cette préten-
» due prière ; mais je suis frappé d'étonnement qu'on
» ait osé te faire un pareil mensonge. Je ne t'avais pas
» écrit, et je défie mon accusateur de montrer ma let-
» tre (3). » Il sent qu'on n'ose l'attaquer ouvertement au milieu de son peuple, et que tous ces officiers envoyés du palais avec des lettres ou des ordres verbaux, ne veulent qu'une chose, le faire sortir volontairement d'Alexandrie et le mettre hors d'état d'y jamais rentrer. Prières, ordres, menaces, il élude tout avec la ténacité et l'astuce de sa race. Rappelé par une lettre de l'empereur, il ne partira qu'avec une lettre. On lui en présente une : on a trompé l'empereur. On n'apporte que

(1) *Apologie à Constance*, 14, p. 240.
(2) Ibid., 18, p. 243.
(3) Ibid., 19, p. 243, d.

des ordres verbaux, on refuse de les donner par écrit : les officiers impériaux trompent encore l'empereur ; ils agissent d'eux-mêmes, au profit des ariens. « Ils man-» geaient et prenaient conseil avec eux ; plus de liberté » dans leurs actions ; ils n'avaient souci que de me » tendre des embûches et des piéges. Rien dans leurs » actes qui parût résulter d'un ordre de l'empereur ; ils » prouvaient eux-mêmes qu'ils agissaient à la demande » de mes ennemis. Cette conduite me forçait d'exiger » un ordre écrit avec plus d'instance ; rentré dans mon » église avec tant de lettres, il ne me convenait pas d'en » sortir sans lettre (1). »

Heureusement, de ces arguties et de ces chicanes, l'orateur s'élève à des considérations plus graves, qui nous donnent la seule et vraie raison de sa résistance. Evêque, il appartenait à son peuple et ne devait se laisser arracher que par la force. « Si j'avais fui, quelle » serait ma justification aux yeux des vrais évêques et » surtout de Celui qui m'a confié mon troupeau, le juge » de toute la terre, le seul souverain roi? N'aurait-on » pas raison de me faire un crime d'avoir négligé mon » église ? Les reproches de ta Piété ne seraient-ils pas » justes, quand elle me demanderait pourquoi j'ai » abandonné mon peuple? Et le peuple, au jour du » jugement, ne rejetterait-il pas sur moi son abandon? » ne dirait-il pas : Il a fui, celui qui nous surveillait, » et il n'était personne pour nous avertir (2). »

Ose-t-on enfin employer la violence? Chassé de son église par Georges et les officiers impériaux, dénoncé par Constance à la haine des Alexandrins, il s'est retiré

(1) *Apologie à Constance*, 25, p. 246.
(2) Ibid., 26, p. 246 et 247.

avec la satisfaction de n'avoir point trahi son peuple et la preuve manifeste de la persécution qu'il subissait depuis si longtemps. Mais, même en fuyant, il n'était point rebelle et s'empressait de se rendre auprès de l'empereur, quand, à la nouvelle des persécutions dirigées contre les orthodoxes, il s'était arrêté et enfoncé dans le désert. « Si ceux qui n'ont pas souscrit contre moi ont » tant souffert ; si, pour n'avoir pas voulu communi- » quer avec les ariens, des laïques ont été condamnés à » mort, qu'aurait-on fait de moi ? Mais je n'ai pas fui » par crainte de ta Piété. On a outre-passé tes ordres. » Non, ce n'est pas ton Humanité qui a fait reléguer » des évêques, des vieillards, dans d'horribles déserts, » ceux de Libye dans la grande oasis, ceux de la Thé- » baïde dans l'oasis d'Ammon [1]. »

On retrouve toujours le Grec et ses détours. Il avait longtemps à la souplesse joint l'indépendance et la fermeté de caractère ; mais, depuis qu'il s'était étendu dans tout l'Orient, ses enfants, issus du mélange de tant de races, n'avaient pris de lui que la langue et l'esprit, sans se dégager de l'humilité, je dirais presque de la bassesse orientale. S'il s'en trouve que distingue une libre et vigoureuse nature, ils ne semblent jamais tout d'une pièce, et se dédoublent, fermes au milieu de leurs égaux, esclaves de la faiblesse native, sous le regard du maître. Qui, mieux qu'Athanase, connaissait la haine jalouse et persévérante de Constance, son hostilité toute personnelle, qui avait plus besoin d'être modérée qu'excitée ? Qu'espérait-il de ces ménagements, où nous avons peine à reconnaître le vigoureux et intrépide orateur qui traduisait les évêques d'Orient au tribunal

[1] *Apologie à Constance*, 32, p. 250 et 251.

de l'univers et confondait leurs calomnies avec une si virile éloquence? Fléchir le prince fanatique qui l'avait persécuté sans relâche et venait de le faire, une seconde fois, fuir au désert, ou plutôt, sous forme d'appel à sa justice, plaider sa propre cause devant l'opinion publique? Mais alors pourquoi ne pas conserver la noble attitude du *Discours apologétique*? Pourquoi ces artifices qui ne font point illusion, ces distinctions sans vérité et cette hypocrisie de langage?

Il n'est pas jusqu'aux ministres du maître qui en imposent au grand archevêque. Lui qui partout ailleurs ne craint pas d'appeler les gens par leur nom, ne réfute son mystérieux ennemi que sous le couvert de l'anonyme. C'est toujours l'accusateur, ὁ κατήγορος. Assurément la délation n'était pas celle d'un vulgaire dénonciateur. Athanase ne la suivrait point avec cet ordre et cette insistance, relevant toutes les attaques, toutes les insinuations, s'il n'avait à répondre à un réquisitoire en règle, un de ces rapports par lesquels, en ces temps de despotisme et, pour ainsi dire, d'arbitraire légal, les ministres des volontés impériales se chargeaient de les justifier. L'accusateur ne peut être que le notaire Diogène, envoyé à Alexandrie pour expulser Athanase, et son accusation, le rapport où il rendait compte de sa mission. Athanase le traite de calomniateur et de sycophante; mais, s'il n'épargne pas ses actes, il le ménage dans son nom et sa dignité. Le prestige impérial s'étend jusque sur les ministres du palais. En présence de ces grandes puissances, aujourd'hui si peu respectées, mais devant lesquelles alors tout tremblait, cet homme fier et indépendant éprouvait, même au fond du désert, l'émotion commune.

CHAPITRE VII.

SAINT ATHANASE ET SON PEUPLE. APOLOGIE DE SA FUITE.

I. Athanase, même proscrit, maître de l'Egypte. — Insinuations de ses ennemis sur sa fuite. — Deux conduites, quand la résistance est inutile : l'une plus romaine, l'autre plus grecque ; mourir ou se réserver pour l'avenir. — Athanase ne regarde jamais la défaite comme définitive. — Sa fuite était encore un combat. — Il la défend dans une nouvelle apologie.

II. *Apologie de sa fuite.* — Hypocrisie de l'intérêt que prennent tout-à-coup ses adversaires. — Persécution des fidèles d'Alexandrie. — Deux partis à prendre. — Athanase n'a pas hésité.

III. Sans les principes immuables et absolus qui dominent le monde, point de véritable éloquence. — Importance des exemples fournis par l'histoire. — La fuite d'Athanase justifiée par un principe supérieur et l'exemple des saints. — Il s'est soumis à la manifeste volonté de Dieu. — Son évasion miraculeuse. — Son empire, même quand il est proscrit, est la plus belle victoire de l'intelligence.

I.

Athanase avait été condamné et déposé par trois conciles [1] : le *Discours apologétique* avait fait justice des complots des évêques, à la fois ses accusateurs et ses juges. Les empereurs l'avaient exilé et remplacé par des intrus : l'*Apologie à Constance* lui avait donné raison contre les empereurs. En possession des cœurs et des esprits, ce fugitif, ce proscrit, du fond des solitudes où il se cache, est, malgré ses ennemis conjurés, l'invisible maître de l'Egypte. Les usurpateurs trônent dans les

(1) Les conciles de Tyr, 335, d'Antioche, 341, et d'Arles, 353.

12

églises désertes ; les endroits écartés, les cimetières, les maisons privées deviennent des lieux de prière, où se réunissent les fidèles en communion avec leur évêque absent. Il restait à tenter de le déposséder de cette citadelle des cœurs et des esprits, qui faisait sa force. C'est aux peuples d'Egypte qu'intimidaient vainement les proclamations impériales, que vont désormais s'adresser les attaques de ses ennemis. Il a fui pour échapper de leurs mains : ils calomnient sa fuite. Evêque, il se devait avant tout à son église qu'il a lâchement abandonnée.

Ces insinuations calomnieuses, sourdement répandues parmi les peuples, finissaient par ébranler les fidèles et insensiblement les désaffectionnaient du chef qui les avait passionnés par son courage militant. Les multitudes sont aux héros, non aux habiles, encore moins aux égoïstes. Qu'un homme brave pour elles les forts et les puissants, elles lui appartiennent corps et âmes ; incapables par elles-mêmes d'un acte de courage, elles se sentent avec orgueil de sa nature, se prennent à oser comme lui et le paient de son dévouement par le dévouement de tous. C'est l'honneur des âmes ignorantes, et plus perverties que mauvaises, que, si un rayon de beauté morale vient à les frapper, il suffit pour éveiller en elles des instincts endormis, leur révéler des sentiments inconnus et parfois les transformer, les régénérer à la lumière de ces vertus dont elles sont incapables, mais qu'elles comprennent et aiment dans des âmes qui, pour leur être supérieures, sont cependant de la même nature qu'elles. Mais que, sous ce courage et cet héroïsme qu'on croyait désintéressés, se laissent entrevoir de l'adresse et du savoir-faire : l'enthousiasme baisse ; le héros disparaît et n'est plus qu'un habile homme. On

peut l'admirer encore, mais d'une autre admiration et avec défiance. Que, dans ce mélange de vigueur et de finesse, l'on démêle des calculs personnels : l'idole tombe et de l'excès de la popularité passe à celui de la défaveur. Les ennemis d'Athanase connaissaient le caractère mobile des multitudes. Aussi, en gens qui s'entendaient à détruire les popularités, par des insinuations sourdes et des interprétations perfides, dans les entretiens et dans des écrits, ils exploitaient contre lui ce qu'ils appelaient la désertion de son église et la lâcheté de sa fuite.

En présence d'un ennemi tout-puissant, quand désormais la résistance est inutile, il est deux conduites : l'une plus romaine, attendre héroïquement la mort sur sa chaise curule et s'affranchir jusque dans les mains du vainqueur :

Ipse deus, simul atque volet, me solvet [1];

l'autre plus grecque, fuir d'Athènes, qui va devenir la proie de Xerxès ou de Lysandre, et se réserver pour l'avenir. Dans l'âge héroïque de l'Eglise, la première maxime est plus suivie : c'est l'ère des viriles ardeurs, des saintes témérités et des exagérations enthousiastes ; le sang des martyrs devient une semence de chrétiens. Après la victoire, l'esprit chrétien se rasseoit, envisage le danger sans faiblesse, mais sans audace ; il l'attend plutôt qu'il ne l'aborde ; il n'a pas une moins inébranlable résolution, mais son courage est paisible, son ardeur sans impatience. La réflexion tempère l'ancienne fougue ; il calcule les chances de succès, et, s'il le faut,

[1] HORACE, *Epîtres*, I, 16, v. 78.

cède au temps, les regards toujours fixés sur le but final. C'est la maxime grecque qui prévaut; à l'antique héroïsme succède la politique, une politique courageuse, mais habile et sans goût pour les aventures.

Athanase est la plus haute personnification de cet esprit nouveau. Réunissant, dans l'infinie variété de sa nature, tous les contrastes et tous les extrêmes, il se montre à la fois courageux et prudent, ferme et souple, inflexible sur les principes, sans répugnance pour les moyens, s'ils ne sont pas en désaccord avec l'honnêteté même vulgaire, impitoyable pour les hérétiques et les évêques conjurés contre lui, habile courtisan, quand il s'adresse à Constantin ou à Constance: un héros dans la lutte, un politique consommé dans les négociations. Le voici encore sous une face nouvelle. Vaincu, il ne regarde pas sa défaite comme définitive ; il ne risque plus de la rendre telle, en se livrant à ses ennemis, en s'exposant à la mort ou du moins à un nouveau bannissement au bout du monde. Il se dérobe et fuit au désert, dans le voisinage et à la portée de son peuple, se réservant pour des temps meilleurs, ou plutôt continuant le *bon combat,* champion invisible et partout présent, en communication avec toute l'Egypte qu'il ne gouverne pas avec moins d'activité et de puissance que sur son trône d'Alexandrie.

S'il ne voulait pas voir s'amoindrir son prestige et, du même coup, s'affaiblir l'autorité de la foi, il était temps de prévenir les peuples contre les insinuations de ses ennemis et de leur rendre compte de ses fuites, qui étaient encore des résistances et des combats. Cette justification pressait d'autant plus que ses accusateurs donnaient un nouveau tour à leurs attaques, et, semblant

tout-à-coup prendre l'intérêt de sa gloire, ne dénonçaient la prétendue lâcheté de sa fuite que sous le masque d'une bienveillante pitié. Athanase répondit, la deuxième année de son séjour au désert, un an après l'*Apologie à Constance*, par une nouvelle apologie, celle de sa fuite. Elle n'est ni antérieure, ni postérieure à 357, puisqu'il y est parlé de la chute d'Hosius, arrivée cette même année, et qu'elle fut écrite du vivant de Léontius, l'évêque usurpateur d'Antioche, qui ne vit pas l'année 358.

II.

Dès le début, Athanase va droit à la nouvelle accusation soulevée contre lui. « J'entends dire que Léontius,
» l'évêque actuel d'Antioche, Narcisse de Néroniade,
» Georges de Laodicée et les ariens de leur secte, répan-
» dent mille bruits injurieux sur moi et m'accusent de
» lâcheté, parce que, lorsqu'ils me cherchaient pour
» me faire périr, je ne me suis pas offert à leurs coups. »
Dès les premiers mots, un de ces merveilleux artifices de l'art oratoire, qui, par la seule habileté du tour, insinue la justification. « Fecerunt id servi Milonis,
» quod suos in tali re facere voluisset. » Ainsi Athanase ne dit pas: *Parce que j'ai fui*; pas même : *Parce que je me suis dérobé*, mais, n'évitant pas moins ces mots que Cicéron celui de meurtre, *Parce que je ne me suis pas offert à leurs coups*. Et, tout de suite, il démasque l'hypocrite intérêt de ses ennemis et dévoile leur secret mécompte : « S'ils attaquent ma fuite, ce n'est point par
» vertu, dans le désir de me voir agir en homme de

» cœur. D'où viendrait un tel vœu à des ennemis pour
» des hommes qui ne courent pas avec eux la carrière
» du mauvais esprit? C'est par malice qu'ils bourdon-
» nent partout de tels bruits, se figurant, dans leur
» bonhomie, que, par crainte de leurs injures, je vais
» me livrer entre leurs mains. Voilà ce qu'ils veulent;
» c'est pour cela qu'ils s'agitent, jouent la comédie de
» l'amitié et poursuivent en ennemis. Rassasiés de
» sang, ils veulent encore se délivrer d'un homme qui,
» éternel ennemi de leur impiété, affiche et confond
» leur hérésie. Quel est celui qu'ils ont jamais poursuivi
» et pris, sans le traiter avec violence? Quel est celui
» qu'ils ont recherché et découvert sans le faire mourir
» misérablement ou vivre dans une complète affliction?
» Car telles sont leurs œuvres; les juges ne sont que
» les ministres de leur cruauté. Quel lieu ne garde le
» souvenir de leur méchanceté? Quelle église aujour-
» d'hui n'est pas en deuil, par suite de leurs trames
» contre les évêques? Antioche pleure Eustathe, le con-
» fesseur, l'orthodoxe; Balanée, l'admirable Euphra-
» tion; Andrinople, Eutrope, l'ami du Christ, et son
» successeur Lucius, mort dans les chaînes; Ancyre,
» Marcellus; Béroée, Cyrus; Gaza, Asclépas. Quant à
» moi et à mes prêtres, ils ne nous font rechercher que
» pour nous infliger la peine capitale. Ainsi l'ordon-
» naient les lettres adressées contre nous à Phila-
» grius (1). »

La proclamation de Constance au peuple d'Alexandrie n'avait pas été une vaine menace, comme le montre ce récit de la violente intronisation de Georges. « Ils en-

(1) *Apologie de sa fuite*, 3, p. 254 et 255.

» vahirent une seconde fois Alexandrie, me cherchant » encore pour me tuer, et ce fut une guerre plus cruelle » que la première. Tout-à-coup des soldats cernèrent » l'église, et, au lieu des prières, on entendait le bruit » des armes. Puis, pendant le carême, arrive leur émis- » saire, Georges de Cappadoce, qui, instruit par de tels » maîtres, ajoute à tant de maux. Après la semaine de » Pâques, des vierges étaient jetées en prison, des évê- » ques emmenés dans les chaînes par des soldats ; on » pillait les demeures et le pain des veuves et des orphe- » lins ; on faisait des descentes dans les maisons, on » transportait la nuit les chrétiens, on mettait les scellés, » les frères des clercs étaient en danger pour leurs frè- » res. Suivirent de plus affreuses audaces. La semaine de » la sainte Pentecôte, le peuple, après avoir jeûné, » s'était rendu au cimetière pour prier ; tous avaient » horreur de la communion de Georges. Ce profond » scélérat excite le chef militaire Sébastien, un mani- » chéen, et celui-ci, avec une troupe de soldats portant » des armes, des épées nues, des arcs et des traits, se » précipite, en plein dimanche, sur les peuples. Il ne » trouve plus que quelques fidèles en prière ; car la » plupart s'étaient retirés à cause de l'heure ; et alors » furent commis les crimes qu'on devait attendre d'un » agent des ariens. Il allume un bûcher, place des vier- » ges près du feu et les force de dire qu'elles ont la foi » d'Arius ; les voyant victorieuses, sans souci de la » flamme, il les fait dépouiller et battre au visage, au » point de les rendre méconnaissables. Quarante hom- » mes sont saisis et frappés à coups de branches de » palmier armées de leurs épines ; plusieurs en mouru- » rent. Tout ce qui fut pris fut, avec les vierges, relé- » gué dans la grande oasis. »

Un dernier trait de ce simple et pathétique récit devait faire une vive impression sur les Egyptiens et révolter le peuple qui pratiquait par excellence le culte des morts et la religion des tombeaux. « Dans le prin» cipe, ils ne laissaient point rendre les corps des morts » à leurs parents, mais ils les cachaient et les jetaient » sans sépulture, dans l'espoir de dérober aux regards » une telle cruauté ([1]). »

Qu'avait à faire Athanase au milieu d'une telle persécution ? Attendre la mort sur son trône épiscopal ? conduite glorieuse et dans l'esprit de la primitive Eglise, mais peu conforme à sa nature, qui, capable de tous les courages, ne se complaisait pas moins aux luttes de l'habileté qu'à celles de la force, et, en plein triomphe de ses adversaires, n'était jamais à bout de ressources,

adversis rerum immersabilis undis ([2]) ?

ou fuir encore au désert, et, du fond d'une caverne ou d'un tombeau, continuer, malgré l'empereur, le préfet et l'intrus qui s'asservissaient en vain les corps, de diriger, maître des âmes, l'Egypte orthodoxe ? Cet esprit pratique n'avait pas hésité, au risque de prêter à de fâcheuses interprétations. Il lui restait à se relever et à reprendre son prestige, ou plutôt à se montrer dans son vrai jour, aux yeux de ces populations mobiles, aussi promptes à la censure et à la désaffection qu'à l'admiration et à l'enthousiasme. Il ne suffisait pas de dire : Ma mort était certaine. Il fallait, comme les martyrs, savoir mourir ; la persécution est le champ d'honneur de l'évê-

([1]) *Apologie de sa fuite,* 6 et 7, p. 255 et 256.
([2]) Horace, *Epîtres,* I, 2, v. 22.

que. Il était spirituel d'ajouter : « S'il est mal de fuir, » il est beaucoup plus mal de persécuter : l'un se cache » pour ne point périr, l'autre poursuit pour tuer. Qu'ils » cessent de tendre des embûches, et aussitôt s'arrête- » ront les fugitifs [1]. » Mais ce n'était que riposter à un reproche par un reproche, à une appréciation personnelle par une appréciation tout aussi personnelle.

III.

Dans le monde multiple et variable des faits, dans le *perpétuel devenir* du relatif, rien ne se tient par soi-même ; tout s'attaque et se défend, sans règle et sans consistance, au gré des passions, des préjugés et des fantaisies d'une multitude qui se paie de mots encore plus que de raisons. Mais des faits, qui, par eux-mêmes, ne sont ni bons ni mauvais, ni justes ni injustes, ni beaux ni laids, qu'on s'élève aux éternels principes du monde supérieur, aux lois immuables et absolues qui dominent la mobile et indifférente succession du relatif : à leur lumière, les actes se caractérisent, s'imprègnent de bonté ou de méchanceté, de beauté ou de laideur, et deviennent des faits moraux, susceptibles de louange ou de blâme.

Sans l'aide des principes, peut-être pourra-t-on persuader : les sophistes de l'ancienne Grèce, ces maîtres de scepticisme non moins que d'éloquence, s'en passaient et apprenaient à s'en passer ; mais on ne produira pas de conviction durable. Au contraire, une cause est

(1) *Apologie de sa fuite*, 8, p. 257.

gagnée, si l'on sait éclairer le fait, toujours contestable et contesté, à l'incontestable lumière d'un principe. C'est en ce sens que Cicéron appelait la philosophie la mère des bonnes actions et des beaux discours, ***matrem bene factorum beneque dictorum***. Comment ce grand orateur fait-il du meurtre de Clodius un acte juste, et, puisque la violence ne pouvait être repoussée que par la violence, un devoir pour Milon et ses esclaves? en le mettant à l'abri du droit de légitime défense, sous la protection de la loi « qui n'a point été écrite, qui est innée en nous, et que nous avons prise à la nature et puisée au fond de notre être ([1]). » Il faisait plus : profitant du respect des hommes pour l'antiquité, il aimait à invoquer le passé et à montrer partout la constante application des principes qu'il posait. L'histoire, disait-il, vous fournira les plus riches témoins, ***locupletissimos testes excitabit.***

Athanase était un trop habile maître de la parole pour ne pas trouver, dans les principes de la raison et les exemples du passé, l'apologie d'une fuite, qui, elle aussi, était un devoir, et, si l'on songe quelle était la continuation de cette lutte acharnée, avait son héroïsme. Il est, disait-il, aussi criminel de se livrer à ses ennemis que de se tuer soi-même : c'est également se soustraire à la tâche imposée ([2]). Ainsi pensèrent et agirent les saints. « S'ils insultent ceux qui se dérobent aux coups » des assassins, s'ils calomnient ceux qui fuient devant » les persécuteurs, que feront-ils à la vue de Jacob » fuyant son frère Esaü, et de Moïse se retirant dans la » terre de Madian par peur de Pharaon? Futiles discou-

([1]) Cicéron, *Pro Milone*, 4.
([2]) *Apologie de sa fuite*, 17, p. 261.

» reurs, comment justifieront-ils David, lorsqu'il se » sauve de sa maison devant les sicaires de Saül, se » cache dans une caverne et change son visage, jusqu'à » ce qu'il ait échappé à Abimélech et à ses embûches? » Que diront-ils, ces habiles parleurs, quand le grand » Elie, qui voyait Dieu répondre à son appel et ressus- » citait les morts, se dérobe à la fureur d'Achab et fuit » devant les menaces de Jézabel? Les disciples se ca- » chèrent par crainte des Juifs, et Paul, à Damase, se » fit descendre du haut du rempart dans une corbeille » pour échapper aux mains de son persécuteur [1]. » Le Sauveur lui-même s'est dérobé à ses ennemis, parce que son heure n'était pas venue [2]. Nous n'avons plus sous les yeux les misérables ennemis d'Athanase; nous n'entendons plus leurs chuchotements et leurs dénigrants propos. La scène s'est élevée et fait défiler devant nous les plus illustres persécutés de l'Ancien et du Nouveau Testament, fuyant pour continuer l'œuvre de Dieu.

L'orateur, en effet, ne se contentait pas de montrer l'exemple des saints; il donnait la raison de leur fuite. « Elle n'est ni répréhensible, ni inutile, la fuite des » saints. S'ils n'eussent échappé aux persécuteurs, com- » ment le Seigneur serait-il né de la race de David? qui » eût prêché la parole de vérité? et même, si les persé- » cuteurs recherchaient les saints, c'était pour que per- » sonne ne l'enseignât [3]. D'ailleurs, ils n'agissaient » point d'eux-mêmes et obéissaient à un profond des- » sein de la providence. Ces saints fugitifs étaient comme

[1] *Apologie de sa fuite,* 10 et 11, p. 258.
[2] Ibid., 12, p. 259.
[3] Ibid., 23, p. 264.

» des médecins conservés par l'économie divine pour » la guérison des malades. Telle est la loi pour tous les » hommes : fuir qui nous poursuit; se dérober à qui » nous recherche; ne point tenter le Seigneur par pré- » cipitation, attendre le moment fixé pour notre mort » ou la décision du juge; et cependant se tenir prêt, le » moment venu, à combattre pour la vérité jusqu'à la » mort. Telle fut la conduite même des bienheureux » martyrs dans les persécutions. Poursuivis, ils fuyaient; » cachés, ils étaient forts; découverts, ils souffraient le » martyre. Si quelques-uns s'offraient d'eux-mêmes aux » persécuteurs, ils ne le faisaient pas témérairement. A » tous les yeux, cette ardeur, cet élan, était une visible » inspiration de l'Esprit-Saint (1). »

On avait opposé au grand fugitif l'exemple des martyrs; il répondait par l'exemple des martyrs, et justement comme Néarque à Polyeucte :

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

(1) *Apologie de sa fuite*, 22, p. 264.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe;
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

Il y a pourtant cette différence que, dans *Polyeucte*, Néarque donne la réplique, et qu'ici Athanase la reçoit; que là, c'est l'enthousiasme qui l'emporte, et qu'ici c'est la soumission réfléchie aux desseins de Dieu.

Qu'on parle encore de crainte et de lâcheté, maintenant que la question est élevée à cette hauteur de principes et de sentiments! Si par deux fois Athanase a fui, et s'il fuira deux fois encore, est-ce pour disputer à ses ennemis une vie de tourments et d'agitation ? ou pour ne point laisser son église sans chef, pour rester, en paraissant le déserter, à son poste d'évêque? « Mourir, c'est se » reposer de la peine; mais le fugitif, dans la perpé» tuelle attente de l'incursion des ennemis, trouve la » mort plus légère qu'une telle vie. Aussi ceux qui pé» rissent dans la fuite ne meurent-ils pas sans renom » et jouissent-ils, eux aussi, de la gloire du martyre (1). »

D'ailleurs, n'est-ce pas malgré lui et pour se soumettre à la manifeste volonté de Dieu qu'il s'est échappé de l'église, à travers plus de cinq mille soldats? Evasion miraculeuse, en effet, et qui prouve que tous, les soldats comme le peuple, étaient pour lui. Tant d'hommes envoyés pour le saisir, sans s'être concertés, mais par

(1) *Apologie de sa fuite*, 17, p. 261.

l'effet d'un même sentiment, ferment les yeux et laissent passer, pour ainsi dire, invisible, celui qu'ils venaient prendre. Tel est parfois sur ces natures rudes, mais droites, l'empire du génie et de la sainteté ! C'est encore pour Athanase l'occasion d'un de ces merveilleux récits qui sont le triomphe de son éloquence. Le voici traduit par M. Villemain. « Il était nuit, et il y avait du peuple » qui veillait dans l'église, attendant la fête du lende- » main. Le chef militaire Syrianus apparut tout-à-coup » avec des soldats au nombre de plus de cinq mille, » ayant des armes et des épées nues, des arcs, des flèches, » des lances, et il les range autour de l'église. Moi qui » ne croyais pas juste, dans un si grand désordre, » d'abandonner le peuple, et qui préférais m'exposer le » premier au péril, m'étant assis dans la chaire, j'ai » ordonné au diacre de lire le psaume : *La miséricorde » du Seigneur est grande dans les siècles*; je dis au peuple » de répondre, et de se retirer ensuite chacun dans sa » maison; mais le chef s'étant élancé dans le temple, » et les soldats assiégeant de toutes parts le sanctuaire » pour me saisir, le peuple et les prêtres me pressent, » me supplient de prendre la fuite; je refuse de le faire » avant que chacun d'eux soit en sûreté. M'étant donc » levé, et ayant prié le Seigneur, je les conjurai de se » retirer. « J'aime mieux, disais-je, être en péril, que » de voir maltraiter quelqu'un de vous. » Plusieurs » donc étant sortis et les autres se préparant à les suivre, » quelques solitaires et quelques prêtres montèrent » jusqu'à moi et m'entraînèrent; et ainsi, j'en atteste la » suprême vérité, malgré tant de soldats qui assiégeaient » le sanctuaire, malgré ceux qui entouraient l'église, je » sortis sous la conduite du Seigneur, et j'échappai sans

» être vu, glorifiant surtout le Seigneur de ce que je
» n'avais pas trahi mon peuple, et de ce que, l'ayant mis
» d'abord en sûreté, j'avais pu être sauvé moi-même et
» me dérober aux mains qui voulaient me saisir (1). »

Ainsi cet homme dont on avait tenté de faire un lâche, avait été le courage même; s'il s'était dérobé à ceux qui le voulaient faire périr, c'était à la façon des grands confesseurs de la vérité; s'il avait fui, c'était, d'après l'inspiration et sous la protection de Dieu, non pour lui, mais pour son peuple. Encore une fois ses ennemis étaient vaincus. Ils s'étaient conjurés pour l'empêcher de devenir archevêque d'Alexandrie et le vrai chef de l'Eglise d'Orient; ils l'avaient fait bannir et deux fois déjà jeté dans le désert : absent, en fuite, il n'était pas moins obéi et vénéré que lorsqu'il siégeait sur le trône de la grande église ou parcourait l'Egypte, à la tête de ses prêtres; ses retours étaient des triomphes. Les usurpateurs de son siége, si la force qui les soutient disparaît, tombent massacrés par la foule; Athanase seul, sans alliés, sans protection séculière, est, malgré tant d'ennemis réunis, le maître de l'Egypte. C'est la plus belle victoire de l'intelligence, la vraie reine du monde.

(1) *Apologie de sa fuite*, 24, p. 264 et 265.

CHAPITRE VIII.

SAINT ATHANASE SATIRIQUE. — HISTOIRE DES ARIENS.

I. Difficulté pour l'orateur d'écrire l'histoire, surtout celle de son temps. — L'*Histoire des Ariens* tient des mémoires et du pamphlet. — Elle était un livre secret. — Livres secrets fréquents dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

II. *Histoire des Ariens*, adressée aux moines. — Précautions d'Athanase. — Caractère du livre indiqué à la fin, dans le titre. — Date de sa composition. — Une première partie perdue.

III. L'*Histoire des Ariens*, œuvre oratoire. — Manière satirique de dire la vérité et de la fausser. — Méprise de Fleury et de M. l'abbé Rohrbacher. — Athanase ne pouvait être impartial. — Fausse idée que l'on se fait des grands hommes et des saints. — A quel prix sont la vertu et l'éloquence.

IV. Personnages de l'*Histoire des Ariens*. — Les évêques. — Les officiers impériaux. — Constance. — Portrait de Constance par Ammien Marcellin. — Constance jugé par saint Epiphane et saint Grégoire de Nazianze. — Son portrait par Athanase. — Invectives.

V. Lutte du sacerdoce et de l'empire. — Le palais prend la place de l'Eglise. — L'indépendance de l'Eglise revendiquée par Athanase et Hosius. — Guerre d'émeutes dirigée par Constance contre Athanase. — Invasion et profanation de la grande église d'Alexandrie. — Terreur. — Les moines, agents anonymes d'Athanase.

I.

Cicéron ne voulait pas qu'on introduisît dans l'histoire l'âpreté du barreau et les traits énergiques de la tribune ; et cependant c'est surtout pour l'orateur qu'il revendiquait le privilége de l'écrire. De tous les genres, elle est, disait-il, le plus oratoire. Il était orateur, et, de même qu'il avait transporté la philosophie

grecque dans sa langue maternelle, il eut plus d'une fois l'ambition d'inaugurer dans son pays, qui n'avait encore que des annales sans art, cette histoire qui était aussi une des gloires de la Grèce. Il s'en faisait prier par ses amis, au nom de son patriotisme, et il s'empressait de répondre qu'il ne se refuserait pas à ce travail, s'il avait du loisir et de la liberté. Illusion d'un grand esprit! il lui manquait deux choses autrement essentielles : comme il s'agissait d'écrire l'histoire de son temps, dont il avait été l'un des principaux acteurs, le désintéressement et l'impartialité ; comme il était orateur et que l'éloquence vit plus de passion que de raison, la calme et sereine possession de ses facultés pour l'observation attentive et consciencieuse des hommes et des choses. Un de ses contemporains, son ennemi, mais le plus florissant historien de Rome, dit Tacite (1), Salluste, lui en donna, de son vivant, une preuve cruelle, en passant presque sous silence, dans une histoire de la conjuration de Catilina, le vainqueur de Catilina, et en ne voyant dans le patriotique discours qui peut-être avait sauvé la République, qu'une brillante harangue. Quelle justice attendre d'un ennemi parlant d'un ennemi? A peine mort, Cicéron reçut un autre démenti. Si Tite Live pèche en quelque chose, c'est parce que, orateur et venu dans le temps où Auguste avait pacifié, c'est-à-dire ruiné l'éloquence, il se fit une tribune de l'histoire et mit dans la bouche de ses personnages les discours qu'il ne pouvait prononcer lui-même : montrant ainsi, par son exemple, que le genre historique n'est pas essentiellement oratoire et qu'il

(1) TACITE, *Annales*, III, 30.

court plus d'un risque à tomber dans la main d'un orateur.

Mais ces hommes d'action, non contents des luttes qui agitent leur vie, aiment à s'en faire les historiens, comme s'ils voulaient combattre encore dans l'avenir. Il arrive donc que l'orateur soit amené à raconter des événements dont il a été l'un des acteurs et à devenir ainsi l'historien de son temps. Indirectement d'abord, lorsque, historien sans s'en douter, il expose et apprécie, dans des lettres, ses actes de chaque jour, ses inquiétudes et ses espérances. Deux correspondances, celle de Cicéron et celle de saint Basile, sont, en ce sens, des histoires suivies de leurs temps. Il est difficile, pour ne pas dire inutile, de rien dissimuler, de rien déguiser, de rien fausser dans ces confidences à un ami, dans le sein duquel on aime à se décharger de ses préoccupations, surtout si, comme le veut Cicéron qui s'y connaissait, il a du sens et une sincère amitié. Que dans cette conversation où nous n'entendons qu'un des deux interlocuteurs, il se glisse une erreur, provenant de mauvais renseignements ou d'une fausse appréciation, comme néanmoins tout est discuté et mis en lumière, nous nous y tromperons difficilement. L'orateur se fait encore historien dans des mémoires. C'est César écrivant ses *Commentaires* pour ne point laisser à d'autres le soin de raconter et de justifier ses actes ; c'est Cicéron grossissant, chaque année, cette histoire secrète qui ne nous est point parvenue, cet ἀνέκδοτον, qu'il ne voulait lire qu'à Atticus et où il s'abandonnait à toute l'âpreté de sa verve contre ses ennemis ([1]). Les mémoires ne sauraient

([1]) CICÉRON, *ad Atticum*, II, 6; XIV, 17.

être que des apologies ; ils ont pour contraire la diatribe, la philippique des anciens. Il y a diatribe, quand un contemporain, sous l'empire de la passion plutôt que d'une calme et froide raison, expose, apprécie, ou plutôt critique et condamne les actes de ses adversaires. Tels sont, au quatrième siècle, les deux discours du jeune Grégoire de Nazianze contre Julien. Mémoires et diatribes sont suspects au même titre et veulent être lus avec une extrême réserve. Ce n'est pas d'eux, en effet, qu'on peut dire qu'ils ont été écrits sans amour ou sans haine, sous l'unique inspiration de l'incorruptible vérité.

Il y a bien des raisons pour que, même à l'insu de l'auteur, l'*Histoire des Ariens* ne soit pas une histoire. Elle tient à la fois des mémoires et de la diatribe, et, de plus, est écrite en style oratoire. L'orateur y fait le récit de ses actes et des persécutions qu'il a subies ; mais, si elle est comme une nouvelle apologie, elle est aussi pleine d'invectives contre ses ennemis, les évêques sémi-ariens et l'empereur Constance. Elle est moins un récit impartial qu'un pamphlet oratoire.

D'abord, ce livre ne s'adressait ni au monde romain, ni à toute l'Eglise, ni même à la seule église d'Alexandrie, mais seulement aux moines, les auxiliaires de l'archevêque, dans cette lutte sans trêve ni merci contre l'hérésie; c'était un livre secret. Dans nos temps d'excessive publicité, où tout s'échappe au grand jour, même les mystères de la politique ; où les arbitres de la terre et les ministres les plus maîtres de leur pensée, poursuivis de regards curieux, devinés, pénétrés, sont, pour ainsi dire, condamnés à agir et à projeter dans des palais transparents, nous comprenons à peine qu'il y ait eu

des ouvrages secrets, où l'auteur pouvait s'exprimer à cœur ouvert, bien sûr que ses effusions et ses hardiesses ne sortiraient pas du cercle dévoué auquel elles étaient destinées.

A une époque aussi agitée que le quatrième siècle, vers la fin de nos guerres de religion, un vétéran des armées protestantes, aussi vigoureux écrivain qu'intrépide capitaine et fanatique huguenot, François d'Aubigné, faisait, dans son Histoire universelle, le récit de la lutte presque séculaire dont il avait été un acteur héroïque. L'Histoire universelle était pour le public ; mais, à côté, il imprimait sous main, pour les adeptes, une histoire secrète, où il écrivait ce qu'il ne voulait et ne pouvait dire qu'à eux, les misères et les défaillances du parti, ses colères et ses rancunes contre ce qu'il appelait les trahisons de Henri IV et des anciens chefs de la Réforme. L'Histoire secrète ne resta pas secrète, et fut condamnée pour ses violences à être brûlée de la main du bourreau. Mais combien d'autres écrits, en ce temps où le pays était partagé et comme retranché en deux camps, obtinrent le religieux secret qu'ils demandaient et ne passèrent jamais des mains des initiés dans celles des profanes !

Ces livres secrets, fréquents au quatrième siècle, étaient dans les traditions du christianisme, si longtemps épié, surveillé par des regards hostiles, et contraint de cacher sa doctrine et ses vertus dans les mêmes ténèbres dont s'enveloppent les complots et les crimes. C'est une des raisons pour lesquelles les rares écrivains profanes qui font mention de la religion nouvelle, sont si ignorants de ses dogmes et de ses pratiques. Les sectes philosophiques faisaient de même. Elles vivaient, à

l'égard les unes des autres, et surtout de la multitude, à l'état de sociétés secrètes ; et, quand les disciples s'appelaient initiés et donnaient aux leçons du maître le nom de mystères, ce n'étaient pas des images et des figures de style, mais des réalités. Origène s'étant présenté dans l'auditoire de Plotin, pendant qu'il enseignait, celui-ci se tut, par respect pour un si grand homme, sous prétexte qu'il n'avait rien à apprendre à qui savait tout (1). Mais ce respect n'était qu'apparent : il se tut parce que son illustre visiteur, que ce fût le grand docteur chrétien ou plutôt Origène le néoplatonicien, un simple rival, était un étranger dans son école. Porphyre, de qui nous tenons cette anecdote, dit ailleurs des livres de son maître : « Ils n'étaient communiqués qu'à un petit » nombre de personnes ; on ne les livrait qu'avec pré» caution et après s'être assuré du jugement de ceux qui » les recevaient (2). » Et ainsi, à l'encontre de ce que nous voyons de nos jours, où l'on ne recherche que l'éclat et la publicité, où l'on écrit pour tous, pour les doctes et les ignorants, ces hommes sérieux se fermaient d'un mur. Plus amis de la science que du bruit et de la popularité, ils n'écrivaient que pour ceux qu'ils savaient capables de comprendre de telles lectures. Prudents, et sachant comme Sénèque que le nom de la philosophie est mal vu par lui-même, ils ne s'adressaient qu'aux adeptes et aux affiliés.

Après la conversion de Constantin, le christianisme avait ouvert ses temples à tous les regards et pensé tout haut. Mais aussitôt qu'eut éclaté la division, orthodoxes et ariens s'étaient mutuellement reproché de divulguer

(1) Porphyre, *Vie de Plotin*, 14.
(2) Ibid., 4.

les mystères et de les livrer aux risées des incrédules et des hellènes. On éprouve le besoin d'échapper non-seulement aux regards étrangers, mais à ceux des sectes ennemies. A côté des livres de controverse où chacun démontre, au grand jour, l'excellence de sa foi et combat celle des adversaires, il en est d'autres qui sont spécialement destinés à chacune des églises rivales, et même à des classes privilégiées de ces églises. C'est ce qui ressort du début de l'opuscule d'Aétius sur l'Inengendré et l'Engendré. « En ce temps de persécution, parmi beau-
» coup d'autres iniquités, quelques-uns, s'emparant
» d'un opuscule que j'avais travaillé avec le plus grand
» soin pour l'usage particulier de notre église, l'ont
» publié, en le dénaturant par des interpolations et des
» suppressions. C'est en cet état qu'il m'a été apporté
» par un zélé [1]. » Rare exemple d'indiscrétion dans la secte des anoméens. Tel était, en effet, le secret dont ils enveloppaient les ouvrages de leurs docteurs, que des livres d'Aétius cet opuscule est le seul que saint Epiphane parvint à connaître [2]. Ils entouraient leurs assemblées du même mystère, et c'est aux maisons retirées, où se cachaient leurs prédications et leurs prières, qu'ils durent le nom de Troglodites [3].

II.

Tel est aussi le caractère de l'*Histoire des Ariens*. Elle était destinée, sur leur demande, aux plus ardents et aux

(1) SAINT EPIPHANE, *Hér.* LXXVI, 10, p. 924.
(2) Ibid., a.
(3) THÉODORET, *Hæret. fab.*, IV, 3.

plus dévoués auxiliaires de l'archevêque. Nous l'apprenons de la lettre d'envoi qui accompagnait l'ouvrage et lui sert encore de préface. « A tous ceux qui en tout lieu » pratiquent la vie monastique et sont affermis en la foi » de Dieu, sanctifiés dans le Christ et disant : *Voici que* » *nous avons tout quitté et t'avons suivi*, bien-aimés et » désirables frères, Salut dans le Seigneur. » C'est uniquement sur leurs instances et pour les mettre à même de répondre aux interrogations des peuples, qu'il a composé ce livre : « De crainte de vous affliger et d'exciter à » l'impiété par mon silence ceux qui vous interrogent » et se plaisent à ces discussions, je me suis fait violence » pour écrire quelques pages. Je les envoie à votre » piété. » Mais il les envoie pour eux seuls et avec les dernières précautions pour que son livre ne tombe pas en des mains profanes. « Renvoyez-le-moi immédiate- » ment ; ne livrez le manuscrit à personne et n'en pre- » nez point copie pour vous-mêmes. Comme d'honnê- » tes changeurs, contentez-vous de le lire, même si » vous désirez le relire plusieurs fois. Car il n'est pas » sûr de laisser passer à la postérité les écrits d'hommes » balbutiants et inexpérimentés comme moi. » Sans doute, il était difficile, même à un Athanase, de pénétrer l'impénétrable mystère. Mais l'homme qui avait défendu la divinité du Verbe au concile de Nicée et depuis l'exposa avec tant de science dans les quatre *Discours contre les Ariens*, avait à peine besoin de ces précautions oratoires. Et puis n'était-il pas dangereux de ne confier qu'à la mémoire des conceptions si délicates et d'une expression si difficile ?

On dit que, si l'on veut trouver le secret d'une lettre, il faut chercher au *post-scriptum*. C'est aussi dans le

post-scriptum ou plutôt dans le titre, qui forme souvent, dans les manuscrits, les derniers mots de l'ouvrage, qu'il faut chercher le secret d'Athanase et la raison de son excessive prudence. Nous y lisons : « Ouvrage de l'évêque » Athanase, adressé aux moines, sur les actes des ariens » sous Constance. Ce livre a été tout entier composé » contre Constance par le pape. Οὗτος ὁ λόγος δι' ὅλου » κατὰ Κωνσταντίου συντέτακται τῷ πάπᾳ. » Si tant de précautions sont prises pour entourer cette œuvre de silence, c'est parce que, comme nous l'apprend cet ancien éditeur de l'archevêque et probablement le premier de tous, elle était un violent pamphlet contre le prince qui se faisait l'oppresseur de la conscience de ses sujets. Elle avait pour but, en restant dans l'ombre, à l'abri des regards d'un pouvoir soupçonneux et des indiscrétions de la foule, de raviver, d'augmenter dans les âmes des ennemis-nés de l'arianisme la haine du persécuteur, et, par eux, de la transmettre aux peuples, changée en une ferme et invincible résistance.

Athanase écrivit l'*Histoire des Ariens* immédiatement après sa dernière apologie, vers le commencement de l'année 358. Cette date est précisée par deux événements, la mort de Léontius d'Antioche et celle d'Hosius, arrivées l'une dans le cours, l'autre à la fin de l'année précédente. Athanase connaît la mort d'Hosius, mais il est évident qu'il n'a pu en recevoir immédiatement la nouvelle d'Espagne au fond du désert d'Egypte, où il est caché : ce qui ne permet pas de porter la composition de son ouvrage avant 358; on ne peut davantage la reculer au-delà : car il parle de Léontius comme vivant encore; et, si la difficulté des communications nous au-

torise à croire qu'au moment où il écrivait, il n'était pas instruit de sa mort, il est évident qu'il n'avait pas tardé longtemps à l'apprendre.

Comme tant d'ouvrages de l'antiquité, l'*Histoire des Ariens* nous est arrivée mutilée et réduite de moitié. Une première partie devait s'étendre de l'origine de l'arianisme au synode de Tyr, qui avait déposé Athanase; la seconde, celle qui est restée, de ce synode (335) à l'année 357, au plus fort de la persécution de Constance, embrasse une période de vingt-deux ans. Ce second livre, spécialement dirigé contre cet empereur, et qui se termine par une violente invective contre sa tyrannie religieuse, en suppose évidemment un autre, comme l'indiquent les premiers mots : «Αὐτοὶ δὲ, ὧν ταῦτα ἐμαχανήσαντο χάριν, οὐκ εἰς μακρὰν ἐπλήρωσαν. *Mais eux* » ne tardèrent pas à accomplir l'objet de *ces trames* : un » complot admet Arius à la communion de l'Eglise. » C'est la suite d'un récit, celui des infamies du synode de Tyr, et l'histoire de ces infamies avait nécessairement exigé l'exposé de toutes celles qui avaient amené la convocation du concile. La particule δὲ sert de trait d'union non-seulement entre deux phrases, entre deux chapitres, mais entre deux livres d'un même ouvrage, entre deux ouvrages formant un tout. Plutarque, dans ses Vies parallèles, passe-t-il de la vie d'un Grec à celle du Romain qu'il lui compare, il lui arrive d'unir par δὲ ces deux récits, qui, avec le parallèle final, forment un ensemble. Il y a plus. Tous ces parallèles se suivent dans un certain ordre et forment, à leur tour, un plus grand ensemble. Ces groupes peuvent encore être liés entre eux. Ainsi, après les Vies de Solon et de Publicola, tous deux d'illustre naissance, se rencontre-t-il un héros d'une plus

obscure origine, la liaison δὲ sert à marquer cette opposition. « Θεμιστοκλεῖ δὲ.... *Mais* Thémistocle eut une » obscure naissance, si on la compare à sa gloire. »

Tel était le rôle de δὲ en tête de la deuxième partie de l'*Histoire des Ariens*. Bernard de Montfaucon donne une raison très-juste de la perte de la première. Les manuscrits de saint Athanase, s'il se rencontre une pièce dejà transcrite dans un précédent ouvrage, se contentent d'en citer les premiers mots, avec un renvoi généralement ainsi conçu : « Εγράφη ὀπίσω..., transcrit plus » haut, dans tel livre, en termes exactement sem» blables. » Parfois ils l'omettent purement et simplement, sans renvoi. Ainsi, à la suite de cette histoire, figuraient deux protestations du peuple d'Alexandrie en faveur de son évêque. Une seule est restée, διαμαρτυρία δευτέρα. Qu'est devenue la première, προτέρα? Elle a disparu avec quelque ouvrage où elle se trouvait déjà. C'est ainsi, dit Montfaucon, qu'a pu disparaître, mais sans se perdre entièrement, le premier livre de l'*Histoire des Ariens*. Remarquant qu'il n'était qu'une reproduction de la deuxième partie du *Discours apologétique*, l'éditeur ne se donna pas la peine de le transcrire de nouveau et passa tout de suite de la lettre d'envoi au second livre. Et que le caractère satirique de l'ouvrage ne fasse pas dire que ce premier livre ne devait pas être écrit dans le même esprit que le *Discours apologétique*, si plein de ménagements pour Constantin. L'*Histoire des Ariens* s'attache précisément à établir un contraste entre le père et le fils, et à mettre en contradiction deux politiques dont l'une, pour être moins adroite et plus violente, n'était cependant que la continuation de l'autre[1].

[1] *Histoire des Ariens*, 51, p. 296. — Voyez plus haut, page 164.

III.

J'ai dit que cette histoire n'est point une histoire. Comme les apologies, elle est une œuvre oratoire. On y trouve rarement le ton calme et impartial de l'historien; presque partout, au contraire, les mouvements passionnés de l'éloquence. Elle répondrait assez à l'idée que Cicéron se faisait de l'histoire, en l'appelant le plus oratoire des genres d'écrire, si, tout en demandant qu'un souffle d'éloquence l'animât, il ne lui interdisait l'âpreté et la violence du Forum. Or, dès les premiers mots, elle nous montre moins un récit et un jugement désintéressés qu'un plaidoyer et une invective. « Ils ne rougirent pas » de dire dans leurs lettres : « Athanase frappé, l'envie » cesse et nous n'avons plus qu'à recevoir Arius, » » ajoutant pour l'intimidation des auditeurs : « Ainsi » l'a ordonné l'empereur. » Puis, ils n'eurent pas honte » d'ajouter encore : « Ils sont droits les sentiments de » ces hommes. » *Malheur à vous qui appelez doux ce » qui est amer, qui donnez aux ténèbres le nom de lu- » mière* [1]! » Nous entendons un prédicateur et un accusateur, non un historien et un juge. S'agit-il de la dernière palinodie d'Ursace et de Valens, ces calomniateurs qui, après s'être démentis, étaient revenus à leur mensonge : nous les voyons « se raviser comme des chiens, revenir à leur vomissement, et se rouler comme des pourceaux dans le premier bourbier de leur impiété [2]. » Malgré le caractère biblique et, pour ainsi dire, sacré de

(1) *Histoire des Ariens*, 1, p. 272 et 273.
(2) Ibid., 29, p. 285.

ces figures, c'est répondre à l'insulte par l'insulte; ce n'est pas, si méprisables que soient ces vils personnages, leur infliger le sévère jugement qu'ils méritaient. Je trouve plus loin: «Ne dirait-on pas d'une comédie jouée » sur la scène? Ces prétendus évêques sont les comé- » diens; Constance, l'auteur de la pièce, leur renouvelle » la promesse d'Hérode à Hérodiade, et ils reprennent » la danse de leurs calomnies pour l'exil et la mort de » ceux qui sont pieux envers le Seigneur [1]. » Saint Jean Chrysostome renouvellera cette allusion dans Sainte Sophie, et, avec non moins de hardiesse, la jettera à la face de l'impératrice Eudoxie : « Hérodiade demande » encore la tête de Jean, et c'est pour cela qu'elle danse.» Mais Chrysostome était un orateur, et, de plus (les plus grands saints ont eu leurs heures d'emportement), un tribun et presque un démagogue. Ici, quoique l'on soit loin de regretter cette vivacité passionnée et pittoresque, on se demande ce qu'est Athanase.

C'est une singulière histoire, en effet, que ce livre où tout est exprimé par des mouvements, des figures, des apostrophes et des prosopopées ! Mais le ton seul est oratoire; le fond est la vérité même. Sans doute, un homme du caractère d'Athanase ne ment pas, ou, du moins, ne croit pas mentir. Par exemple, s'il lui arrive de lancer contre un de ses ennemis qui s'était infligé le supplice d'Origène, l'invraisemblable accusation de la courtisane, à laquelle lui-même n'avait pas plus échappé que les autres, il répète de bonne foi un propos accrédité [2]; mais, dans les assertions importantes, on le trouvera toujours irrépréhensible. Toutefois, s'il n'est

(1) *Histoire des Ariens*, 52, p. 397.
(2) Ibid., 28, p. 284.

pas de ceux qui donnent au mensonge les couleurs de la vérité et remplacent le vrai par le vraisemblable, a-t-il, comme le veut Cicéron, le courage de dire tout ce qui est vrai? Or, quand on circonstancie des choses beaucoup moins importantes, est-ce tout dire que de passer sous silence le meurtre de Grégoire de Cappadoce par le peuple d'Alexandrie [1], et de se contenter de ces simples mots : « Grégoire étant mort [2]? » N'est-ce pas pousser trop loin l'indulgence pour une extrémité dont il était innocent, mais qui avait été commise par amour pour lui?

Enfin, il est une manière, toute du satirique, de dire la vérité et cependant de l'outre-passer, en mettant dans la bouche de ses adversaires les sentiments qu'on leur suppose et en les faisant parler à sa guise. Sans doute, au concile de Sardique, les évêques ariens, désorientés au milieu des occidentaux et déconcertés par l'évidence qui se levait contre eux, n'étaient pas sans inquiétude et sans appréhension. Mais est-il vraisemblable qu'ils se soient mutuellement adressé les paroles que, par une figure tout oratoire, Athanase leur met dans la bouche? « Ce n'est pas pour ce que nous voyons que nous sommes venus; nous sommes arrivés avec des comtes, et » c'est sans comtes que se fait le jugement : nous serons » condamnés. Athanase a les pièces de l'enquête de la » Maréote, qui proclament son innocence et nous confondent. Qu'attendons-nous? pourquoi tarder? imaginons des prétextes et partons. Mieux vaut avoir à » rougir de fuir que d'être pris en flagrant délit de calomnie. Si nous fuyons, nous pouvons encore proté-

(1) Théodoret, II, 12.
(2) *Histoire des Ariens*, 21, p. 281.

» ger l'hérésie. Qu'on nous condamne après notre fuite: » nous avons pour protecteur l'empereur, qui ne nous » laissera pas chasser de nos églises par le peuple ([1]). » C'est tout plutôt que de l'histoire ; c'est de la fantaisie satirique; et, comme ce qui domine dans cette œuvre d'Athanase est encore moins sa justification personnelle que l'invective, elle n'a pas même le caractère des mémoires et n'est qu'un pamphlet oratoire. Telle était d'ailleurs l'opinion de l'antiquité, d'après le témoignage formel de l'ancien éditeur : « C'est uniquement contre » Constance que le pape Athanase a composé ce livre. »

C'est cependant ce dont ne se doutèrent même pas les historiens ecclésiastiques, qui, pour écrire la période de vingt-deux ans que renferme l'*Histoire des Ariens*, n'ont guère fait que la copier. Deux savants, Tillemont et du Pin, semblent avoir entrevu la vérité. « Il faut » remarquer, dit le premier, que saint Athanase ne fait » pas cet écrit en son nom, y parlant toujours à la tierce » personne. Il ne se voulait peut-être pas avouer auteur » de cette *pièce*, à cause de la manière dont il y parle » de Constance, qu'il traitė d'Antechrist ([2]). » « Le reste » de cet ouvrage, dit plus fortement le second après en » avoir fait l'analyse, est une déclamation très-véhé» mente contre les violences et les persécutions de Cons» tance et des ariens ([3]). » Rien de plus, et, ni là, ni ailleurs, aucune réserve inspirée par le caractère de l'ouvrage. Un autre très-savant homme, Bernard de Montfaucon, qui, lui aussi, connaissait très-bien l'*Histoire*

([1]) *Histoire des Ariens*, 15, p. 279.

([2]) Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. vii, p. 193.

([3]) Du Pin, *Nouvelle Biblioth. des Aut. eccl.*, t. ii, p. 46.

des Ariens, puisqu'il l'avait éditée, n'y voit qu'une histoire et la transcrit presque tout entière dans la vie du grand docteur, en tête de ses œuvres. « *Unde nos eorum,* » *quæ hactenus enarrata sunt, maximam partem hausi-* » *mus* (¹). » Fleury y voit moins malice encore et prend tout à la lettre, même l'invraisemblable et les boutades du satirique. Il n'est pas jusqu'à l'étrange colloque que la verve railleuse de l'archevêque prêtait aux évêques orientaux, lors de leur déconvenue de Sardique, qu'il ne traduise comme un fait historique. Les malices d'Athanase deviennent des réalités, et l'on se demande quel est le plus naïf des évêques ou de l'historien. « Voyant » tout cela, ils résolurent de venir à Sardique, pour té- » moigner de la confiance en leur cause : mais, y étant » arrivés, ils se renfermèrent dans le palais où ils étaient » logés, et se dirent les uns aux autres : « Nous sommes » venus pour une chose, et nous en voyons une autre; » nous avons amené des comtes, et le jugement se fait » sans eux : nous serons assurément condamnés. A quoi » donc nous arrêtons-nous? Inventons des prétextes et » nous retirons. Il vaut mieux fuir, quelque honte qu'il » y ait, que d'être convaincus et jugés calomniateurs. » Si nous fuyons, nous pouvons encore soutenir notre » parti. S'ils nous condamnent en notre absence, nous » avons la protection de l'empereur, qui ne nous lais- » sera pas chasser de nos églises (²). » Ici, nous avons d'impudents coquins, délibérant sans vergogne; dans Athanase, nous voyons des habiles, dont un plus habile traduit les plus secrètes pensées, des pensées qu'on ne s'avoue pas à soi-même, loin de les communiquer.

(¹) *Vita sancti Athanasii*, anno 358, 2.
(²) Fleury, *Histoire ecclésiastique*, XII.

Peut-être qu'en ce siècle de critique attentive et sérieuse, il n'est pas d'historien qui ne sache qu'il y a histoire et histoire, et consente à se payer de mots. J'ouvre l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique* de M. l'abbé Rohrbacher. M. l'abbé Rohrbacher, au nom d'une doctrine très-respectable, s'est proposé dans cette volumineuse compilation de renverser l'histoire longtemps célèbre de l'abbé Fleury, un protégé de Bossuet, parce que Fleury est un des représentants d'une autre doctrine, qui, en son temps, était aussi très-respectable et très-respectée. Je vais droit où m'envoie la table des matières, à la page 122 du tome III, au concile de Sardique, et, tout d'abord, je me trouve en pays de connaissance. M. l'abbé Rohrbacher, qui, depuis longtemps déjà, sans guillemets et sans l'ombre d'une indication, copie l'abbé Fleury, continue de le copier avec la même fidélité : « Voyant tout cela, ils résolurent de venir à » Sardique, pour témoigner de la confiance en leur » cause..., » et le reste, sans que rien y manque, ni point, ni virgule, ni naïveté, ni bévue; rien, excepté le nom de celui que l'on dépouille pour se parer de son médiocre plumage. L'abbé Fleury, faute de critique, avait pris au sérieux de simples plaisanteries ; M. l'abbé Rohrbacher, par hâte, prend pour bon argent cette fausse monnaie et la débite en son nom personnel, sans plus citer saint Athanase que Fleury. Et c'est ainsi qu'en ce siècle de critique, comme dans les autres, on écrit l'histoire.

Pourquoi demander ce qu'il ne peut donner, à un orateur contraint par les iniquités de ses ennemis de démasquer leurs intrigues et leurs calomnies, de justifier sa doctrine et ses actes, et de faire le récit d'événe-

ments dont il a été le héros ou la victime? Quelle impartialité attendre d'un homme qui, fût-il un saint, n'est pas forcé de sortir de la nature humaine? Est-il juste et raisonnable d'exiger de lui l'impossible, qu'il jouisse de la pleine et sereine possession de lui-même, quand tout son être souffre? qu'il fasse violence à ses sentiments les plus légitimes et garde l'impassibilité du juge, quand, irrité des méchancetés dont on le poursuit, il est incapable d'un autre rôle que celui d'un avocat qui plaide dans sa propre cause? Dans cet état d'exaspération, il est peu de place pour la raison, même pour la charité chrétienne. Un seul livre présente, au milieu des douleurs de la persécution, le spectacle, je ne dis pas d'une complète impassibilité qui, contraire à la nature, ne saurait se produire que par la suppression d'une partie de notre être, mais de la plus compatissante indulgence : «Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent ce » qu'ils font. » Mais ce livre est l'Evangile, et celui qui prononce ces paroles est un Dieu.

Aussi juste pour nous qu'il était miséricordieux pour ses bourreaux, il ne nous demande pas d'anéantir la moitié de l'être qu'il nous a donné. Il n'exigeait pas d'un Athanase qu'il éteignît toute ardeur de la partie sensible de son âme, et souffrait qu'il répondît à des attaques passionnées par des représailles tout aussi passionnées. Il lui eût fait un crime de combattre la calomnie par la calomnie; il lui pardonnait si, parfois, dans ces luttes où la raison n'est pas la plus écoutée, il lui arrivait de riposter à des injustices par de consciencieuses injustices. Faut-il nous plaindre que les saints et les héros, des hommes comme nous, aient participé de toute notre nature, et que, capables d'une grandeur que

nous comprenons, si nous ne pouvons l'atteindre, ils aient, dans un même degré et avec ce qu'ils mettaient d'extrême en tout, subi nos faiblesses et nos misères? Si leurs passions n'avaient égalé leur force d'âme, s'ils n'avaient passé par les fluctuations de colère et d'équité, de ressentiment et de pardon, de violence et de pleine maîtrise de soi, dans lesquelles, comme dans un continuel flux et reflux d'émotion et de raison, s'agite la vie humaine, ils eussent réalisé l'idéal du Stoïcien, de l'ascète et du Janséniste; mais il n'y eût point eu de ces grandes existences tourmentées, qui sont celles des vrais grands hommes. C'est ce que ne comprirent pas, pour ne parler que des Pères de l'Eglise, ceux qui écrivirent leurs vies, d'après des types convenus et des légendes qui s'embellissaient d'âge en âge. Ils se proposaient d'édifier; leur enseignement eût été tout autrement fort et efficace, si, au lieu de récits sans autorité, ils se fussent donné la peine d'ouvrir les livres de leurs héros, de les connaître par eux-mêmes, et de voir que, s'ils s'élevèrent à tant de grandeur, ce fut, je ne dis pas malgré des faiblesses comme les nôtres, mais par un heureux équilibre de toutes leurs facultés, par l'harmonieux concert d'une haute raison et d'une ardeur passionnée que leur droiture ne laissait jamais s'écarter du devoir.

C'est à ce prix qu'est la vertu, si par ce mot nous entendons l'effort de l'homme qui, sans se soustraire à la double nature de l'homme, réalise l'idéal de l'humanité; c'est à ce prix qu'est l'éloquence, si par ce mot nous entendons l'effort de l'homme vertueux qui, mû lui-même par la passion et la raison, n'exerce la royauté de la parole qu'en jetant l'émotion avec la lumière dans l'âme de ceux qui l'écoutent. Mais, si vertueux, si sain

qu'il soit, l'orateur, même quand il se fait historien, ou plutôt quand, sous forme d'histoire, il poursuit la lutte de toute sa vie, est toujours orateur, c'est-à-dire un homme qui, très-passionné lui-même, ne cherche qu'à passionner. Si ses portraits et ses tableaux ne sont pas d'une vérité parfaite, parce que la passion, qui l'empêche de bien voir, lui fait encore forcer certaines couleurs, ils sont néanmoins des portraits et des tableaux d'hommes et d'événements, peints, sinon dans leur réalité, du moins sous un certain jour, comme les voyaient d'illustres contemporains. Avec de la réflexion, il n'est pas impossible de faire la part du préjugé et de démêler la vérité. Je dirai plus : même et surtout dans les pages les plus empreintes de passion, ils sont eux-mêmes des événements, c'est-à-dire la manière dont des hommes considérables étaient de leur temps jugés par un homme considérable. A ce double point de vue, il est curieux d'étudier le tableau que, dans l'*Histoire des Ariens*, Athanase trace de son siècle.

IV.

Passons vite sur les évêques orientaux, ses implacables ennemis, qui ne cessent de mener contre lui « la danse de la calomnie. » Il ne les peint plus; il les fait parler et se livrer avec un sérieux comique et une naïveté bouffonne. Au colloque de Sardique ajoutons cette supplique à l'empereur : « Nous t'avons supplié et n'avons point » été crus. Nous te disions qu'en rappelant Athanase tu » chassais notre hérésie, et voilà que désormais il a tout » rempli de ses écrits contre nous et voit la plupart des

» églises dans sa communion. Recommence donc à per-
» sécuter et patronne l'hérésie : car tu es son roi [1]. »
Il les avait, dans ses apologies, livrés à la vindicte publique comme des menteurs et des fourbes; ici, il en fait des naïfs et des niais, qui se chargent de se dévoiler eux-mêmes et de glorifier leur adversaire. C'était un plus sûr moyen d'en avoir raison. Il savait que Platon n'avait pas délivré la Grèce des sophistes par une attaque ouverte, en les prenant corps à corps dans une polémique sérieuse et véhémente, mais par une raillerie déguisée, en les mettant en scène et en leur faisant débiter leurs maximes avec une amusante bonhomie. Athanase retrouve le secret de cette ingénieuse plaisanterie; c'est la même malice et le même rire discret dans le prétendu historien; c'est la même naïveté et la même sottise dans ceux qu'il fait si comiquement se trahir.

Il est cependant des évêques qui figurent en dehors de cette galerie bouffonne : ce sont les usurpateurs de son siége, les Grégoire et les Georges, qui l'ont persécuté dans son peuple et jusque dans ses plus chères affections. Quand leur nom se présente, l'orateur n'a pas besoin de dissimuler son rire; la colère et l'amertume s'échappent à flots du fond de son cœur. « Grégoire n'avait qu'un
» but, accomplir les ordres de ceux qui l'avaient envoyé
» et constituer l'hérésie. Aussi se fit-il homicide, bour-
» reau, insulteur, trompeur, profane, d'un seul mot,
» ennemi du Christ, l'insensé ! Il persécuta la tante
» d'Athanase même au-delà de la mort, et jusqu'à in-
» terdire qu'on l'ensevelît : impie jusque dans ces der-
» niers devoirs [2]! »

[1] *Histoire des Ariens*, 30, p. 285.
[2] Ibid., 13, p. 277.

Les agents impériaux, préfets ou chefs militaires, les envoyés du palais, notaires, palatins, eunuques, tous ces grands qui n'avaient pas même l'idée de la grandeur, sont peints d'un mot bref et méprisant : « Un certain » Héraclius, comte par sa dignité (1), » ou flétris, eux et leurs protégés, sans que l'écrivain se donne la peine de les juger : « Nous écrirons aux eunuques, » disent les ariens (2). L'archevêque dédaigne ces misérables subalternes, qui faisaient leur métier de subalternes.

Il va droit à l'empereur Constance, le principal ou plutôt le seul héros de la pièce. Nous l'avons déjà vu en scène, et médiocrement à son avantage ; mais celui qui nous le présentait était un orateur, et, de plus, un adversaire maltraité. Interrogeons sur son compte le plus impartial des historiens contemporains, l'honnête païen Ammien Marcellin. Ammien Marcellin fait deux fois le portrait de Constance, aux livres XIV et XXI, au commencement et à la fin de son règne. C'était un prince qui n'était ni bon ni entièrement mauvais, *medius princeps*. Dans la vie privée, il avait des qualités qui dénotent toujours une bonne nature : il aimait et cultivait les lettres; il y mettait même de l'affectation. Il était très-chaste, et fut toujours à l'abri des soupçons. Dans la vie publique, il avait une haute idée de sa dignité et de ses droits, et, « ne quittant jamais le cothurne de l'autorité impériale, dédaignait la popularité. » Il poussait ce sentiment jusqu'au ridicule; il s'appelait le *maître du monde* et disait volontiers : *Mon Eternité*. Toujours en représentation, il portait loin le respect de sa personne ; il ne se mouchait ni ne crachait en public. Le senti-

(1) *Histoire des Ariens*, 48, p. 295, d.
(2) Ibid., 60, p. 300, d.

ment de ses droits, également exagéré, lui fit commettre des crimes. La seule pensée d'un amoindrissement de l'empire, d'un avilissement de son autorité, l'exaspérait. Esprit étroit et tendre au soupçon, il devenait cruel, implacable, différent de lui-même, et faisait, par des massacres d'innocents, un deuil de ses victoires. De là le meurtre de ses parents; de là ses persécutions contre ceux qui ne partageaient point sa foi religieuse. Que fallait-il ? Un rien. « Comme des étincelles qui s'envolent » d'une forêt desséchée, et, poussées par le vent, por- » tent l'incendie dans les bourgs voisins, il faisait sortir » des moindres causes des accumulations de maux. »

Tout était contraste dans ce prince. Il se connaissait en hommes et poussait l'examen des services de ses officiers jusqu'au scrupule et au raffinement ; et, en même temps, il se livrait sans réserve aux propos fluets de ses épouses, des eunuques et des courtisans. Deux hommes possédèrent surtout son oreille : l'un, Paul le notaire, surnommé la *Chaîne*, *Catena*, parce qu'il s'entendait merveilleusement à enchaîner les calomnies par des nœuds indissolubles ; l'autre, Mercure, appelé le *Comte des songes*, *Comes somniorum*, parce qu'il excellait à peindre de couleurs empoisonnées les songes des autres et à les verser dans les oreilles béantes de l'empereur, *patulis imperatoris auribus infundere*. Nous trouvons facilement à côté de ce Paul et de ce Mercure, la place des Arsace, des Montanus et des Diogène, qui, à diverses époques, vinrent à Alexandrie servir contre Athanase la passion de l'empereur.

Ammien, sévère pour ce despote, est très-juste pour la religion chrétienne : « Il confondait, dit-il, avec une » superstition sénile ce qu'elle a de simple et d'absolu.

» Mettant plus d'hésitation à la scruter que de gravité à
» l'organiser, il souleva de nombreuses dissensions,
» qu'il nourrissait par des combats de mots. A force de
» mettre les voitures publiques au service des évêques,
» qu'il faisait courir, en tous sens, de synode en sy-
» node, il coupa les nerfs de la poste aux chevaux. »

Saint Epiphane et saint Grégoire de Nazianze sont d'accord avec Ammien Marcellin. Constance, suivant le premier, fut un très-pieux empereur, et, s'il ne fut pas contraire à la mise en scène des ariens, c'est parce qu'il les croyait dans la voie de la piété [1]. « Georges, dit le
» second, s'empara de la simplicité de l'empereur, je
» n'ose dire de sa légèreté, par respect pour sa piété. Car,
» pour dire vrai, il avait du zèle, mais son zèle n'était
» pas selon la science. » Et, passant aux eunuques qui le gouvernaient, il ajoute : « Leur emploi est de gar-
» der les femmes : comment les empereurs romains leur
» confient-ils les fonctions des hommes [2] ? »

Athanase aussi, dans l'*Apologie à Constance*, vantait ses vertus et sa piété. Mais pouvait-il être sincère, parlant de son persécuteur ? et pouvait-il ne pas avoir recours à ces ménagements obligés, s'adressant à son juge ? Voyons-le s'en donner à cœur ouvert. C'est d'abord un portrait qui, bien que le modèle n'ait été vu qu'en laid et d'un œil prévenu, n'est pas sans ressemblance avec celui qu'a tracé Ammien Marcellin. « Il n'a
» point d'esprit à lui, et n'entre en mouvement qu'au
» souffle de ses instigateurs. Un tel homme, et qui se
» plaît avec de tels personnages, peut-il avoir des pen-

(1) SAINT EPIPHANE, *Hér.* LXXVI, 3, p. 916, a.
(2) SAINT GRÉGOIRE DE NAZ., *In laudem Athanasii*, 21, p. 399.

» sées justes et raisonnables ? Il est lié par la méchan-
» ceté de ses familiers, de ces enchanteurs qui foulent
» aux pieds sa faible cervelle. Il écrit, et se repent
» d'avoir écrit ; il change encore d'avis, s'irrite, puis se
» lamente, et, incapable de se décider, montre le vide
» de son âme. Qui ne déplore qu'un tel homme, libre
» de nom, soit l'esclave de gens qui l'entraînent au gré
» de leur impiété (1)? »

De quoi n'est pas capable, en de telles mains, cet esprit faible et dévoyé, qui a déjà fait tant de mal? « Est-il étonnant qu'il soit cruel envers les évêques, lui » qui n'a pas épargné ses parents? Il a massacré ses » oncles, il a fait disparaître ses cousins, il n'a point eu » pitié de son beau-père (2)..» Et, s'abandonnant à sa verve implacable, Athanase prodigue au persécuteur toutes les allusions que lui présentent l'Ancien et le Nouveau Testament. Constance ressemble à l'antique Jupiter aux mille noms ; il est tour à tour Pharaon, le tyran de l'Egypte, Saül, le meurtrier des prêtres du Seigneur, Achab, le persécuteur des prophètes, Pilate, qui sacrifie le juste à Barabbas. Enfin, sous son sobriquet populaire, il est une sorte d'Antechrist. « Qui ose encore » appeler *Costullios* chrétien? Qui ne voit en lui » l'image de l'Antechrist (3)? » Ce sont là des invectives de tribun contre un rival politique. C'était, en effet, entre l'empereur et l'archevêque, une lutte personnelle. On disait, après la rétractation d'Ursace et de Valens, que désormais il n'y avait plus d'accusation possible

(1) *Histoire des Ariens*, 69 et 70, p. 304.
(2) Ibid., 69, p. 304.
(3) Ibid., 74, p. 307.

contre l'archevêque d'Alexandrie : « Eh bien ! reprit » Constance, c'est moi qui suis aujourd'hui l'accusateur » d'Athanase. »

V.

Entre eux, il y avait plus que le sémi-arianisme de l'empereur, qui, aux yeux de saint Epiphane et de saint Grégoire de Nazianze, était moins de l'impiété que du faux zèle. Il y avait ce qui s'était déjà rencontré entre Constantin et les plus indépendants des évêques orientaux. C'était la lutte du sacerdoce et de l'empire qui commençait. Les deux puissances s'observaient avec inquiétude et défiance, et s'accusaient de mutuelles usurpations. Si Constance voyait avec colere, dans l'empire d'Athanase sur l'Egypte, une atteinte à l'autorité impériale, Athanase ne considérait pas avec moins de douleur l'immixtion de l'empereur dans les affaires religieuses. Cette revendication de l'indépendance de l'Eglise, si différente des protestations de soumission absolue que nous avons vues dans l'*Apologie à Constance*, est peut-être le côté le plus original de l'*Histoire des Ariens*. La reconnaissance n'avait pu faire que les vrais évêques se résignassent à la souveraineté que Constantin s'arrogeait sur l'autel ; mais ils se révoltaient avec fierté, quand ils voyaient son fils substituer à ces prétentions pleines de formes une suprématie impérieuse et administrer l'Eglise hors de l'Eglise et presque sans elle, au gré de son entourage d'évêques complaisants, de favoris et d'eunuques. « Le palais, dit Athanase, » prend la place de l'Eglise, et, au lieu des peuples, ce

» sont trois eunuques qui font les élections ([1]). L'em-
» pereur transporte les jugements des églises dans le
» palais ; et c'est lui qui préside, qui, même au besoin,
» se fait accusateur ([2]). Qui, le voyant siéger au milieu
» de ces prétendus évêques et présider aux jugements
» ecclésiastiques, ne dirait avec raison que voilà enfin
» l'*abomination de la désolation* prédite par Daniel ? Re-
» vêtu du christianisme, entrant dans les lieux saints et
» debout devant les autels, il dévaste les églises, abroge
» les canons et fait triompher par la violence ses décrets
» personnels ([3]).» C'était réaliser la prétention impériale : empereur et pontife. Mais désormais qu'était l'Eglise ? D'après la théorie césarienne, elle devenait dans l'ordre religieux ce qu'était le sénat dans l'ordre politique, πολιτεία βουλῆς ([4]), une assemblée obéissante, dont les décrets avaient besoin de la confirmation impériale. Non, reprend Athanase, telle n'est pas la tradition de l'Eglise, tel n'est pas le rôle des évêques. L'Eglise n'est point subordonnée au palais ; ce sont deux puissances indépendantes, également souveraines. « Qu'a de
» commun l'empereur avec le jugement des évêques ?
» et s'il y a menace de l'empereur, qu'est-il besoin des
» évêques ? Quand, dans le passé, entendit-on rien de
» tel ? Quand un décret de l'Eglise reçut-il son autorité
» de l'empereur ? Il y eut avant Constance bien des sy-
» nodes, bien des décrets de l'Église ; mais, ni les Pères
» ne s'adressèrent jamais à l'empereur à leur sujet, ni
» l'empereur ne se mêla curieusement des affaires ec-

([1]) *Histoire des Ariens*, 75, p. 307, d.
([2]) Ibid., 76, p. 308, a.
([3]) Ibid., 77, p. 308.
([4]) Ibid., 78, p. 309.

clésiastiques [1]. » Il en était ainsi, quand, à côté de l'empire païen, l'Eglise s'élevait indépendante et persécutée ; mais, en passant au christianisme, Constantin avait bien entendu soumettre la puissance religieuse à son sceptre, et son fils ne faisait que poursuivre la réalisation de sa politique.

Athanase n'était pas seul à revendiquer les droits de l'Eglise. Un de ses plus illustres alliés, Hosius, dans une lettre célèbre, qu'il traduit dans ce même ouvrage, délimitait avec non moins de netteté les deux puissances. Plus paternel et plus persuasif dans son noble et ferme langage, le vieil ami de Constantin avertissait et conseillait plus qu'il ne semblait discuter et commander. « Ne » t'immisce pas, disait-il à Constance, dans les choses » ecclésiastiques, et ne nous donne pas d'ordres à leur » sujet; apprends-les plutôt de nous. Dieu t'a donné » l'empire ; à nous, il a confié le gouvernement de » l'Eglise. De même que celui qui te dérobe l'autorité » va contre l'ordre de Dieu, crains, toi aussi, en tirant à » toi les affaires de l'Eglise, d'encourir une grande ac- » cusation : ***Rends***, est-il écrit, ***à César ce qui est à Cé- » sar, et à Dieu ce qui est à Dieu.*** Il ne nous appartient » pas de commander à la terre, et tu n'as pas le droit de » brûler l'encens, ô empereur [2]. »

Cet empereur, si intelligent du respect de l'autorité et si jaloux de la sienne, ne craignait pas, par une inconséquence qui n'est point rare, d'avoir recours à l'émeute pour ébranler celle de son rival de puissance. Il ne réfléchissait pas que ces incendies sont contagieux, que

(1) *Histoire des Ariens*, 52, p. 297.
(2) Ibid., 44, p. 293.

le palais n'est pas éloigné de l'Eglise et que la révolte qu'il excitait parmi les peuples pouvait ne pas tarder à se retourner contre lui.

Déjà, en 341, pour introniser Grégoire malgré les orthodoxes d'Alexandrie, il ne s'était pas contenté de le faire escorter par la force armée; on avait ramassé une multitude de pâtres et de bouviers, de gens des rues et d'hommes sans frein, qui s'étaient jetés avec des épées et des massues dans l'église de Cyrinos. Il y avait eu des blessés et des morts (¹). Ne croit-on pas lire, dans la Milonienne, le récit des fureurs des sicaires de Clodius? Ces violences sanglantes recommencèrent, en 356, pour l'intrusion de Georges. Une proclamation, un envoyé du palais, le comte Héraclius, viennent annoncer aux Alexandrins la volonté de l'empereur. Les fidèles protestent. En réponse à leur protestation, on fait souscrire en faveur du nouveau venu des paysans illettrés, des sénateurs et des magistrats païens, jusqu'à des prêtres d'idoles. On achète leur complaisance au prix de droits d'asile. Athanase a déjà raconté, dans l'*Apologie de sa fuite*, l'invasion de la grande église par le chef militaire Syrianus, à la tête de toute une légion. Il ajoute de nouvelles scènes de violence. Il avait pour lui le peuple chrétien ; mais, à côté, dans les bas-fonds de cette populeuse cité, s'agitaient des multitudes de païens, de misérables, toute une jeunesse perdue. Le comte Héraclius, aidé du préfet Cataphronius, de Faustinus, vérificateur des finances du diocèse d'Egypte, et d'un hérétique du nom de Bithynus, ameute contre les orthodoxes ces hordes avides de désordre. Ces misérables se préci-

(¹) *Histoire des Ariens*, 10, p. 276, d.

pitent nus, avec des pierres et des bâtons, sur les fidèles assemblés dans la grande église, frappent des matrones et des vierges, les outragent de propos obscènes. Les ariens riaient, tranquilles spectateurs de ces scènes scandaleuses.

Après les violences sur les personnes, la profanation des lieux saints et les hideuses saturnales des plus mauvais jours de nos révolutions modernes. Dans l'invasion de l'église, « un jeune libertin s'était élancé » et avait osé s'asseoir sur le trône de l'évêque ; et là, » il chantait du nez une chanson de prostituée, le » malheureux ! Un autre s'avançait, des rameaux dans » les mains, et les agitait, en plaisantant, à la manière » des hellènes. Ils enlevèrent les bancs, le trône, la » table sainte, les voiles de l'église, les brûlèrent devant » la porte sur la grande place et jetèrent de l'encens sur » le feu. Oh ! qui ne pleurerait à ce récit, et même ne » se boucherait les oreilles, pour ne point le suppor- » ter, regardant comme un dommage pour l'âme le seul » fait de l'entendre ? Ils célébraient leurs idoles et di- » saient : « Constance est hellène et les ariens sont pour » nous ; ils se soucient peu de jouer le rôle de l'hellé- » nisme, pourvu qu'ils consolident leur hérésie. » Et » croyant aviser un jeune bœuf qui servait à puiser de » l'eau pour les jardins du Césaréum, ils allaient l'im- » moler dans l'église, s'ils n'eussent reconnu que c'était » une génisse, un animal que chez eux il n'est pas per- » mis de sacrifier (¹). »

Suit une véritable terreur. « Quelle maison ne fut pas » pillée ? Quels appartements, sous prétexte de perqui-

(¹) *Histoire des Ariens*, 55, 56 et 57, p. 298 et 299.

» sitions, ne furent pas dévastés? Quel jardin ne fut
» foulé aux pieds? Quel tombeau ouvert, sous prétexte
» de rechercher Athanase, quand, en réalité, on n'avait
» d'autre souci que de piller et de dépouiller ceux
» qu'on rencontrait? Que de maisons mises sous le
» scellé? Qui n'a éprouvé leur méchanceté? Qui, les
» rencontrant, ne s'est dérobé sur la place? Qui, à
» cause d'eux, n'a quitté sa demeure et passé la nuit
» dans le désert? Qui, sans expérience de la mer, n'a
» mieux aimé s'exposer à ses périls que de voir leurs
» menaces? Beaucoup changèrent de domicile et pas-
» sèrent d'un quartier dans un autre, de la ville dans
» les faubourgs. Tout était un objet d'épouvante [1]. »
« L'hérésie, ajoute Athanase, est toujours en pleine
» jeunesse. Elle tourne dans ses recherches autour
» d'hommes qui lui sont encore inconnus ; ceux qu'elle
» a déjà maltraités, elle s'empresse de les maltraiter
» encore. Voilà qu'après l'invasion de la nuit et les
» maux qui la suivirent, après la persécution d'Héra-
» clius, ils ne cessent leurs calomnies auprès de l'em-
» pereur [2]. »

Quel était le but de ces invectives et de ces descriptions irritantes dans un livre entouré de secret et que ne devaient entendre lire qu'une fois ceux auxquels il était adressé? A quoi bon passionner cette milice du désert qui n'avait pas besoin de l'être? Etait-il nécessaire de l'exciter à ne point aimer le persécuteur de sa foi? Et que pouvaient, retranchés dans leurs solitudes, ces hommes de prière plutôt que de combat? Antoine ne vou-

[1] *Histoire des Ariens*, 58, p. 299 et 300.
[2] Ibid., 65, p. 302.

lait pas que le moine sortît de son monastère ; Athanase, lui faisant aux travaux de la contemplation allier les luttes de la vie active, l'envoyait du désert dans les villes soutenir les faibles et les chancelants, encourager les forts et les vaillants, porter partout sa parole et ses écrits, et réunir en une vaste église secrète les orthodoxes d'Egypte, en vain privés de leur archevêque. Il ne pouvait, sans aggraver le présent et compromettre l'avenir, livrer son nom à cette mêlée où s'agitait, dans une discorde sans fin, la plus turbulente et la plus passionnée des provinces de l'Orient. Il lui convenait de plaider, en sujet soumis, la cause de l'orthodoxie dans des écrits irrépréhensibles, non de descendre au rôle de tribun et de donner raison par ses violences aux violences de la cour. Mais il avait sous la main un peuple anonyme, qui, sans donner prise et sans responsabilité, pouvait répondre à toutes les interrogations et tout discuter avec ceux *qui se plaisaient à ces discussions* (1). Déposées dans leur mémoire, les invectives de l'archevêque en débordaient, ardentes, insaisissables et sans nom, et, portées par mille voix, se répandaient, irrésistibles et inaperçues, où n'aurait pu pénétrer un écrit.

(1) *Histoire des Ariens*, *Lettre aux moines*, 2, p. 272.

CHAPITRE IX.

SAINT ATHANASE SOUS JULIEN ET SOUS VALENS. — VIE DE SAINT ANTOINE.

I. Julien. — Meurtre de Georges, archevêque arien d'Alexandrie. — Retour et nouveau bannissement d'Athanase. — Valens contraint par une sédition de le rendre à son Eglise.

II. Pourquoi et quand fut écrite la *Vie de saint Antoine*. — Acte de reconnaissance, elle est encore un enseignement de la perfection monastique. — Son caractère.

III. Raisons de la vie monastique, au quatrième siècle. — Misère matérielle et morale; dégoût du monde. — Encouragements de la philosophie et de la religion. — La vie parfaite.

IV. Antoine dans la solitude. — Heures de découragement. — Tentations. — Lutte contre les démons. — Croyance de l'antiquité aux puissances surnaturelles. — Opinion des poëtes et des philosophes sur la manière dont elles se manifestaient à l'homme. — Que pensait saint Athanase des apparitions des démons à saint Antoine?

V. Doctrine de saint Antoine : foi sans examen. — Antoine et les philosophes. — Son ascendant sur l'Egypte. — Episode de la vie du désert. — Services rendus à l'orthodoxie par l'institut d'Antoine.

I.

En 361, Constance est remplacé par Julien, un esprit chimérique, qui voulut être un grand homme. L'empire, pressé de tous côtés par les barbares, était menacé d'un inévitable démembrement : il entreprit de lui assurer une paix éternelle, en en finissant avec les Perses comme il croyait en avoir fini avec les Germains. Des cultes rivaux s'y disputaient les consciences : il tenta de fonder sur leur ruine une église universelle dont il serait le

pontife, d'achever l'assimilation de tous les dieux des nations et d'en faire les anges du Soleil-Roi, Dieu suprême en trois personnes, principe de tous les êtres, maître et gouverneur du monde intellectuel et du monde sensible. Pourquoi cette tentative insensée contre la touchante religion de l'Homme-Dieu? « Froissé au nom de cette religion dans sa passion pour la poésie et la philosophie grecque, obligé d'entrer dans les ordres pour sauver sa vie, contraint de chanter des psaumes, tout le jour, au lieu de philosopher, il prit en haine le culte de ses persécuteurs. Laissé à lui-même, il eût, comme ses condisciples d'Athènes, Basile et Grégoire, allié les sciences de la Grèce avec les dogmes de l'Eglise et fût devenu un Marc-Aurèle dans le christianisme. Les mauvais traitements le jetèrent hors d'une croyance dont il eût été la gloire et lui firent entreprendre de fonder une religion nouvelle sur les débris des anciens cultes. Aux yeux de la postérité, ce fut une erreur, au moins regrettable; aux yeux du plus grand nombre de ses contemporains, ce fut un crime qui lui mérita le nom d'Apostat [1]. »

Ce restaurateur du paganisme commence par un acte de tolérance, qu'il contredit aussitôt. En haine de Constance, il rappelle tous ceux que ce prince avait bannis pour leur foi; en haine du Christ, il entre dans une voie de persécution sourde, dont ses agents outrent l'injustice et la dureté. Il renvoie brutalement les Galiléens à la lecture de Luc et de Matthieu, leur défend d'enseigner les lettres profanes et laisse massacrer tous ceux qui, sous Constance, s'étaient signalés par leurs violences

[1] *Etude historique et littéraire sur saint Basile*, p. 151.

contre l'hellénisme. Une de ces victimes fut Georges de Cappadoce, substitué par les ariens au grand Athanase.

Personne ne s'intéressait à cet évêque industriel, qui achetait toutes les fabriques de nitre, prenait à ferme le papyrus et le sel, établissait un service de pompes funèbres qui lui donnait de gros revenus, et poursuivait en justice ceux qui ne s'adressaient pas à ses gens pour ensevelir leurs morts (1). Détesté des hellènes dont il dévastait les temples, des orthodoxes qu'il persécutait, de tous les Alexandrins dont il dénonçait l'esprit séditieux à Constance, il est saisi par la populace furieuse, attaché sur un chameau, promené par toute la ville, au milieu des cris et des coups de forcenés qui finissent par le massacrer, brûlent son cadavre et, pour qu'on ne vénère pas ses cendres, les jettent à la mer. Ce misérable, qui pourtant aimait les lettres, mérite presque les honneurs du martyre que lui enviait un peuple en délire (2). Julien écrit une lettre de reproches aux meurtriers et, comme part de butin, s'adjuge la riche bibliothèque du mort (3).

En même temps, les orthodoxes chassent les prêtres ariens de toutes les églises, les contraignent, à leur tour, de cacher leurs assemblées dans des maisons inconnues et rappellent Athanase (4). Mais, à peine revenu sur son siége, Athanase en est de nouveau banni par Julien, qui démasquait de plus en plus l'hypocrisie de sa tolérance. Il disait qu'il ne voulait ni massacrer les Gali-

(1) SAINT EPIPHANE, *Hér.* LXXVI, 1, p. 913.
(2) AMMIEN MARCELLIN, XXII, 7; SOCRATE, III, 2; SOZOMÈNE, IV, 30.
(3) JULIEN, *Lettres* 9 et 10.
(4) SOCRATE, II, 4.

léens, ni les maltraiter contrairement à la justice ([1]), et, peut-être le même jour, il écrivait de sa main au préfet d'Egypte de chasser d'Alexandrie « Athanase, l'ennemi des dieux, qui, sous son règne, avait osé baptiser des femmes grecques ([2]). » Il avait, disait le royal sophiste dans l'édit de bannissement, permis aux Galiléens de revenir dans leurs patries, non à leurs églises. Du moment qu'emporté par son audace accoutumée, Athanase était venu, au grand déplaisir du peuple religieux d'Alexandrie, reprendre ce qu'il appelait son trône épiscopal, il lui signifiait l'ordre de sortir de la ville aussitôt qu'il aurait reçu ces lettres de sa clémence ([3]). Les orthodoxes réclament et demandent, au nom de la ville, la révocation de l'édit. Une lettre de l'empereur, pleine de caresses pour les hellènes et de mépris pour les chrétiens, s'empresse de diviser ces Alexandrins avec lesquels les empereurs devaient compter : « Vous avez pour fonda-
» teur Alexandre, pour dieu tutélaire le roi Sérapis avec
» Isis sa jeune compagne, et vous agissez comme la par-
» tie la moins saine de la ville, et cette partie malade
» ose encore se donner le nom de cité ! J'ai honte,
» Alexandrins, de voir qu'un seul habitant d'Alexandrie
» s'avoue Galiléen..... Si vous voulez absolument per-
» sévérer dans la doctrine de ces fourbes, demeurez unis
» entre vous et ne réclamez pas Athanase. Il vous reste
» assez de ses disciples, dont les discours plaisent à vos
» oreilles qui vous démangent et aiment à se remplir
» de paroles impies. Si c'est pour ses talents que vous
» regrettez Athanase et me faites de telles instances, ap-

([1]) Julien, *lettre* 7.
([2]) Ibid., *lettre* 6.
([3]) Ibid., *lettre* 26.

» prenez que c'est pour cela même qu'il a été banni de
» votre ville. C'est une chose dangereuse qu'un intrigant
» à la tête du peuple, un présomptueux personnage, qui
» tranche de la grandeur et prétend qu'on en veut à ses
» jours. Or, c'est là un signal d'insurrection. A ces cau-
» ses, et afin qu'il n'arrive rien de semblable chez vous,
» nous lui avons jadis ordonné de sortir de la ville, et
» maintenant nous le bannissons de toute l'Egypte (1). »

Athanase part, sans plus désespérer de l'avenir que lors de ses premières fuites. « Retirons-nous un instant, » dit-il à ses amis, c'est un nuage qui passe. » Il gagne la vallée du Nil, s'embarque et remonte le fleuve vers la Haute Egypte. Poursuivi par des soldats, il refuse de fuir au désert, fait changer la manœuvre et descend le Nil, à la rencontre de ceux qui le cherchaient. Ceux-ci, au moment où se croisent les deux navires, se contentent de demander aux matelots d'Athanase s'ils ne l'ont pas vu. « Ils n'est pas loin, » leur est-il répondu, et ils passent outre, pressant leur vaine poursuite (2). Le fugitif rentre secrètement dans Alexandrie, y reste caché jusqu'à la mort du persécuteur, suivant les uns, et, suivant d'autres, obligé de se dérober encore, va, sur la rive droite du Nil, chercher un refuge dans Antinoé, la ville qu'Adrien avait bâtie en l'honneur d'Antinoüs.

L'avénement de Jovien rendit l'archevêque à son Eglise. Inquiété de nouveau pendant la persécution de Valens, il resta quatre mois caché dans le tombeau de son père; mais le peuple le réclama et, par une sédition, contraignit Valens de lui laisser reprendre en paix le

(1) Julien, *lettre* 51.
(2) Socrate, III, 14.

gouvernement spirituel de l'Egypte [1]. Jusqu'à sa mort, arrivée en 373 après quarante-six ans d'épiscopat [2], il exerça sur le monde chrétien, de sa province à jamais pacifiée, cette universelle suprématie et cette royauté intellectuelle dont parle Grégoire de Nazianze. Dans la tempête soulevée par la persécution de Valens, l'Orient en détresse implorait le secours de son expérience et de son autorité : « Qui plus que toi, lui écrivait saint Basile, » peut nous venir en aide? qui a plus de pénétration » pour le conseil? plus d'énergie pour l'exécution? qui » sympathise mieux à la pensée des frères? qui mieux » que ta vénérable vieillesse inspire du respect à tout » l'Occident? Laisse aux mortels un souvenir digne de » *ton gouvernement* [3]. » Pendant que l'Orient orthodoxe suppliait le vieil archevêque de réunir ses églises dispersées et de les sauver de l'anarchie où elles périssaient, l'Occident, tranquille sous Valentinien, lui demandait, en retour de l'hospitalité qu'il avait reçue dans le malheur, des conseils et la vie de l'homme qui lui avait donné ses auxiliaires les plus dévoués.

II.

Si le *Discours contre les Hellènes*, écrit dans la jeunesse de l'âge et de l'esprit, avait été pour Athanase une préparation calme et inconsciente aux luttes que lui réservait un prochain avenir, la *Vie de saint Antoine*, fruit d'une inspiration plus calme encore et d'une imagina-

(1) Sozomène, vi, 12; Socrate, iv, 13.
(2) Saint Cyrille d'Alex., *Epist.* 1 *ad solitarios.*
(3) Saint Basile, *Lettre* 76, t. iii, p. 159, b.

tion riante, fut un acte de reconnaissance pour de courageux et fidèles auxiliaires. Il l'adressa, sur leurs instances, aux moines d'Occident, πρὸς τοὺς ἐν ξένῃ μονάχους, aux moines de cette terre lointaine de Gaule et d'Italie qui avait été pour lui une terre d'exil, la terre étrangère au lieu de la patrie, ξένη ἀντὶ τῆς οἰκείας. Il l'écrivit à Alexandrie, après un de ses retours dans son Eglise; mais à quelle date de son existence laborieuse et tourmentée? Ce ne fut pas évidemment dans une trève aussi agitée que la guerre qui l'avait précédée et celle qui déjà menaçait d'éclater, mais dans une période de calme et de paix, probablement après son dernier rappel, sous l'empire de Valens. Alors pour la première fois il respire et semble pouvoir écrire avec cette éloquence paisible.

S'il l'écrivit dans les dernières années de son long épiscopat, elle lui avait été inspirée par une amitié qui datait de sa jeunesse et lui avait procuré ses plus utiles alliés. Dans une heure d'exaltation religieuse et de cette passion de solitude par la quelle préludent alors tous les grands docteurs de l'Orient, au lendemain des études profanes et à la veille d'entrer dans les ordres, le jeune Athanase s'était réfugié auprès d'Antoine : « Je fus son disciple, » dit-il dans le prologue, et, comme Elisée, je versai » l'eau sur les mains de cet autre Elie [1]. » Lui-même avait été moine ; les évêques d'Egypte et de Libye le déclarent formellement dans l'encyclique du *Discours apologétique* : « Ils appelaient un véritable évêque ce chré- » tien, un des ascètes, χριστιανὸν, ἑνὰ τῶν ἀσκητῶν [2]. » Depuis, au milieu de la tourmente arienne, Athanase, devenu archevêque, avait vu Antoine accourir à son se-

[1] Saint Athanase, *Vie de saint Antoine*, prol., p. 632.
[2] *Discours apologétique contre les Ariens*, 6, p. 102.

cours du désert à Alexandrie ; proscrit, il avait trouvé dans ses disciples une milice fidèle et une garde attentive ; enfin, il avait été l'un des héritiers des seuls biens temporels qu'avait laissés le grand ascète. « Donnez » mon manteau à l'évêque Athanase », avait-il dit en mourant, « et, ajoute le saint légataire, celui qui reçut » ce manteau, usé par le bienheureux, le conserve » comme un précieux trésor. En le voyant, il lui semble voir Antoine ; quand il s'en enveloppe, c'est » comme s'il portait ses conseils (1). »

Cette *Vie* est plus qu'un acte de reconnaissance ; elle est tout ensemble un enseignement de la perfection monastique adressé à tous les moines, même aux païens, comme une preuve de la supériorité d'une religion qui produit de telles vertus : intention nettement indiquée dans l'épilogue. « Lisez ce livre à vos frères, afin qu'ils » apprennent quelle doit être la vie des moines ; lisez-» le même aux gentils, afin qu'ils croient pieusement » au Christ et repoussent les démons qui leur paraissent » des dieux (2). »

Je n'aime pas voir dans un genre littéraire ce qui appartient à un autre, moins encore trouver à un ouvrage un caractère que l'auteur n'a pas songé à lui donner. Néanmoins, dans cette biographie, il y a plus qu'une biographie ; elle est moins la vie de saint Antoine et même son panégyrique, qu'un tableau idéal de la perfection ascétique, et, pour employer les expressions de Grégoire de Nazianze, « sous forme de récit, une législation de la vie solitaire (3). » Ajoutons que,

(1) *Vie de saint Antoine*, 91, p. 691.
(2) Ibid., 94, p. 692.
(3) Saint Grégoire de Naz., *In laudem Athanasii*, 5, p. 388.

dans ces vives imaginations de l'Orient, le grand ascète, à peine mort, déjà de son vivant peut-être, avait eu sa légende, et que, sous la plume d'Athanase, cette légende domine la réalité. Qu'est-ce donc que cette œuvre qui vit moins de faits réels que d'imagination et d'idéal? Bien qu'écrite en prose, elle appartient plus à la poésie qu'à l'histoire ; c'est le poëme du désert.

III.

Nous n'aurions pas une idée complète de la vie intellectuelle et morale de l'Orient, au quatrième siècle, si nous ne pénétrions, à la suite d'Athanase, dans les monastères dont se peuplent les solitudes de Nitrie et de la Thébaïde ; si nous passions, sans jeter un regard sur l'origine, les progrès et le caractère d'une institution appelée, comme tout ce que produit alors l'Egypte, à se propager dans tout le monde romain.

Il ne faudrait pas regarder comme des faits isolés, à cette époque extraordinaire en tout, les sacrifices surhumains par lesquels un Antoine et, après lui, un Basile, un Jérôme, se retranchent du monde et renoncent à la moitié d'eux-mêmes. Ces idées étaient depuis longtemps dans l'air. Nées du découragement, du désespoir irremédiable et du dégoût de toutes choses qu'inspiraient l'abaissement de l'empire, l'avilissement des esprits et la misère croissante des populations, elles avaient encore été fortifiées par les exagérations de la philosophie et l'enthousiasme religieux. Au quatrième siècle, elles débordaient de toutes parts dans cette société malade. Les ouvriers des villes et des campagnes, courbés tout le

jour sous un labeur ingrat, gagnant à peine le pain amer qui empêche de mourir plutôt qu'il ne fait vivre, pressurés par le pouvoir et les riches, également en proie à la misère et aux vices, à la vue des douleurs du présent et des tristesses de l'avenir, maudissaient leurs unions sans bonheur et pleuraient sur leurs enfants qu'ils ne pouvaient nourrir. Les riches, accablés de charges et d'impôts, ruinés par les procès et les dettes, essayaient en vain d'endormir leurs soucis dans l'indolence et les plaisirs d'une vie insensée. Il en était peu qui n'eussent à trembler d'être, au réveil, dépossédés de cette fortune incertaine par la confiscation, la vénalité des tribunaux ou l'empoisonnement.

Pour échapper aux souffrances plus morales encore que matérielles de cette société en dissolution, les intelligences d'élite cherchaient un refuge dans la philosophie et la religion. Mais, en répétant sans cesse que l'homme véritable est l'âme, que c'est une honte pour elle d'être unie à un corps, que ce corps est un fardeau méprisable, que le monde des sens n'est que fantômes et illusion, et que le seul bonheur est celui dont jouit l'intelligence dans la possession de Dieu, la philosophie alexandrine et la religion chrétienne, les deux grandes maîtresses du quatrième siècle, poussaient de plus en plus ces âmes froissées et désolées à renoncer à la terre, à se séparer des sens et à s'isoler dans une vie purement intellectuelle. La chasteté devenait la première des vertus; la seconde, la pauvreté. « Beaucoup, dit un contemporain païen, Ammien Marcellin, se condamnaient à une pauvreté volontaire, » et, dans leur philosophie, regardaient comme la plus » grande richesse de ne rien posséder. » Riches et pau-

vres se jetaient en foule dans ces asiles sacrés et respectés que leur ouvrait la religion, et tels étaient, dans tout l'Orient, cette ardeur d'ascétisme ou ce besoin de tranquillité morale, qu'à l'imitation du christianisme, l'implacable ennemi du christianisme, Julien, établissait partout, pour ses païens régénérés, des monastères d'hommes et des maisons de vierges.

Ainsi se donner à Dieu, comme l'entendaient les parfaits au quatrième siècle, c'était renoncer aux plaisirs de la chair par la tempérance et la chasteté, aux richesses par la pauvreté volontaire, à soi-même par le sacrifice de sa liberté, en s'absorbant dans une communauté. Ces renoncements n'étaient point particuliers au christianisme. Dès la plus haute antiquité, on les trouve institués et consacrés, avec une ressemblance frappante, dans les sociétés religieuses de l'Inde, de la Haute-Asie et de l'Egypte. Chez tous ces peuples, la présence de l'âme dans la matière était considérée comme une déchéance qui l'avait fait tomber du sein de Dieu, le corps comme une prison où la noble captive expiait des fautes anciennes. S'asservissait-elle aux jouissances des sens, elle se souillait et mourait de plus en plus; s'en affranchissait-elle par le sacrifice de la chair, c'était la purification, la délivrance et la vie; et, plus l'immolation était complète, plus elle se rapprochait de Dieu, son principe et sa fin. Des congrégations des mages et des prêtres d'Egypte, ces austères doctrines étaient passées d'abord dans l'institut grec de Pythagore, puis dans les sectes juives des Esséniens et des Thérapeutes; enfin, le christianisme, dont la force et la gloire furent de savoir approprier à ses dogmes tout ce qu'il trouva de grand et de salutaire dans le passé, les avait appliquées avec une

inflexible rigueur dans l'Eglise primitive et tout orientale de Jérusalem.

Je n'adresserai qu'un reproche à ce sévère ascétisme. Il ne voyait dans l'homme que la moitié de l'homme. Pour être inférieur à l'âme, le corps, son compagnon en cette vie, son serviteur, si l'on aime mieux, a ses droits. « Imagine-toi que tu as deux filles, disait saint » Basile, la prospérité temporelle et la félicité céleste. » Si tu ne veux pas tout donner à la meilleure, fais du » moins un partage égal (1). » C'est être modeste que de demander en faveur du corps un partage, si inégal qu'il soit.

IV.

Le vrai fondateur du monachisme égyptien fut saint Antoine. Avant lui, il y avait eu des solitaires: « Mais, » dit Athanase, ils étaient peu nombreux; ils s'exer» çaient près des bourgs qui les avaient vus naître » et n'avaient pas pris encore le chemin du grand » désert (2). » Surtout, ils n'avaient pas reçu l'organisation compacte et essentiellement orthodoxe qui en fit, au quatrième siècle, les redoutables adversaires de toute hérésie.

Antoine, un jeune Egyptien, riche, mais illettré, et qui ne sait pas même le grec, entend lire dans l'église de son bourg ce passage de saint Matthieu : « Si tu veux » être parfait, va, vends tout ce que tu as et donne-le » aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis,

(1) Saint Basile, t. II, p. 71.
(2) *Vie de saint Antoine*, 3, p. 634.

» viens et me suis. » Aussitôt il vend ses biens, « trois cents arpents de belle et bonne terre », en distribue le prix et court chercher Dieu dans la solitude ([1]). Entend-il parler de solitaires parfaits : il les visite, rivalise avec eux de beauté, ἐζήλωσεν ἐν καλῷ, et, « comme la sage abeille, revient après avoir fait provision de vertu ([2]).» Bientôt il voit affluer auprès de lui un peuple de disciples désireux de se former sous ses regards à la perfection monastique. En vain, dans son besoin de solitude, s'enfonce-t-il de plus en plus dans le désert : le désert continue de se peupler autour de lui. « Partout, sur les » montagnes, dit Athanase, s'élevaient les monastères, » semblables à des tentes remplies de chœurs divins. » Les jours s'y écoulaient dans les chants, l'étude, le » jeûne, la prière, l'allégresse de l'espérance des biens » futurs, les travaux de l'aumône, la charité et la con- » corde. C'était comme une terre isolée, où s'étaient ré- » fugiées la piété et la justice. Là, point d'oppresseur, » point d'opprimé ; là ne se font point entendre les cris » de l'exacteur. C'est un peuple d'ascètes dont toutes les » pensées tendent à la vertu. Aussi s'écriait-on, à la vue » d'un tel ordre : *Que tes demeures sont belles, ô Jacob!* » *et quelle est la beauté de tes tentes, Israël* ([3])*!* » C'est l'épopée du désert.

Malgré le découragement et le dégoût de la vie matérielle qui s'emparaient alors de tous les esprits, ne croyons pas que cette immolation de la chair à l'intelligence s'accomplît sans douleur et que ces sacrifices fussent aussi faciles que semble le faire entendre cette des-

([1]) *Vie de saint Antoine*, 2, p. 633.
([2]) Ibid., 3, p. 634.
([3]) Ibid., 44, p. 662.

cription enchanteresse. Même au sein d'une société usée pour les jouissances de la terre et qui n'avait d'aspiration que pour celles du monde supérieur, ce n'était pas sans effort, sans déchirement et sans regret que, par une mort anticipée, les âmes se séparaient de ces corps méprisés, dont l'attache était cependant si forte, se fermaient à des séductions d'autant plus douces et plus naturelles qu'elles voulaient s'y soustraire, et parvenaient, suivant l'expression significative du siècle, à vivre, en pleine matière, de la vie des anges. Sans cesse le vieil homme se réveillait; la nature réclamait ses droits, et, dans ces corps en vain domptés par les macérations, les passions se ranimaient plus vives et plus ardentes. « Combien de fois, écrivait Jérôme dans son désert, re» tenu parmi ces solitudes dévorées des feux dû soleil, » je croyais assister aux délices de Rome! Moi qui, par » terreur de l'enfer, m'étais condamné à cette prison » habitée par les serpents et les tigres, je me voyais en » imagination transporté parmi les danses des vierges » romaines. Mon visage était pâle de jeûnes et mon » corps brûlait de désirs. Dans ce corps glacé, dans » cette chair morte d'avance, l'incendie seul des pas» sions se rallumait encore [1]. »

Les tentations de saint Antoine sont proverbiales; mais la caricature, même sous le burin d'un graveur de génie, les a déflorées et dépouillées de leur poésie native. Toutes les passions de la chair l'avaient suivi, et leurs voix mystérieuses essayaient tour-à-tour, sur cette âme tourmentée, la séduction et l'épouvante. Tantôt il voyait sa solitude se peupler de souvenirs, de regrets, de

[1] SAINT JÉROME, t. IV, p. 30. — Traduction de M. Villemain.

pensées dangereuses, et sentait son imagination prête à s'envoler vers ce monde auquel il avait dit un éternel adieu ; tantôt c'étaient, dans l'immensité de ces solitudes et dans l'horreur des nuits profondes, de vagues effrois et d'indicibles terreurs. « C'étaient, dit Athanase, de » véritables assauts, des apparences tumultueuses, ac- » compagnées de bruit, de retentissement et de cris. » De là, pour l'âme, des peurs, des troubles, des confu- » sions de pensée, des tristesses, des chagrins, des sou- » venirs de famille [1]. » Qu'est-ce que ce peuple de fantômes, φαντασίαι? De simples apparences sans lumière, sans vie réelle ; elles ne se montrent que pour s'évanouir : οὐ φῶς ἐστὶν ἀληθὲς τὸ φαινόμενον ἐν αὐταῖς...., ἀμέλει φαίνονται, καὶ πάλιν ἀφανίζονται [2].

Mais dans cette âme que le jeûne et les veilles ouvraient à tous les troubles de l'insomnie, ces imaginations effrayantes se personnifient, prennent des corps et deviennent des réalités : c'est toute l'armée des démons acharnée après le solitaire. Cette armée a ses violents: une nuit, dans le tombeau qu'il avait d'abord choisi pour cellule, ils frappèrent tellement Antoine que le lendemain on le trouva étendu par terre et presque sans vie [3]. Elle a surtout ses fins et ses habiles. Il les connaît si bien ! il les a vus tant de fois à l'épreuve ! « Ils sont rusés, dit-il, et prêts à revêtir toutes les for- » mes, à prendre tous les déguisements. Souvent, invi- » sibles, ils font semblant de chanter les psaumes et ré- » pètent les paroles de l'Ecriture. Quand nous chan- » tons, ils redisent, comme un écho, ce que nous ve-

(1) *Vie de saint Antoine*, 36, p. 657.
(2) Ibid., 24, p. 650. — Voyez aussi n° 23, p. 649.
(3) Ibid., 8, p. 639.

» nons de dire ; si nous sommes couchés, ils nous ré-
» veillent pour aller aux prières ; il leur arrive de pren-
» dre des robes de moines et le langage des hommes
» pieux pour mieux nous tromper (1). »

Ils sont bien malins ; mais Antoine ne redoute rien de ces Ulysses des ténèbres ; insensible à leurs séductions, il leur porte bravement de bons coups et les frappe comme ils l'ont frappé. « Un jour, un grand démon
» m'apparut et osa me dire : « Je suis la puissance de
» Dieu ; je suis la Providence : quelle grâce veux-tu de
» moi? » Et moi je soufflai sur lui, en nommant le
» Christ ; et j'essayai de le frapper, et je crois l'avoir
» atteint, et tout de suite il s'évanouit avec tous ses dé-
» mons (2). » Car c'était un chef.

Le désert, comme le camp d'Agamemnon, a ses heures de gaieté : on y rit de bon cœur, non d'un Thersite dont Ulysse, à coups de sceptre, rabat l'insolence, mais du trompeur trompé, de l'éternel menteur pris une fois en flagrant délit de vérité : « Un jour, dans le monastère,
» on frappe à ma porte. Je sors et je vois un être de
» haute et grande stature : Qui es-tu, lui dis-je? —
» Je suis Satan. — Et pourquoi, repris-je, viens-tu
» ici? — Il répond : Pourquoi suis-je en butte aux
» fausses accusations des moines? pourquoi me mau-
» dissent-ils à chaque heure? — Pourquoi les troubles-
» tu? dis-je. — Ce n'est pas moi qui les trouble, mais
» eux qui se tourmentent eux-mêmes. Car je suis de-
» venu faible. N'ont-ils pas lu (et Satan cite l'Ecriture
» ni plus ni moins qu'un homme d'église) : *A la fin ont*

(1) *Vie de saint Antoine*, 25, p. 650.
(2) Ibid., 40, p. 659.

» *faibli les glaives de l'ennemi, et tu détruisis ses cités ?* » il ne me reste pas un lieu, pas une arme, pas une » ville. Tout est chrétien ; le désert même s'est peuplé » de moines. Admirant la grâce du Seigneur, je lui » dis : Tu es toujours menteur et ne dis jamais une » vérité. Aujourd'hui néanmoins, sans le vouloir, tu as » dit vrai. Oui, le Christ, par sa venue, t'a rendu faible, » t'a jeté à terre et mis à nu (1). » Tout à l'heure, nous avions les incessantes métamorphoses de ce Protée que la Grèce avait pris à l'Egypte ; ici, sur cette même terre d'Egypte, nous voyons préluder aux fabliaux railleurs qui égaieront la monotonie du moyen âge.

On peut remarquer que, comme s'il voulait se soustraire à la responsabilité de ces fantastiques épisodes, Athanase en met le récit dans la bouche de son héros. Car, comme l'Odyssée, cette œuvre a son récit, et c'est Antoine lui-même qui raconte à ses disciples, réunis autour de lui, la longue série de ses combats et de ses victoires (2). Il est intéressant de pénétrer dans le nuage demi-transparent dont l'habile écrivain s'enveloppe à l'exemple des divinités antiques, et d'en faire sortir son opinion personnelle. Il n'eût été ni de l'antiquité, ni de son temps, ni chrétien, s'il se fût refusé de croire à l'existence de l'esprit du mal, à sa présence dans le monde et à son action sur les hommes; mais il n'eût été qu'une vulgaire intelligence, s'il n'eût eu de cet ennemi de l'homme une idée plus haute et plus philosophique que celle de la multitude.

Le monde ancien naissait, vivait et mourait au milieu

(1) *Vie de saint Antoine*, 41, p. 660.
(2) Ibid., 18-43, p. 465-662.

d'un peuple invisible de dieux, de génies et de démons, qui, bienfaisants ou malfaisants, intervenaient à chaque pas de son existence, favorisaient, croisaient, contrecarraient sa conduite, vivaient de ses passions, de ses affections et de ses haines, et s'identifiaient tellement avec lui, que parfois ils se faisaient hommes, avec le cœur de l'homme, prenaient son corps, son visage, même ses faiblesses, et séduisaient ses filles. Chaque contrée avait sa divinité topique; chaque maison son dieu Lare; chaque homme recevait en naissant, dit Platon, un guide invisible qui le conseillait et le dirigeait [1]. Ces puissances occultes, objets d'amour ou de terreur, les peuples en sentaient la présence; ils les appelaient ou les éloignaient par des prières et des adjurations; mais, ni les yeux ne les voyaient, ni les oreilles ne les entendaient. Si quelquefois elles daignaient apparaître sous une forme matérielle à des êtres privilégiés, elles n'étaient vues que d'eux seuls. Dans l'Iliade, Athéné se présente à Achille au milieu de l'assemblée des Grecs, mais elle n'est visible que pour lui.

Οἴῳ φαινομένη, τῶν δ' ἄλλων οὔτις ὁρᾶτο [2].

Dans le poëte philosophe Euripide, le mortel favorisé de la présence d'un dieu ne le voit même pas; il ne fait que l'entendre [3]. L'instinct des sages, sinon des

(1) Platon, *Phédon*, p. 107, e.
(2) Homère, *Iliade*, I, v. 198.
(3) Hippolyte, dans sa prière à Diane, lui dit: « Seul des mortels, » je jouis de ta présence et je converse avec toi; j'entends ta voix, » mais je ne vois pas ton regard. » Et, à la fin de la pièce, quand la déesse console son protégé mourant: « O souffle divin, s'écrie » celui-ci, dans mes douleurs, je t'ai senti et je suis soulagé. Oui, » dans cette demeure est la déesse Artémis. » (*Hippolyte.*)

foules, comprenait que ces visions toutes personnelles, ces voix qu'entendait un seul homme, quand il n'y avait que silence pour les autres, pouvaient, dans un moment d'exaltation fiévreuse, n'être que de simples personnifications des sentiments de ceux qui s'en croyaient honorés et n'avoir de réalité que dans leur imagination.

La raison d'Athanase ne lui interdisait pas d'accepter une croyance qui était celle de tout son siècle, des chrétiens comme des hellènes, des doctes et des philosophes comme des simples et des ignorants. Disciple des Néoplatoniciens, il voyait ses maîtres décrire la hiérarchie des essences surnaturelles, des dieux, des archanges, des anges ; disciple de l'Evangile, il trouvait, à toutes les pages du saint livre, la présence et l'action des bons et des mauvais esprits. La réalité du tentateur faisait partie de son symbole. Mais cet esprit philosophique était-il obligé d'admettre que des essences immatérielles subissent des modifications matérielles et se manifestassent par des accidents physiques? était-il contraint d'avoir moins de raison que des poëtes et des philosophes souvent peu philosophes? A partir de Jamblique, en effet, les Néoplatoniciens semblent moins des philosophes que des prêtres et des thaumaturges ; ils transforment l'école en sanctuaire, pour ne pas dire en laboratoire de théurgie. Et pourtant ils expliquent et épurent la croyance populaire plutôt qu'ils ne la partagent. « Les dieux, dit Jamblique, ne descendent pas vers l'âme qui les prie et les invoque ; c'est l'âme qui s'élève vers eux [1]. » En d'autres termes, c'est l'âme seule qui, sous l'empire des

[1] Jamblique, *des Mystères*, sect. I, 12.

sentiments qui la possèdent, se modifie et donne la réalité à ses imaginations.

C'est ainsi qu'Athanase expliquait tout à l'heure les apparitions des démons dans la cellule d'Antoine. Ce n'étaient, semblait-il dire, que des imaginations qui prenaient corps dans son âme tourmentée ; ses yeux croyaient voir, ils voyaient se dresser devant lui, vivants et acharnés à sa perte, les perpétuels objets de ses méditations et de ses terreurs. Et pourtant c'étaient de simples apparences, qui ne se montraient que pour s'évanouir (1). Pendant qu'il passait des jours et des nuits enfermé dans sa cellule, seul avec les pensées qui l'obsédaient, les frères entendaient tout-à-coup des bruits tumultueux et des voix douloureuses qui criaient : « Sors de nos demeures ! Qu'y a-t-il de commun entre toi et le désert ? Vois, tu ne résistes pas à nos embûches. » Effrayés, ils regardaient par un trou et n'apercevaient personne (2). Qu'était-ce autre chose qu'une violente agitation du solitaire aux prises avec les fantômes de son imagination et d'effrayantes prosopopées que, dans la fièvre de l'hallucination, il s'adressait à lui-même ? Si, après une nuit douloureuse et sans sommeil passée dans un tombeau, on le trouve le lendemain épuisé, meurtri et à demi mort (3), cet état n'était-il pas l'œuvre involontaire et inconsciente d'impressions trop fortes pour l'esprit de l'homme ? Il saisissait corps à corps des ennemis imaginaires, les frappait et en était frappé à son tour, ou plutôt il se frappait de ses mains

(1) Voyez page 239.
(2) *Vie de saint Antoine*, 13, p. 642.
(3) Ibid., 8, p. 639.

tournées contre lui-même, et, à la fin de cette lutte délirante, tombait haletant et exténué.

Si ces luttes corporelles du démon trouvaient Athanase incrédule, et s'il ne se prêtait qu'avec un sourire à en transmettre le naïf récit, il n'en reconnaissait pas moins l'existence de cet implacable ennemi de l'homme. Mais, s'il est, à côté de l'Etre infiniment bon et en hostilité avec lui, un esprit de méchanceté, que devient la théorie développée avec une rare grandeur de vue dans le *Discours contre les Hellènes*, qu'il n'y a point d'essence du mal, que le mal n'existe qu'à l'état de négation et n'est que la privation du bien? Athanase ne se contredit pas. Les démons ne furent pas toujours mauvais; déchus par leur faute de la céleste sagesse, ils se sont librement éloignés de Dieu et privés de leur bonté native ([1]). Comme les hommes tombés dans la perversité, ils ne sont méchants ni par essence ni par nature, mais pour s'être dépouillés eux-mêmes; ils ne sont esprits du mal et des ténèbres que parce qu'ils se sont volontairement soustraits au bien et à la lumière.

V.

A toutes les promesses, à toutes les menaces du tentateur, ou plutôt à toutes les séductions et à toutes les terreurs de son imagination, Antoine n'oppose qu'une parole : « Tout l'univers n'est rien, comparé au royaume » du ciel. » C'est la pensée qui domine toute sa vie; elle avait déterminé sa fuite au désert; elle fut son su-

([1]) *Vie de saint Antoine*, 22, p. 648.

prême adieu et comme l'héritage qu'il transmit à son innombrable famille : « Faites votre salut, enfants : An- » toine passe dans l'autre monde et n'est plus avec » vous. » Tout ce qui ne se rattache pas à cette unique pensée est une tentation de l'esprit du mal. Vient-on à douter de l'utilité de la vie monastique : c'est une tentation. Le doute monte-t-il plus haut et les voix mystérieuses du désert viennent-elles murmurer à la raison du solitaire : « Antoine, nous t'apportons la lumière » : c'est encore une tentation. S'adressent-elles à sa foi, même en se couvrant d'une autorité sacrée : « Antoine, » je suis la vertu de Dieu » : c'est toujours et plus que jamais une tentation. Nous sommes loin de l'école d'Origène. Au désert, on n'admet rien qui puisse porter atteinte à l'amour de la profession monastique et à la pureté de la foi ; on croit sans examen.

Cet Egyptien, qui regarde la science comme une des mille vanités de ce monde et qui, sur une terre devenue grecque, ne sait pas le grec, n'est ni un simple ni un ignorant. Il a, comme les natures primitives formées à la contemplation de l'œuvre divine, des moments de sublime conception et de merveilleuse poésie : « Mon » livre, disait-il, est la nature ; elle se présente, lorsque » je veux lire les discours de Dieu [1]. » Il était fort instruit, du reste : car, s'il ne savait pas lire, il avait beaucoup entendu lire et beaucoup appris ; rien ne tombait de sa mémoire.

Cet homme qui avait vécu et vieilli au flanc d'une montagne sauvage, n'avait rien de sauvage dans le caractère ; il était plein de grâce et de politesse ; spirituel et

[1] Socrate, *Hist.*, iv, 24.

intelligent, il faisait des réponses fines, assaisonnées de *sel divin*, qui, semble dire Athanase, vaut bien le sel attique ([1]). Des philosophes grecs, attirés par une curiosité malsaine, tentent-ils de rire aux dépens de cet illettré : il leur répond au moyen d'un interprète et met les rieurs de son côté ([2]). D'autres, plus respectueux, viennent-ils faire étalage de syllogismes : il prend son interprète le plus habile et réfute leurs arguments à la fois avec une haute raison et une profonde connaissance des religions de la Grèce et de l'Egypte. « Vos » brutes sont des mythes, dites-vous. L'enlèvement » de Proserpine est la figure de la terre ; Vulcain boi- » tant, celle du feu ; Junon est l'air ; Apollon, le soleil ; » Diane, la lune ; Neptune, la mer. Mais est-ce donc » adorer Dieu ? N'est-ce pas rendre à la créature le » culte dû au Créateur ? C'est la beauté de l'œuvre » divine qui vous inspire ces imaginations ! Admirez, » mais ne déifiez pas. Pourquoi transporter l'honneur » de l'architecte à l'édifice, du général au soldat ([3]) ?» Athanase fait parler son héros comme il avait parlé lui-même dans le *Discours contre les Hellènes*.

Antoine ne fut pas un moins redoutable adversaire pour les ariens. Il vint à Alexandrie soutenir la vraie foi de sa personne et mit à son service toute la milice du désert. Mais il avait hâte de retourner dans sa solitude. « Comme les poissons meurent sur le rivage, » disait-il, ainsi le séjour des villes est mortel aux moi- » nes. Rentrons vite au désert ([4]). »

([1]) *Vie de saint Antoine*, 73, p. 679.
([2]) Ibid., 72, p. 678.
([3]) Ibid., 74, 75 et 76, p. 679-681.
([4]) Ibid., 85, p. 687.

Lorsqu'il descendait de sa montagne, les peuples accouraient en foule à sa rencontre ; les païens, leurs prêtres même, voulaient voir *l'homme de Dieu* [1]. Tel était son ascendant sur toute l'Egypte que les empereurs ne dédaignaient pas d'écrire à l'humble solitaire qui ne régnait pas moins qu'eux dans cette riche vallée du Nil. « Ne vous étonnez pas, disait-il à ses moines, qu'un » empereur nous écrive : ce n'est qu'un homme. Ad- » mirez plutôt que Dieu ait écrit sa loi pour des hom- » mes et nous ait parlé par la bouche de son propre » Fils [2]. »

Mais ce ne sont pas les honneurs rendus à son héros par les grands de la terre qu'Athanase se plait à décrire ; il n'aime pas les grands, qui l'ont tant fait souffrir ; il aime mieux peindre en traits énergiques le courage d'Antoine dans les persécutions ou avec des couleurs charmantes ses visites à ses monastères. Quelle délicieuse et touchante simplicité et quel accent d'expression émue dans ce récit ! « Les moines l'ayant prié de » descendre vers eux et de visiter leurs solitudes, il se » mit en route avec ceux qui l'étaient venus chercher. » Un chameau leur portait des pains et de l'eau. Car » tout ce désert est aride, et il ne s'y trouve point d'eau » potable, excepté dans la montagne où était son mo- » nastère. L'eau vint à manquer par une violente cha- » leur et tous étaient en péril. Ils parcoururent en vain » les alentours. Ne trouvant point d'eau et ne pouvant » plus avancer, ils étaient étendus par terre, et laissè- » rent aller le chameau, désespérant d'eux-mêmes. Les

[1] *Vie de saint Antoine*, 70, p. 678.
[2] Ibid., 81, p. 684.

» voyant tous en danger, le vieillard, triste et gémis-
» sant, s'éloigna un peu, et, fléchissant les genoux, il
» étendait les mains et priait; et, tout de suite, il obtint
» que le Seigneur fît jaillir de l'eau à l'endroit où il se
» tenait en prière. Et ainsi tous burent et revinrent à la
» vie. Ils remplirent les outres, cherchèrent le chameau
» et le trouvèrent retenu par sa bride, qui s'était en-
» roulée autour d'une pierre ; ils l'amenèrent, chargè-
» rent les outres et repartirent sains et saufs (1). » Est-il rien de plus vivant? et ne dirait-on pas un chapitre de la Bible, la fuite d'Agar dans le désert ou celle de la sainte famille en Egypte ?

Telle est cette vie, ou plutôt ce panégyrique , ou mieux encore, puisque j'ai risqué le mot, ce poëme de saint Antoine : c'est moins , en effet , la vie et l'éloge d'un homme, qu'un tableau idéal d'une grande institution. On a tout dit contre la vie monastique ; on a tout dit en sa faveur. Il faut au moins convenir qu'elle eut pour l'Eglise ses jours de grande utilité. Celui qui lui rendait ce public et touchant hommage le savait bien. Quels services ne lui avait pas rendus un corps si fortement organisé, si vigoureusement dirigé, et dont tous les membres, rivalisant de vertu, s'immolaient sans réserve à la cause commune ? En vain les empereurs l'avaient chassé, poursuivi, traqué dans le désert : grâce aux moines qui copiaient et répandaient ses écrits dans tout l'Orient, qui le cachaient et passionnaient les peuples pour sa cause, il restait l'invisible archevêque de l'Egypte. « Sans les moines, a dit un
» contemporain, l'historien Sozomène, l'Orient était

(1) *Vie de saint Antoine*, 54, p. 668.

» à rien ([1]). » Il eût fallu dire : Sans Athanase, servi par les moines. Aussi l'Orient et l'Occident, pour combattre le mal sorti de l'Egypte, lui demanderont-ils la forte institution d'Antoine. Seulement, d'orientale et d'illettrée, elle deviendra grecque et savante. Son fondateur ne savait que l'égyptien ; elle verra parmi ses plus fervents adeptes de brillants élèves d'Athènes, qui emporteront avec eux dans la solitude les lettres et l'éloquence.

([1]) SOZOMÈNE, VI, 27.

CHAPITRE X.

SAINT ATHANASE PHILOSOPHE ET THÉOLOGIEN.

I. Différence de la philosophie et de la théologie méconnue au quatrième siècle. — Athanase plutôt théologien que philosophe. — Nécessité, même pour le théologien, de recourir à l'esprit d'examen. — Sources philosophiques où puise Athanase. — Origène. — Platon et les Néoplatoniciens.

II. Méthode pour arriver à la science. — La conscience. — Opération préliminaire. — Purification ou simplification de l'âme.

III. Psychologie de saint Athanase. — L'âme distincte du corps. — Théorie néoplatonicienne de l'âme humaine. — Même théorie dans Athanase. — L'âme dans le corps. — Immortalité de l'âme.

IV. Théodicée de saint Athanase. — L'homme arrive à la connaissance de Dieu : 1° par le spectacle de l'univers; 2° par celui de son âme. — Différence de la Triade néoplatonicienne et de la Trinité chrétienne. — Le néoplatonisme trouve Dieu dans la raison pure; le christianisme, dans la conscience. — Dieu en lui-même; les trois hypostases. — Dieu dans le monde.

I.

Athanase est peut-être avec Bossuet le seul écrivain dont on puisse dire que chacun de ses ouvrages fut un acte de sa vie. Ses *Apologies*, son *Histoire des Ariens*. même le *Discours contre les Hellènes* et la *Vie de saint Antoine*, sont moins des livres que des épisodes de cette existence militante. Tel est encore le caractère du grand traité en quatre livres contre les ariens. Là est toute la doctrine de la Consubstantialité. C'est l'ouvrage capital contre la grande hérésie du quatrième siècle, « la source profonde d'où Grégoire le théologien et le divin Basile

firent couler les beaux et limpides fleuves de leur science [1]. »

Les ariens, qui étaient plutôt d'habiles dialecticiens que des penseurs, ne négligeaient aucune arme, ni celles de la théologie, ni celles de la philosophie. Ils excellaient à faire marcher de front la raison et l'Ecriture dont ils savaient tourner tous les textes à leur avantage; c'étaient, à la fois des théologiens et des philosophes. Athanase, tout en leur reprochant de ne pas s'en tenir à la simplicité de la foi et de faire appel aux habiletés de la science profane, les combat avec les mêmes armes; il est, comme eux, à la fois philosophe et théologien.

La philosophie et la théologie peuvent-elles légitimement et sans de mutuels inconvénients se prêter ce concours? Elles visent au même but, la connaissance de Dieu et de nous-mêmes, mais par des moyens très-différents et presque contradictoires. L'une recherche la vérité par l'effort individuel de la raison; l'autre la reçoit et l'expose, au nom du ciel. Pour l'une, la vérité est une conquête; pour l'autre, un acte de foi. De là deux sciences parfaitement séparées, qui, sans se préoccuper l'une de l'autre, doivent marcher dans la même direction, mais en suivant des lignes parallèles et indépendantes. Obéissant à des esprits distincts et presque hostiles, l'esprit d'examen et l'esprit de soumission, elles ne font alliance que pour se dénaturer et s'absorber. C'est en faisant appel à la philosophie, c'est-à-dire, à la raison et à ses audaces, que la théologie engendre les hérésies; c'est en soumettant la raison à la foi, que la philosophie, cessant d'être un travail personnel de la réflexion, s'est

(1) Photius, cod. 140, p. 316 et 317.

réduite, dans la scolastique, au rôle de servante de la théologie. Elle ne recherche plus; elle expose, en s'inclinant devant une lumière étrangère. L'indépendance n'est pas l'hostilité; on voudrait entre elles un abîme par-dessus lequel elle ne pussent pas même se donner la main; l'idéal, c'est qu'après avoir exploré des contrées si différentes, à la recherche du même but, elles se rencontrent au terme suprême.

On dit que les naufrages de la raison sont fameux et qu'elle a besoin d'être dirigée. Du moment qu'elle se livre à un guide supérieur, qui lui impose sa conduite, elle ne s'appartient plus; elle n'est plus la raison. Elle ne peut l'être qu'à la condition d'agir par elle-même, dans la plénitude de son indépendance. Ne pas la laisser s'aventurer, à ses risques et périls, sur l'océan de l'inconnu, c'est renoncer à la découverte personnelle de la vérité; c'est se condamner à ne pas connaître par soi-même les infinités du monde intellectuel, autrement précieux pour l'homme que ce monde terrestre conquis au prix de tant de périls et de désastres; c'est enfin aller contre notre nature en refusant à notre faculté maîtresse de suivre sa voie. Et que craint-on? le triomphe momentané de l'erreur? L'erreur n'a jamais longtemps prévalu et ne prévaudra jamais définitivement contre la vérité. Il y a dix-huit siècles qu'un homme d'esprit l'a dit: Si une doctrine est l'œuvre des hommes (il entendait l'erreur), elle se dissipera d'elle-même; si elle vient de Dieu, c'est-à-dire, si elle est la vérité, on ne peut rien contre elle [1].

Cette sage distinction, toute moderne, n'a jamais été

(1) *Actes des Apôtres*, v, 38 et 39.

plus méconnue qu'au troisième et au quatrième siècle. Les philosophes se glorifient de faire de la théologie, θεολογεῖν; les théologiens, de faire de la philosophie, φιλοσοφεῖν. Le temps voulait cette confusion. Les aspirations étaient aux idées religieuses; mais, en face des hellènes incrédules et railleurs, des hérétiques disputeurs, de tous ces Grecs raisonneurs qui, même dans l'Eglise orthodoxe, voulaient que tout fût contrôlé et expliqué, il y avait autre chose à faire que de les renvoyer, suivant le mot moqueur de Julien, *à Luc et à Matthieu*. Cependant on peut dire que, si les philosophes de profession, les Néoplatoniciens, avant tout hommes de raison, ne sont théologiens que par occasion, les vrais théologiens, les Pères de l'Eglise, avant tout hommes de foi, ne sont philosophes qu'incidemment et pour le besoin de leur cause.

Tel fut Athanase; c'est avant tout un théologien. « La » connaissance de la piété et de la vérité sur toutes » choses réclame moins l'enseignement des hommes que » l'évidence en soi. Elle crie presque, chaque jour, par » les œuvres de Dieu, et, grâce à la doctrine du Christ, » elle est plus éclatante que le soleil. Les saintes Ecri- » tures, divinement inspirées, suffisent pour la démons- » tration de la vérité (1). » Les Ecritures forment un vaste ensemble de doctrine, dont tous les livres, comme les différentes parties d'un édifice, se tiennent et dépendent les uns des autres. Là pas d'éclectisme; il faut tout accepter. « D'où vient l'Evangile à Marcion et à Manès » qui nient la Loi? Les nouveaux livres sortent des » anciens; ils leur rendent témoignage. Si l'on rejette » les uns, comment confesser la doctrine des autres?

(1) *Discours contre les Hellènes*, 1, p. 1.

» Que sert aux Saducéens d'avoir la Loi, s'ils ne veulent » pas des Prophètes? Le Dieu qui a donné la Loi a pro- » mis de susciter les Prophètes dans la Loi; il est le » maître de la Loi et des Prophètes. Que sert aux Juifs » l'Ancien Testament, s'ils ne reconnaissent pas le » Seigneur qu'il leur promet? Que servent les Ecritures » à Paul de Samosate, s'il nie le Verbe de Dieu et sa ve- » nue corporelle, signifiée et montrée par les deux Testa- » ments? Que servent les Ecritures aux ariens, et pour- » quoi les mettent-ils en avant, misérables hommes qui » prétendent que le Verbe de Dieu est une créature, et, » comme les hellènes, rendent à la créature le culte dû » au Créateur? Chacune de ces hérésies, dans son im- » piété particulière, n'a rien de commun avec les Ecri- » tures. Ils savent bien, leurs coryphées, que la plus » grande partie de l'Ecriture, pour ne pas dire l'Ecri- » ture entière, est contraire à leur sentiment; mais, » pour tromper les simples, ils font semblant de médi- » ter et de citer les saints livres. C'est l'esprit du mal » qui inspire à chaque hérésie ces paroles pleines de » tromperie. *Il s'élèvera*, a dit le Seigneur, *de faux » Christs et de faux prophètes, qui entraîneront beaucoup » d'hommes dans l'erreur* (1). L'esprit du mal est venu » et a dit par l'organe de chaque hérésie : C'est moi qui » suis le Christ; c'est moi qui possède la vérité. Le fi- » dèle, le disciple de l'Evangile, celui qui a reçu le » don de discerner les choses spirituelles et a bâti sur la » pierre l'édifice de sa foi, reste ferme et inébranlable » contre toute cette tromperie. Mais le simple, celui qui » n'est pas fortement instruit, ne voit que les mots, ne » penètre pas le sens et se laisse entraîner par les arti-

(1) Saint Matthieu, xxiv, 24.

» fices des faux docteurs. C'est pourquoi il est beau et » nécessaire de demander par la prière la grâce de dis- » cerner les choses spirituelles, afin que chacun recon- » naisse ceux qu'il doit rejeter, ceux qu'il doit recevoir » comme amis, comme partageant sa foi ([1]). »

C'est le pur langage du théologien, parlant, au nom de la foi, contre des docteurs qui font intervenir la raison dans le domaine religieux. Mais, dans ce vaste corps de doctrine inspirée, il faut discerner; il est des expressions, il est des phrases à bon et à mauvais sens. Qui fixera le véritable? « De nombreux livres de nos bienheureux » maîtres donnent l'interprétation désirée et nous met- » tent à même de posséder la science ([2]). » Mais comment distinguer les faux docteurs des vrais? et, parmi ces derniers, Origène, le plus grand de tous, ne sera-t-il pas bientôt condamné pour la liberté de son exégèse? Quoi qu'on fasse, l'opinion individuelle et, avec elle, la multiplicité de doctrine pénétreront dans l'édifice. Comment donc sera fixée la foi? par le concile général, par l'assemblée de l'Eglise universelle, inspirée de Dieu et parlant au nom de Dieu. « Les Pères n'ont pas dit, au » sujet de la foi : ἔδοξεν, *il nous a semblé bon*, mais » *ainsi croit l'Eglise catholique*, et aussitôt ils confessè- » rent leur croyance, montrant que leur sentiment ne » datait pas d'hier, mais était celui même des Apôtres. » Ils ne donnèrent pas leurs décrets comme leur inven- » tion, mais comme l'enseignement apostolique ([3]). »

Ici, nulle place pour l'esprit d'examen et de contrôle, c'est-à-dire, pour l'esprit philosophique. Cet enseigne-

([1]) *Epist. ad episc. Ægypti et Lib.*, 4, p. 215 et 216.
([2]) *Discours contre les Hellènes*, 1, p. 1.
([3]) *De Synodis*, 5, p. 575, a.

ment qui s'imposait à l'homme plutôt qu'il ne s'en faisait accepter, suffisait pour les moines et les convaincus; ils rejetaient avec effroi, comme une tentation de l'esprit du mal, tout ce qui lui semblait contraire. Mais il fallait raisonner avec la manie raisonneuse « de ceux qui posaient des questions et se plaisaient aux discussions (1); » avec les hellènes pour les faire entrer dans l'Eglise, avec les ariens pour les ramener à l'orthodoxie, avec les orthodoxes eux-mêmes pour les retenir. Et, dès lors, la philosophie se mêlait nécessairement à la théologie.

A quelles sources philosophiques puise Athanase, pour satisfaire ces intelligences curieuses? à celles où puisèrent tous les grands esprits du siècle, dans les écoles rivales des disciples de Plotin et d'Origène, et surtout dans les livres de ces deux grands penseurs. J'ai comparé leurs doctrines, uniformes en tant de points, à deux fleuves qui coulaient parallèlement. Au quatrième siècle, les deux fleuves se sont rapprochés et coulent dans le même lit, mais sans confondre leurs eaux. Athanase, comme ses contemporains, est emporté, tantôt par un courant, tantôt par l'autre; souvent entre les deux à la fois.

Il n'a pas, comme Origène, la pensée d'absorber la philosophie grecque au sein et au profit du christianisme, en lui subordonnant les données historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il connaît l'écueil, signalé même par les hellènes (2). Il n'eût pas dit le premier,

(1) *Histoire des Ariens, lettre aux moines*, 2, p. 272, a.

(2) « Origène suivait, sur la divinité et sur tout le reste, les senti- » ments des hellènes, qu'il recouvrait des fables des barbares. Pla- » ton était son auteur favori. Ayant appris la manière d'expliquer et » d'entendre les mystères des Grecs, il l'appliqua aux Ecritures ju- » daïques. » PORPHYRE.

comme l'audacieux exégète, que souvent le texte de l'Écriture est contraire à la raison et indigne de Dieu; qu'un homme d'esprit ne saurait admettre qu'il y ait eu des jours sans soleil, et que Dieu ait planté, à la façon d'un agriculteur, un jardin à Eden, dans un certain pays d'Orient; que ces histoires ne se sont matériellement jamais réalisées et ne sont que des figures et des mythes (¹). Mais, élevé dans ces idées et habitué à cette libre interprétation, commune aux deux écoles d'Alexandrie, comme beaucoup de ses contemporains, il ne voyait dans le premier séjour de l'homme « que Moïse a *par figure*, τροπικῶς, appelé Paradis », qu'une allégorie et une image du monde supérieur, où, avant d'être précipité dans la matière, Adam fixait en pleine liberté son intelligence sur Dieu et jouissait du commerce des saintes natures dans la contemplation des choses intelligibles (²). Dans la pensée du disciple d'Origène, ce premier homme, « qui, dans la langue des Hébreux, fut nommé Adam (³), » n'est lui-même qu'une figure, une sorte d'être collectif renfermant toutes les âmes humaines. C'est ce qui est manifeste un peu plus loin, quand, après sa faute, il s'aperçoit qu'il est nu : « Ils » tombèrent, dit Athanase passant tout-à-coup du singulier au pluriel, dans les passions du corps, connurent qu'ils étaient nus et rougirent; ils se trouvèrent » nus, non de *vêtements*, mais de la *contemplation des* » *choses divines* (⁴). »

Les emprunts d'Athanase aux Néoplatoniciens ne sont

(¹) Origène, *Des principes*, iv, 16; *Homélie* x *sur la Genèse*.
(²) *Discours contre les Hellènes*, 2, p. 2 et 3.
(³) Ibid.
(⁴) Ibid., 3, p. 3.

pas moins évidents. C'est dans Plotin qu'il prend les images à l'aide desquelles il essaie de figurer les mystérieux rapports des personnes divines. Il remonte, au-delà d'Origène et de Plotin, au maître des maîtres, à Platon, qu'il appelle le plus sage des Grecs, et lui doit de belles pages du *Discours contre les Hellènes*. En les lisant, on éprouve comme une de ces réminiscences que Platon croyait apportées d'un autre monde. On ne va pas droit au livre et au chapitre, parce que, si l'on reconnaît les idées, on ne retrouve pas toujours les mots et les images du modèle ; ce sont des souvenirs plutôt que des emprunts (1). Ainsi, dans les écrits d'Athanase comme dans ceux de ses plus illustres successeurs, les docteurs et les philosophes se donnent la main pour contrôler et confirmer l'enseignement de l'Eglise. Il puise largement à ces sources, ou déjà suspectes, ou même étrangères, et mêle la philosophie à la théologie. La théologie domine, ou plutôt tient la première place ; mais, à côté de l'enseignement inspiré que l'âme demande par la prière et accepte avec soumission, procède la raison, sans servage, sans soutien extérieur, dans la plénitude de son indépendance et de sa propre force.

(1) Comparez, par exemple, la chute des âmes dans le *Phèdre*, p. 248, et dans le *Discours contre les Hellènes*, 3, p. 3, et ces deux passages si semblables :

« Lorsque l'âme se sert du » corps pour considérer quelque » chose à l'aide de la vue, de » l'ouïe, ou de tout autre sens, » elle est entraînée par lui vers » les choses qui ne sont jamais » les mêmes ; en s'attachant à

« De même que ceux qui, » fuyant le soleil, vivent dans » des lieux ténébreux, tâtonnent, entrent dans des sentiers sans issue, n'aperçoivent » pas les objets présents, s'en » figurent qui sont absents et

II.

Le stoïcisme avait fait descendre la divinité du ciel dans le cœur de l'homme ; il en avait fait une providence vivante et toujours présente, qui veille tendrement sur nous et ne nous abandonne jamais. « Il n'est » pas besoin d'élever les mains au ciel, ni de gagner un » sacristain pour qu'il nous introduise jusqu'à l'oreille » de la statue, comme si c'était le moyen d'être mieux » entendu. Dieu est près de vous, il est avec vous, il est » en vous. Oui, en nous réside un esprit saint. Un dieu,

Quel dieu, nul ne le sait [1],

» habite en chaque homme de bien. » Une force divine est descendue là, ***vis istuc divina descendit.*** Quelle est-elle? l'âme, et, dans cette âme, la raison perfectionnée, ***Animus et ratio in eo perfecta*** [2]. Ce n'est donc pas au dehors, c'est en nous qu'il faut chercher un Dieu

» de tels objets, elle erre, elle » se trouble, elle a le vertige, » comme si elle était ivre, » — *Phédon*, p. 79, c.

» ne voient pas les yeux ouverts, » de même ceux qui se sont » écartés de Dieu et dont l'âme » est dans les ténèbres, ont l'in- » telligence inquiète et égarée, » et, comme des hommes ivres, » se figurent ce qui n'est pas. » — *Discours contre les Hellènes*, 23, p. 18, d.

(1) Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
Quis deus, incertum est, habitat deus.
(VIRGILE, *En.* VIII, v. 351.)

(2) Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 41.

qui est si près de nous et ne nous laisse jamais seuls.

Athanase parle comme les Stoïciens. « Pour connaître la voie qui mène à Dieu, et la prendre avec certitude, nous n'avons pas besoin de secours étrangers, » mais de nous seulement. Comme Dieu est au-dessus » de tout, le chemin qui mène à lui n'est ni loin, ni » hors de nous, ni difficile à trouver. *Le royaume de* » *Dieu est en vous* [1]. Puisque nous avons en nous le » royaume de Dieu, nous pouvons aisément contempler » et concevoir le roi de l'univers, la salutaire Raison du » Père universel. Si l'on me demande quelle est la voie, » je dis que c'est l'âme de chacun et l'intelligence » qu'elle renferme [2]. » Telle est la ressemblance de ces deux morceaux qu'il semble que l'un ait inspiré l'autre. Ces mots, *οὐ πόῤῥωθεν ἢ ἔξωθεν ἡμῶν ἐστιν, ἀλλ' ἐν ἡμῖν ἐστι*, ne sont-ils pas comme la traduction de ***prope est a te Deus, tecum est, intus est?*** Ἡ ἑκάστου ψυχὴ καὶ ὁ ἐν αὐτῇ νοῦς, n'est-ce pas ***animus et ratio in eo perfecta?*** Il n'est pas jusqu'à la citation qui, suivant l'habitude des Pères en pareil cas, ne soit remplacée par un texte de l'Ecriture. Saint Luc a pris la place de Virgile. Athanase avait donc lu Sénèque? peut-être, répondrais-je, si le ***Discours contre les Hellènes*** n'était pas antérieur à ses longs séjours en Occident. Mais les Orientaux n'étudiaient guère le latin, n'en savaient que juste ce qu'il fallait pour l'administration civile ou religieuse, ou même ne se donnaient pas la peine de l'apprendre. Saint Grégoire de Nazianze, sur le trône archiépiscopal de Constantinople, déclarait ne pas savoir la langue de

(1) Saint Luc, xvii, 21.
(2) *Discours contre les Hellènes*, 30, p. 23.

Rome. Si parfois, comme ici, des passages des Pères grecs semblent tirés des prosateurs latins, il ne faut pas s'y méprendre. C'étaient des lieux communs d'école. Athanase et Sénèque avaient puisé à la même source stoïcienne.

L'âme peut donc arriver à la vérité par elle-même, et le chemin est en elle. Mais, pour prendre ce chemin, il est une préparation indispensable, la purification de l'âme. C'est parce que l'âme est souillée de vices et troublée par les passions, qu'elle ne peut voir la vérité; pour la contempler, il faut qu'elle devienne pure. « Pour s'élever à la connaissance de la vérité, il faut à l'intelligence unir une vie vertueuse et la pureté de l'âme. Celui qui veut contempler le soleil purifie son œil et le rend presque semblable à l'objet désiré, afin que, devenu lumière, il puisse voir la lumière. Ainsi celui qui veut saisir la pensée des théologiens doit purifier son âme par la sainteté de la vie et s'assimiler aux saints avec lesquels il désire comprendre Dieu [1]. » Athanase revient sans cesse sur cette nécessité de la purification de l'âme. Sans elle, on est réduit à n'avoir de Dieu qu'une idée imparfaite, par le spectacle de ce monde visible, dont on ne peut se détacher. C'est seulement en se délivrant de tout ce qui la souille et lui est étranger, c'est en se ramenant à son unité primitive qu'une âme d'élite est à elle-même sa voie et trouve en soi la connaissance et la conception du monde intelligible [2]. Alors elle ne vit plus avec les corps; échappant au contact des passions, elle est tout entière en haut

[1] *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 57, p. 77.
[2] *Discours contre les Hellènes*, 33 et 34, p. 26.

et converse avec elle-même, comme dans le principe, heureuse et renouvelée par cette contemplation (1).

L'Eglise avait fait un dogme de la purification de l'âme dans le baptême et dans la pénitence, dont l'un précède l'entrée de l'homme dans l'Eglise, l'autre son union intime avec Dieu. Elle voulait encore qu'avant de parler de Dieu, on invoquât les lumières du Saint-Esprit. « Il est beau, il est nécessaire, disait Athanase, de-» mander par la prière la grâce de discerner les choses » spirituelles (2). » Mais, quand il parle de la nécessité pour l'âme de se purifier, si elle veut atteindre et contempler la vérité, il semble moins s'inspirer des traditions chrétiennes que de la philosophie grecque. Il ne s'agit pas ici d'une grâce mystérieuse, qu'il faut mériter sans doute, mais qui vient du dehors ; c'est l'âme qui d'elle-même et par elle-même se dégage de ce qui la souille et se rend digne d'entrer en contact avec Celui qui est la pureté même. Elle ne reçoit pas, elle se donne à elle-même. Dans ce dogme tout hellénique de la κάθαρσις, rien de passif ; tout est actif. D'ailleurs, les mots comme les idées viennent directement des Grecs. « Si votre âme, avait dit Plotin, ne parvient pas à jouir » de la vision de Dieu, c'est que vous avez tenté de vous » élever à lui sans vous être débarrassé des en-» traves qui devaient vous arrêter dans votre marche et » vous empêcher de contempler ; c'est que vous ne vous » êtes pas élevé seul et que vous n'étiez pas encore ré-» duit à l'unité (3). »

Qu'était-ce, en définitive, que cette purification ou

(1) *Discours contre les Hellènes*, 2, p. 2.
(2) *Epist. ad episc. Ægypti et Lib.*, 4, p. 216.
(3) Plotin, *Ennéades*, VI, IX, 4.

simplification de l'âme, sinon une opération toute psychologique, par laquelle elle s'efforçait de fermer les yeux au monde extérieur et de regarder en elle-même, de se soustraire au trouble des sens, aux fantômes de l'imagination, à l'empire de l'apparence et des préjugés; en un mot, de cesser d'être étrangère à la raison, pour s'élever avec elle au monde intelligible? un état où elle pût, suivant l'expression de Platon, penser avec la pensée toute seule (1), et, comme depuis l'a voulu Descartes, délivrée de toutes les opinions reçues en sa créance, bâtir dans un fonds qui serait tout à elle (2)?

III.

Arius abordait la science de Dieu et de l'homme par l'étude de l'*Inengendré*, et, enfermé dans l'unité absolue, n'en pouvait descendre dans le monde que par des hypothèses. Athanase, comme lui, demande à la philosophie de confirmer l'enseignement de l'Eglise et de le conduire par les seules forces de la raison humaine à la connaissance de Dieu. Mais, plus sage et plus pratique, il s'y élève par degrés, passant du connu à l'inconnu, du corps de l'homme à l'âme, de la raison humaine à la raison divine et de la raison divine à la divinité tout entière.

Il commence, avec une grande finesse d'analyse, par dégager du corps et des sens qui ne composent pas tout notre être et n'en sont qu'une partie inférieure et tem-

(1) Platon, *Phédon*.
(2) Descartes, *Discours sur la méthode*, 2e partie.

poraire, l'habitante invisible qui les anime et les dirige. « Il n'est pas un ami de la vérité qui ne sente que l'in» telligence de l'homme diffère des sens du corps. Ar» bitre des sens, elle discerne les sensations, les rappelle, » les soumet au devoir. L'œil, l'oreille, la bouche, le » nez, les mains, ont pour fonction de voir, d'enten» dre, de goûter, de flairer ou de toucher. La main peut » prendre un glaive par le tranchant, la bouche avaler » du poison. Qui sait que ces objets sont nuisibles, » sinon l'intelligence? L'intelligence est un habile mu» sicien qui manie une lyre à plusieurs cordes, en con» naît les sons, sait les produire à volonté et en former » un harmonieux concert (1). » C'était, après Plotin (2), retourner contre la doctrine d'Aristote, qui ne voyait dans l'âme qu'une entéléchie, c'est-à-dire, simplement un acte du corps, la comparaison du philosophe musicien Aristoxène. L'âme, disait-il, est l'harmonie d'une lyre. Que la lyre, c'est-à-dire le corps, se brise ; avec lui, disparaît l'harmonie (3). Pour Athanase, la lyre est aussi le corps ; mais l'harmonie n'est que le concert des mouvements qu'en tire un invisible musicien. Quel est ce musicien, ce souverain maître et directeur du corps ? C'est l'âme. Qu'elle soit indépendante du corps qui dépend d'elle, qu'elle vive et s'agite dans le corps qu'elle anime, et que cependant sa vie à elle soit au-dehors et loin du corps, c'est ce que démontre l'observation de nous-mêmes.

Les Néoplatoniciens avaient appliqué à la présence de l'âme dans le corps la théorie philonienne de la des-

(1) *Discours contre les Hellènes*, 31, p. 24.
(2) PLOTIN, *Enn.*, IV, VII, 8.
(3) CICÉRON, *Tusculanes*, I, 10.

cente de Dieu dans le monde. L'âme, disait le fondateur de leur école, Ammonius Saccas, n'est dans le corps que par son assistance et comme Dieu est en nous ; elle y agit, ἐνεργεῖ. Loin d'être contenue dans le corps comme dans un vase, c'est elle qui contient le corps, et ainsi elle est moins dans le corps que le corps n'est en elle. En se donnant au corps, l'incorporel reste tout entier ce qu'il est ; il descend dans le corps et le pénètre, sans cesser d'être tout en lui-même. L'intelligible n'a point de lieu que lui-même ; l'âme est en elle-même, quand elle raisonne, et, de même qu'elle semble descendre, quand elle anime le corps, lorsqu'elle contemple, elle s'élève dans un intelligible supérieur, l'intelligence pure ([1]). De là trois puissances ou facultés principales dans l'âme une et simple : l'âme irraisonnable, ψυχὴ ἄλογος, donnant la vie au corps et y participant, sans rien perdre de son essence ; l'âme raisonnable, ψυχὴ λογική, ou l'homme véritable, l'homme pensant, et enfin, comme l'âme, par la plus noble partie d'elle-même et en vertu de sa nature, aspire à remonter vers l'Intelligence divine, d'où elle a été précipitée par sa chute dans le corps, l'intelligence, νοῦς, ou l'homme intellectuel.

Telle est la psychologie que nous retrouvons dans Athanase. De même que, dans la création, le Verbe divin est hors de tout par son essence, en tout par ses puissances, gouvernant l'univers, déployant sa providence en toutes choses et sur toutes choses, contenant

([1]) Némésius, *De nat. hom.* Edit. Matthæi, p. 135-137. — Ce livre, de la page 129 à la page 137, contient la théorie d'Ammonius sur les rapports du corps et de l'âme. — Voyez M. Ravaisson, *Métaph. d'Arist.*, p. 374 et suivantes.

tout sans être lui-même contenu, mais demeurant tout entier en son Père, ainsi l'âme est dans le corps qu'elle vivifie ; loin de lui être unie par un lien, elle le domine ; elle est en lui, hors de lui et même de tous les êtres (¹). Elle descend en lui, τὸ σῶμα ἐπιβέβηκε, et y manifeste sa présence par son *énergie* ; mais elle n'y est point enfermée et rapetissée à sa mesure ; elle reste dans la nature corporelle, puisqu'elle continue de la vivifier, et, en même temps, elle en sort ; elle s'élève par l'imagination et la contemplation vers le monde supérieur, et, rassurée par sa pureté, ose aborder les saintes natures (²). « Par elle, quand le corps reste attaché à la » terre, l'homme imagine et contemple les choses cé- » lestes ; par elle, dans l'inaction, le repos et le som- » meil de la chair, l'homme s'agite intérieurement, con- » temple les objets extérieurs, parcourt les régions éloi- » gnées, prévoit ce qu'il doit faire le lendemain. Quelle » serait cette puissance, sinon l'âme raisonnable, par la- » quelle l'homme pense et conçoit ce qui est au-dessus » de lui (³) ? » Sous le nom d'âme raisonnable, Athanase entend, par opposition à l'âme irraisonnable, les deux principes supérieurs que nous l'avons vu distinguer plus haut : ἡ ψυχὴ καὶ ὁ ἐν αὐτῇ νοῦς. Ici même, s'il les confond sous le même nom, il les spécifie par leurs effets : ἡ ψυχὴ λογικὴ, ἐν ᾗ λογίζεται καὶ νοεῖ τὰ ὑπὲρ ἑαυτὸν ὁ ἄνθρωπος.

Les Néoplatoniciens insistaient sur la distinction de l'âme et du corps contre les Stoïciens qui les confondaient en un seul et même être, et contre les Péripaté-

(¹) *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 17, p. 49.
(²) *Discours contre les Hellènes*, 33, p. 26, a.
(³) Ibid., 31, p. 24 et 25.

ticiens, qui ne faisaient de l'âme qu'une simple forme du corps, une entéléchie. Athanase n'insiste pas moins sur leur distinction contre les mêmes philosophes et, de plus, contre les Stoïciens et les Péripatéticiens du christianisme, des hérétiques qui niaient que l'âme fût autre chose que ce qui paraît dans le corps (1). Singuliers dogmatistes dans une religion essentiellement fondée sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme ! Il ne se contente pas de constater qu'autre est la nature de l'âme, autre celle du corps ; il en donne des preuves rigoureuses, d'un haut caractère philosophique : «Comment se fait-il qu'avec un » corps mortel de sa nature l'homme raisonne sur l'im- » mortalité et souvent, par amour de la vertu, appelle » la mort ? Comment se fait-il que, dans un corps éphé- » mère, l'homme pense à l'éternité, méprise les choses » d'ici-bas et aspire à celles d'en haut ? Ce n'est pas le » corps qui pourrait penser à ce qui est en dehors de » lui. De toute nécessité, le principe qui pense des » choses contraires au corps est autre que le corps. » Qu'est-il, sinon l'âme raisonnable et immortelle (2) ? »

Pour les Néoplatoniciens, l'immortalité de l'âme n'était qu'une conséquence de sa nature. Les âmes individuelles, coexistant de toute éternité dans le sein de l'Ame universelle, à la fois une et multiple, sont nécessairement de sa nature et immortelles comme elle (3). La solution du problème est plus difficile dans une doctrine qui ne tire pas l'âme humaine du sein de Dieu, mais croit que, comme tout le reste, excepté Dieu, elle

(1) *Discours contre les Hellènes*, 30, p. 24, a.
(2) Ibid., 31, p. 24.
(3) Plotin, *Enn.*, IV, vii, 13.

a été faite et créée (1). Athanase avait logiquement prouvé, par la différence des fonctions de l'âme et de celles des sens, qu'ils ne sauraient être de même nature, et que, dès lors, il y a dans l'homme un dualisme, deux êtres dont le moins bon doit être dirigé par le meilleur, comme le cheval par le cavalier ; mais ne va-t-il pas au-delà des conclusions légitimes, quand il tente d'établir l'immortalité de l'âme par une sorte d'identité du sujet pensant et de la chose pensée ? « Si l'âme a l'idée » de l'immortalité et de l'éternité, c'est parce qu'elle est » immortelle. Les sens qui sont mortels ne perçoivent » que des choses mortelles ; de même, le principe qui » contemple les choses immortelles est nécessairement » immortel lui-même. » Qu'il ajoute que ces pensées, ces contemplations de l'immortalité ne quittent jamais l'âme, et sont comme un foyer qui entretient en elle l'assurance de sa propre immortalité (2). Nous avons, certes, comme un sentiment intime et l'espérance que, si la partie matérielle de notre être doit se dissoudre, la meilleure, simple et une, ne saurait périr ; mais il y a loin d'un sentiment et d'une aspiration à la certitude ; et le raisonnement d'Athanase est impuissant à nous garantir que nous ne finirons pas, après avoir commencé. N'est-il pas possible, en effet, que nous ayons l'idée de l'immortalité sans être immortels, de même que nous avons celle de l'éternité sans être éternels ?

Athanase donne une autre preuve qui, dans la philosophie chrétienne, n'est pas plus concluante. « Si l'âme » communique le mouvement au corps et ne le reçoit » pas du dehors, il suit qu'elle se meut elle-même et

(1) *Discours contre les Hellènes*, 34, p. 26, d.
(2) Ibid., 33, p. 26.

» qu'elle continue de se mouvoir après que le corps » s'est dissous; car ce n'est pas l'âme qui meurt, mais le » corps par le départ de l'âme. Le mouvement de l'âme » n'est que sa vie (1). » C'est le raisonnement de Platon dans le *Phèdre* et dans la *République* (2) ; mais, très-juste dans Platon qui voyait dans les âmes individuelles des émanations de l'Âme universelle et, par conséquent, des principes éternels et indépendants comme elle, il ne l'est plus dans Athanase ; car, pour lui, ce que Platon dit de chaque âme ne convient qu'à Dieu, seul incréé et, dès lors, seul principe. Lui seul est le mouvement qui peut se mouvoir lui-même, *ἡ δυναμένη αὐτὴ αὐτὴν κινεῖν κίνησις*. L'âme n'est, en quelque sorte, qu'un principe secondaire ; mais elle a beau avoir été créée principe de mouvement, du moment qu'elle a commencé, elle peut finir, s'il plaît à celui qui lui a donné ce principe de mouvement de le lui retirer.

IV.

Ce n'est pas pour l'âme elle-même qu'Athanase l'étudie avec tant de soin. Cette étude est un chemin qui le conduit à une autre étude, celle de Dieu. Il est deux manières de s'élever à la connaissance de Dieu : l'une plus à la portée de tous et principalement de ceux auxquels le trouble des passions ou la faiblesse de l'intelligence ne permet pas de plus hautes spéculations. « La » création par son ordre et son harmonie, comme avec » des lettres, montre et proclame son auteur. » L'autre

(1) *Discours contre les Hellènes*, 33, p. 25 et 26.
(2) Platon, *Phèdre*, p. 245; *République*, x.

plus philosophique, pour les intelligences d'élite. Ce Dieu que le monde physique nous révèle avec le caractère de créateur et de conservateur de son œuvre ou de providence, le sage n'a pas besoin de le chercher au-dehors, et, pour ainsi dire, de le deviner comme conséquence de tant d'ordre et d'harmonie ; il voit en lui-même, dit Athanase après Philon, « son image et comme » son ombre ([1]). » Quelle est cette image réflétée « dans le miroir » de son âme? sa raison, « qui est comme une communication de la raison divine ([2]). »

Platon le premier avait dit, dans le Philèbe, que l'homme était un abrégé du monde, *μικρὸς κόσμος*. Les Alexandrins avaient fait de cette idée le principe de toute leur philosophie : « Pour tout connaître, dit Plo- » tin, l'âme n'a qu'à regarder en elle ; elle est un mi- » crocosme intelligible. » « C'est avec raison, ajoute » Porphyre, que nous concluons de ce qui est en nous » à tout ce qui est hors de nous, et qu'après nous être » cherchés et trouvés nous-mêmes, nous passons faci- » lement à la contemplation de l'univers ([3]). » C'était le couronnement du précepte socratique, *Connais-toi toi-même*. Cette doctrine était entrée à portes ouvertes dans l'Eglise. Athanase proclame vingt fois que l'âme est à elle-même le chemin qui conduit à Dieu. «Ce n'est » pas au dehors, mais en elle-même qu'elle prend la » connaissance et la conception du Verbe, du Dieu Rai- » son, *τοῦ θεοῦ Λόγου* ([4]).» « Elle contemple, brillant en » elle comme dans un miroir, l'image du Père, le Verbe,

([1]) *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 3, p. 40.
([2]) Ibid.
([3]) PORPHYRE, dans Stobée, Francfort, 1581, p. 344.
([4]) *Discours contre les Hellènes*, 33, p. 26, a.

» et, en lui, elle conçoit le Père ([1]). » Après Athanase, Basile développera la même conception devant le peuple de Césarée : « L'exacte connaissance de toi-même » suffira pour te conduire, comme par la main, à l'idée » de Dieu. En effet, si tu t'observes toi-même, tu n'au- » ras pas besoin de chercher le démiurge dans la cons- » truction de l'univers : tu apercevras en toi, comme » dans un petit monde, la grande sagesse de ton Créa- » teur ([2]). » Platon, philosophes alexandrins et Pères de l'Eglise sont résumés par Bossuet dans le préambule de *la Connaissance de Dieu et de soi-même* : « La con- » naissance de nous-mêmes nous doit élever à la con- » naissance de Dieu. »

Des Pères de l'Eglise, frappés de l'analogie de la Trinité chrétienne et de la Triade néoplatonicienne, ont écrit qu'il y avait peu à changer dans celle-ci pour la rendre tout à fait orthodoxe ([3]). Si un philosophe chrétien avait littéralement appliqué la théologie de Plotin à la doctrine chrétienne, et s'était, avec de légères modifications, contenté de substituer les noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit à l'Un, à l'Intelligence et à l'Ame, ils eussent été effrayés, à la vue de différences presque aussi considérables que celles qui les séparaient de la métaphysique arienne. Pour trouver Dieu, disaient à la fois Plotin et Athanase, l'âme n'a qu'à regarder en elle-même ; elle est à elle-même le chemin qui conduit au principe de toute existence. Mais ce chemin n'est point le même dans le philosophe et dans le docteur de l'Eglise.

([1]) *Discours contre les Hellènes*, 34, p. 27, a.
([2]) Saint Basile, t. II, p. 23.
([3]) Voyez pages 17 et 39.

En se considérant, l'âme humaine trouve en elle un principe supérieur qui l'illumine sans dépendre d'elle, un hôte passager qui la visite de temps en temps, un roi qui s'impose avec une autorité sans conteste. Ce principe ne lui apparaît pas comme une simple faculté; elle sent qu'il ne fait qu'aboutir en elle; qu'elle en est éclairée, mais comme la terre est éclairée des rayons du soleil, et que sa lumière vient d'en haut, de l'Intelligence pure et suprême. La raison, illuminée par ce principe divin, se change et se transforme en intelligence ; elle s'élève vers les régions supérieures et y attire la meilleure partie de l'âme ([1]). Là, elle contemple le monde intelligible : l'Ame universelle, dans le sein de laquelle elle coexiste, avec les autres âmes, sans perdre son individualité ; au-dessus, l'Intelligence et les idées ; au-dessus encore, Dieu, source de la pensée et de la vie. Et ainsi la science s'élève de la nature à l'âme, de l'âme à l'intelligence, et de l'intelligence au premier principe, « parfaitement simple, se suffisant pleinement à lui-même, n'existant ni dans autrui ni par autrui, n'ayant rien au-dessus de soi, le principe par excellence, au-delà duquel il n'y a plus rien à chercher ([2]). » Mais pour parvenir à ce terme suprême de la connaissance, si l'âme a trouvé en elle-même le point de départ, elle n'y est pas restée ; elle est sortie d'elle-même et s'est transportée dans un intelligible supérieur, dans les régions impersonnelles et universelles de la raison pure.

([1]) PLOTIN, *Enn.* V, III, 2 et 3. — M. VACHEROT, *Hist. de l'Ecole d'Alex.*, t. I, p. 366 et suiv.

([2]) Ibid., II, IX, 1. — M. VACHEROT, ibid., t. I, p. 394.

Ce Dieu que le néoplatonisme va chercher dans la raison pure, le christianisme le trouve dans la conscience. Si je ne craignais une comparaison trop profane, je dirais que l'un est plus platonicien, l'autre plus stoïcien. Ce n'est pas du dehors, mais d'elle-même que l'âme reçoit la connaissance et la conception du divin Logos [1]. Elle contemple, brillant en elle comme dans un miroir, ὡς ἐν κατόπτρῳ, l'image du Père, le Verbe, et, en lui, elle conçoit le Père [2]. Image de la Raison divine, en se regardant, elle contemple la Raison divine, et, comme le Verbe est lui-même la parfaite image du Père [3], il ne lui faut qu'un facile raisonnement pour comprendre par sa propre essence l'essence divine. Grégoire de Nysse poussera plus loin cette connaissance toute subjective de la divinité, et trouvera dans l'âme, dans l'intelligence et l'être de l'homme l'image des trois personnes de la Trinité : « Par la triade qui est en toi, » reconnais la divine Triade, ἐκ τῆς ἐν σοὶ τριάδος τὴν » τριάδα ἐπίγνωθι [4]. »

Comment ce Dieu que l'homme trouve au fond de son âme existe-t-il en lui-même et dans le monde? Athanase se fait de son mode d'existence une idée très-philosophique, qui a son point de départ dans la Timée. « Les » hommes qui ne peuvent exister par eux-mêmes sont » circonscrits dans l'espace et subsistent dans la Raison » divine. Mais Dieu, qui existe par lui-même, contient » tout et n'est contenu par rien. Il est dans tout par sa

(1) *Discours contre les Hellènes*, 33, p. 26.
(2) Ibid., 34, p. 27, a.
(3) Ibid., 46, p. 37, a.
(4) Saint Grégoire de Nysse, *De eo quid sit ad imaginem Dei*, p. 30.

» bonté et sa puissance ; il est hors de tout par sa pro-
» pre nature ([1]). » Qu'est-il en lui-même? On connaît le symbole d'Athanase : Un seul Dieu dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité. C'est celui du concile de Nicée, dont il avait été le principal rédacteur. Il ne consentit jamais à le laisser modifier, même par un mot explicatif ; mais le grand travail de sa vie fut de le commenter et d'en démontrer la haute raison.

Dans la Triade alexandrine, l'Etre se manifeste en se pensant, et il manifeste sa pensée en la réalisant. De là les trois divines hypostases s'engendrant l'une l'autre : Dieu, sa pensée et sa puissance ; l'Un, source de l'existence, l'Intelligence qui conçoit, l'Ame ou démiurge, qui exécute. Dans la Trinité chrétienne, comme je l'ai déjà fait remarquer, le Verbe pense et réalise ; il est à la fois intelligence et démiurge ; le Saint-Esprit, comme lui, procède directement du premier principe et ne correspond à l'Ame que par son énergie vivifiante.

Le Père, le premier principe, qui tire l'être de lui-même ([2]), se manifeste par son Verbe ([3]) et le produit nécessairement, comme il est de la nature du soleil de produire la splendeur ([4]). Il l'engendre sans rien perdre de lui-même, et le Verbe sort de son sein sans division, comme le fleuve sort de la source, le germe de la racine, la splendeur de la lumière, toutes choses inséparables par nature ([5]). « Un fleuve engendré d'une source n'en

([1]) *De decretis nicænæ Synodi*, 11, p. 171.

([2]) *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 1, p. 79. — *Expositio Fidei*, 4, p. 81.

([3]) *Discours contre les Hellènes*, 47, p. 73.

([4]) *De decretis nicænæ Synodi*, 12, p. 172.

([5]) *Expositio Fidei*, 4, p. 81.

» est point séparé, bien qu'il y ait deux formes et » deux noms. La source n'est point le fleuve et le fleuve » n'est point la source. Mais l'un et l'autre sont une » seule et même eau qui coule de la source dans le » fleuve. Ainsi la divinité se répand du Père dans le » Fils, sans dérivation ni division (1). » « Nous voyons, » continue Athanase avec ces images empruntées à Phi- » lon et aux Néoplatoniciens, la splendeur sortir du » soleil, sans que la substance du soleil se divise et di- » minue ; elle reste entière, et la splendeur est égale- » ment entière. Ainsi le Fils est engendré du Père ; le » Père reste entier, et le Fils est entier (2). » Cette comparaison lui sert encore, et de la même manière, à expliquer la procession de la troisième hypostase, sortant entière du Père et le laissant entier, sans former un être à part. « Ce n'est pas reconnaître trois soleils que » d'admettre un soleil, sa splendeur et une lumière qui » procède du soleil dans sa splendeur (3). » Si le Fils est la raison et la puissance du Père, et, par conséquent, l'essence même de la raison et de la puissance, *αὐτόλογος καὶ αὐτοδύναμις*, qu'est-ce que le Saint-Esprit ? Envoyé par le Père dont il est comme le souffle, il est porté et donné par le Fils (4) ; énergie sanctifiante et illuminatrice (5), il remplit tout et est au milieu de tout dans le Verbe (6), et c'est en lui que le Verbe fait participer à la divinité les êtres créés (7).

(1) *Expositio Fidei*, 2, p. 80.
(2) *Contra Arianos*, II, 33, p. 396.
(3) Ibid., III, 15, p. 447.
(4) *Expositio Fidei*, 4, p. 81.
(5) *Epist. I ad Serap.*, 20, p. 535, a.
(6) Ibid., 26, p. 540, a.
(7) Ibid., 25, p. 539, a.

Bossuet, s'emparant à son tour de ces images, les développe dans un langage plein de magnificence, cite et explique saint Athanase qu'il appelle un sublime théologien, et l'on peut dire que jamais plus grand docteur ne fut commenté par un plus grand docteur. « C'est » comme dans une source dont le ruisseau n'a rien de » moins qu'elle : puisque toutes les eaux de la source » passent continuellement et inépuisablement au ruis- » seau, qui, à vrai dire, n'est autre chose que la source » continuée dans toute sa plénitude ; mais la source, » en répandant tout, se réserve d'être la source; et » s'il est permis, en tremblant, d'en faire l'applica- » tion, le Père en communiquant tout à son Fils et » se versant tout entier, pour ainsi dire, en son sein, » se réserve d'être le Père. En ce sens donc, et avec ces » restrictions, on dira, dans la pauvreté de notre lan- » gue, qu'il n'y aura dans le Fils qu'une partie de l'être » du Père, puisque l'être du Père n'y sera pas. Mais » nous pouvons encore, en invoquant Dieu, et par le » souffle de son Saint-Esprit, nous élever plus haut, et » dans une sublime contemplation nous disons que, » comme principe et source de la Trinité, le Père con- » tient en lui-même le Fils et le Saint-Esprit d'une ma- » nière bien plus parfaite que l'arbre ne contient le » fruit, et le soleil tous les rayons ; qu'en ce sens le » Père est le tout (1). »

Unies dans le rapport de la source et du fleuve, du soleil, de la splendeur et de la lumière, les trois hypostases ne forment pas trois dieux, mais un seul et même Dieu, comme Père, existant en lui-même, au fond de tous les êtres ; se manifestant dans le Fils, quand il les

(1) Bossuet, *Avertissements aux protestants*, VI, 40 et 41.

pénètre tous ; se manifestant dans son Esprit, quand, par lui, il étend à tous son énergie (1). Car le Dieu de l'orthodoxie n'est pas, comme celui d'Arius, un Dieu solitaire et renfermé dans son impénétrable essence. Il n'est pas non plus, comme celui de l'antique religion hellénique, jaloux du bonheur de ses créatures (2). C'est l'honneur de la philosophie grecque d'avoir protesté contre cette erreur qui rabaissait la divinité au-dessous de l'homme. « Dieu était bon, a dit Platon dans le Ti-
» mée, et celui qui est bon n'a aucune espèce d'envie.
» Exempt d'envie, il a voulu que toutes choses fussent,
» autant que possible, semblables à lui-même (3). »
« Dieu, dit comme lui Athanase, est bon, ou plutôt la
» source de la bonté ; or le bon ne porte envie à per-
» sonne (4). » C'est même sa bonté qui a fait descendre dans le monde son Verbe, fleuve excellent, émanant d'une source excellente. « Les choses créées, faites de
» rien, s'écoulent, faibles et mortelles ; mais le Dieu de
» l'univers est bon et au-dessus de toute beauté. Ami
» des hommes, il est sans jalousie et donne l'existence
» pour être le bienfaiteur de ses créatures. Voyant que
» la nature s'écoule et est instable, pour empêcher le
» tout de tomber dans la dissolution, celui qui a tout
» fait et donné l'être à la création, la gouverne et la
» soutient. Il veut qu'elle se puisse maintenir, forte-

(1) *Contra Arianos*, III, 15, p. 447.

(2) « Τὸ θεῖον πᾶν φθονερόν τε καὶ ταραχῶδες. » Hérodote, I, 6. — « Voilà, dit Héphestos à Prométhée, les fruits que t'a valus » ton amitié pour les hommes. Dieu, tu n'as pas craint le ressenti- » ment des dieux : tu as fait aux mortels des présents que nul ne » devait leur faire. » Eschyle, *Prométhée*.

(3) Platon, *Timée*, 29, d.

(4) *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 3, p. 40, a.

» ment éclairée par la conduite, la providence et l'ad-
» ministration de sa raison ; il veut qu'elle en parti-
» cipe [1]. »

Mais comment l'incorporel et l'immatériel descend-il dans les corps et dans la matière? comme l'y faisaient descendre Philon et les Néoplatoniciens. Le Verbe reste entier au sein du Père et, néanmoins, remplit tout de sa présence [2]. Hors de tout par son essence, en tout par ses puissances, il gouverne tout, déploie sur tout sa providence, donne la vie à tous les êtres et à chacun en particulier ; il contient tout et n'est contenu par rien [3]. Etre incorporel, il se répand dans le corps de l'univers, comme la lumière se répand dans l'air ; pénétrant tout, et tout entier partout, il se donne sans rien perdre de lui-même, et, avec lui, se donnent le Père, qui fait tout par lui, et l'Esprit, qui est son énergie. Il se déploie en toutes choses, sans devenir lui-même, comme le dieu du stoïcisme, ce qu'il produit. Dieu bon et vivant, il se communique à ses créatures, les pénètre, les anime, et cependant reste entier et distinct. Vrai Dieu de l'humanité dont nous sentons la présence et l'amour, il est l'esprit intérieur entrevu par le poëte, l'intelligence vivifiante qui se mêle et circule dans le grand corps de l'univers :

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet [4].

[1] *Discours contre les Hellènes*, 41, p. 32, d.
[2] *Discours sur l'Incarnation du Verbe*, 8, p. 43, a.
[3] Ibid., 17, p. 49.
[4] Virgile, *Enéide*, vi, v. 726.

CHAPITRE XI.

SAINT ATHANASE ÉCRIVAIN.

I. Indifférence des écrivains grecs d'Alexandrie pour la vieille Egypte. — Ses monuments sont pour eux comme s'ils n'étaient pas. — Ils ne disent rien à Athanase.

II. Athanase formé par l'étude des grands écrivains de la Grèce. — Sa langue. — Ce qu'il dut au dialecte alexandrin; à la langue générale; à lui-même.

III. Style négligé des écrivains alexandrins au troisième et au quatrième siècle. — Style d'Athanase. — Double inspiration : la littérature grecque et la Bible. — Eloquence simple et contenue. — Emotion.

I.

Les Grecs s'étaient occupés de l'Egypte, tant qu'elle avait eu pour eux l'attrait de l'inconnu et du mystère. Une fois qu'ils en furent maîtres, ils ne virent plus dans cette vallée du Nil, pleine auparavant de merveilles et de poésie, qu'un riche pays à exploiter, et dans ce peuple dont Solon, Hérodote et Pythagore avaient interrogé les sages, que les industrieux sujets des Ptolémées. L'Egypte ne dit rien aux poëtes de la Pléiade. Grecs à la cour d'un roi grec, ce sont des étrangers sur la terre des Pharaons. Ils écrivent sans regarder les pyramides, les yeux tournés vers la Grèce. Il faut chercher dans les nombreux écrivains grecs que produisit l'Egypte, pour en trouver un qui, par le sérieux mélancolique de sa pensée et la teinte grave et triste de son style, semble s'être, au moins indirectement, inspiré du spectacle de cette

terre des grands débris et des grands souvenirs. Appien, né et élevé à Alexandrie où il revint comme gouverneur, habitué à la vue des ruines, s'y complaît et choisit pour sujet de ses histoires les chutes des Etats et les guerres civiles de Rome, et, s'il rencontre quelque grande catastrophe, pensif, comme Scipion qu'il nous montre pleurant sur la chute de Carthage, il s'arrête à contempler les bouleversements des cités et des empires sous l'action du génie de l'homme [1]. Les autres ne sont pas même effleurés par le vieil esprit national, qui cependant vit et circule autour d'eux, sans qu'ils aient l'air de s'en douter.

Il semble que les Romains aient désormais le privilége de comprendre ce qui restait de l'empire des Pharaons. Ils avaient le sentiment et la pratique de la grandeur. Germanicus et Ammien Marcellin visitent et contemplent avec la même admiration les pyramides, « élevées, au milieu de sables mouvants, par l'opulence et l'émulation des rois, » les masses gigantesques des temples, les galeries creusées et construites dans les profondeurs de la terre pour ne pas laisser se perdre la mémoire des choses saintes; partout, ils se font expliquer avec la même curiosité respectueuse l'histoire de ce passé lointain, écrite sur la pierre en figures d'oiseaux et d'animaux [2].

Quant aux Grecs, s'ils se font traduire par Manéthon les livres sacrés de l'Egypte, c'est pour remplir, à côté de ceux des Hébreux et des Chaldéens également traduits, les rayons de la bibliothèque universelle du Muséum;

(1) Appien, *De bellis punicis*, 84.
(2) Tacite, *Annales*, II, 60 et 61; Ammien Marcellin, XXII.

mais leurs écrivains regardent avec indifférence les trésors que leur offrent les obélisques, les stèles et les murs des temples. Ils entendent leurs sujets chanter l'hymne du soleil : « Tu t'éveilles bienfaisant, Ammon-Râ; tu es » béni de toute créature, enfant qui nais chaque jour, » vieillard qui parcours l'éternité. » Ils les entendent redire les louanges du Nil, le fleuve paternel : « Tu » abreuves la terre en tout lieu, voie du ciel qui des- » cend... Se lève-t-il, la terre est remplie d'allégresse; » il se saisit des deux contrées pour remplir les greniers » et préparer les biens des pauvres. On ne le taille point » dans la pierre; on ne peut l'attirer dans les sanctuaires, » il n'est point de demeure qui le contienne. Il boit les » pleurs de tous les yeux, repos des doigts pour des » millions d'infortunés. » Cette littérature, qu'exhume et déchiffre la science moderne, frappe leurs yeux et leurs oreilles, sans qu'ils paraissent rien soupçonner de la philosophie et de la poésie que cachent ces sons et ces caractères inconnus. Eux aussi, ils ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. Epris de leur propre génie, ils se donnent tout entiers aux arts et aux sciences qu'ils ont apportés avec eux, et, sur cette terre d'Egypte où ils continuent le développement intellectuel de la mère patrie, la langue, la littérature et les monuments de l'antique Egypte sont pour eux comme s'ils n'étaient pas.

Il ne faut pas demander plus à saint Athanase qu'aux écrivains qui l'ont précédé. Il fut, par l'esprit, le maître de l'Egypte et il semble un étranger dans la véritable Egypte. C'est par la Bible qu'il connaît les Pharaons; s'il lui arrive un souffle de l'antique sagesse nationale, c'est comme aux Philon, aux Plotin, aux Arius, presque à son

insu, et parce que l'air qu'il respire en est encore imprégné; si, pour combattre l'hellénisme, il étudie la religion de la vieille Egypte, c'est en polémiste, et sans que de ces conceptions grandioses et colorées rien passe dans son style. Tout entier aux luttes dogmatiques qui absorbèrent sa vie, aux poursuites des empereurs et des préfets, il passe et repasse entre les pyramides, il se dérobe et vit dans les ruines, sans les voir. Les traitait-il d'œuvre de barbarie avec le dédain qu'inspirèrent plus tard à un autre grand esprit les prodiges de l'art gothique? Rien dans ses écrits n'autorise à le supposer; mais aussi rien n'indique qu'au milieu des débris de ces temples où il se cachait, il ait jamais tenté de demander aux sphynx qui l'entouraient leur secret, de lire sur ces colonnes gigantesques la pensée muette des morts, et de pénétrer, à travers les siècles, jusqu'à la jeunesse de sa patrie. Grégoire de Nazianze était revenu d'Egypte, l'imagination frappée du grand cours du Nil *aux flots d'or*; Athanase remonta et descendit le fleuve qui est l'Egypte, il s'enfonça dans ces déserts où le regard se perd dans des profondeurs infinies, entre l'immensité du ciel et l'immensité d'une mer de sable, sans rien mettre dans ses écrits de l'émotion qu'ont pu lui faire éprouver ces spectacles sans pareils. Les mystères et les merveilles de l'Egypte le trouvent insensible; la nature le laisse froid; il est exclusivement grec, et plus chrétien que grec.

II.

Si son esprit reste fermé à l'inspiration de la vieille Egypte, il s'ouvre aux plus profanes souvenirs de la Grèce, et les mêle, dans son éloquence saine et contenue,

aux images et aux allusions qui lui viennent de la Bible. Issues de parents qui avaient adoré les dieux d'Homère, nourries elles-mêmes des vers du grand poëte, ces belles intelligences de l'Orient, en entrant dans l'Eglise, ne laissaient à la porte que ce qui contredisait leurs convictions, et posaient leur Homère à côté de l'Evangile. Elles s'indignaient, quand Julien, dans sa persécution nouvelle, réclamait pour l'hellénisme le privilége de la langue hellénique. La langue grecque, disaient-elles avec Grégoire de Nazianze, n'est pas une religion, mais une langue, et elles faisaient avec orgueil de l'idiome de Démosthène et de Platon celui de la religion du Christ. Elles ne répudiaient pas plus les idées que les mots, et, à côté de théories philosophiques venues de l'Académie ou du Portique, des allusions mythologiques s'alliaient aux fortes images de la Bible. Constance était *Pharaon*, le tyran de l'Egypte, et, comme un *géant*, s'élançait contre le Christ (1). La dialectique arienne était celle des Juifs qui, dans leurs blasphèmes, attribuaient à Béelzébuth les œuvres de Dieu, et, comme l'hydre si fameuse dans les fables des Grecs, à mesure qu'elle voyait abattre ses serpents, elle en produisait de nouveaux (2). Athanase allait jusqu'à demander des arguments théologiques à Homère et le citait aux ariens, étonnés peut-être de l'intervention du poëte national en pareille matière. « Les » hellènes habiles dans l'intelligence des mots savent » que *bien-aimé*, τὸ ἀγαπητόν, est synonyme de *fils* » *unique*, μονογενής. Ecoutez ce qu'au deuxième chant » de l'Odyssée Homère dit de Télémaque, fils d'Ulysse: » Pourquoi, cher enfant, cette pensée te vient-elle à

(1) *Histoire des Ariens*, 30, p. 285, d. et 74, p. 307, b.
(2) *Contre les Ariens*, 55, p. 479, et 58, p. 481.

» l'esprit? où veux-tu aller par la vaste terre, toi qui, » étant seul, es mon bien-aimé? Ulysse est mort loin » de la patrie, au milieu d'un peuple étranger (1). » L'hémistiche Μοῦνος ἐὼν ἀγαπητός, ne renferme pas nécessairement l'idée de *fils unique* et pourrait tout aussi bien se traduire par *toi qui seul es mon bien-aimé ;* mais, dans cette interprétation, Athanase était d'accord avec l'antiquité, et principalement avec Pollux et Plutarque (2).

On a vu, dans le chapitre précédent, avec quelle puissance Athanase avait puisé aux sources de la philosophie grecque; il ne dut pas moins aux orateurs. Si Platon fut le premier maître de sa pensée, Démosthène, un orateur de combat, resta l'inspirateur de son éloquence. Pour ne prendre que le *Discours de la couronne*, que de traits et d'arguments dans les œuvres oratoires d'Athanase n'en sont que des échos à peine affaiblis !

« Si vous me connaissez » tel qu'il m'a dépeint..., » levez-vous et condamnez-moi. Mais, si vous » me réputez meilleur, et » de beaucoup, que cet » homme, ne l'en croyez » pas sur le reste; il est » évident qu'il a tout inventé. »

« Si ceux qui imaginèrent les premières accusations se sont encore » concertés pour celle-ci, » n'est-il pas démontré » qu'elle est comme elles » une invention (3)? »

(1) Homère, *Odyssée*, ii, v. 563-566. — Saint Athanase, *Contre les Ariens*, iv, 29, p. 507.

(2) Pollux, iii, 19. — Plutarque, *De amicorum multitudine, ed. Reisk*, t. iv, p. 351.

(3) Démosthène, *Pro corona*, éd. Didot, 10, p. 119. — Saint Athanase, *Apol. à Const.*, 2, p. 234.

« Malin comme tu l'es, » Eschine, as-tu donc la » bonhomie de croire que, » laissant de côté mes actes » et ma politique, je m'ar- » rêterais d'abord à tes » injures? »

« C'est par malice qu'ils » bourdonnent partout de » tels bruits, se figurant, » dans leur bonhomie, » que, par crainte de leurs » injures, je vais me livrer » entre leurs mains (¹). »

« C'est moi qu'il attaque, » et c'est Ctésiphon qu'il » accuse ! C'est contre moi » que sa haine éclate du- » rant tout ce débat, et il » s'en prend à un autre, » met en péril son hon- » neur, ses droits de ci- » toyen, et cette ardente » accusation n'est qu'un » mensonge ! »

« Soit! qu'ils accusent » Athanase ! mais quel mal » ont fait les autres évê- » ques? quel prétexte avait- » on contre eux? a-t-on » trouvé chez eux un Ar- » sénius mort, un prêtre » Macarios, un calice brisé? » Ils sont une preuve évi- » dente qu'on a calomnié » Athanase, et, à son tour, » Athanase est une preuve » qu'on leur impute des » crimes imaginaires (²). »

« Philippe les mettait » tous aux prises et les » heurtait entre eux. »

« Quelle eût été ma dé- » mence d'accuser un em- » pereur auprès d'un em- » pereur, et de mettre aux » prises un frère avec un » frère (³)! »

(¹) DÉMOSTHÈNE, *Pro corona*, 10, p. 119.—SAINT ATHANASE, *Apol. de sa fuite*, 2, p. 255.

(²) DÉMOSTHÈNE, ibid., 15, p. 120. — SAINT ATHANASE, *Hist. des Ariens*, 3, p. 273.

(³) DÉMOSTHÈNE, ibid., 18, p. 120. — SAINT ATHANASE, *Apol. à Const.*, 5, p. 236.

Quand des jeunes gens, partis de bonne heure de leur contrée natale pour la longue tournée des centres littéraires de l'Orient, y reviennent presque à l'âge d'hommes, ils ont insensiblement perdu sur le chemin l'accent et les mots du foyer paternel, et, sans s'être laissé effleurer par le langage des villes où ils ne recevaient qu'une savante hospitalité, ils rapportent des écoles, et surtout des livres dont ils se sont nourris, une langue pure et choisie. Tout, dans leur expression, est autorisé et marqué au coin de l'époque classique; rien n'y sent la province et le dialecte, sans que l'originalité, qui tient plutôt au tour d'esprit qu'à des nouveautés de jargon, perde rien à l'uniformité du vocabulaire consacré. Que Basile, Grégoire de Nazianze et Chrysostome parlent dans Césarée, dans Antioche ou dans Constantinople, ce sont de purs disciples des attiques qui font revivre au souffle d'un esprit nouveau la langue de leurs maîtres; ils s'approprient et plient à leur génie cet idiome universel, qui, sans être l'idiome particulier d'aucune ville, est, précisément par ce qu'il a de général et de distingué, entendu et goûté de toutes les villes.

Qu'un autre, au contraire, ne sorte pas de sa ville natale avant l'âge mûr; qu'il ait eu la bonne ou, si l'on veut, la mauvaise fortune d'y trouver toutes les écoles qu'ailleurs on va chercher au loin; que cette ville, aussi pratique que spirituelle, se partage entre les affaires et les spéculations intellectuelles, mais ait plus de goût pour les sciences que pour les lettres; et qu'enfin le service d'une grande cause, plus qu'une passion désintéressée, fasse un écrivain de cet esprit aussi bien doué qu'instruit: imprégné de l'air qu'il respire, il sera plutôt un penseur qu'un littérateur, et donnera moins à

l'imagination qu'à l'exactitude de l'expression ; en même temps, si pénétré qu'il soit des beautés de la langue classique, et, malgré son habileté à se les assimiler, involontairement il les mêlera de locutions qu'il n'a pu désapprendre, et, s'il est Alexandrin, ne cherchera pas plus à se soustraire au dialecte particulier qu'à l'esprit d'Alexandrie.

C'est au dialecte alexandrin qu'il faut rapporter tant d'expressions qui ne se trouvent que dans les écrits d'Athanase, ou qu'il a employées le premier [1]. 'Ακαθήκων [2], pour exprimer le manquement au devoir, ἀποξενίζειν [3], ***séparer***, ἐπακούειν [4], dans le sens de ***répondre***, quand il y avait ὑπακούειν, n'étaient pas des termes assez nécessaires pour qu'il les inventât, au risque d'être mal compris. C'est aussi à ses compatriotes qu'il dut ἐπιτρίβειν [5], avec la signification particulière de ***se rompre à***, et ἐγκυκλεῖν, ***s'insinuer à la ronde***, par une allusion à une machine de théâtre qu'il trouvait déjà dans Clément, un Alexandrin comme lui [6]. Se devait-il à lui-même ou avait-il pris dans l'Eglise d'Egypte le tour ὁσιόν ἐστι, ***il est saint***, pour ***il est juste?*** S'il créa ἀριομανῖται, ***fanatiques d'Arius***, qui fit fortune, ce fut en imitation de εἰδωλομανία [7], qu'il devait trouver dans

(1) Bernard de Montfaucon en a dressé, à la fin du t. II, une liste qui n'est ni complète ni toujours exacte.

(2) *Histoire des Ariens*, p. 296, a.

(3) *A Sérapion*, 9, p. 525.

(4) *Apologie à Constance*, 16, p. 241.

(5) *Ad monach.*, 2, p. 272, a.

(6) *De Sentent. Dionysii*, 23, p. 204. — Clément d'Alex., προτρεπτ., p. 50.

(7) *Disc. contre les Hellènes*, 14, p. 47.

la bouche des chrétiens d'Alexandrie. Ἀρχιερεσία (¹) et εὐσάλευτος (²) lui étaient fournis par un peuple maritime ; tout au plus avait-il à les employer au figuré pour exprimer le commandement suprême et la fluctuation de l'esprit. Etait-ce aux poëtes ou au langage populaire que cet esprit correct empruntait le pléonasme μᾶλλον σπουδαιότερον (³) et le tour défectueux ὅσῳ πολλαὶ, τοσούτῳ καὶ πλέον (⁴) ? Il semble que les Alexandrins aient aimé certaines altérations de mots par des déplacements de lettres. Plotin disait et écrivait ἀναμνημίσκεται pour ἀναμιμνήσκεται ; de même Athanase est le premier que l'on voit substituer πυκτίον (⁵) à πτυκίον. Enfin, tel est son respect pour les mots en usage autour de lui, qu'à l'encontre de ses élégants successeurs qui, au risque d'être moins clairs, traduisent toujours les titres officiels des Romains par des équivalents grecs, il ne se refuse pas à ces appellations barbares et, à l'aide d'une terminaison grecque, fait défiler les dignitaires impériaux sous leurs noms latins : μάγιστρος, νοτάριος, βικάριος, δούξ.

Si Athanase ne dédaigne pas les mots du dialecte natal, il accueille avec bonheur ceux de la langue littéraire. Il prend aux poëtes μῦσος, *objet de haine*, πολυετής, *vieux*, λευκότερος, *plus clair*. Les ariens, comme dans Homère les fils des Achéens, sont δυσώνυμοι. Le vocabulaire de Démosthène contre les traîtres à la patrie, devient le sien contre les traîtres au Christ : κακία, παρανομία, συκοφαντία, et du peuple athénien, le peuple

(¹) *Discours apologétique*, 62, p. 142.
(²) *De Sententia Dionysii.*
(³) *Apologie à Constance*, 29, p. 248.
(⁴) Ibid., 19, p. 243.
(⁵) Ibid., 4, p. 236.

humain par excellence, la belle expression φιλάνθρωπος passe à Dieu, le grand ami de l'homme. Il préfère à καταλείπειν la forme platonique καταλιμπάνειν et, toujours avec Platon, donne à ἀγαπᾶν le sens de *rechercher*. Philon, Plotin et Porphyre, Clément et Origène complètent sa langue philosophique. Veut-il exprimer les idées en elles-mêmes, qui sont comme la forme de l'être : il prend à Platon, αὐτοαληθεία, à Plotin, à Origène, αὐτόλογος, αὐτοδικαιοσύνη, αὐτοφῶς, αὐτοζωή, et forme de la même manière αὐτοσοφία, αὐτοδύναμις, αὐτοαρετή [1].

III.

De la renaissance du second siècle de l'ère chrétienne à celle du quatrième, il y a éclipse dans la littérature grecque. C'est néanmoins, dans les deux écoles d'Alexandrie, l'une des plus remarquables époques de la pensée humaine. Mais ces hommes qui se disent honteux d'avoir des corps, et, à force de vivre dans le monde des abstractions, se font *idées*, semblent étendre leur mépris de la matière jusqu'à la forme matérielle de la pensée. Clément d'Alexandrie écrivait sans ordre et sans suite, sans se préoccuper des mots ; Origène mettait dans ses livres la rigoureuse méthode de son esprit et avait une grande facilité de parole ; mais, dans la précipitation de son style, qui veut aller aussi vite que la pensée, il ne trouve pas toujours le mot juste, se répète et ne tient aucun compte de l'élégance. Plotin écrit d'un style vigoureux et substantiel, « renfermant, dit Porphyre, plus de pen-

[1] *Discours contre les Hellènes*, 40, p. 32, a, et 46, p. 37, a.

sées que de mots » ; il a des pages pleines d'enthousiasme et de sensibilité, mais avec l'incorrection et l'obscurité de ses rivaux de gloire. Ces purs esprits, tout à leurs conceptions, faisaient fi des lettres, et parlaient avec dédain de ceux qui leur demandaient une expression pure et choisie, et comme une image de l'idée. « Longin est un littérateur, disait Plotin, ce n'est pas » un philosophe [1]. »

Arius et Athanase eurent une supériorité sur leurs prédécesseurs : leurs ouvrages étaient composés et écrits ; et, à son tour, Athanase eut une supériorité sur Arius : il mit du cœur où son adversaire semble n'avoir mis que de la raison. Sa plus grande originalité consiste à allier dans un style clair et simple la mâle élégance de la phrase attique et les pittoresques images de la Bible : sorte de fusion littéraire assez semblable à celle que, depuis deux siècles, Alexandrie tentait entre les idées de la Grèce et de l'Orient. Le plus souvent, ce n'est encore qu'une juxtaposition. « Examine comme si tu étais en présence de » la vérité, la sauvegarde des rois, et surtout des rois » chrétiens [2]. » C'était une inspiration de Démosthène [3] ; mais, en même temps, l'orateur recevait celle de l'Ecriture et s'empressait d'ajouter : « Avec elle, vous » régnez en sûreté : *La miséricorde et la vérité*, disent » les saintes lettres, *sont la garde d'un roi* ; *elles entourent son trône de justice* [4]. » Aussitôt après, la cita-

(1) Porphyre, *Vie de Plotin*, xiv.

(2) *Apologie à Constance*, 11, p. 239.

(3) « Les hommes sensés ont reçu de la nature une sauvegarde, » bonne et salutaire pour tous, principalement pour les républiques » contre les tyrans. Laquelle ? la défiance. » Démosthène, *Deuxième Philippique*, 24, p. 38.

(4) Saint Athanase, ibid. — *Proverbes*, xx, 28.

tion disparaît, ou du moins se fond sans disparate dans des phrases toutes grecques. La langue attique, avec sa naturelle aisance et sans avoir l'air d'une étrangère dans ces régions nouvelles pour elle, se fait l'interprète de la pensée chrétienne, et exprime, avec un accent démosthénique, des idées qui sont à la fois celles de la littérature nationale et de livres qu'hier elle ne connaissait pas. « Si la calomnie s'était adressée à d'au-
» tres, je ferais appel à ta piété, comme l'Apôtre fit ap-
» pel à César pour voir cesser les complots de ses enne-
» mis ; mais, puisque c'est près de toi qu'on ose m'ac-
» cuser, à qui appellerai-je de ton tribunal? au Père de
» celui qui dit : *Je suis la vérité*, afin qu'il incline ton
» cœur à la bienveillance. Maître tout-puissant, roi des
» siècles, c'est toi qui par ton Verbe as donné cet em-
» pire à ton serviteur Constance. Eclaire son cœur, afin
» qu'après avoir connu la calomnie ourdie contre moi,
» il accueille avec bonté mon apologie ; qu'il ne laisse
» ignorer de personne que ses oreilles sont affermies dans
» la vérité, et que, selon l'Ecriture, *seules les lèvres justes*
» *sont agréées du roi* (1). » Laissons-la, cette langue vieille de dix siècles, se renouveler au souffle des deux littératures, nuancer et fondre leurs beautés, et trouver dans ce fécond mélange des tons plus chauds et une carnation

(1) SAINT ATHANASE, *Apologie à Constance*, 12, p. 239. — Comparez avec ce passage le ton religieux de l'exorde du *Discours de la couronne* : « Athéniens, j'adresse d'abord une prière à tous les
» dieux et à toutes les déesses. Si j'ai toujours vécu pour la Républi-
» que et pour chacun de vous, fassent ces dieux qu'en ce jour de
» combat je trouve en vous le même cœur pour moi ! Puissent-ils
» vous persuader de vous inspirer, comme le veulent votre intérêt,
» votre religion et votre gloire, non de mon adversaire, mais des
» lois et de votre serment !... »

plus éclatante : après avoir produit Homère dans son enfance, Démosthène et Platon dans sa maturité, Plutarque dans sa forte vieillesse, elle fera voir, avec Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Chrysostome, et, après avoir ranimé, sous cette double inspiration, son éloquence mourante, un jour elle apprendra à Bossuet l'art de donner à la nôtre, en train de naître, une force jusqu'alors inconnue.

Dans les précédents chapitres, nous avons vu successivement à l'œuvre l'orateur, le polémiste, l'historien et jusqu'au satirique. Il nous reste à apprécier dans son caractère général cette éloquence si variée. « Je l'ai lu, » disait Voltaire de saint Augustin : il me le paiera. » Sans doute, dans les œuvres volumineuses de ces écrivains qui sont si loin de nous par les questions qui les passionnaient, il est des pages longues et rebutantes ; mais combien d'autres, saisissantes de beauté, toujours vivantes et jeunes, récompensent de la peine qu'on a éprouvée à parcourir celles qui, depuis longtemps, sont mortes avec l'intérêt qui les animait ! Alors nous ne sommes plus au quatrième siècle, dans ce qui ne peut guère toucher que la curiosité de l'érudit, mais dans ce qui est toujours vrai et réel, repensant les pensées, souffrant ou jouissant des émotions d'hommes comme nous.

Le style d'Athanase est clair, pur et simple, uni avec variété, vif sans grands mouvements, élégant avec sobriété. Cet écrivain sérieux qui veut avant tout être compris, ne remplace jamais l'expression nécessaire, vînt-elle deux et trois fois de suite, par un synonyme qui dirait moins ou autre chose : il n'admet que le mot propre et fait dire à sa phrase tout ce qu'elle doit dire. C'est le

dernier des attiques : non qu'il ait la diction maigre et décharnée qui était l'idéal de Brutus, excessif en tout ; avec les os et les nerfs de Lysias et d'Hypéride, il a, comme le veut Cicéron, leur sang, leurs muscles et leur coloris. Il en résulte une beauté simple, qui a d'autant plus de charme qu'elle semble plus négligée. Des pensées fines et vives, des traits d'esprit, des métaphores contenues ajoutent à l'agrément. Parle-t-il de ces synodes ariens qui se succèdent d'année en année, à la recherche d'une introuvable formule de foi : « Ce sont des courses d'évêques en tous sens pour apprendre comment il faut croire en Jésus-Christ (1). » Fait-il le portrait de Georges, l'usurpateur de son siége : chaque mot, dans sa simplicité, est un trait accentué; une image achève la pensée. « A peine est-il chrétien : il en a pris le nom » par occasion ; pour lui, la piété fut une affaire. Il ne » sait, au juste, ni ce qu'il dit, ni ce qu'il affirme ; c'est » une mouette qui suit la bande (2). »

L'émotion n'est pas absente de ce langage simple et contenu. Point de mouvements violents, point d'appel au pathétique, et néanmoins on sent que chaque mot qui sort de la bouche de l'orateur s'échappe de son cœur et part d'un sentiment de profonde sympathie. « Nous nous réunissions en paix ; les peuples se ré- » jouissaient dans les assemblées et faisaient des progrès » dans la vie selon Dieu, quand tout à coup un édit du » préfet d'Egypte me donne pour successeur un Gré- » goire de Cappadoce, de sa suite. La nouvelle de cet » attentat, jusqu'alors inouï, répand partout la conster- » nation. Les peuples s'indignaient, criaient et protes-

(1) SAINT ATHANASE, *De Synodis*, 2, p. 573.
(2) Ibid., 37, p. 601.

» taient. C'était, disaient-ils, sans qu'une plainte se fut » élevée de l'Eglise et à l'instigation des hérétiques, » qu'on s'était porté à une telle nouveauté. Si nous » avions mérité un reproche, il ne fallait pas qu'un » étranger vînt acheter le nom d'évêque et se jeter, à » l'aide des violences du pouvoir civil, sur une église » qui ne l'avait pas demandé et ne le voulait pas [1]. »

Cette émotion n'a jamais rien de personnel. Dans les périls et les afflictions de l'orateur, rien qui ressemble à un sentiment d'effroi ou à un cri de douleur ; dans ses apologies, où cependant il semble seul en cause, rien qui sente le *pro domo mea*. Son pathétique est désintéressé comme sa conduite. S'il s'indigne des calomnies auxquelles il est en butte, c'est parce qu'elles le blessent dans le meilleur de son cœur, dans son affection pour un prince qui l'avait aimé ou dans sa tendresse pour son Eglise ; si personnelle que semble sa plainte, il souffre encore dans les autres. Jusque dans les discussions théologiques, dans ces argumentations qui se développent « avec autant de philosophie que de magnificence [2] », il n'est pas, comme Arius, tout au raisonnement ; c'est une âme complète qui sait penser et aimer, et, s'il lui faut lutter, combattre et compatir. « N'est-il pas beau, » dit-il comme pour s'excuser, de pleurer sur des mal» heureux qui, séduits par une agréable imagination, » trahissent leur intérêt et tombent de l'espérance fu» ture [3]? » S'il est dur et impitoyable envers ses ennemis, il poursuit moins en eux ses persécuteurs que les trompeurs de peuples. Vrai disciple du Dieu philanthrope

(1) Saint Athanase, *Epistola encyclica*, 2, p. 89.
(2) Photius, cod. 140, p. 316.
(3) *Contra Arianos*, II, 44, p. 404, d.

qu'il enseigne, cet ami des hommes n'agit, ne pense, ne souffre et ne jouit qu'en vue des autres ; l'amour de ses semblables est la raison première, et leur bonheur, la fin dernière de tout ce qu'il écrit.

CONCLUSION.

La vie d'Athanase est une œuvre suivie, avec un but parfaitement déterminé, vers lequel tendent sans arrêt, sans défaillance et sans déviation ses efforts, ses actes et ses écrits, qui eux-mêmes sont des actes. Rien de décousu ni d'interrompu dans cette intelligente et laborieuse existence. Survient-il une traverse et tout semble-t-il se briser : il se recueille et, avec une persévérante énergie, reprend le fil de la tâche qu'il s'est proposée. Rien de fatal, ni dans le choix, ni dans l'exécution du dessein qu'il poursuit presque de son adolescence à sa vieillesse ; ni les puissants du monde, ni une force supérieure à l'homme ne purent rien sur cette âme indépendante et maîtresse d'elle-même. Tout, en sa conduite, est voulu et réalisé dans l'entière possession de ses facultés et dans la plénitude de sa liberté ; sa constance est une vivante démonstration de la libre volonté et de la force morale de l'homme.

Dès avant l'éclat d'Arius, il avait compris les périls qui menaçaient le christianisme. L'anarchie de pensée qui s'emparait de l'Orient mettait aux prises les diverses églises et le clergé de chaque église ; c'étaient partout des troubles et des discordes interminables ; à peine victorieuse des persécuteurs, l'Eglise s'en allait en dissolution. En même temps, les empereurs qui l'avaient prise sous leur protection, grandissaient contre son ancienne

indépendance et dissimulaient à peine la prétention de s'en faire les maîtres et les pontifes.

Athanase posa le sacerdoce en face de l'empire, et, maître des esprits où les Césars avec leurs légions étaient à peine maîtres des corps, il fut le vrai roi de l'Egypte. Pour arrêter les usurpations du pouvoir séculier, à son insu et par le seul ascendant du génie et de la vertu, il usurpa lui-même ; il excita, il autorisa presque les défiances et les persécutions plus politiques que religieuses de Constantin, de Constance et de Valens, et telle était l'assurance qu'il avait communiquée dans tout l'empire à la puissance ecclésiastique contre la puissance civile, telle était la supériorité qu'à son exemple les représentants de Dieu avaient partout conquise sur les représentants de l'empereur, qu'un simple prêtre d'une modeste église osait tenir ce fier langage au gouverneur d'une grande province, accouru pour châtier une sédition : « La loi du Christ te soumet comme les autres à ma puis» sance et à mon trône ; car nous aussi nous sommes » rois (1). » Après Athanase et comme lui, Basile, Grégoire de Nazianze et Chrysostome furent, par l'intelligence et la vertu, de véritables rois en face des empereurs faibles et méprisés qui ne tentèrent jamais de leur enlever la puissance qu'ils tenaient du dévouement et de l'admiration des peuples que pour finir par s'humilier devant eux.

Ces triomphes, si purs qu'ils soient, et quoique les vaincus les aient, pour ainsi dire, imposés aux vainqueurs, n'en sont pas moins regrettables. Ce n'est pas

(1) Saint Grégoire de Naz., *Aux citoyens de Nazianze et au préfet irrité*, 8, p. 322, d.

impunément que, même au nom d'un principe supérieur à l'homme, on porte atteinte au principe d'autorité sans lequel il n'est rien de stable pour l'homme. Athanase remporta sur l'anarchie intellectuelle dans laquelle se dissolvait le monde romain, une victoire moins contestable et, s'il est permis de le dire en parlant d'un homme dont les luttes avaient été moins des attaques que des résistances, plus légitimes. Sans doute, en mourant, il voyait l'arianisme dominer encore dans tout l'Orient, s'étendre en Occident, et jusque chez les barbares de Germanie qui devaient longtemps encore prolonger son existence ; et il devait se demander avec douleur quel était le résultat de tant d'efforts, de travaux et de combats. Mais, si la victoire n'était pas définitive, elle était désormais assurée.

Entre les doctrines extrêmes d'Arius et de Sabellius, l'une mettant Dieu hors du monde, l'autre le confondant avec lui, il avait, sans rien innover, précisé la doctrine de l'Eglise et fixé la formule de la foi : Un Dieu triple et un, Etre, Intelligence et Vie, hors de tout par son essence, et présent dans tout par son énergie, créateur et conservateur du monde, sauveur et rédempteur de l'humanité. Et ainsi il avait mérité l'éternelle reconnaissance de toutes les communions de la grande famille chrétienne, même de ceux qui, sans partager toute sa croyance, ont pu, grâce à lui, mieux comprendre la divinité que nous sentons en nous et s'en former une idée plus conforme au sentiment intime de l'homme.

Il avait fait plus que de fixer la doctrine au milieu de l'instabilité de l'esprit oriental ; il laissait dans la foi de Nicée l'Egypte qu'il avait trouvée en proie aux incertitudes de l'esprit d'examen et de la pensée individuelle.

Alexandrie, le premier foyer de l'arianisme, était devenue la métropole de l'orthodoxie orientale. Surveillant ou, pour reprendre l'expression de son panégyriste, *épistate* de toutes les églises d'Orient, pendant que l'arianisme vainqueur se morcelait en sectes rivales, il avait, de concert avec le jeune archevêque de Césarée, groupé et réuni en une ligue de jour en jour plus compacte et plus puissante les orthodoxes dispersés et jusque-là plus divisés par de mutuelles défiances que par les églises ennemies qui les séparaient. Insensiblement la transformation de l'Egypte s'opérait dans le reste de l'empire d'Orient. Athanase pouvait mourir ; il laissait pour terminer son œuvre de jeunes collaborateurs, des hommes d'action et des penseurs comme lui, mais écrivains plus parfaits.

Comment cet homme, isolé en Orient, séparé de ses alliés d'Occident par les mers et la surveillance des officiers publics, poursuivi et condamné par les conciles, persécuté et traqué par les empereurs, les préfets et les chefs militaires, écrivant et dirigeant aussi souvent du fond du désert que de son palais d'Alexandrie, a-t-il pu réaliser ce prodige? La vigueur de son caractère n'eût pas suffi et se fût brisée en efforts impuissants contre les passions, les défiances et les mauvais vouloirs de ces esprits disputeurs et indisciplinés, s'il n'eût su les prendre, à force de conciliation, par des concessions intelligentes et des séductions qui, à première vue, semblent incompatibles avec sa nature impérieuse. Inflexible sur les principes, souple dans les moyens, pourvu qu'ils soient acceptables, implacable, violent et caustique pour les intraitables, il est plein d'indulgence, d'aménité et de mansuétude évangélique pour les faibles et les hési-

tants. Il sourit avec incrédulité quand on les accuse, n'en parle qu'avec estime et sympathie, et indirectement leur envoie des mots qui rapprochent et rallient. A la force d'âme du Romain, il unit la dextérité du Grec.

C'est avant tout un homme d'action. Mais qu'est-ce que l'action dans un chef de doctrine sans la pensée? et qu'est-ce que la pensée sans les séductions du langage pour la communiquer? Ritter s'étonne qu'un esprit aussi vigoureux se soit arrêté à des problèmes spéciaux et n'ait point poussé jusqu'aux dernières déductions scientifiques sa doctrine formée dans l'école d'Alexandrie et développée à l'ombre vénérée d'Origène? C'est méconnaître le rôle qu'Athanase s'était imposé. Esprit plus pratique que spéculatif, il n'a point de doctrine personnelle; plus théologien que philosophe, dans un temps où tout le monde innove, il se garde d'innover et d'ajouter à cette confusion d'opinions individuelles. Il aide à fixer la foi de l'Eglise, à la dégager du tourbillon où elle se perdait dans une agitation stérile, et, quand elle est arrêtée sous l'inspiration même de Dieu, il consacre sa science à l'expliquer et à la commenter. Dans ce rôle modeste, mais salutaire, il sait encore s'élever à la philosophie et à l'éloquence, et, par elles, conquérir des populations entières sur l'hellénisme et l'arianisme.

Il connaît tous les secrets de la langue attique, tous les mystères de la philosophie grecque; mais, moins préoccupé du style que de la doctrine dont il s'est fait l'apôtre, et plus à l'action qu'à la spéculation, la parole et la pensée ne sont entre ses mains que des instruments de combat. Dans l'œuvre de transformation religieuse qui, surtout du commencement du troisième siècle

à la fin du quatrième, fit insensiblement passer le monde oriental des temples de l'hellénisme dans ceux du christianisme, Clément et Origène, avant l'archevêque d'Alexandrie, avaient tout donné à la pensée ; après lui, Basile, Grégoire de Nazianze et Chrysostome, furent surtout des amants de la forme et des artistes de langage, des rois dans l'art de charmer et de remuer les cœurs ; aucun, dans un même degré, ne mêla et n'assujettit les conceptions de l'esprit et le talent de la parole aux luttes de la vie active, et ainsi ne réalisa mieux l'idéal que depuis un des princes de l'éloquence s'est fait du véritable orateur : un homme qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu.

FIN.

APPENDICE

APPENDICE

I.

APOLOGIE DE SAINT ATHANASE A L'EMPEREUR CONSTANCE.

1. — Te sachant chrétien depuis de longues années, et, dès tes ancêtres ([1]), ami de Dieu, je te présente aujourd'hui avec confiance la justification de ma conduite ([2]). Si je me sers des paroles du bienheureux Paul, c'est pour m'en faire un intercesseur auprès de toi, n'ignorant pas qu'il est un héraut de la vérité et que tu aimes à entendre ses leçons, très-pieux Auguste. Pour ce qui concerne les affaires ecclésiastiques et le complot ourdi contre moi, il suffit à ta Circonspection ([3]) du témoignage souscrit par tant d'évêques ([4]); il suffit même du repentir d'Ursace et de Valens pour démontrer à tous que rien de ce que l'on avait intenté contre moi n'était

([1]) Allusion à Constance Chlore, favorable aux chrétiens.

([2]) *Actes des Apôtres*, XXVI, 2.

([3]) *Ta Circonspection, ta Piété, ton Humanité,* comme on dit aujourd'hui, *votre Majesté, votre Sainteté.* On remarquera qu'Athanase n'emploie pas indifféremment ces formules de politesse. En s'en servant, il fait appel à la vertu qu'elles expriment.

([4]) Les Pères du concile de Sardique.

vrai. Quel témoignage peut valoir celui qu'ils donnèrent par écrit? « Nous avons menti, disent-ils, nous avons » imaginé; tout ce que l'on a dit contre Athanase est » plein de calomnie. » A cette éclatante démonstration, ajoute, si tu daignes l'apprendre, que les accusateurs n'ont rien prouvé contre le prêtre Macarios en ma présence, mais qu'en mon absence ils ont fait entre eux ce qu'ils ont voulu. Or, une telle procédure, comme le déclarent la loi divine et nos lois particulières, est absolument sans valeur. Et ainsi, tu le vois, ta Circonspection, amie de la vérité et de Dieu, me trouve à l'abri de tout soupçon et déclare ceux qui furent contre moi des sycophantes.

2. — Quant à la calomnie soulevée contre moi devant ton Humanité au sujet du très-pieux Auguste d'heureuse et éternelle mémoire, Constant, ton frère, calomnie que mes ennemis répandent sourdement et qu'ils ont osé écrire, il suffit de leurs premières accusations pour montrer que celle-ci n'est pas plus fondée. Si d'autres venaient tenir ce langage, l'affaire mériterait d'être appelée devant les tribunaux, et demanderait beaucoup de preuves et de confrontations. Mais, si elle est l'œuvre des inventeurs des premières accusations, n'est-il pas naturellement démontré qu'elle est, comme elles, une imagination? Aussi répètent-ils ce bruit loin de moi, dans la pensée de pouvoir surprendre ta Piété; mais ils se sont trompés. Tu ne les as pas écoutés, comme ils le voulaient; dans ta grandeur d'âme, tu as fait place à ma justification. Si, en effet, tu ne t'es pas aussitôt abandonné à ton émotion, si tu n'as pas réclamé de châtiment, ce fut uniquement pour attendre, comme il convient à un roi juste, la justification du calomnié. Si tu daignes

l'écouter, j'ai confiance que, dans ce nouveau délit, tu condamneras les téméraires qui ne craignent pas le Dieu qui défend à la bouche de l'homme de mentir au roi [1].

3. — Je rougis, en vérité, de me justifier de calomnies telles que, je le pense, l'accusateur lui-même n'oserait les renouveler devant moi. Car il sait bien qu'il ment, et que je ne suis pas assez insensé, que je n'ai pas assez perdu l'esprit pour être soupçonné d'avoir eu même la pensée d'un tel crime. C'est pourquoi, si d'autres m'eussent interrogé, je n'eusse pas répondu, pour ne point laisser en suspens, ne fût-ce que dans le temps de mon apologie, la pensée de mes auditeurs; mais, devant ta Circonspection, j'élève, je fais éclater ma voix pour me défendre, et, étendant la main, comme je l'ai appris de l'Apôtre : *Je prends Dieu à témoin contre mon âme* [2]. Je m'écrie encore, comme il est écrit dans les Histoires des Rois : *Le Seigneur m'est témoin, son Christ m'est témoin* [3] (permets-moi aussi de le dire), que jamais je n'ai mal parlé de ta Piété à ton frère d'heureuse mémoire, Constant, le très-pieux Auguste; jamais je ne l'irritai contre toi, comme l'ont dit les calomniateurs; mais, si parfois, lorsque je me présentais devant lui, il me rappelait ton Humanité, par exemple, quand Thalassus vint à Pitybion, pendant mon séjour à Aquilée, le Seigneur est témoin de ce que je dis de ta Piété. Ces paroles, puisse-t-il les révéler à ton âme, afin que tu

[1] Il est habile à Athanase de séparer l'empereur de ses ennemis, de lui faire honneur de ne l'avoir point frappé sur une simple dénonciation et de le mettre à même d'être juste, en supposant qu'il a attendu sa justification.

[2] *Aux Corinthiens*, II, I, 23.

[3] *Rois*, I. XII, 5.

reconnaisses la calomnie de mes dénonciateurs. Pardonne-moi mes paroles, très-clément Auguste, et accorde-moi beaucoup d'indulgence; mais ni cet ami du Christ n'était assez facile, ni moi je n'étais un assez grand personnage, pour nous entretenir de telles choses, pour que j'osasse accuser un frère auprès d'un frère, mal parler d'un empereur à un empereur. Je ne suis pas insensé, ô prince; je n'ai pas oublié la divine parole qui dit : *Ne maudis pas le roi dans ta conscience; ne maudis pas le riche dans le secret de ta chambre, parce que l'oiseau du ciel lui reportera ta parole, et que le messager ailé lui annoncera ton discours* (1). Si les paroles prononcées dans le secret contre les rois ne restent pas cachées, n'est-il pas incroyable que, devant un empereur et une telle assistance, j'aie parlé contre toi? Car jamais, je n'ai vu seul ton frère; jamais il ne m'a entretenu seul. J'entrais toujours avec l'évêque de la ville où j'étais et ceux qui se trouvaient à sa cour; nous le voyions ensemble et ensemble nous nous retirions. C'est ce que peut affirmer Fortunatianus, évêque d'Aquilée; c'est ce que peuvent dire le vénérable Hosius, Crispinus de Padoue, Lucillus de Vérone, Denys de Leide, et Vincent, évêque de Campanie : et, puisque Maximin de Trèves et Protase de Milan sont morts, c'est ce que peut encore affirmer Eugène, alors maître de la Chambre; il se tenait devant le voile et entendait ce que nous demandions au prince et ce qu'il daignait nous répondre. C'en est assez pour la démonstration de mon innocence; accorde-moi néanmoins de te rendre compte de mes pérégrinations pour te faire condamner mes frivoles accusateurs.

(1) *Ecclésiaste*, x, 20.

4. — Parti d'Alexandrie, je ne me rendis, ni à la cour de ton frère, ni vers certains personnages, mais seulement à Rome; et, après avoir confié, ce qui était mon seul souci, mes intérêts personnels à l'Eglise, je fréquentais les réunions de fidèles. Je n'écrivis point à ton frère, sinon lorsque les eusébiens lui adressèrent une lettre contre moi et me mirent dans la nécessité de me justifier d'Alexandrie où j'étais encore; je lui écrivis de nouveau lorsque, invité par lui à disposer en tableaux les divines Ecritures, je lui envoyai mon travail : car il me faut, dans cette apologie, tout dire à ta Piété. Trois ans se passèrent; à la quatrième année, il m'écrit, m'invitant à me présenter devant lui. Il était à Milan. Et moi, je m'informais du motif de cet honneur; car je ne le connaissais pas, le Seigneur en est témoin; et j'appris qu'il était venu des évêques qui le priaient d'écrire à ta Piété pour la réunion d'un synode. Crois-moi, ô empereur, il en fut ainsi et je ne mens point. Je me rendis à Milan et je vis une grande humanité. Il daigna me voir, me dire qu'il t'avait écrit et envoyé des ambassadeurs demandant un synode. Je restais dans la ville que j'ai dite, quand de nouveau il me manda dans les Gaules, où se rendait aussi le vénérable Hosius, afin que de là nous prissions la route de Sardique. Après le synode, il m'écrit pendant mon séjour à Naïsse. J'en revins pour passer le reste de mon exil à Aquilée, où me trouva la lettre de ta Piété. Appelé encore une fois par le bienheureux, c'est seulement après être retourné dans les Gaules que je me rendis auprès de toi.

5. — Quel lieu, quel temps l'accusateur assigne-t-il aux discours que me prête sa calomnie? devant qui ai-je eu la démence d'articuler les paroles que m'attribue

[illegible] parole et de son té-
[illegible] ement de la divine
[illegible] 'ont vu les yeux (1).
[illegible] e ce qui n'est point
[illegible] e ne mens pas, avec
[illegible] nnaissant ta grande
[illegible] que je t'adressai,
[illegible] cium d'abord, puis
[illegible] à Antioche. T'ai-je
[illegible] n'avaient chagriné?
[illegible] leurs injustices? Si
[illegible] quels j'avais le droit
[illegible] e d'accuser un em-
[illegible] mettre aux prises un
[illegible] fais-moi convaincre
[illegible] ne les calomnies, et
[illegible] *celui qui parlait en*
[illegible] qu'il dépendit d'eux,
[illegible] *qui ment ôte la vie* (2).
[illegible] me donna la liberté
[illegible] ureux pussent être
[illegible] querelles et des sy-
[illegible] t de ton très-pieux
[illegible] dans la sagesse que
[illegible] uire de ce peu de
[illegible] accusation.
[illegible] nnie, si j'écrivis au
[illegible] nom), je t'en sup-

[illegible]

plie, examine et prononce, comme tu le voudras et par qui tu jugeras à propos. Car l'excès de la calomnie me met hors de moi et me jette dans une profonde stupeur. Et crois, empereur très-ami de Dieu, que, réfléchissant en moi-même, je me suis souvent demandé avec incrédulité, s'il y avait quelqu'un d'assez insensé pour oser de tels mensonges. Mais quand je voyais les ariens répandre ce bruit et se vanter d'avoir produit une copie de ma lettre, j'étais encore plus hors de moi et, passant des nuits sans sommeil, je livrais des combats à mes accusateurs, comme s'ils eussent été présents ; et tout-à-coup je poussais un grand cri, et aussitôt je priais Dieu, en gémissant avec larmes, de trouver tes oreilles bienveillantes. Je les ai trouvées telles avec la grâce du Seigneur, et pourtant je ne sais par où commencer mon apologie. En effet, toutes les fois que je tente de parler, je suis arrêté par l'horreur du crime. Car, enfin, au sujet de ton bienheureux frère, il y avait un prétexte plausible aux yeux des calomniateurs. J'avais le privilége de le voir librement et il daignait écrire en ma faveur à ton affection fraternelle ; présent, il m'a souvent honoré ; absent, il m'appelait. Mais cet infernal Magnence, le Seigneur et son Christ me sont témoins que je ne le connais pas, qu'il m'est absolument étranger. Quelle liaison entre un inconnu et un inconnu ? Quel motif me pressait d'écrire à un tel homme ? Quel eût été le début de ma lettre ? Lui aurais-je dit : Tu as bien fait de tuer celui qui me comblait d'honneurs et dont je n'oublierai jamais l'amitié. Je t'aime d'avoir fait périr mes amis, des chrétiens, les plus fidèles des hommes. Je t'aime d'avoir égorgé ceux qui, dans Rome, m'accueillirent avec tant de faveur, ta bienheureuse tante, vraiment digne du

nom d'Eutropie (1), le noble Abutérius, Spérantius, si fidèle, et tant d'autres hommes de bien.

7. — Le seul soupçon d'un tel forfait n'est-il pas pour mon accusateur un acte de démence ? Car qu'est-ce qui me persuadait de me fier à cet homme ? Quelle sécurité trouvais-je en lui ? Est-ce parce qu'il avait tué son maître, trahi ses amis, violé ses serments et commis l'impiété contre Dieu, en recourant, malgré la décision divine, aux magiciens et aux enchantements (2) ? Avec quelle conscience l'aurais-je salué, lui dont la fureur et la cruauté m'avaient plongé dans la douleur et, avec moi, la partie de la terre que forme notre empire ? Je lui devais, sans doute, beaucoup de reconnaissance pour avoir égorgé ton bienheureux frère qui remplissait les églises d'offrandes ! En vain, le scélérat voyait ces bienfaits : il ne les respecta pas ; il ne redouta pas la grâce que le baptême avait communiquée au bienheureux ; mais, comme un démon exterminateur, il s'élança avec fureur contre lui. Pour le bienheureux, ce fut le martyre (3), et lui depuis, semblable à un captif, gémissant et tremblant comme Caïn, se vit poursuivi, jusqu'à ce que, devenu son propre bourreau, il imitât Judas dans

(1) Eutropie (εὖ τρόπος, qui a de bonnes mœurs) était sœur de Constantin. Athanase s'adresse à Constance, en supposant la lettre qu'il eût pu écrire à Magnence.

(2) La mère de Magnence « était une sorte de prêtresse ou de pro- » phétesse qui se mêlait de prédire l'avenir, lisait les sorts, rendait » les oracles, et son fils suivait religieusement ses avis. » M. de Broglie.

(3) Athanase élève à l'honneur du martyre le chrétien Constant, tué par le païen Magnence. « On le contraignit, dit M. de Broglie » d'après les historiens contemporains, de se donner la mort. »

sa mort et s'attirât un double châtiment dans le jugement qui suit cette vie.

8. — C'est d'un tel homme que le calomniateur m'a cru l'ami; ou plutôt il ne l'a pas même cru, mais, en ennemi, s'est porté à cette incroyable imagination : car il sait parfaitement qu'il a menti. Quel qu'il soit, je voudrais qu'il fût ici présent, et l'interroger au nom de la vérité : car tel est le serment des chrétiens; nous parlons comme si nous étions en présence de Dieu. Quel est de nous deux celui qui se réjouissait de la vie du bienheureux Constant, qui faisait pour lui les plus ferventes prières? C'est ce que montre la première accusation; c'est ce qui est clair pour tous. Il est le premier à parfaitement savoir que, dans une telle affection, l'homme qui aimait de cœur le bienheureux Constant, n'était pas l'ami de son ennemi; et, s'il était dans d'autres sentiments que moi, je crains qu'il ne m'ait faussement imputé ce qu'il avait conçu dans sa haine pour le prince.

9. — Je suis ici en terre étrangère et ne sais ce qu'il faut dire pour mon apologie; seulement je me condamne moi-même à mille morts, si le moindre soupçon tombe sur moi. Mais devant toi, ô empereur ami de la vérité, je me justifie avec confiance. Je t'en supplie, comme je l'ai déjà dit, fais une enquête. Tu as d'excellents témoins, les ambassadeurs qu'autrefois t'envoya cet homme, les évêques Servatius et Maxime, et ceux qui les accompagnaient, Clément et Valens. Apprends, je t'en conjure, s'ils m'apportèrent des lettres qui eussent été un motif d'écrire à mon tour. Mais, s'il ne m'a pas écrit, s'il ne me connaissait pas, comment lui eussè-je écrit, moi qui ne le connaissais pas davantage? Demande si, à la vue de Clément, je ne rappelai point le prince

d'heureuse mémoire; si, comme il est écrit [1], je ne mouillai point mes vêtements de larmes, pensant à cette âme si humaine et amie du Christ. Apprends comme, au récit de la cruauté du monstre, quand je voyais Valens s'avancer à travers la Libye, je tremblais qu'il ne tentât quelque coup d'audace et, comme un brigand, ne massacrât ceux qui conservaient l'amour et le souvenir du bienheureux : et, parmi eux, je prétends ne venir après personne.

10. — Quand je redoutais de tels sentiments, est-ce que je ne priais pas avec plus d'ardeur pour ton Humanité ? J'aimais donc le meurtrier et je te voyais avec chagrin, toi, un frère qui vengeait la mort de son frère ? J'avais souvenir du crime, et j'oubliais ta bonté ! et pourtant, après la mort du bienheureux, tu daignais m'assurer par une lettre qu'elle serait toujours pour moi telle qu'elle avait été de son vivant. De quels yeux regardais-je l'assassin ? et comment, priant pour ton salut, ne pas croire que je voyais encore le bienheureux ? car des frères, par la conformité de leur nature, sont l'un pour l'autre comme des miroirs. C'est pourquoi, te voyant en lui, jamais je ne te calomniai ; et, le voyant en toi, jamais je n'écrivis à son ennemi ; mais plutôt je priais pour ton salut. J'en prends à témoin le Seigneur, qui m'exauça et, dans ses complaisances, te donna l'héritage de tes pères ; j'en prends à témoins ceux qui se trouvèrent alors présents, Félicissimus, chef militaire d'Egypte, Rufinus et Stéphanus, l'un vérificateur des finances, l'autre maître du palais ; le comte Astérius, Palladius, autrefois maître du palais, Antiochus

[1] *Psaumes*, VI, 7.

et Evagrius, préposés aux soies. Je disais seulement : « Prions pour le salut du très-pieux Auguste Constance »; et tout le peuple criait d'une seule voix : « Christ, se- » cours Constance ! » et longtemps dura cette prière.

11. — Non, jamais je n'écrivis au meurtrier et n'en reçus jamais de lettre. J'en ai appelé au témoignage de Dieu et de son Verbe, son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ; mais accorde-moi d'adresser aussi quelques questions à mon accusateur. Comment est-il parvenu à cette connaissance? prétendrait-il avoir des autographes de lettres? car c'est un bruit que les ariens se sont travaillés à répandre. D'abord qu'il produise des caractères semblables aux miens. Et encore n'est-ce pas infaillible : il est d'habiles faussaires qui, plus d'une fois, imitèrent jusqu'à l'écriture de vos mains impériales. Aussi la ressemblance des caractères est-elle sans autorité, si ceux qui ont l'habitude d'en former de pareils ne viennent aussi rendre témoignage à leurs lettres. Je veux encore demander aux sycophantes qui leur a livré ces lettres et où elles furent trouvées? Car j'avais des secrétaires qui écrivaient sous ma dictée, et cet homme en avait qui recevaient ce qu'on lui adressait et le lui remettaient. Mes secrétaires sont présents ; daigne faire appeler ceux de Magnence, qui doivent vivre encore. Informe au sujet de ces lettres, examine comme si tu étais en présence de la vérité, la sauvegarde des rois et surtout des rois chrétiens. Avec elle, vous régnez en sécurité : car, dit la sainte Ecriture, *La miséricorde et la vérité sont la garde d'un roi*; *elles entourent son trône de justice* [1]. C'est en s'en faisant nn bouclier que triompha

[1] *Proverbes*, xx, 28.

le sage Zorobabel, et tout le peuple s'écria : ***Grande est la vérité, et elle prévaut*** (1).

12. — Si la calomnie s'était adressée à d'autres, je ferais appel à ta Piété, comme l'Apôtre fit appel à César (2) pour voir cesser les complots de ses ennemis; mais puisque c'est près de toi qu'on ose m'accuser, à qui appellerai-je de ton tribunal ? au Père de Celui qui dit : ***Je suis la vérité*** (3), afin qu'il incline ton cœur à la bienveillance. Maître tout-puissant, roi des siècles, père de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est toi qui par ton Verbe as donné cet empire à ton serviteur Constance. Eclaire son cœur, afin qu'il reconnaisse la calomnie ourdie contre moi et accueille avec bonté mon apologie; qu'il ne laisse ignorer de personne que ses oreilles sont affermies dans la vérité, et que, selon l'Ecriture, ***Seules, les lèvres justes sont agréées du roi*** (4). C'est ainsi, en effet, que prospère le trône de la royauté, comme tu l'as fais dire par Salomon (5).

Ainsi donc, interroge, et que les accusateurs apprennent que tu te préoccupes de découvrir la vérité. Observe si la couleur de leur visage ne dévoile pas leur calomnie : car c'est un indice de la conscience. ***Le visage,*** dit l'Ecriture, ***s'épanouit dans la joie du cœur ; mais, dans le chagrin, il est triste*** (6). Ainsi la conscience trahit les complots des frères de Joseph (7); ainsi le visage de

(1) Esdras, III, iv, 41.
(2) *Actes des Apôtres*, xxv, 11.
(3) Saint Jean, xiv, 6.
(4) *Proverbes*, xvi, 13.
(5) Ibid., xxv, 5.
(6) Ibid., xv, 13.
(7) *Genèse*, xlii, 21.

Laban montra sa méchanceté contre Jacob ([1]). Aussi vois-tu le soupçon chez ceux qui fuient et se cachent, et, en nous, la liberté de la justification : car il ne s'agit pas aujourd'hui de biens de fortune, mais de la gloire de l'Eglise. Celui qui est frappé d'une pierre, cherche le médecin ; mais les coups de la calomnie sont plus aigus que ceux des pierres : *La calomnie*, dit Salomon, *est une massue, un glaive, un javelot aiguisé* ([2]). Contre eux, il n'est de remède que la vérité. La néglige-t-on : les blessures s'aggravent plus terriblement.

13. — De là le trouble de toutes les Eglises. On imagine des prétextes, et des évêques si considérables et d'un tel âge sont exilés, parce qu'ils sont en communion avec moi. Et si tout devait s'arrêter là, l'attente serait bonne : car tu es humain. Puisse, pour que le mal n'aille pas plus loin, la vérité prévaloir en toi ! Ne laisse pas le soupçon s'élever sur toute l'Eglise, quand des chrétiens, et surtout des évêques, osent de tels complots et de tels écrits. Si tu ne veux pas faire de recherches, il est plus juste d'ajouter foi à ma justification qu'à la calomnie. Les calomniateurs font le mal en ennemis ; moi, je combats et j'apporte des preuves. J'admire vraiment la réserve de mes paroles et l'impudence où en sont venus mes adversaires, de mentir à un empereur ! Mais examine dans l'intérêt de la vérité et, comme il est écrit, *en recherchant*, *recherche* ([3]), devant nous, d'où viennent ces propos et où furent trouvées les lettres. Mais on ne convaincra pas un de mes secrétaires, et pas un de ceux du tyran ne parlera : car c'est une ima-

([1]) *Genèse*, XXXI, 5.
([2]) *Proverbes*, XXV, 18.
([3]) JOEL, I, 7.

gination. Et peut-être convient-il de ne pas chercher davantage : car on ne le veut pas, de crainte que celui qui écrivit les lettres ne soit nécessairement découvert. Quel est-il ? Seuls les calomniateurs le savent.

14. — Puisque la grande église est aussi devenue un sujet d'accusation, parce que la synaxe y aurait été célébrée avant l'achèvement de l'édifice, je présenterai une nouvelle apologie à ta Piété ; car j'y suis réduit par les sentiments hostiles de mes adversaires. Oui, je le confesse, cette synaxe fut célébrée ; jusqu'ici je n'ai point menti ; je ne vais point maintenant nier la vérité. Mais la chose s'est faite autrement que ne l'ont rapportée les accusateurs. Permets-moi de le dire, nous ne célébrâmes point de jour de dédicace, très-pieux Auguste : il nous était interdit de le faire avant d'avoir reçu ton ordre; ce n'est point non plus par préméditation que nous en vînmes à cet acte : aucun évêque, aucun clerc, n'avait été appelé, et les travaux étaient loin d'être terminés. La synaxe ne fut pas même annoncée, pour ne point donner de prétexte à l'accusation. Tous savent ce qui s'est passé; écoute néanmoins avec ta douceur et ta patience. C'était la fête de Pâques. Le peuple était immense et tel que pourraient le désirer dans une ville chrétienne des empereurs amis du Christ. Les églises se trouvant peu nombreuses et trop étroites, il y avait un grand trouble; on demandait à se réunir dans la grande église et que là tous priassent pour ton salut : ce qui se fit. Je les exhortais à attendre et à se réunir, en se pressant dans les autres églises; ils n'écoutèrent pas et étaient prêts à sortir de la ville et à se rassembler dans le désert, sous le soleil, aimant mieux supporter la fatigue de la route que de célébrer la fête dans le chagrin.

15. — Crois-moi, ô empereur, et ici reçois encore le témoignage de la vérité. Dans les synaxes de la sainte Quarantaine, à cause de l'exiguïté des édifices et de la grande multitude des peuples, beaucoup d'enfants et de nombreuses jeunes femmes, beaucoup de vieilles et de nombreux jeunes hommes, violemment pressés, furent rapportés chez eux : grâce à Dieu, aucun ne mourut ! mais tous murmuraient et demandaient la grande église. Si, avant la fête, telle fut la presse, que fût-il arrivé le jour même de la fête? toutes choses encore plus fâcheuses. Il ne convenait pas que la joie se changeât pour les peuples en chagrin, l'allégresse en deuil, la fête en pleurs, surtout quand je savais avoir l'exemple des Pères. Le bienheureux Alexandre, quand les églises étaient trop étroites, et que lui-même bâtissait, sous le nom de Théonas, celle qui alors était regardée comme trop grande, y réunissait les fidèles et, malgré les assemblées, n'interrompait pas les travaux.

J'ai vu la même chose à Trèves et à Aquilée ; là aussi, les jours de fête et à cause de la multitude, les évêques faisaient les assemblées dans des lieux encore en construction, et ils ne trouvaient point d'accusateurs. Ton propre frère, d'heureuse mémoire, fit partie, dans Aquilée, d'une telle synaxe. Ainsi je fis moi-même ; ce ne fut pas une inauguration, mais une assemblée de prière. Aussi, je le sais, ami de Dieu, tu accueilles avec faveur l'empressement des peuples et me pardonnes de ne pas avoir mis d'obstacle aux prières d'une telle multitude.

16. — Mais je veux encore adresser une question à mon accusateur. Où convenait-il que les peuples priassent, dans le désert ou dans un lieu de prière en cons-

truction? Quel était le lieu convenable, le lieu saint où le peuple pût répondre *amen?* le désert ou l'endroit qui déjà portait le nom du Seigneur? Et toi, très-pieux empereur, où eusses-tu voulu que les peuples levassent les mains et priassent pour toi? sur le passage des hellènes ou dans un édifice qui, sous ton nom, est désormais, ou plutôt depuis sa première fondation, appelé la maison du Seigneur? Je sais que tu t'empresses de répondre en faveur de ton église : car tu souris, et ton sourire me montre ton sentiment. Mais, dit l'accusateur, il fallait prier dans les églises. Je l'ai dit, elles sont toutes trop petites et trop étroites pour les peuples. Comment convenait-il de faire les prières? Valait-il mieux que le peuple assistât, par parties et en se divisant, à une prière périlleuse, ou, du moment qu'il y avait désormais un édifice capable de recevoir tous les fidèles, qu'une seule et même voix s'y fît entendre dans une universelle symphonie? n'était-ce pas préférable? Ainsi se montrait l'unanimité de la multitude; ainsi sommes-nous plus vite entendus de Dieu. Car, selon la promesse du Sauveur, si deux personnes unissent leurs voix pour tout ce qu'elles pourront demander, il leur sera accordé [1]. Que sera-ce si d'une telle réunion de peuples il s'élève une seule voix, disant à Dieu *amen?* Qui ne fut dans l'admiration? Qui ne te félicita à la vue d'un tel peuple assemblé dans un seul lieu? et les peuples, avec quelle joie ils se regardaient mutuellement, eux qui auparavant se réunissaient en des lieux divers! Ce fut pour tous du bonheur; seul, le calomniateur fut affligé!

[1] Saint Matthieu, xviii, 2.

17. — Il me reste à prévenir une autre objection. L'édifice n'était pas achevé, dit l'accusateur, et il n'était pas permis d'y faire des prières. *Lorsque tu pries*, dit le Seigneur, *entre au fond de ta demeure et ferme les portes* (1). Maintenant que dira l'accusateur? ou plutôt que diront les sages et les vrais chrétiens? Interrogeles, ô empereur : car c'est de l'un qu'il est écrit : *Le fou dira des folies* (2), et des autres : *Prends conseil de tout homme de sens* (3). Quand les églises étaient trop étroites, quand les peuples étaient si nombreux et voulaient s'en aller au désert, que fallait-il faire? Le désert n'a point de portes et est accessible à qui veut venir ; le lieu du Seigneur, au contraire, a des murs et des portes; il fait la distinction des pieux et des profanes. Tout homme sensé, ô empereur, n'en convient-il pas avec ta Piété? Ici, on le sait, il y a légitime prière ; là, soupçon de désordre : excepté pourtant si, privés de sanctuaires, ceux qui prient, comme Israël, habitaient la solitude; encore Israël, en élevant le tabernacle, avait-il désormais circonscrit le lieu de prière. O maître et vrai roi des rois, Christ, Fils unique de Dieu, Verbe et Sagesse du Père, c'est parce que le peuple implora ta clémence, c'est parce que par toi il invoque ton Père, le Dieu suprême, pour le salut de ton serviteur, le très-pieux Constance, qu'aujourd'hui je suis accusé. Je rends grâce à ta bonté qu'on me fasse un crime de l'observance de tes lois. Tout autre eût été l'accusation, et véritable le grief, si, laissant là l'édifice élevé par l'empereur, nous eussions cherché le désert pour prier. Comme alors

(1) Saint Matthieu, vi, 6.
(2) Isaïe, xxxii, 6.
(3) *Tobie*, iv, 19.

l'accusateur eût donné carrière à son bavardage ! Comme il eût été persuasif, en disant : Il a méprisé ton lieu de prière ; il est contre ton œuvre ; il a ri en passant outre ; il a indiqué le désert pour suppléer au manque d'espace ; les peuples voulaient prier, il les en a empêchés. Voilà ce qu'il voulait dire ; voilà ce qu'il cherchait ; il ne supporte pas de ne rien trouver et finit par imaginer des paroles. S'il tenait ce langage, il me couvrirait de confusion, comme aujourd'hui il me fait injure, quand, à l'exemple du diable, il observe ceux qui prient. Il s'est mépris en lisant l'histoire de Daniel ; il t'a cru, l'ignorant ! possédé de l'esprit de Babylone, et ne savait pas que tu es l'ami du bienheureux Daniel (1), que tu adores le même Dieu que lui, que, loin de les empêcher, tu veux que tous prient pour ton salut et la paix de tout ton règne.

18. — Telles sont mes plaintes contre mon accusateur. Toi, très-pieux Auguste, puisses-tu voir revenir de nombreuses années et célébrer la dédicace de notre église ! Les prières que tous ont faites pour ton salut ne sont point un obstacle à cette solennité. Qu'ils se gardent de ce mensonge, les ignorants ! qu'ils apprennent des Pères et lisent les Ecritures, ou plutôt qu'ils apprennent de toi, un ami des lettres, ce que firent le fils de Josédec, le prêtre Jésus, et ses frères, le sage Zorobabel, fils de Salathiel, et Esdras, un prêtre, un scribe de la loi. Quand, après la captivité, le temple se relevait, à la fête des Tabernacles, jour de grande solennité et de prière pour Israël, ils rassemblèrent le peuple d'un commun accord dans le vaste vestibule de la principale

(1) Daniel, vi.

entrée, tournée vers l'Orient, y disposèrent l'autel de Dieu, firent les offrandes et célébrèrent toute la solennité ([1]). Et ainsi, dans la suite, firent-ils les sacrifices les jours de sabbat et de renouvellement du mois, et les peuples élevaient leurs prières. Et l'Ecriture dit clairement que ces choses se faisaient et que le temple de Dieu n'était pas encore bâti ; ou plutôt il s'élevait et s'accroissait, au milieu de ces prières. Ni l'attente de la dédicace ne fut un empêchement aux prières, ni les prières des assemblées ne furent un obstacle à la dédicace. Le peuple continuait de prier, et lorsque tout l'édifice fut achevé, on fit la dédicace, on offrit les victimes de l'inauguration, et tous fêtèrent la fin des travaux. C'est ce que firent aussi le bienheureux Alexandre et les autres pères. Ils avaient déjà assemblé le peuple dans leurs églises, quand, après leur achèvement, ils rendirent grâce au Seigneur par la célébration de la dédicace. C'est aussi ce qu'il te convient de faire, ô empereur : l'édifice est prêt ; il a été purifié par nos prières ; il n'attend plus que la présence de ta Piété, la seule chose qui manque à sa parure. Puisses-tu remplir ce désir et, après avoir élevé une demeure à Dieu, lui offrir la prière qui lui est due ! Tel est le vœu de tous.

19. — Accorde-moi d'examiner la dernière calomnie et permets-moi de m'en justifier. Ils ont osé m'accuser d'avoir résisté à tes ordres, en refusant de sortir de mon église. Je les admire de ne point se fatiguer de calomnier ; comme eux, je ne me fatigue point, ou plutôt je suis heureux de me justifier : car plus il y a d'apologies, plus ils peuvent être connus.

([1]) Esdras, I, iii, 10, 11.

J'aurais résisté aux ordres de ta Piété? à Dieu ne plaise! Moi qui ne suis pas un assez grand personnage pour résister même au questeur de ville, j'aurais désobéi à un si grand empereur! Et, à ce sujet, qu'est-il besoin de tant de paroles? Toute la ville me rend témoignage. Néanmoins permets-moi de reprendre l'affaire dès le principe. Si tu m'écoutes, tu admireras, j'en suis sûr, la dextérité de mes ennemis. Montanus vint m'apporter une lettre, comme si je t'avais écrit pour aller en Italie et pouvoir combler les vides que je crois voir dans l'ordre ecclésiastique. Je rends grâce à ta Piété d'avoir daigné consentir, comme si je t'avais écrit, et pourvu à ce que je pusse entreprendre ce voyage et l'achever sans fatigue; mais j'admire que ceux qui mentirent à tes oreilles n'aient pas tremblé, à la pensée que le mensonge est le propre du diable et que les menteurs sont étrangers à Celui qui dit : *Je suis la vérité* (1). Je n'avais point écrit; une telle lettre, mon accusateur ne saurait la trouver; et, quand il m'eût fallu écrire chaque jour pour jouir de ta vue bienveillante, il n'est ni saint d'abandonner les églises, ni juste d'être importun à ta Piété, surtout quand, même absent, je te vois acquiescer aux demandes qui concernent l'Eglise. Ordonne-moi de lire les ordres que m'apportait Montanus. Les voici.....

20. Où donc trouvèrent-ils encore cette lettre, ceux qui m'ont accusé? Je voudrais leur entendre dire qui la leur a donnée. Fais-les interroger, et tu apprendras qu'ils l'ont imaginée comme celle dont ils faisaient tant de bruit sous l'exécrable nom de Magnence. S'ils sont encore pris en délit de mensonge, à quelle justification

(1) Saint Jean, xiv, 6.

nous réduiront-ils désormais? Car tel est leur souci, telle est, je le vois, leur ardeur : tout agiter et tout troubler. Peut-être, à force de propos, t'irritent-ils enfin contre moi ; mais de tels hommes, il est juste de les repousser et de les haïr, parce qu'ils regardent comme leur ressemblant ceux dont ils sont écoutés et pensent que leurs calomnies pourront prévaloir même sur toi. Ainsi prévalut autrefois celle de Doëg contre les prêtres de Dieu [1] ; mais celui qui l'écouta était l'injuste Saül. Ainsi Jézabel, par ses calomnies, put nuire au très-religieux Naboth [2] ; mais celui qui l'écouta était Achab, le méchant et l'apostat. Quant à David, le très-saint David, dont il te convient d'être l'imitateur, comme tous le désirent, non-seulement il n'admettait pas de tels hommes, mais il les écartait comme des chiens enragés : *Celui qui parlait en secret contre le prochain, je le poursuivais* [3]. Et ainsi observait-il le précepte : *Tu n'accueilleras pas de vains bruits* [4]. Et vains aussi furent leurs propos auprès de toi ; car, comme Salomon, tu demandas au Seigneur, qui t'a exaucé, crois-le, d'éloigner de toi toute parole vaine et mensongère [5].

21. — Du moment que cette lettre était une œuvre de calomnie et ne renfermait pas même l'ordre de venir, j'ai reconnu que ce n'était pas une volonté de ta Piété que je me rendisse auprès de toi. Tu ne m'invitais pas ouvertement à venir, tu m'écrivais comme si je t'avais moi-même écrit ; tu voulais redresser ce qui semblait

(1) *Rois*, I, XXII, 9.
(2) Ibid., III, XXI, 7 et suiv.
(3) *Psaumes*, C, 5.
(4) *Exode*, XXIII, 1.
(5) *Proverbes*, XXX, 8.

défectueux : il était clair, sans que personne le dît, que la lettre apportée n'était pas l'expression de ta Mansuétude. C'est ce que tous reconnurent ; c'est ce que j'indiquai par écrit ; et Montanus sut que je ne refusais pas de partir, mais que je ne pensais pas qu'il me convînt que ce fût sur ma demande, afin de ne point faire trouver aux sycophantes un nouveau prétexte de dire que j'étais importun à ta Piété. Il est certain que je fis mes préparatifs, comme le sut encore Montanus ; j'étais prêt, si tu avais daigné m'écrire, à partir sur-le-champ et à m'empresser de me rendre à ton appel. Je n'étais pas un insensé pour résister à un tel ordre. Ta Piété ne m'écrivit pas. Pouvais-je me présenter sans avoir été appelé ? Que parlent-ils de ma désobéissance, puisqu'il n'y eut point de commandement ? N'est-ce pas encore une calomnie de mes ennemis, qui, dans leur imagination, donnent comme réalité ce qui est sans réalité ? Et maintenant que je me justifie, je crains qu'ils ne bourdonnent partout, comme si je ne daignais pas me justifier, tant je suis pour eux un facile sujet d'accusation, tant ils sont prompts à la calomnie, au mépris de l'Ecriture qui dit : ***N'aime pas à mal parler, pour ne point être enlevé*** (1).

22. — Lorsque Montanus fut parti, vingt et un mois après, arriva Diogène le notaire. Il ne me remit pas de lettre, nous ne nous vîmes point, et il ne me signifia rien qui fît supposer un ordre. Quand Syrianus, le chef de l'armée, entra dans Alexandrie, comme les ariens répandaient certaines rumeurs et annonçaient que tout allait se faire à leur gré, je lui demandai s'il

(1) *Proverbes*, xx, 13.

avait une lettre qui autorisât leurs propos. Oui, je le confesse, je demandais une lettre qui fût un ordre. Il me répondit qu'il n'en avait point; je demandai alors que Syrianus ou le préfet de l'Egypte, Maximus, me donnassent cet ordre par écrit. Si je mettais une telle insistance, c'est que ton Humanité m'avait écrit de n'être troublé de rien, de ne point faire attention à ceux qui voudraient m'effrayer et de rester sans inquiétude dans les églises. Ceux qui m'avaient apporté cette lettre sont Palladius, autrefois maître du palais, et Astérius, qui fut chef militaire d'Arménie. Permets-moi de te lire la copie de ta lettre ; la voici.

23. — « Constance, vainqueur, Auguste, à Athanase.
» Il n'a pas échappé à ton intelligence que j'ai toujours
» souhaité le bonheur de mon frère Constant. Quand je
» sus qu'il avait été enlevé par un complot des plus
» monstrueux des hommes, dans quelle tristesse fus-je
» plongé ! Votre prudence en peut juger aisément.
» Mais, puisque, dans la présente circonstance, il se
» trouve des gens pour tenter de t'effrayer de ce drame
» lamentable, j'ai cru devoir envoyer la présente lettre
» à ta Dignité. Je t'exhorte à pratiquer le devoir d'un
» évêque : instruis le peuple à se réunir dans la vraie
» religion et vaque avec lui aux prières consacrées.
» Ainsi nous est-il agréable : nous voulons que, confor-
» mément à notre décision, tu sois en tout temps évê-
» que dans ton Eglise. » Et d'une autre main : « Que la
» Divinité te conserve pendant de longues années, Père
» très-aimé ! »

24. — Ils parlèrent de cette lettre avec les juges; mais moi qui l'avais en main, n'avais-je pas raison de demander un écrit et de ne point me prêter téméraire-

ment à leurs prétextes? Et eux, en ne montrant point d'ordre de ta Piété, n'allaient-ils pas droit contre la pensée de ta lettre? Ils ne présentaient pas d'écrit, et moi je ne pensais pas que, sans écrit, leurs paroles fussent conformes à la lettre de ton Humanité : c'est, en effet, contre de telles paroles qu'elle me mettait en garde. Ma conduite fut donc juste, ô Auguste très-ami de Dieu : j'étais rentré dans ma patrie avec une lettre ; je n'en devais sortir qu'avec une lettre. Il ne fallait pas que j'eusse un jour à répondre d'avoir fui de mon église, mais que, parti par ordre, je pusse donner la raison de ma retraite. C'est ce que pensaient aussi le peuple et les prêtres, et, avec eux, une très-grande partie de la ville, pour ne pas dire plus, quand ils se rendirent auprès de Syrianus, près duquel se trouvait le préfet de l'Egypte, Maximus. Ils demandaient qu'on m'écrivît et qu'on m'envoyât une lettre, ou qu'on cessât de troubler les églises jusqu'à ce qu'ils eussent député vers toi. Comprenant la justice de ces vives instances, Syrianus prit ton salut à témoin et assura devant Hilaire qu'il ne nous troublerait plus, mais en référerait à ta Piété. C'est ce qui ne fut ignoré ni de la suite du général, ni de celle du préfet de l'Egypte. Le prytane de la ville conserve les termes mêmes, et tu peux apprendre que ni moi, ni aucun autre, n'avons résisté à un ordre de toi.

25. — Tous demandaient qu'on leur montrât une lettre de ta Piété. Sans doute, une seule parole de l'empereur a la même autorité qu'un écrit de sa main, surtout quand celui qui la transmet ose écrire ce qu'elle ordonne. Mais, du moment que ces hommes ne disaient point clairement qu'il y eût un ordre, qu'ils ne le donnaient pas par écrit, comme on le demandait, et parais-

saient tout faire d'eux-mêmes, je le confesse et le dis avec sincérité, je conçus des soupçons contre eux. Il y avait autour d'eux beaucoup d'ariens; ils mangeaient et prenaient conseil avec eux ; plus de liberté dans leurs actions; ils n'avaient souci que de me tendre des embûches et des piéges. Rien dans leurs actes qui parût résulter d'un ordre de l'empereur ; ils prouvaient eux-mêmes qu'ils agissaient à la demande de mes ennemis. Cette conduite me forçait d'exiger une lettre avec plus d'instance ; tout m'était suspect, leurs tentatives et leurs projets ; et, rentré dans mon église avec tant de lettres, il ne me convenait pas d'en sortir sans lettre.

Sur la foi de Syrianus, tous les fidèles se réunissaient dans les églises avec joie et sans inquiétude. Mais, vingt-trois jours après avoir donné sa parole, il envahit l'église avec des soldats, pendant que nous faisions les prières habituelles : c'est ce qu'ont vu ceux des soldats qui sont entrés ; on célébrait la veillée de la synaxe du lendemain. Il arriva dans cette nuit des choses telles que les voulaient et d'avance les avaient annoncées les ariens. Ils formaient l'escorte du général, quand il entra ; ils étaient les chefs et les conseillers de l'irruption. Conduite qui n'a rien d'incroyable, Auguste très-ami de Dieu : car ils n'échappèrent point aux yeux, et tout fut divulgué. A la vue de l'invasion, j'invitai d'abord les peuples à se retirer, et c'est seulement après eux que, caché et conduit par Dieu, comme l'ont vu ceux qui étaient avec moi, je me retirai moi-même. Depuis ce temps, je restai caché, sûr de me justifier auprès de Dieu et de ta Piété. Non, je n'ai point fui, je n'ai point abandonné mon peuple, et j'ai pour témoin de la persécution l'irruption du général, qui fut pour tous le plus

grand sujet d'étonnement. Il lui fallait ou ne pas engager sa parole, ou, après l'avoir engagée, ne point mentir.

26. — Que voulaient-ils donc? pourquoi la ruse et ces embûches, quand ils pouvaient commander et n'avaient qu'à écrire? car quelle assurance ne donne pas un ordre de l'empereur! Mais cette volonté de se dérober rendait plus clair le soupçon qu'ils n'avaient point d'ordre. Que demandais-je de déplacé, ô empereur ami de la vérité? qui ne conviendrait qu'une telle demande était bien dans la bouche d'un évêque? Tu sais, toi qui lis les Ecritures, quel crime c'est pour un évêque de déserter son église et de ne pas prendre soin du bercail de Dieu. L'absence des pasteurs n'est-elle pas pour les loups une occasion de se jeter sur le troupeau? C'est ce que cherchaient les ariens et les autres hérétiques, afin que, par mon absence, ils trouvassent le champ libre pour tromper les peuples et les jeter dans l'impiété. Si j'avais fui, quelle apologie présenterais-je aux vrais évêques? ou plutôt à celui qui m'a confié le troupeau, à celui qui juge toute la terre, au véritable et souverain roi, Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu? N'aurait-on pas raison de me faire un crime d'avoir négligé mon église? Ta Piété ne m'adresserait-elle pas ce juste reproche? Pourquoi, après être rentré avec une lettre, te retires-tu sans lettre et abandonnes-tu les peuples? Et les peuples, au jour du jugement, ne rejetteraient-ils pas sur moi leur abandon? ne diraient-ils pas : Il a fui, celui qui nous surveillait, et nous fumes négligés ; il n'était personne pour nous avertir. A ces plaintes que répondrais-je? car tel était le reproche qu'adressait Ezéchiel aux anciens pasteurs [1]; telle est la

[1] Ezéchiel, xxxiv, 2.

pensée du bienheureux apôtre Paul, quand, s'adressant à son disciple, il dit à chacun de nous : ***Ne néglige pas la grâce qui est en toi, la grâce qui t'a été donnée par l'imposition des mains des prêtres*** (¹). Telle était aussi ma crainte, quand je ne voulais pas fuir, mais recevoir un ordre, si telle était la volonté de ta Piété. Je ne reçus point ce que je demandais avec justice, et c'est à tort qu'aujourd'hui je suis accusé devant toi. Non, je ne résistai pas à un ordre de ta Piété et je ne tenterai pas de rentrer dans Alexandrie, sans que ton Humanité le veuille. Je m'empresse de le déclarer, afin que les sycophantes ne trouvent point prétexte à une nouvelle attaque.

27. — Ces considérations m'empêchaient de me trouver coupable et je m'empressais avec cette apologie vers ta Piété, connaissant ta clémence, gardant le souvenir de tes infaillibles promesses et plein de confiance dans ces mots des divins Proverbes : ***Les justes raisons sont accueillies d'un roi ami des hommes*** (²). Déjà je me mettais en chemin et je sortais du désert, quand tout-à-coup se répandit un bruit, qui d'abord semblait incroyable, mais dont la suite a montré la vérité. On disait partout que Libère, évêque de Rome, le grand Hosius d'Espagne, Paulin des Gaules, Denys et Eusèbe d'Italie, Lucifer de Sardaigne, d'autres évêques, des prêtres, des diacres avaient été bannis, parce qu'ils se refusaient à souscrire contre moi. Pendant qu'ils partaient pour l'exil, Vincent de Capoue, Fortunatianus d'Aquilée, Hérémius de Thessalonique et tous les évêques d'Occident avaient souffert une violence peu commune, une

(¹) *A Timothée*, I, IV, 14.
(²) *Proverbes*, XVI, 13.

grande contrainte et de cruelles injures, jusqu'à ce qu'ils eussent promis de renoncer à ma communion.

J'étais dans la stupeur et l'hésitation, et voilà que d'Egypte et de Libye arrive une autre nouvelle. Près de quatre-vingt-dix évêques avaient été persécutés et leurs églises livrées à ceux qui confessent les dogmes d'Arius; seize avaient été exilés ; les autres avaient pris la fuite ou s'étaient vus contraints de feindre. Telle était, disait-on, la violence de la persécution, qu'à Alexandrie, pendant que les frères priaient, le jour de Pâques et les dimanches, dans un lieu désert, près du cimetière, le chef militaire, avec plus de trois mille soldats portant des armes, des épées nues et des traits, s'était précipité sur les chrétiens et avait donné lieu à ce qu'on devait attendre d'une telle irruption contre des femmes et des enfants qui ne faisaient que prier Dieu. Peut-être ne convient-il pas aujourd'hui de raconter ces choses, de crainte que leur seul souvenir ne fasse venir des pleurs à tous les yeux. Telle fut la cruauté, que des vierges furent dépouillées de leurs vêtements, et que les corps de ceux qui avaient succombé aux coups ne furent pas immédiatement remis pour être ensevelis, mais jetés dehors en pâture aux chiens, jusqu'à ce que les parents les dérobassent, avec beaucoup de péril, en cachette et en grande peine d'être découverts.

28. — Peut-être le reste paraîtra-t-il incroyable, et, à force d'atrocité, frappera tous les hommes de stupeur. Il faut cependant parler, afin que ta sollicitude et ta piété amies du Christ apprennent que toutes ces calomnies et ces délations n'ont d'autre but que de me chasser des églises et d'y introduire l'impiété. Quand ces vrais et vénérables évêques eurent été bannis ou réduits à fuir,

des païens, des catéchumènes, les premiers du sénat et les plus illustres par la richesse, reçoivent des ariens l'ordre d'enseigner, à la place des chrétiens, la foi pieuse. On ne cherchait plus, suivant le précepte de l'Apôtre, si quelqu'un *était irrépréhensible* (1); mais, à la manière de l'impie Jéroboam (2), celui qui donnait plus d'or était nommé évêque. Et peu leur importait qu'il fût païen, pourvu qu'il donnât de l'or. Les évêques, ordonnés par Alexandre, des moines et des ascètes, furent exilés, et ces habiles artisans de calomnies ne négligèrent rien pour violer la constitution apostolique et souiller les églises. Quel fut le fruit de leurs calomnies? Il leur fut donné de transgresser la loi et de se porter à ces extrémités en ton temps : aussi est-ce contre eux qu'il a été écrit : *Malheur à vous par qui mon nom est blasphémé parmi les nations* (3).

29. — Malgré ces rumeurs et le bouleversement de toutes choses, je ne ralentis pas mon empressement et je me mis en route pour me rendre auprès de ta Piété; je mettais d'autant plus d'ardeur que j'étais convaincu que ces choses se faisaient contre la pensée de ta Piété. Je me disais que, si ton Humanité apprenait ce qui se passait, elle l'empêcherait de se renouveler à l'avenir : car un religieux empereur ne peut vouloir que des évêques soient bannis, des vierges dépouillées et les églises jetées dans le trouble. Telles étaient mes réflexions et je m'empressais sur les chemins ; mais voici que m'arrive une troisième nouvelle. On dit que des lettres ordonnent aux tyrans d'Axum de renvoyer l'évêque Frumentius,

(1) *A Timothée*, I, III, 2.
(2) *Rois*, III, XII, 31.
(3) *Aux Romains*, II, 24.

de me rechercher jusque chez les barbares, de m'amener sous escorte conformément au formulaire des préfets, de contraindre les peuples et les clercs de communiquer avec l'hérésie arienne, et, s'ils n'obéissaient pas, de les faire périr. Et ce n'était pas une simple rumeur; les faits mêmes parlaient. Si ton Humanité le permet, voici la lettre que ces malheureux lisaient sans cesse, avec menace de mort.

30. — « Constance vainqueur, très-grand, Auguste, » aux Alexandrins.

» Votre ville, fidèle à ses antiques traditions et au » souvenir de la vertu de ses fondateurs, vient encore » aujourd'hui de montrer son habituelle obéissance. » Quant à nous, si nous n'effacions même Alexandre » par notre sollicitude pour elle, nous ne nous ferions » pas de faibles reproches. C'est le propre d'un esprit » sain de montrer sa réserve en tout; mais, accordez-» moi de le dire, il appartient à la royauté de saluer » avant toutes choses votre vertu. Vous avez été les pre-» miers à établir des maîtres de sagesse et à comprendre » la voix de Dieu, vous qui avez choisi les meilleurs » guides, accueilli avec empressement notre décret, » chassé, comme il le méritait, le trompeur et l'impos-» teur, adhéré, comme il convenait, à des docteurs » d'une gravité et d'une vertu merveilleuse.

» La plupart des citoyens étaient aveuglés : on voyait » dominer un homme qui, s'élançant des profondeurs de » l'abîme et comme s'il était en pleines ténèbres, entraî-» nait au mensonge les âmes avides de vérité, n'offrait » jamais une parole fructueuse et séduisait à force de » prestiges. Les flatteurs acclamaient, applaudissaient, » s'émerveillaient; à cette heure, ils grondent encore

» entre les dents ; les simples suivaient. C'était un débor-
» dement qui, au milieu de la négligence universelle,
» emportait tout. En tête de la foule était un homme qui,
» pour parler en toute vérité, ne différait en rien des
» artisans sédentaires et ne rendait à la ville d'autre ser-
» vice que de ne point précipiter ses citoyens dans des
» gouffres. Mais ce généreux et illustre personnage n'a
» pas attendu la sentence ; il s'est lui-même condamné
» en prenant la fuite. Il est de l'intérêt même des bar-
» bares de le faire disparaître, de peur qu'il ne persuade
» l'impiété à quelques-uns d'entre eux, pleurant ses
» malheurs, comme dans un drame, devant les pre-
» miers venus. On lui dira donc un long adieu.

» Pour vous, il me faut vous ranger avec un petit nom-
» bre, ou plutôt vous honorer seuls entre tous, vous qui
» êtes aussi supérieurs en vertu et en intelligence que le
» proclament vos actes, célébrés, peu s'en faut, par toute
» la terre. Quelle prudence ! Puissé-je entendre encore
» autant de messagers raconter et glorifier votre con-
» duite, ô vous qui, par votre ardeur pour la vertu, avez
» surpassé vos ancêtres et donnez à vos contemporains
» et à la postérité un si bel exemple ! Vous avez été seuls
» à choisir, à cause de ses mœurs, le guide le plus par-
» fait pour la parole et la conduite des âmes. Vous n'a-
» vez point hésité, vous avez virilement changé de sen-
» timents, vous vous êtes unis au reste de l'Eglise. De
» ces soucis terrestres, vous vous êtes élevés aux choses
» célestes, sous la conduite du vénérable Georges, le
» plus expérimenté des hommes dans de tels exercices.

» Puissent ensemble tous les habitants de votre ville
» se fixer à sa voix comme à une ancre sacrée, afin que
» nous n'ayons plus besoin d'employer le fer ou le feu

» à la guérison des âmes souillées! Nous leur conseil- » lons de renoncer à leur zèle pour Athanase, d'oublier » ce bavardage redondant, et de se rappeler qu'ils s'ex- » posent aux derniers dangers. Se trouvera-t-il un » homme, même parmi les plus habiles, pour en sauver » les séditieux? Il serait absurde de poursuivre de con- » trée en contrée le misérable Athanase, pris en flagrant » délit d'infamie, pour lui infliger le supplice qu'il mé- » rite, quand il faudrait lui enlever dix fois la vie, et » de laisser s'agiter ses flatteurs et ses ministres, des » charlatans, des hommes tels qu'il est honteux de les » nommer et que depuis longtemps les juges ont reçu » l'ordre de mettre à mort. Peut-être ne mourront-ils » pas encore, si, renonçant à leurs premières fautes, » quoique tard, ils reviennent enfin à résipiscence. » Ils avaient pour chef le scélérat Athanase, le fléau de » la République, qui porta sur les hommes les plus » saints ses mains impies et criminelles. »

31. — Voici la lettre écrite au sujet de Frumentius, évêque d'Axum, aux tyrans de ce pays.

« Constance vainqueur, très-grand, Auguste, à Aïza- » nas et Sazanas [1].

[1] Une inscription en langue grecque, relevée sous le nom d'*Inscription d'Axum*, fait connaître, avec les titres de ces deux princes, les peuples qui formaient leur empire. Aïzanas, qui l'avait fait poser en commémoration d'une victoire de son frère Saïzanas, qu'il n'avait pas encore associé à la royauté, s'y intitule « roi des » Axomites et des Homérites, de Rhada, des Ethiopiens et de Sylé, » de Tiamo, des Bongaïtes et de Roca, roi des rois, fils du dieu » invincible Arès. » Il régnait donc sur toute l'Abyssinie jusqu'à Zeila (Sylé), au-delà du détroit de Babel-Mandeb. Etait-il encore païen, ou mêlait-il des restes de paganisme à son christianisme? On ne saurait le dire; mais il ne faut pas s'étonner de le voir se dire

» Le principal objet de notre souci et de notre ardeur » est la connaissance du Tout-Puissant. Car, je le pense, » en de telles choses, la commune espèce des hommes » mérite une égale sollicitude, pour vivre dans l'espé- » rance, avec la connaissance de Dieu et sans désaccord » sur la recherche du juste et du vrai. Pour vous ho- » norer de la même vigilance et vous faire participer » aux mêmes biens que les Romains, nous ordonnons » qu'un seul et même dogme soit en vigueur dans les » églises des deux peuples. C'est pourquoi envoyez au » plus vite l'évêque Frumentius en Egypte devant le » très-vénérable Georges et les autres évêques d'Egypte, » qui, en fait d'ordinations et de semblables juge- » ments, sont des maîtres plus autorisés.

» Vous savez sans doute et vous vous rappelez, à moins » que vous ne feigniez d'être seuls à ignorer ce qui est » dans toutes les bouches, que ce Frumentius a été élevé » à ce rang de la vie par Athanase, un homme couvert de » crimes, qui, incapable de se justifier des accusations » portées contre lui, fut aussitôt précipité de son siége, » et, ne pouvant vivre nulle part, erre d'un pays dans un » autre, comme pour échapper à sa méchanceté. Si Fru- » mentius s'empresse d'obéir, prêt à rendre compte de » toute la situation, il sera clair pour tous qu'il n'est » pas en désaccord avec la loi de l'Eglise et la foi domi- » nante. Après avoir été jugé, fait ses preuves et rendu » compte de toute sa vie, il sera institué par les évê- » ques, s'il veut être réellement et justement évêque.

fils du dieu grec Arès, parler grec et recevoir de Constance des lettres en grec. La langue grecque était répandue en Ethiopie dès le temps des Ptolémées, comme l'indique une autre inscription, celle d'Adulis.

» S'il diffère et fuit le jugement, il est bien clair que, » séduit par les discours du pervers Athanase, il est impie envers Dieu, avec la même préméditation dont a » été convaincu ce scélérat. Il est à craindre qu'il ne » passe à Axum et ne corrompe vos peuples par ses » discours impies et criminels, et que, non content de » troubler, de bouleverser les églises, de blasphémer » contre le Tout-Puissant, il ne soit pour chacun de » vos peuples en particulier une cause de renversement » et de ruine. Mais nous savons qu'après avoir ajouté à » son instruction et retiré une grande et commune utilité du commerce du très-vénérable Georges et des » autres évêques, très-versés dans de tels enseignements, il reviendra sur son siége avec une très-exacte » connaissance de toutes les choses ecclésiastiques. Que » Dieu vous garde, frères très-honorés ! »

32. — A la nouvelle de ces événements et les ayant presque sous les yeux par le récit douloureux de ceux qui les annonçaient, je le confesse, je repris le chemin du désert; je faisais cette réflexion que comprend ta Piété : Si l'on me recherche pour m'envoyer aux préfets, c'est un obstacle qui me ferme l'accès de la clémence impériale. Si ceux qui n'ont pas souscrit contre moi ont tant souffert ; si, pour n'avoir pas voulu communiquer avec les ariens, des laïques ont été mis à mort, il n'est pas douteux que les sycophantes imagineront des supplices nouveaux et mille morts contre moi ; et, après ma mort, mes ennemis formeront tel complot qu'ils voudront et contre qui ils voudront, mentant plus que jamais, bien sûrs de n'avoir plus personne pour les convaincre de faux. Je n'ai pas fui par crainte de ta Piété : je connais ta clémence et ton humanité ; mais je

voyais dans ces forfaits la fureur de mes ennemis et je réfléchissais que, dans la crainte d'être convaincus d'avoir agi contre la pensée de ta Probité, ils feraient tout pour me tuer.

C'est seulement hors des villes et de l'éparchie que ton Humanité a ordonné de chasser les évêques; et voilà que ces hommes admirables, osant outrepasser tes ordres, ont relégué, au-delà de trois éparchies, dans d'horribles et incultes déserts, des vieillards, des évêques chargés d'années. Ceux de Libye ont été envoyés dans la grande oasis; ceux de la Thébaïde, dans l'oasis d'Ammon. Je le répète: je n'ai pas fui par crainte de la mort; aucun d'eux n'a le droit de m'accuser de lâcheté; mais le Sauveur nous a prescrit de fuir, si l'on nous poursuit; de nous cacher, si l'on nous recherche; de ne point nous livrer à un péril manifeste et enflammer davantage, en nous offrant à leur vue, la colère des persécuteurs. Il y a même crime à se tuer soi-même ou à se livrer aux coups de ses ennemis. Fuir, c'est, suivant le précepte du Sauveur, connaître le temps et prendre le véritable intérêt des persécuteurs, afin que, dans leur empressement de sévir jusqu'à la mort, ils ne soient point responsables envers le précepte: ***Tu ne tueras pas*** (1). Et pourtant c'est surtout notre mal qu'ils veulent, quand ils nous calomnient. Ce qu'ils viennent de faire montre que tel est leur souci, tel leur sanguinaire dessein. Après avoir entendu, je le sais, très-religieux Auguste, tu seras dans l'étonnement: car elle est vraiment digne de stupeur, cette audace. Quelle est-elle? écoute en peu de mots.

33. — Le Fils de Dieu, notre Seigneur et notre Sau-

(1) *Exode*, xx, 13.

veur Jésus-Christ, qui, fait homme pour nous, a aboli la mort et affranchi le genre humain de la servitude, nous a, entre toutes ses grâces, fait celle d'avoir sur la terre une image de la sainteté des anges, je veux dire la virginité. Aussi celles qui possèdent cette vertu sont-elles appelées fiancées du Christ par l'Eglise catholique. Les voyant, les hellènes les admirent comme des temples du Verbe: car chez les seuls Chrétiens prospère cette vénérable et céleste institution, qui même est un grand témoignage que chez nous se trouve la réelle, la vraie vénération de Dieu. Ton père d'heureuse mémoire, le très-pieux, l'auguste Constantin, les honorait entre toutes; ta Piété, dans ses lettres, les appela souvent honorables et saintes. Mais maintenant les admirables ariens qui nous calomnient et entourent les évêques d'embûches, les traduisent devant les juges, leurs ministres dociles, les dépouillent de leurs vêtements, les suspendent aux hermétairies (1) et leur frappent tant de fois les flancs de trois coups de suite, que jamais les vrais malfaiteurs ne subirent pareil supplice. Pilate autrefois, sollicitant la faveur des Juifs, perça d'un coup de lance un des flancs du Sauveur; eux, ils surpassent encore la fureur de Pilate: ce n'est pas un seul, mais les deux flancs qu'ils déchirent; car les membres des vierges sont par excellence les membres du Sauveur.

Il suffit que l'on raconte de tels forfaits pour que tous

(1) Les *hermès*, ἑρμαὶ, étaient, on le sait, des bustes d'Hermès surmontant des stèles oblongues. Les *hermétairies*, ἑρμητάρια, étaient des piliers auxquels on attachait les coupables condamnés à la flagellation pour leur infliger le supplice. Il est probable qu'au moins dans le principe elles étaient, comme les *hermès*, surmontées d'une tête de Mercure.

frissonnent à leur récit; eux seuls, non-seulement ils ne tremblent pas de dépouiller et de déchirer les membres purs que les vierges ont consacrés à notre seul Sauveur le Christ, mais encore, pour comble d'horreur, lorsque tous leur reprochent une telle cruauté, au lieu de rougir, ils prétextent un ordre de ta Piété: tant ils sont audacieux en tout et pervers dans leurs desseins ! Non, on n'a pas ouï que, même pendant les persécutions, il se soit rien fait de tel; et si un tel forfait s'est jamais rencontré, il ne convenait, quand tu es chrétien, ni que la virginité souffrît cette injure et ce déshonneur, ni que ces malheureux rejetassent leur cruauté sur ta Piété: car c'est un mal personnel aux seuls hérétiques d'être impies envers le Fils de Dieu et cruels envers ses saintes vierges.

34. — Quand les ariens se livraient à tant et de tels crimes, je n'ai point failli en obéissant à la divine Ecriture: *Cache-toi*, dit-elle, *pour un moment, jusqu'à ce que passe la colère du Seigneur* (1). Tel fut le nouveau motif de ma retraite, Auguste très-ami de Dieu; je n'ai refusé ni de partir pour le désert, ni, s'il l'eût fallu, de descendre du haut du rempart dans une corbeille (2). J'ai tout supporté et j'ai habité avec les bêtes sauvages, jusqu'à ce que vous fussiez passés. J'attendais l'occasion d'un tel discours et j'avais la confiance que les calomniateurs seraient convaincus, que ton Humanité se montrerait. O bienheureux et très-pieux Auguste, qu'eusses-tu préféré? que je vinsse, quand mes calomniateurs me cherchaient, ardents de fureur? ou, selon ce qui est écrit,

(1) *Isaïe*, XXVI, 20.
(2) *Aux Corinthiens*, II, XI, 33.

que je me cachasse un moment, afin que, ce pendant, les sycophantes fussent convaincus d'hérésie et que ton Humanité se manifestât? Eusses-tu voulu, ô empereur, que je comparusse devant tes juges, afin que, quand tu n'avais écrit qu'en vue d'une simple menace, sans comprendre ta pensée et excités par les ariens, ils me fissent périr en vertu de ta lettre, et, à cause de cette lettre, t'imputassent ma mort? Il ne me convenait, ni de me présenter de moi-même, ni de me livrer pour qu'on versât mon sang; il ne convenait pas qu'un empereur, ami du Christ, prît à son compte des meurtres de chrétiens, des meurtres d'évêques.

35. — Il a donc mieux valu me cacher et attendre cette occasion. Oui, je sais que, grâce à ta connaissance des divines Ecritures, tu m'approuves et applaudis à ma conduite. Voilà que, dans le silence de ceux qui t'irritaient, a paru ta religieuse clémence ; voilà qu'il a été démontré à tous que, même dans le principe, ce n'était pas toi qui persécutais les chrétiens, mais que c'étaient nos ennemis qui dévastaient les églises pour répandre partout leur impiété, et que, si je n'avais pris la fuite, j'aurais depuis longtemps été pris dans leurs complots. Car ceux qui n'ont pas refusé de proférer contre moi de telles calomnies devant un si grand prince, ceux qui se sont portés à de tels attentats contre des évêques et des vierges, poursuivaient évidemment ma mort. Mais grâces soient rendues au Seigneur qui t'a donné l'empire, tous ont proclamé ta clémence et leur méchanceté, qui m'a, dans le principe, fait prendre la fuite, afin que je pusse t'adresser cette justification et que tu trouvasses quelqu'un pour exercer ton humanité.

Je t'en supplie, puisqu'il est écrit: ***Une humble réponse écarte la colère*** [1] ; puisqu'il est dit encore : ***Les justes raisons sont accueillies du roi*** [2], accueille cette apologie, rends tous les évêques et tous les clercs à leurs patries et à leurs églises. Ainsi sera dévoilée la méchanceté des calomniateurs, et toi, maintenant et au jour du jugement, tu pourras dire avec confiance au Seigneur, notre Sauveur et notre souverain roi, Jésus-Christ : ***Je n'ai fait périr aucun des tiens*** [3]. Ce sont eux qui ont comploté contre tous ceux qui t'appartenaient ; moi, je me suis affligé sur ceux qui sont morts, sur les vierges déchirées de coups, sur tous les maux faits aux chrétiens ; j'ai rappelé les exilés et les ai rendus à leurs églises.

(1) *Proverbes*, XV, 1.
(2) Ibid., XVI, 13.
(3) SAINT JEAN, XVIII, 9.

II.

APOLOGIE DE SAINT ATHANASE SUR SA FUITE.

I. — J'entends dire que Léontius, l'évêque actuel d'Antioche, Narcisse de Néroniade, Georges de Laodicée et les ariens de leur secte, répandent mille bruits injurieux sur moi et m'accusent de lâcheté, parce que, lorsqu'ils me cherchaient pour me faire périr, je ne me suis pas offert à leurs coups. A leurs injures et à leurs calomnies, je pourrais répondre par des faits qu'ils ne sauraient nier et que condamnent tous ceux qui les ont entendu articuler contre eux; mais je ne me laisserai pas entraîner à leur dire autre chose que cette parole du Seigneur : *Le mensonge vient du diable* (1), et ce mot de l'Apôtre : *Les insulteurs n'hériteront point du royaume de Dieu* (2). Il suffit de montrer par là qu'ils ne règlent sur l'Evangile ni leurs pensées ni leurs actes, et n'estiment beau que ce qu'ils veulent, au gré de leurs passions.

2. — Mais, puisqu'ils se donnent les airs de m'accuser de lâcheté, il me faut écrire quelques mots qui montreront la perversité de leur caractère, leur ignorance de la sainte Ecriture, ou, s'ils la connaissent, leur incrédulité sur la divine inspiration de ses oracles. S'ils croyaient, ils n'oseraient pas contre elle et ne riva-

(1) SAINT JEAN, *Ep.* I, II, 21.
(2) *Aux Corinthiens*, I, VI, 10.

[illegible] s Juifs, meurtriers
[illegible] nné ce précepte:
[illegible] t autre : *Que celui*
[illegible] *mère, périsse de*
[illegible] en sens contraire,
[illegible] et s'arrogent l'ar-
[illegible] ents; ils lisent les
[illegible] nt en contradiction
[illegible] nocents de prendre
[illegible] bat ([1]), et eux-mê-
[illegible] lois ni du sabbat,
[illegible] s la perversité de
[illegible] salut des disciples
[illegible] ur opinion person-
[illegible] leur transgression.
[illegible] is de princes de So-
[illegible] et il ne me semble
[illegible] qui leur est infligé.
[illegible] on. Car ils ne com-
[illegible] sent même savoir ce
[illegible] e science, celle de
[illegible] r des méfaits pires
[illegible]

[illegible] pas par vertu, dans
[illegible] e cœur. D'où vien-
[illegible] ur des hommes qui
[illegible] du mauvais esprit?
[illegible] nt partout de tels

[illegible]

bruits, se figurant, dans leur bonhomie, que, par crainte de leurs injures, je vais me livrer entre leurs mains. Voilà ce qu'ils veulent ; c'est pour cela qu'ils s'agitent, jouent la comédie de l'amitié et poursuivent en ennemis. Rassasiés de sang, ils veulent encore se délivrer d'un homme qui, éternel ennemi de leur impiété, affiche et confond leur hérésie.

3. — Quel est celui qu'ils ont jamais poursuivi et pris, sans le traiter avec violence? Quel est celui qu'ils ont recherché et découvert sans le faire mourir misérablement ou vivre dans une complète affliction? Car telles sont leurs œuvres ; les juges ne sont que les ministres de leur cruauté. Quel lieu ne garde le souvenir de leur méchanceté? qui, pour avoir pensé autrement qu'eux, ne les a vus comploter et imaginer des prétextes à la façon de Jézabel? quelle église aujourd'hui n'est pas en deuil, par suite de leurs trames contre les évêques? Antioche pleure Eustathe, le confesseur, l'orthodoxe ; Balanée, l'admirable Euphration ; Paltos et Antarados, Cymatius et Cartérius ; Andrinople, Eutrope, l'ami du Christ, et son successeur Lucius, qui souvent porta leurs chaînes et y mourut ; Ancyre, Marcellus ; Béroée, Cyrus ; Gaza, Asclépas. Ce n'est qu'après les avoir d'abord couverts d'outrages que ces trompeurs les firent bannir. Quant à Théodule et Olympius, évêques de Thrace, quant à moi et à mes prêtres, ils ne nous firent rechercher que pour nous infliger la peine capitale ; et telle eût peut-être été notre mort, si, alors aussi [1], nous n'eussions pris la fuite contre leur espoir. Car ainsi l'ordonnaient

[1] Il parle de sa première fuite, lors de l'intronisation de Grégoire.

[illegible] t contre Olympius [illegible] ir poursuivi et dé- [illegible] le, ils le firent pu- [illegible] n Cappadoce ; ils [illegible] préfet, Philippe, [illegible] e de leurs pervers

[illegible] ant de crimes, et [illegible] nullement. Ils ne [illegible] mme la sangsue du [illegible] nt pour le mal et [illegible] ndes églises. Qui [illegible] viennent de faire? [illegible] de leurs actes? Les [illegible] s priaient dans les [illegible] de Rome, Libère, [illegible] Denys, de celle de [illegible] de Sardaigne, Eu- [illegible] ues, des hérauts de [illegible] ns autre motif que [illegible] à l'hérésie d'Arius [illegible] à leurs calomnies

[illegible] t grand et heureux [illegible] nommé Hosius ([a]) ; [illegible] u'ils l'ont fait ban- [illegible] onnu, mais le plus [illegible] i seul que tous les

[illegible] thanase avait dit de [illegible] ὸν ἀληθῶς Εὐτρόπιον.

autres. Quel synode ne présida-t-il pas ([1]) ? La droiture de sa parole ne persuadait-elle pas tous les esprits ? quelle église ne garde les plus beaux souvenirs de son intercession ([2]) ? qui jamais, dans le chagrin, vint à lui, sans revenir consolé ? qui, dans le besoin, lui fit une demande, sans obtenir ce qu'il voulait ? Un tel homme ne put échapper à leur audace, parce que, sachant de quelles calomnies ils sont capables par leur impiété, il n'avait point souscrit à leurs complots contre moi. Si plus tard, par suite des coups qui lui furent portés hors de toute mesure et des trames ourdies contre ses proches, vieux et faible de corps, il leur céda un instant, il n'est pas moins une preuve de la méchanceté de ces hommes dont le souci est de montrer partout qu'ils ne sont pas de vrais chrétiens.

6. — Une seconde fois ils envahirent Alexandrie, me cherchant pour me tuer, et ce fut une guerre plus cruelle que la première. Tout-à-coup des soldats cernèrent l'église, et, au lieu des prières, on entendait le bruit des armes. Puis, pendant le carême, arrive leur émissaire, Georges de Cappadoce, qui, instruit par de tels maîtres, ajoute à tant de maux. Après la semaine de Pâques, des vierges étaient jetées en prison, des évêques emmenés dans les chaînes par des soldats ; on pillait les demeures et le pain des veuves et des orphelins ; on faisait des descentes dans les maisons, on transportait la nuit les chrétiens, on mettait les scellés, les frères des clercs étaient en danger pour leurs frères. Suivirent de

([1]) Il avait présidé le concile de Nicée.

([2]) Allusion à la mission qu'il avait remplie à Alexandrie, où Constantin l'avait envoyé comme médiateur entre Alexandre et Arius. — Voyez p. 101.

plus affreuses audaces. La semaine de la sainte Pentecôte, le peuple, après avoir jeûné, s'était rendu au cimetière pour prier; tous avaient horreur de la communion de Georges. A cette nouvelle, ce profond scélérat excite le chef militaire Sébastien, un manichéen, et celui-ci, avec une troupe de soldats portant des armes, des épées nues, des arcs et des traits, se précipite en plein dimanche sur les peuples. Il ne trouve plus que quelques fidèles en prière: car la plupart s'étaient retirés à cause de l'heure; et alors furent commis les crimes qu'on devait attendre d'un agent des ariens. Il allume un bûcher, place des vierges près du feu et les force de dire qu'elles ont la foi d'Arius; les voyant victorieuses, sans souci des flammes, il les fait dépouiller et battre au visage, au point de les rendre méconnaissables.

7. — Il prend quarante hommes et les bat avec une cruauté inouïe. Coupant des branches de palmier armées de leurs épines, il leur en déchire le dos; quelques-uns furent obligés de se faire opérer pour enlever les épines; d'autres ne supportèrent pas ces blessures et moururent. Tout ce qui fut pris fut, avec les vierges, relégué dans la grande oasis. Dans le principe, ils ne firent point rendre les corps des morts à leurs parents, mais les cachèrent et les jetèrent sans sépulture, dans l'espoir de dérober aux regards une telle cruauté. Ils agissent ainsi dans l'égarement de leur pensée, les insensés! Car les parents des morts, heureux de leur confession, mais pleurant sur leurs corps, rendaient plus éclatante la preuve de leur impiété et de leur cruauté. Aussitôt, en effet, ils bannirent d'Egypte et de Libye les évêques Ammonius, Muius, Gaius, Philon, Hermès, Plenius, Psénosiris, Nilammon, Agathus, Anagamphus, Marc, un autre

Ammonius et un autre Marc, Dracontius, Adelphius, Athénodore, les prêtres Hiéracas et Dioscorus; et ils les chassèrent si cruellement que quelques-uns moururent en chemin et d'autres dans le lieu de leur exil. Ils firent fuir plus de trente évêques; car ils n'avaient qu'un souci, celui d'Achab, faire, s'il était possible, disparaître la vérité. Voilà les audaces de ces impies.

8. — Non contents de ces actes, et sans rougir de tous les maux qu'ils avaient précédemment remués contre moi, ils viennent aujourd'hui m'accuser d'avoir échappé à leurs mains homicides; ou plutôt, pleurant amèrement de ne s'être pas à jamais délivrés de moi, ils font semblant de m'accuser de lâcheté, sans s'apercevoir que ces murmures font retomber le blâme sur eux. Car, s'il est mal de fuir, il est beaucoup plus mal de persécuter: l'un se cache pour ne point périr; l'autre poursuit pour tuer. L'Ecriture autorise la fuite; mais celui qui cherche pour tuer, transgresse la loi et provoque à fuir. S'ils veulent me reprocher d'avoir fui, qu'ils commencent par rougir d'avoir persécuté; qu'ils cessent de tendre des embûches, et aussitôt s'arrêteront les fugitifs. Mais ils ne renoncent pas à leur méchanceté et font tout pour me prendre, ignorant que la fuite des persécutés est une grande preuve contre les persécuteurs. On ne fuit pas l'homme doux et humain, mais celui qui est de nature farouche et méchante. Ainsi *quiconque était dans l'angoisse et sous le coup des dettes* [1] fuyait loin de Saül et cherchait un refuge auprès de David. Si ces malheureux brûlent de tuer ceux qui se cachent, c'est dans l'espérance de ne point laisser trace de leur méchanceté; mais

[1] *Rois*, I, XXII, 2.

… ux qui sont toujours
… e, plus aussi parais-
… s meurtriers et tant
… ute voix contre eux;
… vent contre eux des
…
… s, ils verraient qu'ils
… urtent contre leurs
… qu'ils ont perdu l'es-
… rsuite et, dans leur
… impiété. Peut-être
… en prennent-ils à la
… e pas leurs victimes;
… é du Sauveur qu'un
… dans un piége sans la
… es cieux. Ces furieux
… les autres et surtout
… rogance, ils froncent
… emps et sans respect
… nvers des hommes;
… acharnent avec plus
… personne, *aggravant*
… *à la douleur des bles-*
… n'étaient point leurs
… x qui combattaient
… re se seraient-ils fait
… d on les voit complo-

… ζυγὸν ἐπιβαρύνουσι.
… sens de *vieillard* et de
… la fois des vieillards et

ter contre tant et de tels évêques, n'épargner ni Hosius le grand, le confesseur, ni l'évêque de Rome, ni tant d'autres des Espagnes, des Gaules, d'Egypte, de Libye et du reste de l'empire, faire tant de mal à ceux qui les avaient simplement réfutés à mon sujet, comment n'auraient-ils pas d'abord comploté contre moi? et ont-ils un plus ardent désir que de me faire cruellement périr à mon tour? C'est le but de leurs veilles, et ils s'estiment lésés, s'ils voient sauvés ceux qu'ils ne voudraient pas voir vivre.

10. — Qui ne comprend leur scélératesse? Pour qui n'est-il pas évident qu'ils ne m'adressent pas ce reproche de lâcheté par vertu, mais qu'altérés de sang ils se servent de ces artifices comme de filets pour prendre ceux qu'ils veulent mettre à mort? Tels les montrent leurs actes, telle ils prouvent qu'est leur nature, plus farouche que celle des bêtes féroces, plus cruelle que celle des Babyloniens.

Ce qui précède suffirait pour les convaincre; néanmoins, comme à l'exemple de leur père, le grand calomniateur, ils simulent la bonté avec leurs tendres propos sur ma lâcheté, plus lâches eux-mêmes que les lièvres, examinons ce que, dans de telles circonstances, disent les divines Ecritures. On verra qu'ils ne sont pas moins acharnés à les combattre et à calomnier les vertus des saints. S'ils insultent ceux qui se dérobent aux coups des assassins, s'ils calomnient ceux qui fuient devant la persécution, que feront-ils à la vue de Jacob fuyant devant son frère Esaü, de Moïse se retirant dans la terre de Madian par peur de Pharaon? Futiles discoureurs, comment justifieront-ils David, lorsqu'il se sauve de sa maison devant les sicaires de Saül, se cache dans une

caverne et change son visage, jusqu'à ce qu'il ait échappé à Abimélech et à ses embûches? Que diront-ils, ces habiles parleurs, quand le grand Elie, qui voyait Dieu répondre à son appel et ressuscitait les morts, se dérobe à la fureur d'Achab et fuit devant les menaces de Jézabel? Car, alors aussi, recherchés par les persécuteurs, les fils des prophètes se cachaient dans le secret des cavernes avec le secours d'Abdias (1).

11. — Peut-être n'ont-ils pas lu ces histoires comme trop anciennes; mais ont-ils le moindre souvenir de l'Evangile? Les disciples se cachèrent par peur des Juifs, et Paul, à Damas, recherché par le préfet (2), se fit descendre du haut du rempart dans une corbeille pour échapper aux mains de son persécuteur. Quand l'Écriture rapporte de tels exemples des saints, quel prétexte trouveront-ils pour justifier leur témérité? Leur adresseront-ils le reproche de lâcheté? c'est une audace de furieux. Les accuseront-ils d'avoir agi contre la volonté de Dieu? c'est une complète ignorance de l'Ecriture. Un commandement de la Loi veut qu'on établisse des villes de refuge où puissent trouver leur salut ceux qu'on poursuit pour les mettre à mort (3). Lorsque, dans l'accomplissement des siècles, le Verbe du Père, qui avait parlé à Moïse, vient en personne, il donne ce précepte : *Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une*

(1) On sent ici une allusion à la retraite où se tenait caché Athanase et au dévoué fidèle qui veillait sur lui.

(2) Dans les *Actes des Apôtres*, IX, 24, ce sont les Juifs eux-mêmes qui font la garde aux portes de Damas pour tuer Paul. *Recherché par le préfet* est une addition d'Athanase et une allusion à sa propre situation.

(3) *Exode*, XXI, 13.

autre [1]. *Quand*, ajoute-il un peu plus loin, *vous verrez que l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel sera dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne. Alors, que ceux qui seront dans la Judée fuient sur les montagnes*; *que celui qui sera sur le toit, ne descende pas pour emporter quelque chose de la maison; que celui qui sera dans le champ, ne retourne point pour prendre ses vêtements* [2]. C'est la connaissance de ces paroles qui inspirait la conduite des saints [3] : car ce que vient de prescrire le Seigneur, il l'avait déjà fait entendre par la bouche des saints, avant sa descente dans la chair; et la règle qui conduit les hommes à la perfection, est d'accomplir les commandements de Dieu.

12. — Aussi le Verbe lui-même, quand il se fut fait homme pour nous, recherché, a voulu, comme nous, se cacher; poursuivi, il a fui et s'est soustrait aux embûches. Il fallait qu'en se cachant et en fuyant, tout aussi bien qu'en souffrant la faim, la soif et la douleur, il montrât qu'il portait notre chair et s'était fait homme. A peine s'est-il fait homme, encore enfant, il donne lui-même par son ange cet ordre à Joseph : *Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte*; *car Hérode va chercher la vie de l'enfant* [4]. Après la mort d'Hérode, on le voit encore, pour échapper à son fils Archélaüs, se retirer à Nazareth. Dans la suite, lorsqu'il se montrait Dieu et guérissait la main desséchée, les Pharisiens étant sortis et prenant conseil pour le faire périr [5], Jésus qui con-

(1) Saint Matthieu, x, 23.

(2) Ibid., xxiv, 15-18.

(3) Il s'agit ici des saints de l'Ancien Testament aussi bien que de ceux du Nouveau, comme l'indique la phrase suivante.

(4) Saint Matthieu, xi, 13.

(5) Ibid., xxvi, 4.

naissait leur dessein, se retira de ces lieux. Lazare est ressuscité d'entre les morts. *Dès ce jour*, dit l'Evangile, *ils délibérèrent comment ils le feraient mourir. Aussi Jésus ne se montrait plus ouvertement parmi les Juifs et se retira dans une contrée qui est près du désert* (1). *Avant qu'Abraham fût*, dit le Sauveur, *je suis. Les Juifs alors prirent des pierres pour les lui jeter*; *mais Jésus se cacha et sortit du temple* (2). Ailleurs, *passant au milieu d'eux, il se retire* (3), et ainsi se dérobe.

13. — Quand ils voient de telles choses, ou plutôt les entendent, puisqu'ils ne voient point, ne désirent-ils pas, selon ce qui est écrit, devenir la proie du feu (4), eux qui, dans leurs projets et leurs discours, sont en opposition avec les actes et les enseignements du Seigneur ? En effet, lorsque Jean eut subi le martyre et que ses disciples l'eurent enseveli, *Jésus partit de ce lieu dans une barque et se retira à l'écart dans un lieu désert* (5). Tels étaient les actes, tels étaient les enseignements du Seigneur. Si du moins ces malheureux pouvaient éprouver de la confusion, réserver leur témérité pour les hommes et, dans leur démence, ne plus accuser le Sauveur de lâcheté, puisqu'ils en sont venus à blasphémer contre lui ! Mais personne ne supportera ces insensés ; ou plutôt ils seront convaincus de ne pas comprendre les Evangiles. De telles retraites, de telles fuites avaient leur raison, aussi légitime que réelle. Les évangélistes nous apprennent qu'elle était dans la pensée

(1) Saint Jean, xi, 53, 54.
(2) Ibid., viii, 58, 59.
(3) Saint Luc, iv, 30.
(4) Isaie, ix, 5.
(5) Saint Matthieu, xiv, 13.

du Sauveur, et il nous faut l'appliquer à tous les saints. Il convient, en effet, de rapporter à tout le genre humain ce que l'Ecriture dit de l'homme dans le Sauveur, puisqu'il a porté notre corps et revêtu notre faiblesse. Cette raison, la voici décrite par Jean : *Ils le cherchaient pour le saisir; mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue* (1). Avant la venue de cette heure, il disait lui-même à sa mère : *Mon heure ne vient pas encore* (2), et à ceux qu'on appelait ses frères : *Mon temps n'est pas encore arrivé* (3). Puis, ce temps arrivé, il dit à ses disciples: *Dormez maintenant, et vous reposez: Voici que l'heure est proche, et le Fils de l'homme est livré entre les mains des pécheurs* (4).

14. — Comme Dieu et Verbe du Père, il n'avait point de temps ; car il est le créateur des temps ; mais, devenu homme, il montre par ce langage qu'il est pour chacun des hommes un temps déterminé, non le temps du destin, comme le veulent les fables des hellènes, mais celui dont il est lui-même le créateur et qu'il a fixé à chacun, d'après la volonté de son Père. C'est ce qui est écrit et évident pour tous. Comment finira la vie? et quelle en sera la mesure pour chacun? C'est un mystère qui échappe à tous les hommes ; néanmoins, de même que le printemps, l'été, l'automne et l'hiver ont leur temps, chacun sait que, selon l'Ecriture, il est un temps déterminé pour la vie et la mort (5). Pour la gé-

(1) Saint Jean, vii, 4-30.
(2) Ibid., ii, 4.
(3) Ibid., vii, 6.
(4) Saint Matthieu, xxvi, 45.
(5) *Ecclésiaste*, iii, 2.

nération contemporaine de Noé, le temps fut abrégé et les années resserrées, comme si l'heure était venue pour tous ; Ezéchias, au contraire, se vit ajouter quinze années. Dieu fait à ses pieux adorateurs la promesse de remplir le nombre de leurs jours ; et c'est plein de jours que meurt Abraham (1). *Ne me rappelle pas*, s'écrie David, *au milieu de mes jours* (2); *Tu viendras*, dit Eliphaz, un ami de Job, pénétré de cette vérité, *tu viendras dans le sépulcre, comme le blé mûr, moissonné en sa saison, comme le tas de froment qu'à son heure on emporte de l'aire* (3). Salomon marque cette parole de son sceau : *Les âmes des méchants*, dit-il, *sont enlevées avant l'heure* (4). Aussi donne-t-il ce conseil dans l'Ecclésiaste : *Ne va pas trop loin dans l'impiété, et ne sois pas dur, pour que tu ne meures pas dans un temps qui ne serait pas le tien* (5).

15. — D'accord avec l'Ecriture, la raison nous montre chez les saints la conviction que chacun a son temps mesuré ; mais personne n'en connaît le terme. David en est la preuve : *Fais-moi connaître*, dit-il, *le petit nombre de mes jours* (6). Il demandait à connaître ce qu'il ne savait pas. Voilà pourquoi le mauvais riche, qui pensait vivre longtemps encore, s'entend dire : *Insensé! cette nuit même on vient chercher ton âme. Pour qui sera ce que tu as amassé* (7)? Voilà pourquoi l'Ecclésiaste,

(1) *Genèse*, XXV, 8.
(2) *Psaumes*, CI, 25.
(3) *Job*, V, 26.
(4) *Proverbes*, X, 27.
(5) *Ecclésiaste*, VII, 28.
(6) *Psaumes*, CI, 24.
(7) SAINT LUC, XII, 20.

enhardi par l'Esprit saint, prononce cet oracle : *L'homme ne sait pas quel est son temps* (1). Voilà pourquoi encore le patriarche Jacob dit à son fils Esaü : *Voici que j'ai vieilli, et je ne connais pas le jour de ma mort* (2). Le Seigneur, comme Dieu et Raison du Père, sait le temps qu'il a mesuré lui-même à tous les hommes ; il connaît la durée qu'il a fixée à chaque corps pour la souffrance. Quand pour nous il se fut fait homme, lui aussi, comme nous, dans les jours qui précédèrent la venue de son temps, se cachait, s'il était recherché ; fuyait, s'il était poursuivi ; évitait les embûches et s'échappait à travers ses ennemis (3). Puis, quand il a fait venir le temps fixé par lui-même, où il voulait souffrir corporellement pour tous les hommes, il s'adresse à son père : *Mon Père,* dit-il, *l'heure est venue: glorifie ton Fils* (4). De ce moment, il ne se dérobe plus à ceux qui le cherchent, mais se tient au milieu d'eux, dans la volonté d'être pris. *Qui cherchez-vous?* dit-il à ceux qui viennent à lui ; et, comme ils répondent : *Jésus de Nazareth*, il leur dit : *Je suis* celui que vous cherchez (5). Ce qu'il fit, non une fois, mais deux fois, et c'est ainsi qu'ils l'emmenèrent à Pilate. Avant que son heure ne soit venue, il ne se laisse point prendre ; mais, une fois qu'elle est arrivée, il ne se cache plus et se livre entre les mains de ceux qui complotent contre lui, pour apprendre à tous les hommes que la vie et la mort dépendent de la décision d'en haut, que, sans la volonté de notre Père qui est dans les

(1) *Ecclésiaste*, IX, 12.
(2) *Genèse*, XXVII, 2.
(3) SAINT LUC, IV, 30.
(4) SAINT JEAN, XVII, 1.
(5) Ibid., XVIII, 4-6.

cieux, pas un cheveu de l'homme ne devient noir ou blanc, pas un passereau ne tombe dans le piége [1].

16. — C'est ainsi que le Seigneur s'est offert pour tous ; quant aux saints, qui avaient appris de lui la règle de leur conduite, qui tous, auparavant et toujours, furent ses disciples, ils s'échappaient, dans leurs luttes contre les persécuteurs, par des fuites légitimes ; poursuivis, ils se cachaient. Hommes, ils ignoraient le terme du temps qui leur avait été assigné par la Providence et ne voulaient pas se livrer témérairement à ceux qui leur dressaient des embûches. Persuadés que, suivant le langage de l'Ecriture, les destinées des hommes sont dans les mains de Dieu [2], que c'est le Seigneur qui fait mourir et qui fait vivre [3], ils supportaient avec plus de courage, comme dit l'Apôtre, *couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, manquant de tout, maltraités, errant dans les solitudes, cachés dans les cavernes et les profondeurs de la terre* [4], jusqu'à ce que vînt le temps marqué pour leur mort, ou que Dieu, qui a fixé ce temps, leur parlât et apaisât leurs ennemis, ou, selon qu'il lui semble être mieux, livrât les persécutés aux persécuteurs. Telle est la belle leçon que tous nous donnent depuis David : *J'atteste le Dieu vivant,* dit-il à Joab qui l'excitait contre Saül, *si le Seigneur ne le frappe, soit que le jour de sa mort soit venu, soit qu'il descende au combat et succombe en face de ses ennemis, je ne porterai pas la main sur l'oint du Seigneur* [5].

[1] SAINT MATTHIEU, v, 36 ; x, 29.
[2] *Psaumes*, xxx, 16.
[3] *Rois*, I, II, 6,
[4] *Aux Hébreux*, xi, 38, 39.
[5] *Rois*, I, xxvi, 10, 11.

17. — Si parfois, dans leur fuite, ils revenaient vers ceux qui les cherchaient, ils ne le faisaient pas témérairement ; c'était sous l'inspiration de l'Esprit qu'ils venaient s'offrir à leurs ennemis, ces hommes religieux ! et ainsi montraient-ils leur obéissance et leur empressement. Tels furent Elie qui, fidèle à la voix de l'Esprit, se présenta devant Achab ([1]), Michée qui aborda le même tyran ([2]), le prophète qui apostropha l'autel de Samarie et confondit Jéroboam ([3]), Paul qui fit appel à César ([4]). Certes, ils ne fuyaient pas par peur, loin de moi cette pensée ! leur fuite était plutôt un combat et une méditation sur la mort. Mais il était deux choses qu'ils observaient avec une admirable sagesse : ils ne se livraient pas inconsidérément; c'eût été se tuer soi-même, devenir responsable de sa mort et agir contre la volonté du Seigneur : *Que l'homme*, dit-il, *ne sépare pas ce que Dieu a uni* ([5]). Ils ne voulaient pas davantage encourir le reproche de pusillanimité et de faiblesse à la vue des afflictions de la fuite et de souffrances plus douloureuses et plus terribles que celles de la mort. Mourir, c'est se reposer de la peine; mais le fugitif, dans la perpétuelle attente de l'incursion des ennemis, trouve la mort plus légère qu'une telle vie. Aussi ceux qui périssent dans la fuite ne meurent-ils pas sans renom et jouissent-ils eux aussi de la gloire du martyre. Job est grand dans son courage, pour avoir, en vivant, supporté tant et de telles souffrances dont, s'il fût mort, il n'eût pas

([1]) *Rois*, III, XVIII, 17.
([2]) Ibid., XXII, 15.
([3]) Ibid., XIII, 2.
([4]) *Actes des Apôtres*, XXV, 11.
([5]) SAINT MATTHIEU, XIX, 6.

eu le moindre sentiment. Tel fut le principe de la conduite des bienheureux Pères : poursuivis, loin de s'effrayer, ils montraient leur intrépidité d'âme, s'enfermant dans d'étroits et obscurs refuges et s'y traitant avec dureté. L'heure de la mort arrivait-elle : ils ne songeaient pas à s'y soustraire. Ils n'avaient d'autre souci que de ne point trembler devant elle, de ne pas prévenir la décision arrêtée par la Providence, et de ne point aller contre l'économie pour laquelle ils se sentaient réservés; ils ne voulaient pas, par une précipitation téméraire, se jeter eux-mêmes dans l'affolement : car, dit l'Ecriture, *L'homme prompt des lèvres, s'épouvantera lui-même* (1).

18. — Ils étaient si bien préparés à la vertu du courage, qu'il n'est personne, quel qu'il soit, qui ait le droit de la mettre en doute. Le patriarche Jacob avait fui devant Esaü (2); en présence de la mort, il ne trembla point (3) et, alors même, bénit, chacun selon son mérite, les douze patriarches. Le grand Moïse s'était caché par crainte de Pharaon et enfui dans la terre de Madian; mais quand il s'entend dire : *Va en Egypte*, il n'a plus d'effroi; quand il reçoit l'ordre de monter sur le mont Abaris pour y mourir (4), il se soumet sans trembler et part avec allégresse. David qui fuit devant Saül, ne tremblait pas quand il combattait aux premiers rangs pour les peuples; il s'entendait donner le choix entre la mort et la fuite; mais, quand il pouvait se sauver et vivre, il préférait la mort, le sage héros ! Le grand Elie s'était ca-

(1) *Proverbes*, XIII, 3.
(2) *Genèse*, XLIX.
(3) *Exode*, III, 10.
(4) *Deutéronome*, XXXII, 49.

ché devant Jézabel; il s'entendit sans effroi ordonner par l'Esprit d'aller trouver Achab et d'accuser Ochosias. Pierre se dérobe par peur des Juifs; Paul se fait descendre dans une corbeille et fuit; mais ils s'entendent dire : Il vous faut aller à Rome subir le martyre; ils ne remettent point leur voyage et partent joyeux. L'un, comme s'il s'empressait vers les siens, se réjouit d'être égorgé; l'autre, loin de frémir, quand est venue son heure, se glorifie en disant : ***Je suis désormais la victime prête pour le sacrifice, et voici qu'arrive l'heure de ma délivrance*** [1].

19. — Cette conduite montre que, s'ils avaient fui d'abord, ce n'était point par lâcheté ; elle témoigne que leurs derniers actes n'étaient pas d'âmes vulgaires; elle proclame la force de leur courage. Ils ne se retiraient pas par indolence, et, même alors, ils s'exerçaient avec une plus énergique tension. Ils ne se voyaient ni reprocher leur fuite, ni accuser de lâcheté par des hommes tels que ces chercheurs de griefs; mais plutôt ils étaient proclamés heureux par le Seigneur : ***Heureux***, leur disait-il, ***ceux qui souffrent persécution pour la justice*** [2]. Un tel travail n'était pas sans fruit pour eux; éprouvés comme l'or dans le creuset, selon l'expression de la Sagesse [3], Dieu les trouvait dignes de lui; et alors, comme des étincelles, ils brillaient d'un plus vif éclat, sauvés des persécuteurs, délivrés des embûches et conservés pour l'enseignement des peuples. En fuyant, en échappant à la fureur de ceux qui les recherchaient, ils étaient entrés dans l'éco-

[1] *A Timothée*, II, IV, 6.
[2] SAINT MATTHIEU, V, 10.
[3] *Livre de la Sagesse*, III, 5.

[illegible] Dieu et honorés du
[illegible]
[illegible] che Jacob fut jugé
[illegible] mieux encore, pen-
[illegible] ait pour lui le Sei-
[illegible] nait Esaü (1). Puis,
[illegible] Sauveur selon la
[illegible] aux patriarches.
[illegible] de vision, lorsqu'il
[illegible] yé comme prophète
[illegible] s et de la loi, il fut
[illegible] uple. David ensei-
[illegible]. *Mon cœur a fait*
[illegible] eu viendra au grand
[illegible] point (2). Il devenait
[illegible] s'est abaissé sur mes
[illegible] spérance en Dieu, je
[illegible] uand il fuyait et se
[illegible] e caverne, il disait:
[illegible] a livré à l'opprobre
[illegible] u a envoyé sa misé-
[illegible] n âme du milieu des
[illegible] par l'économie di-
[illegible] sse que de son sang
[illegible] Élie invoquait Dieu,
[illegible] mel. A sa voix, dis-
[illegible]

parurent d'un coup plus de quatre cents prophètes de Baal; on avait envoyé contre lui deux officiers avec cent soldats; pour les châtier, il n'eut qu'à dire : *Que le feu descende du ciel* ([1]), et, vengé, consacra son successeur Elisée et fut pour les fils des prophètes un modèle de vertu. *Quelles persécutions j'ai supportées!* écrivait le bienheureux Paul. *Le Seigneur m'en a délivré, et m'en délivrera encore* ([2]). Il se fortifiait en disant : *Nous triomphons dans tous ces maux; car rien ne nous séparera de l'amour du Christ* ([3]). C'est alors qu'enlevé au troisième ciel et transporté dans le paradis, il entendit ces paroles ineffables qu'il n'est point permis à l'homme de prononcer. Il avait été sauvé pour tout remplir de la bonne nouvelle, de Jérusalem à l'Illyrie.

21. — Non, elle n'est ni répréhensible, ni inutile la fuite des saints. S'ils n'eussent échappé aux persécuteurs, comment le Seigneur serait-il né de la race de David? qui eût prêché la parole de vérité? Et même, si les persécuteurs recherchaient les saints, c'était pour que personne ne l'enseignât, comme les Juifs le déclarèrent aux Apôtres, qui néanmoins supportèrent tout pour la prédication de l'Evangile. Aussi voilà qu'en combattant, ils savent rendre efficace le temps de leur fuite, et que, per-

([1]) *Rois*, IV, I, 10.

([2]) *Aux Corinthiens*, II, I, 10.

([3]) *Aux Romains*, VIII, 35, 37. — Toutes ces citations de l'Ecriture nous paraissent sans intérêt; mais il n'en était pas ainsi pour les lecteurs de l'archevêque d'Alexandrie. Si l'on songe qu'elles étaient toutes des allusions à la persécution qu'il subissait pour la foi, à son courage et à son assurance de la victoire définitive, on comprendra que ces passages et comme ces oracles du livre inspiré, ne produisaient peut-être pas moins d'effet sur ces âmes croyantes que le plus beau mouvement oratoire.

sécutés, ils n'oublient pas l'utilité des autres. Ministres de la bonne parole, ce n'est pas à regret qu'ils la communiquent à tous; ils préviennent des embûches des méchants et, par leurs exhortations, fortifient les fidèles. Ainsi les prévenait le bienheureux Paul, instruit par l'expérience : *Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, seront persécutés* (1). Et tout de suite il excitait les fugitifs au combat : *Courons par la patience dans la carrière qui nous est ouverte* (2). Sans doute il n'est point de trêve dans les afflictions; mais *l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or cette espérance ne confond pas* (3). Le prophète Isaie, dans l'attente de semblables circonstances, donne ces avertissements à haute voix : *Va, mon peuple, entre dans le secret de tes demeures, ferme les portes, et attends un instant, jusqu'à ce que soit passée la colère* (4). L'Ecclésiaste, à la vue des embûches dressées contre les adorateurs de Dieu, disait aussi : *Si tu vois le pauvre calomnié, les jugements et la justice en proie, ne t'étonne pas : il y a au-dessus du puissant un plus puissant qui l'observe, et au-dessus de plus puissants encore et le maître souverain de la terre* (5). Il avait eu pour père David qui, instruit lui-même par l'expérience des persécutions, savait donner de la force à ceux qui souffraient : *Soyez des hommes, et ayez le cœur fort, vous tous qui espérez dans le Seigneur* (6). Ceux qui supportent ainsi, ce

(1) *A Timothée*, II, III, 12.
(2) *Aux Hébreux*, XII, 1.
(3) *Aux Romains*, V, 3-5.
(4) ISAIE, XVI, 20.
(5) *Ecclésiaste*, V, 7, 8.
(6) *Psaumes*, XXXI, 24.

n'est pas un homme, c'est *le Seigneur* lui-même qui *leur viendra en aide et les sauvera. parce qu'ils ont espéré en lui* (¹). Moi aussi, en effet, *en attendant, j'ai attendu le Seigneur, et il a jeté un regard sur moi; il a exaucé ma prière et il m'a tiré de la profondeur du lac et de la fange du bourbier* (²). Elle n'est donc pas inutile pour les peuples, elle n'est pas infructueuse la fuite des saints, quoi qu'il en semble aux ariens.

22. — Ces saints fugitifs, par un profond dessein de la Providence, étaient comme des médecins conservés pour la guérison des malades. Telle est la loi pour tous les hommes : fuir qui nous poursuit; se dérober à qui nous recherche; ne point tenter le Seigneur par précipitation; attendre, comme je l'ai dit plus haut, le moment fixé pour notre mort ou la décision du juge, selon qu'il lui paraîtra convenable; et cependant se tenir prêt, le moment venu, à combattre pour la vérité jusqu'à la mort. Telle fut la conduite même des bienheureux martyrs dans les persécutions. Poursuivis, ils fuyaient; cachés, ils étaient forts; découverts, ils souffraient le martyre. Si quelques-uns s'offraient d'eux-mêmes aux persécuteurs, ils ne le faisaient pas témérairement. A tous les yeux, cette ardeur, cet élan était une visible inspiration de l'Esprit saint.

23. — Tels sont les préceptes du Sauveur; tels, les exemples des saints. Maintenant que ces hommes qu'on ne pourrait jamais, quoi que l'on dise, traiter comme ils le méritent, nous fassent savoir de qui ils ont appris à persécuter. Des saints? ils ne le sauraient prétendre. Il ne

(¹) *Psaumes*, XXXVI, 40.
(²) Ibid., XL, 1-3.

reste que le diable qui a dit : *Je persécuterai et je prendrai* [1]. Le Seigneur a fait un commandement de fuir, et les saints ont fui; la persécution est une entreprise du diable, qui demande à l'exercer contre tous. Qu'ils répondent : vaut-il mieux obéir aux paroles du Seigneur ou à leurs fables? de qui faut-il imiter les actions? des saints, ou de ceux qu'ils imagineront eux-mêmes? Mais, puisqu'ils sont peut-être incapables de faire cette distinction, aveuglés, comme dit Isaie, dans leur pensée et leur conscience, et prenant l'amer pour le doux, les ténèbres pour la lumière [2], un de nos chrétiens, passant avec mépris devant eux, les confondrait en criant à haute voix : Il vaut mieux obéir au Seigneur que de s'attacher à tout ce radotage : car les paroles du Seigneur donnent la vie éternelle, et les propos de ces hommes sont pleins de méchanceté et de sang.

24. — C'en est assez pour abattre la démence de ces impies et montrer qu'ils n'ont d'ardeur que pour faire assaut d'injures et de blasphèmes; mais, puisqu'après avoir une fois osé déclarer la guerre au Christ, ils se plaisent à se mêler de tout, qu'ils s'informent du caractère de ma retraite; qu'ils s'instruisent auprès de leurs propres sectateurs. Car les ariens étaient accourus avec les soldats pour les exciter et, s'ils ne me connaissaient pas, me désigner à leurs coups. S'ils sont sans commisération, qu'ils rougissent du moins à ce récit et se tiennent en repos.

Il était nuit, et il y avait du peuple qui veillait dans l'église, attendant la fête du lendemain. Le chef militaire Syrianus apparut tout-à-coup avec des soldats

(1) *Exode*, xv, 9.
(2) Isaie, v, 20.

au nombre de plus de cinq mille, ayant des armes et des épées nues, des arcs, des flèches, des lances, comme il a été dit plus haut; il les range autour de l'église et les serre, afin qu'aucun de ceux qui sortiraient ne pût leur échapper. Moi qui ne croyais pas juste, dans un si grand désordre, d'abandonner le peuple, et qui préférais m'exposer le premier au péril, m'étant assis dans la chaire, j'ai ordonné au diacre de lire le psaume : *La miséricorde du Seigneur est grande dans les siècles* (1); je dis au peuple de répondre, et de se retirer ensuite chacun dans sa maison; mais le chef s'étant élancé dans le temple, et les soldats assiégeant de toutes parts le sanctuaire pour me saisir, le peuple et les prêtres me pressent, me supplient de prendre la fuite; je refuse de le faire avant que chacun d'eux soit en sûreté. M'étant donc levé, et ayant prié le Seigneur, je les conjurai de se retirer. « J'aime mieux, disais-je, être en péril, que de voir maltraiter quelqu'un de vous. » Plusieurs donc étant sortis et les autres se préparant à les suivre, quelques solitaires et quelques prêtres montèrent jusqu'à moi et m'entraînèrent; et ainsi, j'en atteste la suprême vérité, malgré tant de soldats qui assiégeaient le sanctuaire, malgré ceux qui entouraient l'église, je sortis sous la conduite du Seigneur et j'échappai sans être vu, glorifiant surtout le Seigneur de ce que je n'avais pas trahi mon peuple, et de ce que, l'ayant mis d'abord en sûreté, j'avais pu être sauvé moi-même et me dérober aux mains qui voulaient me saisir.

25. — C'est ainsi que je fus miraculeusement sauvé

(1) *Psaumes*, CXXXVI.

par la Providence. Qui serait fondé à me faire un reproche de ne pas m'être livré entre les mains de ceux qui me cherchaient et de ne pas être revenu sur mes pas pour me présenter devant eux? C'eût été être ouvertement ingrat envers le Seigneur, résister à son commandement et contredire les actions des saints. Que mon accusateur ose aussi accuser le grand apôtre Pierre de ce que, quand il était enfermé et gardé par des soldats, il obéit à l'appel de l'ange, sortit de prison et, sauvé, ne revint pas se livrer, bien qu'il fût informé des faits et gestes d'Hérode; que l'arien furieux reproche à l'apôtre Paul de ne s'être point repenti d'avoir échappé en se faisant descendre du haut du rempart, et de n'être point retourné se rendre prisonnier; à Moïse, de n'avoir point renoncé à l'asile de la terre de Madian pour venir se faire prendre en Egypte; à David, caché dans une caverne, de ne s'être point offert aux yeux de Saül; aux fils des prophètes, d'être restés dans leur refuge, de ne s'être pas livrés à Achab, et de n'avoir pas agi contre le commandement de l'Ecriture : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu* (1).

26. — C'est ce respect, cette science, qui m'inspirèrent ma conduite, et je ne rejette pas la grâce et le secours dont m'a honoré le Seigneur, quand ces furieux grinceraient des dents contre moi. Tel fut le caractère de ma retraite, qui, je pense, ne m'attirera pas un seul blâme des esprits sains; car enfin les saints m'avaient donné l'exemple, conformément à la divine Ecriture. Mais ces hommes, à ce qu'il paraît, veulent tout oser, tout tenter pour montrer leur méchanceté et leur cruauté. Leur vie est telle qu'on doit l'attendre de leurs

(1) *Deutéronome*, VI, 16; SAINT MATTHIEU, IV, 7.

sentiments et de leurs futiles propos ; et personne ne pourrait dire contre eux tout ce qu'eux-mêmes ne rougissent pas de faire. Léontius, par exemple, accusé de vivre avec une jeune femme du nom d'Eustolium, se voit-il interdire de rester avec elle : il se mutile pour continuer tranquillement son commerce, et néanmoins ne se lave pas du soupçon. Prêtre, c'est surtout pour ce motif qu'il se voit déposer ; et tel est l'homme que par violence Constance l'hérétique a fait nommer évêque ! Narcisse, chargé de crimes, est déposé dans trois synodes, et aujourd'hui se distingue entre tous par sa perversité. Georges, dégradé de la prêtrise pour ses vices, s'est nommé lui-même évêque et n'en fut pas moins déposé au grand concile de Sardique. Le plus déplorable pour lui, c'est qu'on n'ignore pas les débordements de sa vie ; on sait dans sa maison qu'il mesure aux plus honteuses satisfactions la fin de la vie et le bonheur de l'âme.

27. — Ils se surpassent l'un l'autre par leurs crimes personnels; mais tous ont une commune souillure : ennemis du Christ, ils ne sont plus chrétiens, mais de vrais ariens. De là pour eux le besoin de ces accusations : elles sont, en effet, contraires à la foi du Christ. Mais ils se cachent entre eux, et l'on ne doit point s'étonner qu'avec de tels sentiments et enlacés de tels vices, ils poursuivent ceux qui ne courent pas avec eux dans la plus impie des hérésies, se réjouissent de les faire disparaître, s'affligent de ne pas voir s'accomplir leurs vœux, et se croient lésés, lorsque, comme je le disais, ils voient en vie ceux qu'ils veulent voir morts. Qu'ils soient ainsi lésés ! qu'ils soient faibles dans leurs injustices ! et que ceux qu'ils persécutent puissent ren-

dre grâce au Seigneur, en lui adressant ces paroles du vingt-sixième psaume : *Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur : qui craindrai-je? Le Seigneur tend son bouclier sur ma vie: devant qui tremblerai-je? Pendant que les persécuteurs s'approchent de moi, pour dévorer mes chairs, ceux qui m'affligent, mes ennemis, se sont affaiblis et sont tombés* (1). Qu'ils disent encore avec le trentième psaume: *Tu as sauvé mon âme de ses extrémités, et tu ne m'as pas enfermé entre les mains des ennemis*; *tu as établi mes pieds dans un endroit spacieux* (2). Dans le Christ Jésus notre Seigneur, par lequel gloire et puissance soient au Père dans le Saint-Esprit pour les siècles des siècles. *Amen*.

(1) *Psaumes*, xxvi, 1, 2.
(2) Ibid., xxx, 7-9.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

ALEXANDRIE ET L'EGYPTE AVANT ARIUS ET SAINT ATHANASE.

CHAPITRE II.

ARIUS ET SA DOCTRINE.

CHAPITRE III.

PREMIERS OUVRAGES D'ATHANASE. — DISCOURS CONTRE LES HELLÈNES. — DISCOURS SUR L'INCARNATION DU VERBE.

CHAPITRE IV.

CONCILE DE NICÉE. — ATHANASE ÉLU ARCHEVÊQUE D'ALEXANDRIE. — SES ENNEMIS.

CHAPITRE V.

SAINT ATHANASE ET LES EUSÉBIENS. — DISCOURS APOLOGÉTIQUE CONTRE LES ARIENS.

CHAPITRE VI.

SAINT ATHANASE ET CONSTANCE. — APOLOGIE A CONSTANCE.

CHAPITRE VII.

SAINT ATHANASE ET SON PEUPLE. — APOLOGIE DE SA FUITE.

CHAPITRE VIII.

SAINT ATHANASE SATIRIQUE. — HISTOIRE DES ARIENS.

CHAPITRE IX.

SAINT ATHANASE SOUS JULIEN ET SOUS VALENS. — VIE DE SAINT ANTOINE.

CHAPITRE X.

SAINT ATHANASE PHILOSOPHE ET THÉOLOGIEN.

CHAPITRE XI.

SAINT ATHANASE ÉCRIVAIN.

FIN DE LA TABLE.